This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08250394 1

134

No. 141
Gen. John Armstrong.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PRINCIPES

GÉNÉRAUX

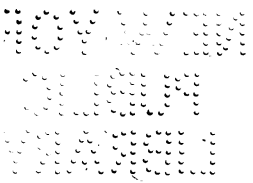
DES

BELLES-LETTRES.

TOME I.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google



Digitized by Google

PRINCIPES
GÉNÉRAUX
DES
BELLES-LETTRES,

PAR LOUIS DOMAIRON,
Ancien Professeur des Belles-Lettres
à l'École Militaire.

Nouvelle Edition revue et considérablement augmentée.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins, N.° 28.

AN X. — 1802.

Digitized by Google

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

Digitized by Google

PRÉFACE
DE
LA PREMIÈRE ÉDITION.

UN Auteur qui produit un Ouvrage sur une matière que tant d'autres Écrivains ont traitée, s'impose l'obligation de dire pourquoi il le fait. Voici en peu de mots les raisons qui m'engagent à publier celui-ci.

Chargé d'enseigner les Belles-Lettres Françaises aux Cadets Gentilhommes de l'École Royale Militaire, je me suis attaché à leur donner des notions générales, mais précises, de tous les objets importans qu'elles renferment, et qu'il n'est pas permis à l'homme du monde d'ignorer. J'ai commencé par les Principes de l'Art

Digitized by Google

d'écrire ; principes que je fais consister dans la correction, dans les agrémens, dans la chaleur et la véhémence du style. Pour les leur développer, il a fallu leur apprendre quelles sont les lois que nous prescrit notre langue, quels sont les ornemens dont on peut embellir le discours, et en quoi consiste l'éloquence. A ces trois points, qui font la division de la première Partie, j'ai cru devoir ajouter des Observations générales sur l'Art d'écrire les Lettres, et sur le cérémonial qu'on y observe.

En entrant dans le vaste champ des productions littéraires, j'ai présenté un tableau raccourci des quatre siècles, appelés par excellence les *siècles des Arts*. J'ai tâché d'exposer avec précision et avec clarté les règles des différens Ouvrages en prose ; du Discours oratoire en général, des Discours sacrés, des Discours du barreau, des Discours académi-

Digitized by Google

ques, des Discours politiques, du genre historique, des Ouvrages didactiques, du Roman : et, après quelques notions préliminaires sur la versification française et sur la poésie en général, j'ai tracé les règles des différens Ouvrages en vers ; de tous ceux qui peuvent être compris sous le titre de *Poésies fugitives* ; des petits Poèmes, et des grands Poèmes.

J'ai cité des exemples, même en assez grand nombre. On sait que les jeunes gens en sont avides : ils les dévorent, quand ils sont bien choisis. D'ailleurs les bons exemples offrent tantôt de belles idées, qui ne peuvent qu'enrichir l'esprit, tantôt de grands sentimens, propres à former le cœur, et contribuent toujours infiniment à épurer le goût. Il étoit également essentiel de faire connoître les meilleurs modèles en tous les genres ; et, dans cette vue, j'ai terminé chaque article par une notice plus ou moins longue des plus

Digitized by Google

célèbres Écrivains, soit anciens, soit modernes.

Telle est la marche que j'ai suivie dans mes leçons, et tel est le plan de cet ouvrage. On a jugé qu'un des moyens d'accélérer les progrès des Cadets gentilshommes, seroit de leur mettre entre les mains imprimé. D'un autre côté, des Gens de lettres ont pensé que la jeunesse, et même les personnes dont l'éducation a été négligée, pourroient en retirer quelque avantage. C'est ce qui m'a déterminé à le rendre public, disposé à profiter, le mieux qu'il me sera possible, des observations judicieuses de la critique. Si la voix de cette critique doit être écoutée par un Auteur qui écrit pour sa propre gloire, elle doit l'être encore davantage par celui qui a principalement écrit pour l'instruction des jeunes gens.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

Sur cette nouvelle Édition.

LES *circonstances qui m'avoient obligé de hâter l'impression de cet ouvrage, lorsque je le publiai, ne m'avoient point laissé le loisir de le soigner autant que je l'aurois désiré. Je n'ai pas manqué depuis de le faire, pour contribuer de plus en plus à la saine instruction de la jeunesse; et je crois devoir dire ici que j'ai été encouragé à continuer ce travail, par les suffrages dont les bons instituteurs ont honoré la première Édition; par le jugement favorable qu'en ont rendu les journalistes français; par la mention flatteuse qu'en a faite l'auteur de la* Bibliothèque (allemande) des

Digitized by Google

Sciences et des Arts, *et par l'annonce de la* Traduction *qui en a été publiée en cette langue à Leipsick, avec des additions sur la littérature allemande.*

Toutes les augmentations que j'ai faites à cet ouvrage, ont fourni la matière d'un troisième volume. Je n'ai cependant rien changé au plan, à l'ordre, à la méthode : je n'ai même rien corrigé dans le fond des choses. Mais j'ai ajouté un assez grand nombre d'articles ; j'en ai développé bien d'autres avec beaucoup plus d'étendue, et je crois n'avoir rien omis, pour offrir, dans cette nouvelle Édition, un petit Cours complet des Belles-Lettres, *où l'on pourra puiser les notions essentielles de toutes les parties de la littérature, depuis les premiers élémens de notre lan-*

Digitized by Google

gue, jusqu'aux règles du poème épique.

J'ai pensé aussi qu'en mettant sous les yeux des jeunes gens des morceaux choisis de nos meilleurs écrivains, je pouvois bien par occasion leur apprendre un trait d'histoire; leur faire connoître un homme célèbre, un Dieu, un héros de la fable, la situation d'une ville, d'un pays, etc. Ainsi j'ai joint aux exemples, des notes historiques, mythologiques, géographiques, *que j'ai portées à la fin de chaque volume, en les rangeant par ordre alphabétiqae, et auxquelles, j'ai eu soin de renvoyer, en citant l'exemple même.*

On trouvera à la fin du troisième volume, une Lettre, *qui n'a été écrite qu'après la première Édition de cet ouvrage, et qui,*

Digitized by Google

par la seule importance de son objet, m'a paru ne devoir point être déplacée dans celle-ci.

PRINCIPES

Digitized by Google

PRINCIPES GÉNÉRAUX DES BELLES-LETTRES.

Ce n'est pas sans raison que, dès notre plus tendre enfance, on nous enseigne les premiers élémens des Belles-Lettres, quelle que soit la carrière que nous devions fournir dans le monde. Cette étude, en débrouillant le chaos de nos idées, les multiplie insensiblement, les agrandit, les perfectionne, et nous accoutume peu-à-peu à concevoir avec une certaine facilité, à penser avec justesse, à nous exprimer avec une exacte rigueur. Elle présente ensuite à la jeunesse une charmante variété d'objets, dont la seule vue développe toutes les facultés de l'âme. L'esprit s'éclaire et s'enrichit; le

Digitized by Google

jugement se forme et se rectifie ; l'imagination s'embellit et s'enflamme ; le génie s'étend, s'éléve, et prend déjà son essor, pour déployer bientôt toute sa grandeur et toutes ses forces. Mais plus on se livre à cette étude, plus on sent la nécessité d'asservir toujours l'esprit, le jugement, l'imagination, le génie, aux régles du bon sens, et aux loix de la saine raison.

Dans les divers empires, où les lumières ont fait quelques progrès, les Belles-Lettres ont toujours devancé les sciences. Elles en sont en effet la base la plus solide, la base nécessaire : sans les premières, nous ne pouvons acquérir les autres à un dégré éminent, ni même les cultiver avec un succès distingué. Où sont les vrais savans, les savans un peu célébres, qui, avant de le devenir, n'aient eu l'esprit suffisamment orné des connoissances littéraires ? S'il y en avoit un seul, ce seroit un de ces phénomènes, que la nature ne produit que dans l'espace de plusieurs siècles ; et l'on pourroit d'ailleurs assurer qu'à l'appui de ces connoissances, il eût marché d'un pas bien plus ferme, et se fût bien plus avancé dans la carrière.

Il est également certain que les Belles-Lettres servent à répandre et à faire gouter les sciences, par l'éclat, les agrémens et l'intérêt qu'elles prêtent aux matières les plus abstraites, les plus arides et les plus rebutantes. Les beaux siècles d'*Alexandre*, d'*Auguste*, des *Médicis*, et de *Louis* XIV, ont vu les unes et les autres enchaînées

Digitized by Google

par les rapports les plus étroits, et s'enrichir mutuellement. Les anciens reconnoissoient *Apollon* pour être tout-à-la-fois le dieu des arts et le dieu des sciences : les neuf muses qui composoient sa cour, étoient des sœurs inséparables, formant un seul chœur, quoique chacune d'elles présidât à un art ou à une science particulière.

Mais ce ne sont pas là les seuls avantages que l'on retire de l'étude des Belles-Lettres. Il en est d'autres mille fois plus précieux sans-doute; tels que l'élévation, la noblesse et la sensibilité de l'âme, l'énergie et l'aménité du caractère, des mœurs douces et polies, des inclinations bienfaisantes et généreuses, l'amour de la justice et de l'humanité. Oui, les Belles-Lettres nous inspirent le goût des vertus morales, de la pratique desquelles dépendent l'harmonie et le bonheur de la société civile. Quand l'esprit est frappé des charmes de l'ordre et du beau, le cœur est plus susceptible de l'amour de l'honnête et du bon. Quand l'esprit se plait à admirer les aimables et nobles traits qui caractérisent la vertu, le cœur est plus porté à l'aimer et à l'embrasser. On sait que les siècles d'ignorance ont été des siècles de barbarie, où la grossièreté des mœurs a enfanté les crimes les plus atroces, et les vices les plus monstrueux.

Quelles ressources d'ailleurs n'offrent point les Belles-Lettres contre l'ennui, ce fardeau, ce poison de l'âme, qui bien souvent en est accablée et dévorée, dans le centre même des plaisirs les plus piquans et les

Digitized by Google

plus variés ! Le possesseur des trésors littéraires n'a point à craindre de se trouver avec lui-même. Combien de fois au contraire, ne préfère-t-il pas l'humble silence de la retraite, à l'éclat bruyant des sociétés ! Les Belles-Lettres servent, comme l'a si bien dit *Cicéron* après *Aristote*, d'ornement dans la prospérité, et de consolation dans l'adversité. L'homme qui les cultive dans le sein de l'opulence et des honneurs, n'en est que plus heureux et plus grand à nos yeux : ses dignités en reçoivent un nouveau lustre. Celui qui, victime des caprices du sort, ou des complots des méchans, (les exemples en sont-ils bien rares ?) paroît condamné à traîner, loin des hommes, une existence pénible et pleine d'amertume, puise dans les Lettres un courage ferme et d'abondantes consolations : elles lui font oublier ses disgraces, ses revers, et lui tiennent lieu d'amis, de rang et de fortune. Le jeune-homme y trouve le véritable aliment de l'esprit ; le vieillard languissant un exercice qui l'amuse, et qui l'allège du poids de ses infirmités.

En un mot, dans tous les lieux, dans tous les âges, dans tous les états de la vie, cette étude si variée, si attrayante, nous procure les plaisirs les plus délicats, les plus purs et les plus durables, que puisse goûter l'homme qui pense. La joie dont elle enivre notre âme, n'est point une joie vive et folâtre : mais elle est douce, tranquille, délicieuse et inaltérable. Que de motifs pour la jeunesse, de la regarder cette

Digitized by Google

étude, comme une des plus importantes, des plus nécessaires, et d'y apporter toute l'application qu'elle mérite! Le défaut des connoissances que nous avons négligé d'acquérir dans nos premières années, ne se répare jamais parfaitement. C'est une vérité également reconnue des personnes très-instruites, et de celles qui ne l'étant que médiocrement, regrettent tous les jours la perte d'un temps si précieux.

Je ne prends point ici le mot *Belles-Lettres*, dans toute l'étendue de sa signification. Je la restreins, comme on le fait assez communément, à l'étude de la Grammaire, de la Rhétorique et de la Poëtique; c'est-à-dire, à l'étude des principes nécessaires pour bien écrire en notre langue, et à celle des règles des divers genres de littérature, soit en prose, soit en vers. Ainsi cet Ouvrage sera divisé en deux Parties. Dans la première, je traiterai de l'Art de bien écrire, et dans la seconde, des Productions littéraires.

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE.

DE L'ART DE BIEN ÉCRIRE.

FORMÉ à l'image de son Créateur, l'homme en a reçu la faculté de penser. Destiné à vivre en société, il en a reçu l'organe de la parole, pour pouvoir manifester ses pensées. A ces deux inestimables bienfaits, il a su lui-même, par l'invention de divers caractères tracés sur une surface, joindre l'avantage de montrer aux yeux la parole, et de la faire ainsi parvenir aux absens.

Nous n'écrivons donc que pour communiquer aux autres nos pensées. Mais en écrivant, nous desirons toujours que nos Lecteurs les saisissent et les conçoivent parfaitement. Il faut donc que nous exprimions nos pensées avec précision, avec exactitude, et par conséquent que nous nous attachions à écrire *correctement*. Nous sommes charmés qu'on éprouve un certain plaisir en nous lisant. Il faut donc que nous exprimions nos pensées avec grâce, avec élégance, et par conséquent que nous nous attachions à écrire *agréablement*. Nous nous proposons bien souvent de toucher et de persuader ceux qui nous lisent. Il faut donc que nous exprimions nos pensées avec chaleur, avec véhémence, et par conséquent que nous nous attachions à écrire *pathétiquement*.

Digitized by Google

La première manière satisfait la raison : elle suppose une connoissance des principes de la grammaire. La seconde flatte l'imagination : elle suppose une connoissance de cette partie de la Rhétorique qu'on appelle *élocution*. La troisième maîtrise l'âme : elle suppose une connoissance du Pathétique et de l'Eloquence. Développons les principes relatifs à chacune de ces trois manières.

SECTION I.

De l'Art d'écrire correctement.

On écrit correctement, quand en écrivant, on observe les règles de sa langue. Ce seroit une erreur de croire qu'il suffit pour cela de la savoir par habitude. L'expérience nous fourniroit une bien grande preuve du contraire. L'homme qui n'en a point fait une étude sérieuse et réfléchie, ne tombe que trop souvent dans des fautes grossières, qu'on ne pardonne pas, même dans une lettre. Il ne nous seroit pas moins préjudiciable que honteux d'ignorer les principes de notre langue, ou l'usage, qui quelquefois en tient lieu : fondés sur la saine raison, ils nous obligent de mettre de l'ordre, de la justesse, de la précision dans nos idées et dans nos expressions.

Une connoissance étendue et profonde

Digitized by Google

de ces principes n'est pas réservée au seul homme de lettres. Il est incontestable que l'homme public, c'est-à-dire, le ministre, le négociateur, le militaire, le magistrat, l'homme de loi, l'homme d'affaires, etc., ne peuvent point se dispenser de bien savoir leur langue, et de l'écrire correctement. N'est-il pas souvent arrivé que dans des conventions civiles, une phrase mal construite, une seule expression, ou impropre, ou équivoque, ou mal placée, ont donné naissance à des procès ruineux; que dans un traité politique, elles ont été la cause ou le prétexte de longues et vives contestations, qu'une guerre sanglante a pû seule terminer; que dans un ordre tracé par un officier général, elles ont fait mal interpréter, mal exécuter cet ordre même, et que de là s'est ensuivie la perte d'une bataille, origine funeste de mille autres événemens désastreux ?

Il ne faut donc pas être surpris que les Grecs et les Romains fissent une étude particulière de leur langue, et que ces derniers portassent l'attention jusqu'à ne confier leurs enfans qu'à des nourrices et à des domestiques qui parloient pûrement. Les plus illustres et les plus éclairés de nos Auteurs ont également senti la nécessité de cette étude. Nous lisons dans un écrit adressé par le grand *Bossuet* à son auguste élève (*le grand Dauphin fils de Louis XIV*) ces paroles bien remarquables :

« Ne croyez pas, Monseigneur, qu'on » vous reprenne si sévèrement pendant vos

Digitized by Google

» études, pour avoir simplement violé les » règles de la grammaire en composant... » Nous ne blâmons pas tant la faute elle-» même, que le défaut d'attention qui en » est la cause. Ce défaut d'attention vous » fait maintenant confondre l'ordre des pa-» roles. Mais si nous laissons vieillir et » fortifier cette mauvaise habitude, quand » vous viendrez à manier, non plus les » paroles, mais les choses, vous en trou-» blerez tout l'ordre. Vous parlez main-» tenant contre les loix de la grammaire : » alors vous mépriserez les préceptes de » la raison. Maintenant vous placez mal » les paroles : alors vous placerez mal les » choses, etc. ». Ce que le savant Evêque de Meaux disoit à un Prince né pour régner, tous les instituteurs doivent le dire à leurs élèves.

Nous ne pouvons d'ailleurs pénétrer dans les jardins fleuris de l'éloquence et de la poësie, qu'en passant par les sentiers épineux de la grammaire. Nulle autre route ne peut nous être ouverte : c'est le premier pas que nous avons à faire, en entrant dans la carrière des Lettres. Il est même indispensable, pour saisir et comprendre les règles de notre langue, d'en savoir les premiers élémens. Ainsi je vai faire connoître ; 1.° la nature des mots qu'on emploie ; 2.° leur arrangement dans le discours.

Digitized by Google

CHAPITRE I.

De la nature des mots.

LES mots sont des sons articulés, ou des caractères, dont nous nous servons pour exprimer nos pensées. Il y en a de huit sortes : le *nom*, l'*article*, le *pronom*, le *verbe*, la *préposition*, l'*adverbe*, la *conjonction*, et la *particule* ou *interjection*. Tous les mots qui composent le discours, sont compris dans l'une de ces huit espéces : voilà pourquoi on les appelle *parties de l'oraison*.

ARTICLE I.

Des trois premières parties de l'oraison.

I.

Du Nom.

Tous les êtres qui existent, sont les objets de nos idées. Les noms ont été inventés, pour exprimer ces objets, soit spirituels, soit corporels. Si l'on parle d'un seul objet, le nom est au nombre *singulier*. Si l'on parle de plusieurs, le nom est au nombre *pluriel*. Si cet objet est, ou est censé être mâle, le nom est du genre *masculin*, désigné par le mot *le* ou *un* : = *le père*, *un père* : = *le livre*, *un livre*. Si cet objet est, ou est censé être femelle, le nom est du genre *féminin*,

Digitized by Google

désigné par le mot *la* ou *une* : = *la mère*, *une mère* : = *la table*, *une table*.

Division des noms.

Les objets de nos idées peuvent être considérés simplement en eux-mêmes, ou avec quelques qualités dont ils sont revêtus : delà, deux espèces de nom ; le *substantif*, et l'*adjectif*. Le nom *substantif* est un mot, dont nous nous servons, pour désigner simplement une chose ou une personne. Nous employons l'*adjectif*, pour exprimer la qualité de cette chose ou de cette personne : = *Esprit vaste ; vertu rare ; maison commode ; jardin agréable ; César victorieux ; Cicéron éloquent.* Ici, *esprit*, *vertu*, *maison*, *jardin*, *César*, *Cicéron*, sont des noms substantifs. *Vaste*, *rare*, *commode*, *agréable*, *victorieux*, *éloquent*, sont des noms adjectifs.

Il est aisé de comprendre que le nom substantif signifie quelque chose par lui-même, comme on le voit dans les mots *esprit*, *vertu*, *maison*, *jardin*, *César*, *Cicéron*, et que l'adjectif ne peut être clairement entendu, s'il n'est joint à un substantif, comme on le voit dans les mots *vaste*, *rare*, *commode*, *agréable*, *victorieux*, *éloquent*.

Lorsqu'un nom substantif peut convenir à tous les objets d'une même espéce, il est *commun*. Tel est le mot *homme*, qui convient à tous les hommes en général.

S'il ne peut convenir qu'à un seul objet, comme *Annibal* (nom d'un homme), *Paris* (nom d'une ville), *la Seine* (nom d'une rivière), il est *propre*.

Celui qui, quoiqu'au singulier, présente à l'esprit l'idée de plusieurs objets réunis

Digitized by Google

ensemble, s'appelle *collectif*. Tels sont les mots, *forêt*, *peuple*, *armée*, qui font concevoir plusieurs arbres, plusieurs hommes, plusieurs soldats réunis.

Il est essentiel de distinguer dans les noms collectifs, ceux qui renferment l'idée d'un tout (tels sont les noms que je viens de citer), et ceux qui renferment seulement l'idée d'une partie de quelque tout, comme *la plûpart*, *une troupe* de, etc. *une quantité* de, etc. Les premiers sont des noms collectifs *généraux* : les autres sont des noms collectifs *partitifs*.

Il y a encore des noms qu'on appelle *nom de nombre*. Les uns expriment la quantité des choses ou des personnes : les autres en marquent l'ordre. Ceux qui désignent une quantité, comme *un*, *deux*, *trois*, *quatre*, etc., sont appellés nombres *cardinaux*. Ceux qui marquent l'ordre, comme *premier*, *second*, *troisième*, *quatrième*, etc., sont appellés nombres *ordinaux*. Les uns et les autres sont adjectifs.

Les noms de nombre qui marquent assemblage de plusieurs nombres, comme *dixaine*, *vingtaine*, *cinquantaine*, *centaine*, etc., sont des nombres *collectifs*. Ceux-ci sont substantifs.

On peut exprimer la qualité d'une chose avec plus ou moins d'étendue. Si on le fait, en comparant l'objet dont on parle, à un autre, l'adjectif est au *comparatif*; et il est précédé de l'un de ces mots, *plus*, *moins*, *aussi*, *autant* : = *un Roi pacifique est* aussi *grand*, plus *grand*, moins *grand qu'un Roi*

Digitized by Google

conquérant. Les adjectifs *meilleur, moindre, pire*, marquent seuls et par eux-mêmes une comparaison.

Lorsque l'adjectif exprime la qualité d'un objet à un très-haut dégré, il est au *superlatif absolu;* et il est précédé du mot *très* ou *fort*: = *l'homme savant et modeste est* très-*estimable.* S'il exprime la qualité d'un objet au plus haut dégré, avec rapport à un autre objet, il est au *superlatif relatif;* et il est précédé de *le plus*: = *celui qui vit content de ce qu'il posséde, est* le plus *heureux de tous les hommes.*

Genre des noms.

Tous les noms adjectifs sont des deux genres. Il y en a qui ont un *e* muet final au masculin et au féminin. Tels sont les adjectifs *sage, honnête, aimable, utile,* etc. Dans ceux qui n'en ont point, on en ajoute ordinairement un pour former le féminin. Ainsi, *aigu* fait au féminin *aigue; blond, blonde; dur, dure; égal, égale; fort, forte, grand, grande; méchant, méchante; niais, niaise; perclus, percluse; sensé, sensée; vrai, vraie.*

Il y a des adjectifs qui, en prenant au féminin l'*e* muet, doublent leur consonne finale: *ancien, ancienne; bas, basse; bon, bonne; cruel, cruelle; épais, épaisse; net, nette, nul, nulle; sot, sotte; vermeil, vermeille,* etc.

D'autres adjectifs, exceptés de la règle générale, ont au féminin une terminaison bien différente de celle du masculin. *Benin* fait au féminin *benigne; caduc, caduque;*

Digitized by Google

définitif, définitive ; enchanteur, enchanteresse ; favori, favorite ; frais, fraîche ; long, longue ; mou, molle ; neuf, neuve ; sec, sèche ; trompeur, trompeuse, etc.

Remarquons ici que, quand l'adjectif *grande* est mis avant un substantif, qui commence par une consonne, on supprime quelquefois l'*e* dans la prononciation, et même en écrivant, et l'on en marque le retranchement par une apostrophe; comme dans ces exemples: = *il a hérité de sa* grand'mère *et de sa* grand'tante; = *il aime à faire* grand'chere ; = *je suis arrivé à* grand'peine ; = *c'est un conseiller de la* grand'chambre ; = *allez-vous entendre la* grand'messe ? = *c'est* grand'pitié *de voir souffrir cet homme.*

Les noms substantifs ne sont ordinairement que d'un genre. Je dis *ordinairement*, parce que, 1.° il y en a quelques-uns qui sont des deux genres, tels que ceux-ci :

Amour est masculin au singulier : = *un amour* constant; féminin au pluriel : = *des amours* constantes. Mais quand le mot *amours* signifie les jeux, les ris, les attraits, représentés par les poëtes, sous la figure de petits enfans ailés, il est masculin : = *les amours* badins ; *les* petits *amours.*

Automne est masculin et féminin : = *l'automne a été* froid ; *l'automne a été* pluvieuse.

Chose est féminin : = une bonne *chose.* Mais *quelque chose* est masculin : = *quelque chose* de bon.

Comté et *duché* sont masculins : = un *comté,*

Digitized by Google

un *duché*. On dit cependant une *duché-pairie*; une *comté-pairie*; une *vicomté*.

Délice est masculin au singulier: = *c'est* un grand *délice*; féminin au pluriel: = *ce sont mes plus chères délices*.

Esclave, employé comme substantif, est masculin et féminin: = un petit *esclave*, une petite *esclave*. Il l'est aussi, employé comme adjectif: = un *homme esclave*, une *femme esclave*.

Le nom pluriel *gens* exige plusieurs remarques. 1.° Il est masculin, quand il est suivi de son adjectif: = *il y a des gens bien* cruels. Il est féminin, quand il en est précédé: = *il y a de bien* cruelles *gens*; = *les* vieilles *gens sont* soupçonneux. 2.° Quand le pronom *tout* précède, avec l'article, le mot *gens*, ce pronom prend le masculin: = *rechercher* tous *les gens de bien*. Quand il le précède sans article, il prend le féminin: = *s'accommoder de* toutes *gens*. 3.° Quand un adjectif, qui a la même terminaison au masculin et au féminin, précède, avec le pronom *tout*, le mot *gens*, on met ce pronom au masculin: = *cet homme voit* tous *les honnêtes gens*, tous *les habiles gens*, tous *les aimables gens*. Quand cet adjectif a une terminaison différente dans les deux genres, on met le pronom *tout* au féminin: = *cet homme pense comme* toutes *les bonnes gens*, toutes *les petites gens*, toutes *les sottes gens*. Qu'on ne demande point la raison de ces diverses règles. L'usage les a établies; et cet usage

Digitized by Google

est quelquefois un tiran, auquel il faut obéir sans réplique.

Interprète est masculin et féminin : = un bon *et* savant *interprète a bien traduit ce passage*; = *l'église est* la seule *interprète* sûre *de l'écriture sainte.*

Orgue est masculin au singulier: = *l'orgue de cette église est très*-beau : féminin au pluriel : = on voit *dans cette église de très*-belles *orgues.*

2.° Il y a des noms substantifs qui sont des deux genres, mais seulement lorsqu'ils sont pris dans des significations différentes. En voici quelques-uns :

Aide signifiant *secours*, est féminin: = une *aide* prompte ; une *aide* assurée. *Aide* signifiant la personne dont l'emploi consiste à être auprès d'un homme pour servir conjointement avec lui et sous lui, est masculin: = un *aide des cérémonies* ; un *aide-de-camp.*

Aigle, signifiant *oiseau*, est masculin: = un grand *aigle* ; un *aigle* noir. *Aigle*, en termes d'armoiries et de devises, est féminin : = l'*aigle* impériale ; une *aigle* éployée *d'argent.* Il faut cependant observer que l'*aigle* qui sert de pupitre dans une église, est toujours masculin.

Cartouche, signifiant un ornement de sculpture ou de peinture, est masculin: = *graver, peindre des armes dans* un *cartouche. Cartouche* signifiant la charge d'une arme à feu, est féminin : = *ils ont épuisé* toutes *leurs cartouches.*

Digitized by Google

Couple, signifiant deux choses de même espéce qu'on met ensemble, est féminin : = une *couple d'œufs* : une *couple de pigeons*. *Couple* se disant de deux personnes unies par l'amitié ou par le mariage, est masculin : = un beau *couple d'amis* ; un heureux *couple*.

Enseigne, signifiant un officier qui porte le drapeau d'un régiment, est masculin = un *enseigne a paru* le premier *sur la bréche*. Lorsqu'il signifie le drapeau même, il est féminin : = *les enseignes* romaines ; = *marcher tambour battant et enseignes* déployées. Il est aussi féminin, lorsqu'il signifie le tableau attaché à la maison d'un marchand, d'un cabaretier, etc. = *loger à* une telle *enseigne*.

Forêt, signifiant une étendue de pays couvert de bois, est féminin : = la *forêt que nous allons traverser, est bien* épaisse. *Forêt*, signifiant un petit instrument de fer avec lequel on perce un tonneau, est masculin : = le *forêt que vous voulez mettre dans ce muid, n'est pas assez* pointu.

Foudre, dans le sens propre, est, suivant l'académie, masculin et féminin, quoique le dernier soit plus usité : = *être frappé* du *foudre* ou *de* la *foudre*. Mais si l'on applique ce mot à un grand orateur, à un grand capitaine, il est toujours masculin : = *cet orateur est* un *foudre d'éloquence*.

Mânes des grands Bourbons, *brillans* foudres de guerre,
Qui fûtes et l'exemple et l'effroi de la terre, etc.

On dit aussi un *foudre de vin*, vaisseau qui contient plusieurs muids de vin.

Digitized by Google

Greffe, signifiant le lieu où se gardent les registres d'une cour de justice, est masculin: = *greffe* civil, *greffe* criminel. *Greffe*, signifiant une branche qu'on ente sur un arbre, est féminin: = une *greffe de pommier*; une *greffe de poirier*.

Moule, signifiant une matière creusée, et propre à donner une forme précise à une autre matière que l'on y verse toute fondue et liquide, est masculin: = un beau *moule* : un *moule bien* fait. *Moule*, signifiant un petit poisson enfermé dans une coquille, est féminin : = une grosse *moule*; de *fort* bonnes *moules*.

Période, signifiant le plus haut point où une chose puisse arriver, est masculin: = *Cicéron et Démosthène ont porté l'éloquence à* son *plus* haut *période*. *Période*, signifiant *révolution*, *époque*, est féminin : = *le soleil fait* sa *période en trois cent soixante-cinq jours et près de six heures*; = *la lune fait* sa *période en vingt-neuf jours et demi*. *Période*, en terme de rhétorique est aussi féminin.

Relâche, signifiant interruption de quelque travail, repos, etc., est masculin: = le *relâche que vous avez pris après ce petit travail, a été trop* long. *Relâche*, en termes de marine, signifiant un lieu propre à y relâcher pour se mettre à l'abri, est féminin: = *menacés de la tempête, nous trouvâmes dans cette rade* une bonne *relâche*.

Triomphe, signifiant *victoire*, ou l'honneur qu'on rend à un vainqueur, est masculin: = *la pompe d'un triomphe*; un

Digitized by Google

triomphe éclatant. *Triomphe*, au jeu des cartes, est féminin : = *jouer à* la *triomphe*; = *il n'avoit qu'une triomphe.*

Vase, signifiant une sorte d'ustensile pour contenir quelque liqueur, est masculin : = un *vase d'or*; un *vase de porcelaine. Vase*, signifiant la bourbe qui est au fond de la mer, des rivières, etc., est féminin : = *ce bateau s'est enfoncé dans la vase.*

3.° Il y a des noms substantifs qui sont des deux genres, mais avec des terminaisons différentes. Ainsi l'on dit : *un* acteur *intelligent*; une actrice *intelligente* : *le* bienfaiteur *de cette maison*; *la* bienfaitrice *de cette communauté* : *un bon* danseur; *une bonne* danseuse : *le* médiateur, *la* médiatrice *de la paix*, etc.

Terminaison des noms.

La plupart des noms, tant substantifs qu'adjectifs, doivent être terminés par une *s*, quand ils sont au pluriel : = *quel est le livre le mieux écrit? quels sont les livres les mieux écrits?* = *quelle pensée juste et brillante! quelles pensées justes et brillantes!*

Les noms qui se terminent au singulier en *eau* ou en *eu*, prennent un *x* au pluriel : = *le beau coteau*; *les beaux coteaux*: *le berceau*; *les berceaux* : *l'essieu*; *les essieux* : *le feu*; *les feux*, etc. Mais *bleu* fait au pluriel *bleus.*

Parmi les noms en *ou*, les uns prennent un *x* : = *le chou*; *les choux*: *le caillou*; *les cailloux* : *le genou*; *les genoux*, etc. Les autres prennent une *s* : = *le clou*; *les clous* :

Digitized by Google

le bijou; les bijous : le verrou; les verrous, etc.

Au reste, il y a des noms, soit substantifs, soit adjectifs, qui finissent au singulier par une *s*, un *x*, ou un *z*; et l'on doit juger qu'ils les conservent au pluriel.

Les noms en *al* ont le pluriel en *aux* : = *égal; égaux : royal; royaux : le mal; les maux : un végétal; les végétaux.* Il faut excepter *bal, cal, carnaval, régal* et *pascal*, qui font au pluriel *bals, cals, carnavals, régals*, et *pascals. Pal* fait *paux* ou *pals.*

Les substantifs en *ail* prennent une *s* au pluriel : = *un attirail; des attirails : un détail; des détails : un gouvernail; des gouvernails : un portail; des portails*, etc. Mais *ail, bail, bétail, corail, émail, soupirail, travail*, font au pluriel *aulx, baux, bestiaux, coraux, émaux, soupiraux, travaux.* Lorsque *travail* signifie une machine de bois à quatre piliers, entre lesquels les maréchaux attachent les chevaux vicieux, pour les ferrer ou pour les panser, il fait au pluriel *travails.*

Les noms qui sont composés de plusieurs mots liés ensemble par un trait d'union, veulent, l'orsqu'ils sont employés au pluriel, une *s* ou un *x* à la fin du dernier mot seulement. Ainsi, suivant l'académie, il faut écrire *un abat-jour*, et *des abat-jours*; *une* orange *aigre-douce*; et *des* oranges *aigre-douces*; *un arc-boutant*, et *des arc-boutans; un arc-en-ciel*, et *des arc-en-ciels; un arrière-neveu*, et *des arrière-neveux; un chef-d'œuvre*, et *des chef-d'œuvres; un chevau-léger*,

Digitized by Google

et *des chevau-légers ; un garde-fou*, et *des garde-fous.*

Cependant la même académie ajoute, dans quelques noms de cette espèce, une *s* à la fin du premier mot. Elle écrit *un chat-huant*, et *des chats-huans ; un ciel-de-lit*, et *des ciels-de-lits ; un cul-de-lampe*, et *des culs-de-lampes ; un œil-de-bœuf*, et *des œils-de-bœufs.* Il y en a d'autres, à la fin desquels elle ne met point d'*s*, quoiqu'ils soient au pluriel. Tels sont : *des corps-de-garde ; des coq-à-l'âne ; des opéra* ; et ceux qui sont pris du latin ; comme, *des alibi ; des à-parte ; des errata ; des exeat ; des ex-voto ; des impromptu ; des in-folio ; des item*, etc. Elle écrit aussi : *des lazzi ; des oui-dire*, etc.

Dans les noms qui se terminent en *ent* ou *ant*, c'est aujourd'hui l'usage de supprimer au pluriel le *t*, qui devroit précéder l'*s*. Ainsi en écrivant au singulier : *un mouvement violent ; un enfant charmant*, etc., on écrit au pluriel : *des mouvemens violens ; des enfans charmans*, etc. Cependant on laisse le *t* dans les mots d'une seule syllabe, et l'on écrit : *le vent, les vents ; une dent, les dents ; un chant, des chants ; un gant, des gants ; un* homme *lent, des* hommes *lents.* Mais quoiqu'on écrive au singulier *tout*, on écrit au pluriel *tous.*

Nombre des noms.

Il y a des noms qui n'ont point de pluriel. Les substantifs de cette espèce sont, *aide* (secours) ; *bercail, bien-être, butin, courroux, décri* (perte de réputation et de crédit) ; *estime, faim, faste* (vaine osten-

Digitized by Google

tation ; affectation de paroître avec éclat) ; *gré* (bonne , franche volonté) ; *gloire* (si l'on ne parle pas d'ouvrages de peinture , de sculpture , etc.) ; *renommée* , *repos* , *sang*, *soif*, *sommeil*, *etc.*

Ajoutez à ces noms, 1.° les noms des métaux pris en général , c'est - à - dire, lorsqu'ils ne sont pas considérés comme mis en œuvre : *l'or* , *l'argent* , *le fer* , *le plomb*, etc. Lorsqu'ils sont considérés comme mis en œuvre , ils ont un pluriel ; et c'est sous ce rapport seulement qu'on dit , *des fers* , *des plombs* , etc. 2.° Les noms des vertus et des vices ; comme *foi* , *sincérité*, *ambition* , *orgueil* , *etc.* On connoîtra les autres par l'usage.

Les adjectifs, *amical* , *austral* , *boréal*, *canonial* , *conjugal* , *fatal*, *filial*, *frugal*, *glacial* , *grammatical* , *idéal* , *naval*, *pastoral*, *pectoral* , *vénal* , etc. , n'ont point de pluriel au masculin. Ainsi, l'on ne pourra pas dire : *des conseils amicaux* ; *les pays australx* ; *les principes grammaticaux* ; *des trésors idéaux*. Mais on dira fort bien : *des exhortations amicales*; *les terres australes* ; *les règles grammaticales* ; *des richesses idéales*.

Les substantifs qui n'ont point de singulier, sont *accordailles* , *ancêtres* , *annales* , *appas* (charmes) ; *armoiries* , *arrhes*, *balayures*, *basses* (bancs de sable , ou rochers cachés sous l'eau) ; *bésicles* (sortes de lunettes) ; *brisées* , *broussailles*, *caravannes* (campagnes que les chevaliers de Malte sont obligés de faire sur mer) ; *catacombes*

Digitized by Google

(grottes souterraines où l'on enterroit les corps morts); *confins*, *conserves* (lunettes); *décombres*, *ébats*, *échasses*, *effondrilles* (parties grossières qui restent au fond d'un vase); *élémens* (principes d'un art, d'une science); *émondes* (branches superflues); *entours* et *environs* (lieux d'alentour); *entrailles*, *entraves*, *épousailles*, *fastes* (tables, ou livres du calendrier des anciens romains); *fiançailles*, *frais* (dépense, dépens); *francs* (pièce de monnoie); *funérailles*, *goguettes* (propos joyeux); *hardes*, *limites*, *matériaux*, *mœurs*, *obséques*, *ossemens*, *pierreries*, *pleurs*, *prémices*, *ténèbres*, *us* (usages); *vacances* (tems auquel les études cessent); *vacations* (cessation de séances des gens de justice); *vergettes* (époussette); *vitraux*, etc.

II.

De l'Article.

Notre langue n'a qu'un article, qui est *le* pour le masculin singulier et dont on fait *la* pour le féminin, et *les* pour le pluriel des deux genres. Ce mot ne signifie rien par lui-même. On le place avant les noms substantifs, lorsqu'on veut les tirer d'une signification vague, pour leur en donner une précise et déterminée. Un nom en effet, employé tout seul, ne présente que la simple idée de la chose qu'il exprime, et par conséquent, n'a qu'une signification vague. Mais comme cette idée peut être

Digitized by Google

ou générale, c'est-à-dire, prise dans toute son étendue; ou restreinte, c'est-à-dire, prise seulement dans une partie de son étendue; on se sert de l'article, pour désigner l'étendue que l'on donne à cette idée; et alors on détermine la signification du nom qui présente cette même idée. Prenons pour exemple une chose matérielle.

Le mot *pain* ne présente que la simple idée de ce qu'on appelle *pain*, et par conséquent n'a qu'une signification indéterminée. Mais si je dis : le *pain est un aliment nécessaire à l'homme*, alors je détermine la signification du substantif *pain*, en lui donnant une signification générale, puisque je parle ici de toute l'espéce de pain. Si je dis : le *pain de ce boulanger est très-bon*, je détermine encore la signification du substantif *pain*, en lui donnant une signification restreinte, puisque je ne parle ici que d'un pain particulier. M'objectera-t-on que ce sont les mots, *de ce boulanger*, qui restreignent la signification du substantif *pain*? Je répondrai que je n'ai pu les employer, qu'en vertu de l'article placé avant ce nom, et que par conséquent c'est cet article qui en détermine principalement la signification.

Il s'ensuit de là qu'on met l'article avant les noms, soit que l'on veuille par ces noms exprimer déterminément toute une espéce de choses ou de personnes; comme les *hommes sont mortels*; soit que l'on ne veuille désigner qu'une ou plusieurs parties, un ou

Digitized by Google

ou plusieurs individus de cette espéce; comme, les *hommes vertueux ne se laissent point maîtriser par leurs passions.*

Observons qu'il n'y a que les noms substantifs exprimés ou sous-entendus, qui puissent être accompagnés de l'article. Si on le met avant des mots d'une toute autre espéce, ces mots deviennent alors de véritables substantifs. Tels sont : *le vrai, le nécessaire, le beau, le sublime, le savoir, le boire, le manger, le devant* de la maison, *le dessus* de la porte, *le pourquoi, le comment, etc.* Ces substantifs n'ont pas de pluriel.

Article simple, article particulé.

L'article est *simple*, ou *particulé*: simple, lorsqu'il précéde tout seul le nom substantif; *le bonheur; la bienfaisance*: particulé, quand il est lui-même précédé de la particule *à* ou *de; à la franchise; de la candeur.*

On disoit autrefois *de le, de les, à le, à les;* aujourd'hui, on dit par contraction *du, des, au, aux*; *du trône, des trônes, au trône, aux trônes*, pour *de le trône, de les trônes, à le trône, à les trônes.* Ainsi *du, des, au, aux*, sont articles *particulés.*

Je dois remarquer ici qu'il y a des mots, qui, comme on le verra dans la suite, font la fonction de l'article. Tels sont les nombres cardinaux *un, deux, trois*, etc.; et les pronoms *tout, chaque, nul, quelque, certain, ce, mon, ton, son*, etc.

Digitized by Google

III.

DU PRONOM.

Le mot *pronom* dit assez par lui-même que c'est un mot qu'on met à la place d'un nom. On l'emploie pour rappeler l'idée de ce nom, dont on veut éviter la répétition trop fréquente.

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords: On n'*y* peut plus rentrer, dès qu'on *en* est dehors.

Les peuples sont heureux, quand un seul *les* gouverne.

Y, *en*, et *les* sont pronoms, parce qu'ils sont mis, les deux premiers pour *île*, et le troisième pour *peuples*. Ils rappellent l'idée de ces noms, et en font éviter la répétition.

Division des pronoms.

On divise ordinairement les pronoms, en pronoms *personnels*, *relatifs*, *indéfinis*, *absolus*, et *démonstratifs*. En admettant ces différentes espèces de pronoms, je ne m'attacherai cependant pas à cette division pour les faire connoître. Il me paroît plus commode de suivre celle de l'abbé d'*Olivet*, pour démêler ce que les pronoms de chaque espèce ont de particulier. Ils sont de vrais noms; les uns *substantifs*, les autres *adjectifs*, et d'autres tantôt *substantifs*, tantôt *adjectifs*.

Pronoms substantifs.

Il y a trois personnes, dont la première est celle qui parle; la seconde celle à qui l'on parle; la troisième celle dont on parle.

Digitized by Google

Les pronoms qui suppléent au nom de ces personnes, sont, pour la première, *je*, *me*, *moi*, singulier; *nous*, pluriel des deux genres.

Pour la seconde, *tu*, *te*, *toi*, singulier; *vous*, pluriel des deux genres : il est singulier, quand on n'adresse la parole qu'à une personne.

Pour la troisième, *il*, masculin singulier, qui fait au pluriel, *ils*; *elle*, féminin singulier, qui fait au pluriel, *elles*; *eux*, masculin pluriel; *lui*, singulier des deux genres; *leur*, des deux genres, toujours pluriel, et sans jamais prendre *s* finale; *se*, *soi*, des deux genres et des deux nombres. *On*, pronom appelé *indéfini*, parce qu'il n'exprime point d'objet déterminé, appartient à cette troisième personne.

Le, *la*, *les*, placés avant un verbe, sont des pronoms qu'on nomme *relatifs*, parce qu'ils ont rapport à un nom qui les précède : = *il faut aimer la vertu et* la *pratiquer*.

En et *y* sont, par la même raison, des pronoms relatifs.

Tous ces pronoms, ainsi que les pronoms indéfinis *autrui*, *personne*, *quelqu'un*, *chacun*, sont substantifs. Il est aisé de le reconnoître, en ce qu'ils ne font que désigner un objet, sans le qualifier.

Pronoms adjectifs.

Les pronoms *adjectifs* sont principalement ceux qu'on appelle *possessifs*, parce qu'ils marquent à qui appartient la chose signifiée par leur substantif. Ce sont pour le singulier, *mon*, *ton*, *son*, masculin; *ma*, *ta*,

Digitized by Google

su, féminin; *notre*, *votre*, *leur*, des deux genres : pour le pluriel, *mes*, *tes*, *ses*, *nos*, *vos*, *leurs*, les uns et les autres également des deux genres. On voit que ces pronoms ont chacun un rapport de propriété aux divers pronoms des trois personnes.

Le mien, *le tien*, *le sien*, *le nôtre*, *le vôtre*, *le leur*, *la leur*, *les leurs*, sont des pronoms adjectifs, quand ils sont mis à la place des noms : = *je défends son ami; qu'il défende le* mien.

Mais on ne doit pas mettre au rang des pronoms *le mien*, *le tien*, *le sien*, etc. signifiant le bien qui nous appartient, ni *les miens*, pour dire *mes proches*, *mes alliés*. Ils sont alors de vrais substantifs.

Les pronoms indéfinis, *quel*, *lequel*, *quelque*, *quiconque*, *plusieurs*, *tout*, *nul*, *pas un*, sont *adjectifs*. On voit que tous ces pronoms servent en quelque sorte à qualifier un objet. Voici ceux qui sont tantôt *substantifs*, tantôt *adjectifs*.

Pronoms tantôt substantifs, tantôt adjectifs.

Que, mis absolument, c'est-à-dire, sans être précédé d'un nom auquel il ait rapport, est *substantif* : = que *vous est-il arrivé ?* = *Je ne ne sai* que *répondre*. Il signifie ici *quelle chose*.

Que, ayant rapport à un nom qui le précède, et pour lors pronom *relatif*, est *adjectif* : = *je n'oublîrai jamais le service* que *vous m'avez rendu*.

Dans cette phrase : = ce *qui est beau*, *mérite notre admiration; ce* est *substantif*, parce qu'il signifie *la chose qui*. Dans

Digitized by Google

celle-ci ; = *ce livre est bien écrit ; ce* est *adjectif*, parce qu'il qualifie, en quelque sorte, le substantif *livre*.

Celui *qui veut se faire estimer, doit être vertueux. Celui* est *substantif*, parce qu'il signifie *l'homme qui*.

En parlant de deux tableaux : = celui-ci *est d'un grand Peintre. Celui-ci* est *adjectif*, parce qu'il sert, en quelque manière, de qualificatif au substantif *tableau*, dont il rappelle l'idée. Tel est le principe d'après lequel on jugera si un pronom est *substantif*, ou *adjectif*.

ARTICLE II.

Du Verbe.

Le verbe est en général un mot qui exprime une action, soit intentionnelle, c'est-à-dire, produite par un principe spirituel ; soit réelle, c'est-à-dire, produite par un principe matériel, de quelque nature qu'il soit. On appelle *sujet*, la personne ou la chose qui est le principe de cette action. On appelle *objet*, la personne ou la chose qui en est le terme. = *Nous aimons naturellement la vertu* ; = *vous ambitionnez trop les honneurs* ; = *le limon fertilise les terres* ; = *les vers rongent le bois*. Dans ces phrases, les mots *aimons*, *ambitionnez*, *fertilise*, *rongent*, expriment des actions, dont les deux premières sont *intentionnelles*, et les deux autres *réelles*.

Digitized by Google

Nous, *vous*, *limon*, *vers*, sont *sujets*, parce qu'ils sont les principes de ces actions, puisqu'ils les produisent. *Vertu*, *honneurs*, *terres*, *bois*, sont *objets*, parce qu'ils sont les termes de ces actions, puisque c'est à eux qu'elles se terminent.

L'action qu'exprime le verbe, peut être considérée sous quatre points de vue. De-là naissent quatre sortes de verbes; l'*actif*, le *passif*, le *réciproque*, et le *neutre*.

Différentes espèces de verbes.

Le verbe *actif* exprime une action que le sujet produit, et dont un objet étranger peut recevoir, ou souffrir l'impression : = *l'homme sensible et compatissant* aime *et* secourt *les pauvres* : = *le tonnerre* a renversé *un grand édifice*.

Le verbe *passif* exprime une action, dont l'impression est reçue par le sujet : = *les pauvres* sont aimés *et* secourus *par l'homme sensible et compatissant* : = *un grand édifice* a été renversé *par le tonnerre*.

Le verbe *réciproque* exprime une action, dont le sujet qui la produit, ressent l'impression; en sorte qu'en agissant sur lui-même, il est tout-à-la-fois et le sujet et l'objet de cette action : = *je* me promène *tous les matins* : = *vous* vous fatiguerez *dans ce chemin sabloneux* : = *ce jeune fat* se vante *toujours*. On voit que les verbes de cette espéce sont accompagnés de deux pronoms de la même personne, tandis que les autres n'en ont qu'un.

Le verbe *neutre* exprime une action produite par le sujet, mais dont l'impres-

Digitized by Google

sion ne peut être reçue ou soufferte par aucun objet : = *les arbres* fleurissent, *et la verdure* paroît : = *cet homme* pense *juste*, *et* raisonne *de même* : = *nous* dînions *agréablement auprès d'une fontaine*, *lorsque les villageois* dansoient *sous ces ormeaux*. Voici d'autres exemples qui feront sentir la différence essentielle qu'il y a entre un verbe *actif* et un verbe *neutre*.

Quand je dis, *le père* corrige *l'enfant*, j'exprime par ce verbe une action que fait le père, et dont l'enfant peut recevoir ou souffrir l'impression. Je pourrois dire en effet, sans changer le sens de la phrase : *l'enfant* est corrigé *par le père*. Alors l'impression de cette action seroit reçue ou soufferte par l'enfant. Donc ce verbe *corriger* est un verbe *actif*.

Mais si je dis, *le méchant* médit *de tout le monde*; *le Maître* a parlé *aux disciples*; quoique j'exprime, par ces deux verbes, des actions qui passent hors des sujets qui en sont le principe, je ne pourrois cependant pas dire, *tout le monde* est médit *par le méchant*; *les disciples* ont été parlés *par le maître*. Donc ces verbes *médire*, *parler*, exprimant des actions, dont l'impression ne peut être reçue ou soufferte; par conséquent ils sont des verbes *neutres*, et non des verbes *actifs*.

Ainsi le verbe *neutre* est immuable de sa nature; et le verbe *actif* peut être changé en passif, sans que, pour cela, le sens de la phrase soit altéré. Voilà pourquoi

Digitized by Google

des Grammairiens, empruntant le langage de la philosophie, ont dit que les verbes proprement *actifs* signifient une action, à laquelle est opposée une *passion*; mot qui veut dire ici une impression reçue dans un sujet.

Enfin, pour ne rien omettre de ce qui peut empêcher les jeunes-gens de confondre ces deux espéces de verbes, voici un moyen facile et sûr de les distinguer. Quand un verbe peut recevoir après lui les mots *quelqu'un*, *quelque chose*, employés tout seuls, il est *actif*: = *flatter quelqu'un*; *approuver quelque chose*. Quand il ne peut pas les recevoir, il est *neutre*. On dit bien, *nuire à quelqu'un*; *insister sur quelque chose*. Mais on ne peut pas dire, *nuire quelqu'un*; *insister quelque chose*.

En expliquant ainsi la différence qu'il y a entre un verbe actif et un verbe neutre, je n'ai fait que suivre le sentiment de tous nos bons Grammairiens, qui ont bien montré, par la force et la justesse de leurs raisonnemens, qu'ils connoissoient toute la métaphysique de notre langue. On voit en effet que cette différence est fondée sur une dialectique très-solide. Je dois ajouter qu'elle existe dans les diverses langues, du mélange desquelles la nôtre s'est formée en grande partie, et qu'elle sert, de plus, à simplifier autant qu'à affermir certaines règles essentielles de notre syntaxe. On doit donc regarder comme faux et inadmissible le principe, d'après lequel

Digitized by Google

Wailly prétend que les verbes *nuire*, *médire*, *parler*, *danser*, *jouer*, *partir*, *venir*, sont des verbes actifs.

Je dois dire également ici que la définition du sujet, donnée par le même Auteur, ne paroît guère satisfaisante. *Le sujet*, dit-il en deux endroits, *est la personne ou la chose dont on parle*. Quel sera donc le sujet de ces deux phrases? *Dieu éprouve les justes* : = *l'aiman attire le fer*. On y parle des *justes* comme de *Dieu*, et du *fer* comme de l'*aiman*.

Les verbes qui ne peuvent être accompagnés que du pronom *il*, à la place duquel on ne peut pas mettre un nom, s'appellent *impersonnels* : = *il faut* : *il importe* : *il pleut* : *il neige*, etc.

Verbes être et avoir.

Nous avons dans notre Langue deux verbes qui méritent ici une observation particulière : ce sont les verbes *être* et *avoir*. Le premier signifie en lui-même *exister*; et en ce sens il est *neutre* : = *Jésus-Christ a voulu mourir pour tous les hommes qui* ont été, *qui* sont, *et qui* seront. Mais dans sa signification la plus étendue, ce verbe n'exprime point d'action; et les Grammairiens l'appellent verbe *substantif*. Un de ses principaux usages est de signifier l'affirmation que l'on fait, soit d'une personne, soit d'une chose qui en est le sujet : = *la médiocrité* est *la sauve-garde de la vertu* : = *les riches* sont *heureux de pouvoir* être *les pères des pauvres*. Je remarquerai ici que les verbes *devenir*, *paroître*, *sem-*

Digitized by Google

bler, etc., servant à ce même usage que le verbe *être*, sont aussi regardés comme des verbes *substantifs*.

Le verbe *avoir* signifie en lui-même *posséder*; et en ce sens il est *actif*. = *Ce seigneur* a *de grandes terres* : = *vous* avez *une belle bibliothèque*. Mais ce verbe est plus généralement employé à un autre usage. Il sert ainsi que le verbe *être*, à conjuguer en grande partie tous les autres; et c'est pour cette raison que l'on appelle ces deux verbes, *auxiliaires*.

Modes et temps du verbe.

Tous les verbes ont différentes terminaisons ou variations finales: = *je pense*; *nous pensons*; *je pensois*; *vous pensâtes*; *ils pensèrent*, etc. Assembler toutes les terminaisons d'un verbe, c'est le conjuguer. En le conjuguant, on exprime l'action de plusieurs manières; et ces manières forment les *modes*, qui sont l'*infinitif*, l'*indicatif*, l'*impératif*, et le *subjonctif*. On exprime l'action avec tous ses rapports; et ces rapports forment les *temps*, les *nombres* et les *personnes*. J'ai déjà parlé des *personnes*: les *nombres* dans les verbes sont les mêmes que ceux des noms.

Il n'y a proprement que trois temps dans la nature : le *présent*; c'est le temps qui est actuellement : le *passé*; c'est le temps qui a été : le *futur*; c'est le temps qui sera. Mais comme dans ces trois temps, on peut envisager les choses de diverses manières, on en a introduit plusieurs autres, pour exprimer toutes ces manières. Ainsi

Digitized by Google

au *présent absolu* se rapportent le *conditionnel présent*, et l'*imparfait* ou *présent relatif*; au *parfait indéfini* se rapportent le *parfait défini*, le *parfait antérieur*, le *plusque-parfait*, et le *conditionnel passé*; au *futur simple* se rapporte le *futur composé*.

Pour faire connoître ces divers temps, ainsi que les *modes*, je vais conjuguer un verbe, en plaçant la définition de chaque temps, à côté de ce même temps conjugué. Je joindrai à ce verbe les deux auxiliaires *avoir*, *être*.

Digitized by Google

PREMIER MODE.

INFINITIF.

L'*infinitif* exprime l'action d'une manière indéfinie et indéterminée, et par-conséquent, n'a ni nombres ni personnes. En l'employant on fait entendre la signification d'un verbe d'une manière seulement générale.

PRÉSENT.

Le *présent* est toujours précédé d'un verbe, et se rapporte au temps marqué par ce verbe : = *j'entends*, *j'ai entendu*, *j'entendrai votre frère* chanter.

PARTICIPE.

Le *participe* a la signification du verbe, et de plus est souvent employé comme adjectif : = *voilà un champ bien* cultivé, *des arbres bien* émondés.

PARFAIT.

Le *parfait* désigne un temps passé, relatif au verbe qui le précéde : = *vous paroissez* avoir étudié *votre langue*.

GÉRONDIF PRÉSENT.

Le *gérondif présent* se rapporte, comme le présent, au temps marqué par le verbe dont il est précédé : = *il va*, *il est allé*, *il ira toujours* courant.

Digitized by Google

PREMIER MODE.

INFINITIF.

Bien des personnes sont dans l'habitude de lire *en se* promenant, *après* avoir travaillé, *durant plusieurs heures, dans leur cabinet.*

PRÉSENT.

blâmer. avoir. être.

PARTICIPE.

blamé, ée. [illegible], ue. été.

PARFAIT.

avoir blâmé. eu. été.

GÉRONDIF PRÉSENT.

blâmant. ayant. étant.

Digitized by Google

GÉRONDIF PASSÉ.

Le *gérondif passé* marque par lui-même un temps passé : = *je suis resté*, ayant appris *que vous deviez partir.*

DEUXIEME MODE.

INDICATIF.

L'*indicatif* exprime l'action d'une manière positive, et forme un sens par lui-même.

PRÉSENT ABSOLU.

Le *présent absolu* désigne une chose qui est, ou se fait au temps où l'on parle; = *je* vois *notre ami qui* arrive *de la campagne*; ou qu'on est dans l'habitude de faire : = *vous vous* levez *tous les jours trop matin.*

CONDITIONNEL PRÉSENT.

Le *conditionnel présent* marque une chose qui se feroit moyennant une condition : = *je vous* aimerois, *si vous remplissiez bien votre devoir.*

IMPARFAIT *OU* PRÉSENT RELATIF.

L'*imparfait* ou *présent relatif* marque ou le commencement, le cours d'une action, sans en désigner précisément la fin : = *je me* promenois *ce matin au champ de Mars*; ou une action qui se faisoit dans le temps qu'une autre s'est faite : = *il* pleuvoit, *lorsque je vous ai vu passer.*

Digitized by Google

GÉRONDIF PASSÉ.

ayant blâmé.	eu.	été.

DEUXIEME MODE.

INDICATIF.

La pratique des vertus chrétiennes rehausse *la gloire des plus grands Héros.*

PRÉSENT ABSOLU.

je blâme.	ai.	suis.
tu blâmes.	as.	es.
il blâme.	a.	est.
nous blâmons.	avons.	sommes.
vous blâmez.	avez.	êtes.
ils blâment.	ont.	sont.

CONDITIONNEL PRÉSENT.

je blâmerois.	aurois.	serois.
tu blâmerois.	aurois	serois.
il blâmeroit.	auroit.	seroit.
nous blâmerions.	aurions.	serions.
vous blâmeriez.	auriez.	seriez.
ils blâmeroient.	auroient.	seroient.

IMPARFAIT *OU* PRÉSENT RELATIF.

je blâmois.	avois.	étois.
tu blâmois.	avois.	étois.
il blâmoit.	avoit.	étoit.
nous blâmions.	avions.	étions.
vous blâmiez.	aviez.	étiez.
ils blâmoient.	avoient.	étoient.

Digitized by Google

PARFAIT INDÉFINI.

Le *parfait indéfini* marque une chose faite dans un temps qui n'est pas désigné, ou qui, s'il est désigné, n'est pas tout-à-fait écoulé : = *notre pays* a été *le théâtre de bien des guerres sanglantes* : = *un habile marin* a commandé *cette année une escadre*.

PARFAIT DÉFINI.

Le *parfait défini* marque une chose faite dans un temps qui est entièrement écoulé : = *je* reçus *hier votre lettre*.

PARFAIT ANTÉRIEUR.

Le *parfait antérieur* marque une chose faite avant une autre qui se fit dans un temps dont il ne reste plus rien : = *je vis hier votre ami, après que je vous* eus quitté.

PLUSQUE-PARFAIT.

Le *plusque-parfait* marque une chose qui étoit déjà faite, quand une autre s'est

Digitized by Google

PARFAIT INDÉFINI.

j'ai blâmé.	eu.	été.
tu as blâmé.	eu.	été.
il a blâmé.	eu.	été.
nous avons blâmé.	eu.	été.
vous avez blâmé.	eu.	été.
ils ont blâmé.	eu.	été.

PARFAIT DÉFINI.

je blâmai.	eus.	fus.
tu blâmas.	eus.	fus.
il blâma.	eut.	fut.
nous blâmâmes.	eumes.	fumes.
vous blâmâtes.	eutes.	futes.
ils blâmèrent.	eurent.	furent.

PARFAIT ANTÉRIEUR.

j'eus blâmé.	eu.	été.
tu eus blâmé.	eu.	été.
il eut blâmé.	eu.	été.
nous eumes blâmé.	eu.	été.
vous eutes blâmé.	eu.	été.
ils eurent blâmé.	eu.	été.

PLUSQUE-PARFAIT.

j'avois blâmé.	eu.	été.
tu avois blâmé.	eu.	été.
il avoit blâmé.	eu.	été.

Digitized by Google

faite : = *j'avois achevé ma besogne, quand vous avez commencé la vôtre.*

CONDITIONNEL PASSÉ.

Le *conditionnel passé* marque une chose qui auroit été faite, si certaine condition avoit eu lieu : = *j'aurois lu votre ouvrage, si j'en avois eu le temps.*

FUTUR SIMPLE.

Le *futur simple* marque une chose qui sera ou se fera : = *la vertu* sera récompensée.

FUTUR COMPOSÉ.

Le *futur composé* marque une chose qui aura été faite, quand une autre se fera : = *j'aurai fini toutes mes affaires, quand vous me verrez partir.*

Digitized by Google

nous avions blâmé.		eu.	été.
vous aviez blâmé.		eu.	été.
ils avoient blâmé.		eu.	été.

CONDITIONNEL PASSÉ.

j'aurois *ou* j'eusse	blâmé.	eu.	été.
tu aurois *ou* tu eusses	blâmé.	eu.	été.
il auroit *ou* il eut	blâmé.	eu.	été.
nous aurions *ou* nous eussions	blâmé.	eu.	été.
vous auriez *ou* vous eussiez	blâmé.	eu.	été.
ils auroient *ou* ils eussent	blâmé.	eu.	été.

FUTUR SIMPLE.

je blâmerai.	aurai.	serai.
tu blâmeras.	auras.	seras.
il blâmera.	aura.	sera.
nous blâmerons.	aurons.	serons.
vous blâmerez.	aurez.	serez.
ils blâmeront.	auront.	seront.

FUTUR COMPOSÉ.

j'aurai blâmé.	eu.	été.
tu auras blâmé.	eu.	été.
il aura blâmé.	eu.	été.
nous aurons blâmé.	eu.	été.
vous aurez blâmé.	eu.	été.
ils auront blâmé.	eu.	été.

Digitized by Google

TROISIEME MODE.

IMPÉRATIF.

L'*impératif* exprime l'action d'une manière qui signifie le commandement, la prière, ou l'exhortation.

PRÉSENT *ou* FUTUR.

Ce temps marque un présent par rapport à l'action de commander, et un futur par rapport à la chose commandée: = soyez soumis *aux puissances de la terre*, veut dire; *vous serez soumis*, etc.

QUATRIEME MODE.

SUBJONCTIF.

Le *subjonctif* exprime l'action d'une manière indirecte, et dépend tellement de ce qui le précéde, que si on l'en sépare, il ne forme plus de sens clair.

PRÉSENT ou FUTUR.

Ce temps est appelé *présent* ou *futur*, parce qu'il s'emploie aussi souvent pour l'un que pour l'autre: = *croyez-vous que votre frère* vienne? Le verbe *vienne* marque un présent; si l'on veut dire que votre frère est en chemin, et un futur, si l'on veut dire qu'il viendra.

La définition des trois temps suivans est la même que celle des pareils temps de l'indicatif.

Digitized by Google

TROISIEME MODE.

IMPÉRATIF.

Cieux, *écoutez* ma voix ; terre, *prête* l'oreille.
Ne *dis* plus, ô Jacob (*a*) que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, *disparoissez* ; le Seigneur se réveille.

PRÉSENT *ou* FUTUR.

blâme.	aie.	sois.
qu'il blâme.	ait.	soit.
blâmions.	ayons.	soyons.
blâmez.	ayez.	soyez.
qu'ils blâment.	aient.	soient.

QUATRIEME MODE.

SUBJONCTIF.

Il faut que l'innocence soit justifiée. Si l'on supprimoit, *il faut que*, le reste n'auroit plus un sens déterminé.

PRÉSENT *ou* FUTUR.

que je blâme.	aie.	sois.
que tu blâmes.	aies.	sois.
qu'il blâme.	ait.	soit.
que nous blâmions.	ayons.	soyons.
que vous blâmiez.	ayez.	soyez.
qu'ils blâment.	aient.	soient.

(*a*) Voyez ce mot dans les notes à la fin de ce volume.

Digitized by Google

IMPARFAIT.

Il n'étoit pas nécessaire que vous vous en allassiez *si promptement.*

PARFAIT.

*Cet homme est trop franc et trop sincère, pour qu'*il *n'*ait *point* dit *la vérité.*

PLUSQUE-PARFAIT.

Il a bien fallu que j'eusse terminé, *à votre arrivée, une affaire d'une telle importance.*

Digitized by Google

IMPARFAIT.

que je blâmasse.	eusse.	fusse.
que tu blâmasses.	eusses.	fusses.
qu'il blâmât.	eut.	fut.
que nous blâmassions.	eussions.	fussions.
que vous blâmassiez.	eussiez.	fussiez.
qu'ils blâmassent.	eussent.	fussent.

PARFAIT.

que j'aie blâmé.	eu.	été.
que tu aies blâmé.	eu.	été.
qu'il ait blâmé.	eu.	été.
que nous ayons blâmé.	eu.	été.
que vous ayez blâmé.	eu.	été.
qu'ils aient blâmé.	eu.	été.

PLUS QUE-PARFAIT.

que j'eusse blâmé.	eu.	été.
que tu eusses blâmé.	eu.	été.
qu'il eût blâmé.	eu.	été.
que nous eussions blâmé.	eu.	été.
que vous eussiez blâmé.	eu.	été.
qu'ils eussent blâmé.	eu.	été.

Digitized by Google

Ce verbe, que je viens de conjuguer, est actif. Pour en avoir le passif, il ne faudroit que mettre son participe (*blâmé*) après le verbe *être* dans tous ses temps : = *je suis blâmé*; *j'étois blâmé*; *je serai blâmé*, etc. Ce même verbe seroit réciproque, si on le conjuguoit avec deux pronoms de la même personne ; comme *je me blâme ; je me blâmois*; *je me blâmerai*, etc. Alors plusieurs de ses temps se conjugueroient avec le verbe *être*. Ainsi, dans l'infinitif, le parfait seroit, *s'être blâmé ;* le gérondif passé, *s'étant blâmé*. Dans l'indicatif, le présent indéfini seroit, *je me suis blâmé*; le parfait antérieur, *je me fus blâmé*; le plusque-parfait, *je m'étois blâmé ;* le conditionnel passé, *je me serois* ou *je me fusse blâmé*; le futur composé, *je me serai blâmé*. Dans l'impératif, on diroit *blâme-toi*, etc. Dans le subjonctif, le parfait seroit, *que je me sois blâmé ;* le plusque-parfait, *que je me fusse blâmé*.

Diverses conjugaisons des verbes.

Tous les verbes ne se conjuguent pas de la même manière. Cette différence des conjugaisons dépend de la différence qui se trouve dans les terminaisons de toutes les parties des verbes, et principalement dans celle de l'infinitif. Les différentes terminaisons de l'infinitif dans les verbes, se réduisent à quatre, qui forment autant de conjugaisons.

La première comprend les verbes, dont l'infinitif est terminé en *er*, = *aimer*. La seconde, ceux dont l'infinitif est terminé en *ir*, = *punir*. La troisième, ceux dont

Digitized by Google

l'infinitif est terminé en *oir*, = *recevoir*. La quatrième, ceux dont l'infinitif est terminé en *re*, = *rendre*. On voit que le verbe que j'ai conjugué, est de la première conjugaison. Je vais, dans un même tableau, en présenter un de chacune des trois autres. Mais je ne mettrai que la première personne du *conditionnel présent*, de l'*imparfait* de l'indicatif, du *futur simple*, et des temps qui prennent le verbe *avoir*, parce que tous ces temps se conjuguent de même dans toutes les conjugaisons.

INFINITIF

PRÉSENT.

punir.	recevoir.	rendre.

PARTICIPE.

puni.	reçu.	rendu.

PARFAIT.

avoir puni.	reçu.	rendu.

GÉRONDIF PRÉSENT.

punissant.	recevant.	rendant.

GÉRONDIF PASSÉ.

ayant puni.	reçu.	rendu.

INDICATIF

PRÉSENT ABSOLU.

je punis.	reçois.	rends.
tu punis.	reçois.	rends.

Digitized by Google

il punit.	reçoit.	rend.
nous punissons.	recevons.	rendons.
vous punissez.	recevez.	rendez.
ils punissent.	reçoivent.	rendent.

CONDITIONNEL PRÉSENT.

je punirois.	recevrois.	rendrois.

IMPARFAIT OU PRÉSENT RELATIF.

je punissois.	recevois.	rendois.

PARFAIT INDÉFINI.

j'ai puni.	reçu.	rendu.

PARFAIT DÉFINI.

je punis.	reçus.	rendis.
tu punis.	reçus.	rendis.
il punit.	reçut.	rendit.
nous punîmes.	reçûmes.	rendîmes.
vous punîtes.	reçûtes.	rendîtes.
ils punirent.	reçurent.	rendirent.

PARFAIT ANTÉRIEUR.

j'eus puni.	reçu.	rendu.

PLUS QUE-PARFAIT.

j'avois puni.	reçu.	rendu.

CONDITIONNEL PASSÉ.

j'aurois *ou* j'eusse puni.	reçu.	rendu.

FUTUR SIMPLE.

je punirai.	recevrai.	rendrai.

Digitized by Google

FUTUR COMPOSÉ.

j'aurai puni.	reçu.	rendu.

IMPÉRATIF

PRÉSENT OU FUTUR.

punis.	reçois.	rends.
qu'il punisse.	reçoive.	rende.
punissons.	recevons.	rendons.
punissez.	recevez.	rendez.
qu'ils punissent.	reçoivent.	rendent.

SUBJONCTIF

PRÉSENT OU FUTUR.

que je punisse.	reçoive.	rende.
que tu punisses.	reçoives.	rendes.
qu'il punisse.	reçoive.	rende.
que nous punissions.	recevions.	rendions.
que vous punissiez.	receviez.	rendiez.
qu'ils punissent.	reçoivent.	rendent.

IMPARFAIT.

que je punisse.	reçusse.	rendisse.
que tu punisses.	reçusses.	rendisses.
qu'il punît.	reçût.	rendît.
que nous punissions.	reçussions.	rendissions.
que vous punissiez.	reçussiez.	rendissiez.
qu'ils punissent.	reçussent.	rendissent.

PARFAIT.

que j'aie puni.	reçu.	rendu.

Digitized by Google

PLUS QUE-PARFAIT.

que j'eusse puni. reçu. rendu.

La conjugaison en *ir* a trois branches, qui ne sont autre chose que des différences dans cette même conjugaison; c'est-à-dire, qu'outre les verbes en *ir*, qui sont entièrement semblables à celui que nous venons de conjuguer, il y en a de trois espéces, qui ont des terminaisons différentes aux mêmes temps et aux mêmes personnes. Tels sont les verbes suivans.

INFINITIF

PRÉSENT.

sentir. tenir. couvrir.

PARTICIPE.

senti. tenu. couvert.

PARFAIT.

avoir senti. tenu. couvert.

GÉRONDIF PRÉSENT.

sentant. tenant. couvrant.

GÉRONDIF PASSÉ.

ayant senti. tenu. couvert.

INDICATIF

PRÉSENT ABSOLU.

je sens. tiens. couvre.
tu sens. tiens. couvres.

Digitized by Google

il sent.	tient.	couvre.
nous sentons.	tenons.	couvrons.
vous sentez.	tenez.	couvrez.
ils sentent.	tiennent	couvrent.

CONDITIONNEL PRÉSENT.

je sentirois.	tiendrois.	couvrirois.

IMPARFAIT OU PRÉSENT RELATIF.

je sentois.	tenois.	couvrois.

PARFAIT INDÉFINI.

j'ai senti.	tenu.	couvert.

PARFAIT DÉFINI.

je sentis.	tins.	couvris.
tu sentis.	tins.	couvris.
il sentit.	tint.	couvrit.
nous sentîmes	tînmes	couvrîmes.
vous sentîtes.	tîntes.	couvrîtes.
ils sentirent.	tinrent.	couvrirent.

PARFAIT ANTÉRIEUR.

j'eus senti.	tenu.	couvert.

PLUS QUE-PARFAIT.

j'avois senti.	tenu.	couvert.

CONDITIONNEL PASSÉ.

j'aurois *ou* j'eusse senti.	tenu.	couvert.

FUTUR SIMPLE.

je sentirai.	tiendrai.	couvrirai.

Digitized by Google

FUTUR COMPOSÉ.

j'aurai senti.	tenu.	couvert.

IMPÉRATIF

PRÉSENT OU FUTUR.

sens.	tiens.	couvre.
qu'il sente.	tienne.	couvre.
sentons.	tenons.	couvrons.
sentez.	tenez.	couvrez.
qu'ils sentent.	tiennent.	couvrent.

SUBJONCTIF

PRÉSENT OU FUTUR.

que je sente.	tienne.	couvre.
que tu sentes.	tiennes.	couvres.
qu'il sente.	tienne.	couvre.
que nous sentions.	tenions.	couvrions.
que vous sentiez.	teniez.	couvriez.
qu'ils sentent.	tiennent.	couvrent.

IMPARFAIT.

que je sentisse.	tinsse.	couvrisse.
que tu sentisses.	tinsses.	couvrisses.
qu'il sentît.	tînt.	couvrît.
que nous sentissions.	tinssions.	couvrissions.
que vous sentissiez.	tinssiez.	couvrissiez.
qu'ils sentissent.	tinssent.	couvrissent.

PARFAIT.

que j'aie senti.	tenu.	couvert.

Digitized by Google

PLUSQUE-PARFAIT.

que j'eusse senti. tenu. couvert.

La conjugaison en *re* a quatre branches. Les voici :

INFINITIF

PRÉSENT.

craindre.	plaire.	réduire.	paroître.

PARTICIPE.

craint.	plu.	réduit.	paru.

PARFAIT.

avoir craint.	plu.	réduit.	paru.

GÉRONDIF PRÉSENT.

craignant.	plaisant.	réduisant.	paroissant.

GÉRONDIF PASSÉ.

ayant craint.	plu.	réduit.	paru.

INDICATIF

PRÉSENT ABSOLU.

je crains.	plais.	réduis.	parois.
tu crains.	plais.	réduis.	parois.
il craint.	plait.	réduit.	paroît.
nous craignons.	plaisons.	réduisons.	paroissons.
vous craignez.	plaisez.	réduisez.	paroissez.
ils craignent.	plaisent.	réduisent.	paroissent.

CONDITIONNEL PRÉSENT.

je craindrais.	plairois.	réduirois.	paroîtrois.

Digitized by Google

IMPARFAIT OU PRÉSENT RELATIF.

je craignois.	plaisois.	réduisois.	paroissois.

PARFAIT INDÉFINI.

j'ai craint.	plu.	réduit.	paru.

PARFAIT DÉFINI.

je craignis.	plus.	réduisis.	parus.
tu craignis.	plus.	réduisis.	parus.
il craignit.	plut.	réduisit.	parut.
nous craignîmes.	plûmes.	réduisîmes.	parûmes.
vous craignîtes.	plûtes.	réduisîtes.	parûtes.
ils craignirent.	plurent.	réduisirent.	parurent.

PARFAIT ANTÉRIEUR.

j'eus craint.	plu.	réduit.	paru.

PLUSQUE-PARFAIT.

j'avois craint.	plu.	réduit.	paru.

CONDITIONNEL PASSÉ.

j'aurois ou j'eusse craint.	plu.	réduit.	paru.

FUTUR SIMPLE.

je craindrai.	plairai.	réduirai.	paroîtrai.

FUTUR COMPOSÉ.

j'aurai craint.	plu.	réduit.	paru.

Digitized by Google

IMPÉRATIF

PRÉSENT OU FUTUR.

rains.	plais.	réduis.	parois.
u'il craigne.	plaise.	réduise.	paroisse.
raignons.	plaisons.	réduisons.	paroissons.
raignez.	plaisez.	réduisez.	paroissez.
u'ils craignent.	plaisent.	réduisent.	paroissent.

SUBJONCTIF

PRÉSENT OU FUTUR.

ue je craigne.	plaise.	réduise.	paroisse.
ue tu craignes.	plaises.	réduises.	paroisses.
u'il craigne.	plaise.	réduise.	paroisse.
. n. craignions.	plaisions.	réduisions.	paroissions.
. v. craigniez.	plaisiez.	réduisiez.	paroissiez.
u'ils craignent.	plaisent.	réduisent.	paroissent.

IMPARFAIT.

ue je craignisse.	plusse.	réduisisse.	parusse.
ue tu craignisses.	plusses.	réduisisses.	parusses.
u'il craignît.	plût.	réduisît.	parût.
. n. craignissions.	plussions.	réduisissions.	parussions.
. v. craignissiez.	plussiez	réduisissiez.	parussiez.
u'ils craignissent.	plussent.	réduisissent.	parussent.

PARFAIT.

ue j'aie craint.	plu.	réduit.	paru.

PLUSQUE-PARFAIT.

ue j'eusse craint.	plu.	réduit.	paru.

Voilà les onze conjugaisons (en y compre-

Digitized by Google

nant les quatre principales, qui sont comme la tige des sept autres) qu'on peut distinguer, et qu'on distingue en effet dans notre langue.

Il y a des verbes qu'on appelle verbes *simples*, d'autres qu'on appelle verbes *composés*. Les verbes *simples* sont ceux qui servent à en former d'autres. Les verbes *composés* sont ceux qu'on forme d'un verbe *simple*, en y ajoutant une ou plusieurs syllabes. Ainsi, *permettre*, *promettre*, *commettre*, *compromettre*, sont des verbes composés du verbe *mettre*.

Formation des temps et leurs terminaisons.

Les temps dans les verbes sont également *simples* ou *composés*. Les temps *simples* sont ceux qui n'empruntent aucun des temps des verbes auxiliaires, *avoir*, *être*; = *je finissois*; = *il venoit*. Les temps *composés* sont, au contraire, formés de quelque temps de ces deux verbes auxiliaires et du participe : = *j'avois fini*; = *il étoit venu*.

Parmi les temps simples, on appelle temps *primitifs*, ceux qui servent à former les autres. Ce sont le présent de l'infinitif, le participe, le gérondif, le présent absolu, et le parfait défini. Il ne sera pas inutile de rappeler ici ces cinq temps des quatre conjugaisons, et de leurs différentes branches.

1.ère CONJUGAISON.

Blâm*er*, Blâm*é*. Blâm*ant*. Je blâm*e*. Je blâm*ai*.

2.e CONJUGAISON.

Pun*ir*. Pun*i*. Pun*issant*. Je pun*is*. Je pun*is*.

Digitized by Google

BRANCHES DE LA 2.e CONJUGAISON.

Sent*ir*. Sent*i*. Sent*ant*. Je *sens*. Je sent*is*.
Ten*ir*. Ten*u*. Ten*ant*. Je *tiens*. Je t*ins*.
Couvr*ir*. Couv*ert*. Couvr*ant*. Je couv*re*. Je couvr*is*.

3.e CONJUGAISON.

Recev*oir*. Reç*u*. Recev*ant*. Je reç*ois*. Je reç*us*.

4.e CONJUGAISON.

Rend*re*. Rend*u*. Rend*ant*. Je rend*s*. Je rend*is*.

BRANCHES DE LA 4.e CONJUGAISON.

Craind*re*. Cra*int*. Craign*ant*. Je cra*ins*. Je craign*is*.
Plai*re*. Pl*u*. Plais*ant*. Je pl*ais*. Je pl*us*.
Réduire. Réd*uit*. Réduis*ant*. Je réd*uis*. Je réduis*is*.
Paroît*re*. Par*u*. Paroiss*ant*. Je par*ois*. Je par*us*.

Pour savoir conjuguer un verbe régulier, il suffit d'en connoître les cinq temps primitifs, et la manière dont les autres temps en dérivent. La voici. J'y joindrai les terminaisons propres aux temps simples: elles sont les mêmes dans tous les verbes.

Du présent de l'infinitif on forme le futur en changeant *r* ou *re* en *rai*, *ras*, *ra*, *rons*, *rez*, *ront*; = Fini*r*. Je fini*rai*; tu fini*ras*; il fini*ra*; nous fini*rons*; vous fini*rez*; ils fini*ront*; = Rend*re*. Je rend*rai*; tu rend*ras*; il rend*ra*; nous rend*rons*; vous rend*rez*; ils rend*ront*.

Digitized by Google

Pour le conditionnel présent, on change *r* ou *re* en *rois*, *rois*, *roit*, *rions*, *riez*, *roient*; = je fini*rois*; tu fini*rois*; il fini*roit*; nous fini*rions*; vous fini*riez*; ils fini*roient*.

Cependant les verbes dont l'infinitif est en *enir* et en *voir*, font au futur, *iendrai* et *vrai*, et au conditionnel présent, *iendrois* et *vrois*; = Te*nir*. Je tie*ndrai*; je tie*ndrois*; = Rece*voir*. Je rece*vrai*; je rece*vrois*.

Du participe on forme tous les temps composés, en y joignant les temps des verbes *avoir* ou *être*; = *j'ai aimé*; = *je suis tombé*.

Le gérondif sert à former les trois personnes plurielles du présent de l'indicatif. On change pour cela *ant* en *ons*, *ez*, *ent*; = sen*tant*. Nous sen*tons*; vous sen*tez*; ils sen*tent*. On en forme encore l'imparfait de l'indicatif; = je sen*tois*; tu sen*tois*; il sen*toit*; nous sen*tions*; vous sen*tiez*; ils sen*toient*.

Si la première personne du présent de l'indicatif se termine en *e*, on ajoute une *s* pour la seconde : la troisième est semblable à la première; = *je frappe*; *tu frappes*; *il frappe*. Ce seroit une faute grossière de ne point mettre une *s* à la fin de la seconde personne. On doit donc bien se garder d'imiter ce poëte, qui dit :

> Car dans l'instant que tu *combine*
> Quel est mon nom, mon origine, *etc.*

Il auroit fallu *combines*. Cette régle a

Digitized by Google

lieu pour le présent et l'imparfait du subjonctif, dont la première personne se termine toujours en *e*.

Mais observons ici que quand on place le pronom *je* après la première personne, on change l'*e* muet en *e* fermé. Ainsi au-lieu de dire : *parle-je mal-à-propos ? puisse-je réussir ! dusse-je faire cela* ; on dit et l'on écrit : *parlé-je mal-à-propos ? puissé-je réussir ! dussé-je faire cela.* De plus, si les pronoms *on*, *il*, *elle*, sont après une troisième personne du présent absolu, du futur, ou du présent du subjonctif, qui se termine par une voyelle, on ajoute un *t* avec un trait d'union entre le verbe et le pronom; = *aime-t-il l'étude ? viendra-t-on ? puisse-t-elle être heureuse !*

Quand la première personne du présent de l'indicatif est terminée en *s* ou *x*, la seconde est semblable à la première ; et l'on change à la troisième *s* ou *x* en *t* : = *je viens; tu viens; il vient*: = *je veux*; *tu veux*; *il veut*. Si la première se termine en *cs*, *ds*, ou *ts*, on retranche *s* à la troisième : = *je convainc*s ; *il convainc* : = *je pren*ds ; *il pren*d : = *je combat*s ; *il combat*.

La seconde personne singulière, la première et la seconde plurielles de l'impératif, sont les mêmes que la première personne singulière, la première et la seconde plurielles du présent de l'indicatif. On supprime seulement le pronom personnel.

INDIC. je donne. nous donnons. vous donnez.
IMPÉR. donne. donnons. donnez.

Mais quand la seconde personne singu-

Digitized by Google

lière de l'impératif terminant en *e*, est suivie de *y* ou de *en*, elle prend une *s* : = donnes-en *tant que tu voudras* : = *c'est une affaire importante*, donnes-y *tes soins*.

De la troisième personne plurielle du présent de l'indicatif, se forment les troisièmes de l'impératif, les trois singulières, et la troisième plurielle du subjonctif.

INDIC. ils écrivent.
IMPÉR. qu'il écrive. qu'ils écrivent.
SUBJ. { que j'écrive. que tu écrives. qu'il écrive. qu'ils écrivent.

La première et la seconde personne plurielles du présent du subjonctif, sont semblables aux deux mêmes personnes de l'imparfait de l'indicatif.

Le parfait défini a quatre terminaisons, *ai*, *is*, *us*, *ins*.

je chant*ai* ; tu chant*as* ; il chant*a* ; nous chant*âmes* ; vous chant*âtes* ; ils chant*èrent*.

je couvr*is* ; tu couvr*is* ; il couvr*it* ; nous couvr*îmes* ; vous couvr*îtes* ; ils couvr*irent*.

je reç*us* ; tu reç*us* ; il reç*ut* ; nous reç*ûmes* ; vous reç*ûtes* ; ils reç*urent*.

je dev*ins* ; tu dev*ins* ; il dev*int* ; nous dev*înmes* ; vous dev*intes* ; ils dev*inrent*.

Il sert à former l'imparfait du subjonctif, par le changement d'*ai* en *asse* pour la première conjugaison.

je chant*asse* ; tu chant*asses* ; il chant*ât* ; nous chant*assions* ; vous chant*assiez* ; ils chant*assent*.

Et par l'addition de *se* pour les autres.

Digitized by Google

je *couvrisse* ; tu couvr*isses* ; il couvr*ît* ; nous couvr*issions* ; vous couvr*issiez* ; ils couvr*issent*.

je re*çusse* ; tu re*çusses* ; il re*çût* ; nous re*çussions* ; vous re*çussiez* ; ils re*çussent*.

je dev*insse* ; tu dev*insses* ; il dev*înt* ; nous dev*inssions* ; vous dev*inssiez* ; ils dev*inssent*.

Un verbe, dont les cinq temps primitifs se terminent de la même manière que ceux de quelqu'une des quatre conjugaisons ou de leurs différentes branches, et dont les autres temps se forment suivant les règles que je viens d'exposer succinctement, est appelé verbe *régulier*. Un verbe au contraire, dont les temps primitifs ne se terminent pas de la même manière que ceux de quelqu'une des différentes conjugaisons, ou dont les autres temps ne se forment pas suivant les règles communes, est appelé verbe *irrégulier*. Celui auquel il manque certains temps, ou certaines personnes que l'usage n'admet pas, est appelé verbe *défectueux*.

Verbes irréguliers, et verbes défectueux.

Je crois qu'il seroit superflu de conjuguer ici tous les verbes de ces deux dernières espéces. Il suffira de dire un mot des moins connus, concernant les temps, les personnes, les terminaisons qui peuvent embarrasser les jeunes-gens. C'est ce que je vais faire, en suivant l'ordre des quatre principales conjugaisons.

Conjugaison en *er*.

Aller, fait au présent absolu, *je vais*, ou

Digitized by Google

je vas, moins usité, *tu vas*, etc. La seconde personne de l'impératif est *va*, qui prend une *s*, lorsqu'il est suivi de *y*; *vas-y;* et un *t*, lorsqu'il est suivi de *en;* *va-t-en.* Les temps composés se forment avec le verbe *être* et le participe *allé*, lorsqu'ils marquent que quelqu'un est ou étoit encore dans l'endroit dont on parle. Mais s'ils marquent qu'on n'est plus dans cet endroit, ils se forment avec le verbe *avoir* et le participe *été.* Alors il fait au parfait défini, *je fus;* au plusque-parfait, *j'avois été*, etc. Ainsi, *il est allé à la campagne*, signifie qu'il y est encore. *Il a été à la campagne*, signifie qu'il en est revenu.

Je dois observer ici que, quand ce verbe se conjugue avec un second pronom personnel et la particule *en*, cette particule précéde toujours le verbe *être* dans les temps composés: *s'en être allé*: *s'en étant allé*: *il s'en est allé*: *elles s'en sont allées.* C'est le sentiment de l'Académie.

Envoyer, et ses composés, font au futur et au conditionnel présent, *j'enverrai*; *j'enverrois.*

Dialoguer, suivant l'académie, n'est guère d'usage qu'au passif: = *cette scène est bien dialoguée.*

Puer, fait au présent; *je pus*, *tu pus*, *il put*, *nous puons*, *vous puez*, *ils puent.* Il n'a ni participe ni parfait défini.

Tisser (faire un tissu) et *tistre* (faire de la toile ou des étoffes, en entrelaçant les fils dont on doit les composer) font au participe *tissu.* Mais *tistre* n'est plus en

Digitized by Google

usage qu'aux temps formés de son participe = *il a tissu du coton : il a tissu cette toile.*

Conjugaison en *ir.*

Alourdir, suivant l'Académie, n'a guère d'usage qu'au participe et aux temps composés : = *j'ai la tête alourdie : cela m'a tout alourdi.*

Bénir, fait au participe *béni*, *bénie*. Mais il fait *bénit*, *bénite*, lorsqu'on parle de certaines choses, sur lesquelles la bénédiction du prêtre a été donnée : = *du pain bénit ; de l'eau bénite.*

Bouillir, fait au présent absolu, *je bous*, *tu bous*, *il bout*, *nous bouillons*, etc. *Ébouillir*, son composé, se conjugueroit de même. Mais, suivant l'Académie, il ne s'emploie guère qu'au présent de l'infinitif et au participe : = *ne laissez point tant ébouillir le pot. Le pot est trop ébouilli.*

Courir (quelquefois *courre*), et ses composés, font au futur et au conditionnel présent ; *je courrai*, *je courrois*. Les deux *rr* se prononcent.

Cueillir, et ses composés *accueillir*, *recueillir*, font au gérondif, *cueillant ;* au présent absolu, *je cueille ;* au futur et au conditionnel présent, *je cueillerai*, *je cueillerois.*

Faillir, participe *failli*, et son composé *défaillir*, ne sont guère d'usage qu'à l'infinitif, au parfait défini, *je faillis*, et aux temps composés.

Fleurir, fait au gérondif, *fleurissant*, et à l'imparfait de l'indicatif, *fleurissois*. Mais

Digitized by Google

dans le sens figuré, c'est-à-dire, si l'on parle des arts et des sciences, il fait *florissant, florissois* : = *la poésie et l'éloquence florissoient*, ou *étoient florissantes*.

Gésir (être couché) n'est plus usité. On ne l'emploie qu'à la troisième personne du présent absolu. *Il gît*. Cependant on dit encore, *nous gisons, vous gisez, ils gisent, il gisoit*. Le gérondif *gisant* est aussi en usage.

Haïr. Participe, *haï*. Présent absolu, *je hais, tu hais, il hait*, qu'on prononce comme dans *je fais, tu fais, il fait*. La seconde personne de l'impératif, *hais*, n'est guère en usage, non plus que le parfait défini.

Ouïr. Participe, *ouï*. Parfait défini, *j'ouïs*. Imparfait du subjonctif, *que j'ouïsse*. Les autres temps simples n'en sont pas usités.

Quérir, n'a que le présent de l'infinitif avec les verbes *aller, venir, envoyer* : = *aller quérir quelqu'un. Il m'est venu quérir. Je les ai envoyé quérir*. Ses composés *acquérir, enquérir*, et *requérir* ont tous les temps. Participe, *acquis*. Gérondif, *acquérant*. Présent absolu *j'acquiers, nous acquérons, ils acquièrent*. Futur *j'acquerrai*, etc. Mais *conquérir*, autre verbe composé, ne s'emploie bien qu'au présent de l'infinitif; au parfait défini, *je conquis*; à l'imparfait du subjonctif, *je conquisse*; et aux temps composés.

Saillir, signifiant *jaillir, sortir avec impétuosité*, n'a, suivant quelques grammairiens, que les troisièmes personnes de

Digitized by Google

tous les temps. Mais, suivant l'Académie, il les a toutes : il fait au gérondif *saillissant*, et se conjugue comme *punir*.

Saillir, signifiant, en terme d'architecture, *s'avancer en dehors*, ne s'emploie qu'au présent de l'infinitif, au gérondif *saillant*, et aux troisièmes personnes. Présent absolu, *il saille, ils saillent*. Imparfait, *il sailloit*. Futur, *il saillera*. Conditionnel présent, *il sailleroit*. Subjonctif présent, *qu'il saille*. Imparfait *qu'il saillit*. Ses composés, *assaillir* et *tressaillir* se conjuguent de même avec toutes les personnes. *J'assaille, tu assailles, il assaille*, etc. Ils ont de plus un participe, *assailli, tressailli*, et par conséquent tous les temps composés. Mais ils font au futur et au conditionnel présent, *j'assaillirai, j'assaillirois ; je tressaillirai, je tressaillirois*.

Vêtir. Participe, *vêtu*. Gérondif, *vêtant*. Présent absolu, *je vêts, tu vêts, il vêt, nous vêtons, vous vêtez, ils vêtent*. Mais le singulier de ce temps n'est guère en usage. Il l'est dans ses composés *devêtir* et *revêtir*, qui se conjuguent de même.

Conjugaison en *oir*.

Choir. Participe, *chu*. Les autres temps ne sont pas en usage.

Déchoir a tous les temps, excepté le gérondif et l'imparfait de l'indicatif. Participe, *déchu*. Présent absolu, *je déchois, nous déchoyons*. Parfait défini, *je déchus*. Futur *je décherrai*. Conditionnel présent, *je décherrois*. Subjonctif présent, *que je dé-*

Digitized by Google

choie. Imparfait *que je déchusse*. *Echoir*, gérondif *échéant*, se conjugue de même, avec cette différence qu'au présent absolu la troisième personne, *il échoit*, ou *il échet*, est la seule usitée.

Savoir, participe *su*, fait au présent absolu, *je sai*, ou *je sais*, *tu sais*, etc. *Je sache*, présent du subjonctif, s'emploie quelquefois pour le présent de l'indicatif. On dit, suivant l'Académie, *je ne sache personne; je ne sache rien de si beau*: pour dire, *je ne connois personne; je ne connois rien de si beau*: mais il ne se dit jamais qu'avec la négation. *Que je sache*, se met à la fin d'une phrase: = *il n'y a personne que je sache*: = *il n'a point été à la campagne, que je sache*.

Seoir, signifiant *être convenable*, n'est plus en usage à l'infinitif (on peut, en certaines occasions, y substituer *être séant*). Il ne s'emploie qu'aux troisièmes personnes des temps suivans. Présent absolu, *il sied, ils siéent*. Imparfait, *il seyoit, ils seyoient*. Futur, *il siéra, ils siéront*. Conditionnel présent, *il siéroit, ils siéroient*. Subjonctif présent, *qu'il siée, qu'ils siéent*. Il a aussi le gérondif *seyant*.

Seoir, signifiant *être assis*, n'est plus en usage qu'au présent de l'infinitif; au participe, *sis;* et au gérondif, *séant*. *Asseoir*, son composé, se conjugue ainsi, suivant l'Académie. Participe, *assis*. Gérondif, *asseyant*. Présent absolu, *j'assieds, tu assieds, il assied, nous asseyons, vous asseyez, ils asseyent*. Imparfait, *j'asseyois*. Parfait

Digitized by Google

défini, *j'assis*. Futur, *j'asseyerai* ou *j'assierai*. Conditionnel présent, *j'asseyerois* ou *j'assierois*. Impératif, *assieds*. Subjonctif présent, que *j'asseye*. Imparfait, *que j'assisse*. Conjuguez de même *s'asseoir* et *se rasseoir*. Mais, *surseoir*, se conjugue différemment. Participe, *sursis*. Gérondif, *sursoyant*. Présent absolu, *je sursois*. Imparfait, *je sursoyois*. Parfait défini, *je sursis*. Futur, *je surseoirai*. Conditionnel présent, *je surseoirois*. Impératif, *surs is*. Subjonctif présent, *que je sursoie*. Imparfait, *que je sursisse*.

Voir, et ses composés *revoir*, *entrevoir*, font au futur, *je verrai*, et au conditionnel présent, *je verrois*. Mais *pourvoir* et *prévoir* font, *je pourvoirai*, *je prévoirai*; *je pourvoirois*, *je prévoirois*. *Pourvoir*, fait de plus au parfait défini, *je pourvus*, et à l'imparfait du subjonctif, *je pourvusse*.

Conjugaison en *re*.

Braire, ne se dit qu'au présent de l'infinitif; aux troisièmes personnes du présent absolu, *il brait*, *ils braient*; du futur, *il braira*, *ils brairont*, et du conditionnel présent, *il brairoit*, *ils brairoient*.

Bruire, ne s'emploie qu'au gérondif, *bruyant*; et aux troisièmes personnes de l'imparfait de l'indicatif, *il bruyoit*, *ils bruyoient*.

Clore. Participe, *clos*. Présent absolu, *je clos*, *tu clos*, *il clot*. Le pluriel n'est pas en usage. Futur, *je clorrai*. Conditionnel présent, *je clorrois*. Impératif,

Digitized by Google

clos, sans autres personnes. *Enclore* et *reclore*, se conjuguent de même. *Eclore* a aussi ses temps composés. Mais il n'est usité qu'aux troisièmes personnes dans les temps suivans. Présent absolu, *il éclot, ils éclosent.* Futur, *il éclora, ils écloront.* Conditionnel présent, *il écloroit, ils écloroient.* Subjonctif présent, *qu'il éclose, qu'ils éclosent.*

Conclure et *exclure* ont la même conjugaison, avec cette différence qu'*exclure* fait au participe *exclus, exclue*, ou *exclu, exclue*, tandis que *conclure* fait toujours *conclu. Reclure* (renfermer dans une clôture étroite et rigoureuse), n'a d'usage qu'à l'infinitif, et aux temps formés de son participe *reclus, recluse.*

Circoncire. Participe, *circoncis.* Parfait défini, *je circoncis.* Imparfait du subjonctif, *que je circoncisse.*

Confire. Participe *confit.* Parfait défini, *je confis.* Imparfait du subjonctif, *que je confisse.*

Coudre, et ses composés *découdre, recoudre.* Participe, *cousu.* Gérondif, *cousant.* Parfait défini, *je cousis.* Imparfait du subjonctif, *que je cousisse.*

Croire. L'Académie écrit à l'impératif, *crois*, ou *croi. Accroire*, son composé, ne s'emploie qu'à l'infinitif, avec le verbe *faire*: = vous voudriez *m'en faire accroire.*

Dire, et son composé *redire*, font à la seconde personne plurielle du présent absolu, *vous dites, vous redites.* Mais *contredire, dédire, interdire, médire* et *prédire*,

Digitized by Google

font *vous contredisez*, *vous dédisez*, *vous interdisez*, *vous médisez*, *vous prédisez*. *Maudire*, prend deux *ss* dans *vous maudissez*, ainsi que dans les autres temps et les autres personnes formées de cette manière.

Éprendre, s'éprendre (se laisser surprendre par une passion), n'a guère d'usage qu'au participe : = *il est épris d'un fol amour pour cette femme.*

Frire. Participe, *frit*. Présent absolu, *je fris*, *tu fris*, *il frit* sans pluriel. Futur, *je frirai*. Conditionnel présent, *je frirois*. Impératif, *fris*, sans autres personnes. Les autres temps simples ne sont pas usités.

Luire et *nuire* font au participe *lui* et *nui*.

Moudre, et ses composés *émoudre*, *remoudre*. Participe, *moulu*. Présent absolu, *je mouds*, *tu mouds*, *il moud*, *nous moulons*, etc.

Paître, se conjugue comme *repaître*, qui est un verbe régulier. Mais il n'a ni participe (par conséquent point de temps composés), ni parfait défini, ni imparfait du subjonctif. Ainsi, l'on ne pourroit pas dire, *j'ai pu*, *je pus*, *je pusse*, comme l'on dit, *j'ai repu*, *je repus*, *je repusse*.

Poindre, signifiant *piquer*, n'a guère d'usage, suivant l'Académie, qu'en cette phrase proverbiale : = *oignez vilain, il vous poindra; poignez vilain, il vous caressera. Poindre* se disant du jour qui commence à paroître, et des herbes qui commencent à pousser, n'est guère usité qu'au présent de l'infinitif : = *le jour ne faisoit que poindre. Les herbes commencent à poindre.*

Digitized by Google

Soudre, n'est en usage qu'au présent de l'infinitif; et encore même est-il vieux : = *soudre un problême, un argument* (on ne dit plus que *résoudre*). Ses composés *absoudre*, *dissoudre*, font au participe, *absous*, *dissous*, féminin *absoute;* au gérondif, *absolvant;* au présent absolu, *j'absous*, *tu absous*, *il absout*, *nous absolvons;* a l'imparfait, *j'absolvois;* au futur, *j'absoudrai;* au conditionnel présent, *j'absoudrois;* à l'impératif, *absous*, *qu'il absolve*, et au subjonctif présent, *que j'absolve*. Ces verbes n'ont ni parfait défini, ni imparfait du subjonctif. *Résoudre*, qui se conjugue de même, a le parfait défini, *je résolus*, et l'imparfait du subjonctif, *je résolusse*. Il fait au participe, *résolu*, lorsqu'il signifie *déterminé*, *décidé* : = *il a résolu la difficulté*. Il fait *résous*, sans féminin, lorsqu'il signifie *réduit*, *changé* en quelque autre chose : = *le soleil a résous la pluie en brouillard*.

Traire, et ses composés *abstraire*, *attraire*, *distraire*, *extraire*, *rentraire*, *retraire*, *soustraire*, font au participe, *trait;* au gérondif, *trayant*, et au présent absolu, *je trais*, *tu trais*, *il trait*, *nous trayons*. Ils n'ont ni parfait défini, ni imparfait du subjonctif.

Vivre, et ses composés *revivre*, *survivre*, font au participe, *vécu*. On ne dit plus au parfait défini, *je véquis*, *je survéquis*. Il faut dire, *je vécus*, *je survécus*.

Emploi des verbes avoir et être.

J'ai déjà dit que les verbes *avoir* et *être* servent à conjuguer, en grande partie, tous les autres. C'est ici le lieu de dire quel

Digitized by Google

quel est l'emploi de ces deux auxiliaires.

On a vu que le verbe *avoir* est employé dans ses propres temps composés ; *j'ai eu*, *j'avois eu* ; dans ceux du verbe *être* ; *j'eus été*, *j'aurois été*, et dans ceux de tous les verbes actifs. Il est aussi employé dans les temps composés de la plûpart des verbes neutres : = *il a dormi* ; *ils avoient soupé* ; *nous aurions parlé* ; *vous avez couru*, etc.

Le verbe *être* sert, comme je l'ai déjà dit, à conjuguer les verbes passifs dans tous les temps. Il sert aussi à conjuguer les temps composés de quelques verbes neutres, tels que *aller*, *arriver*, *choir*, *déchoir*, *échoir*, *décéder*, *descendre*, *entrer*, *monter*, *mourir*, *naître*, *partir*, *rester*, *sortir*, *tomber*, *venir*, et ses composés *devenir*, *intervenir*, *parvenir*, *revenir* et *survenir* ; mais *subvenir* prend toujours *avoir* ; = *vous* avez subvenu *à votre ami dans ses besoins*. *Contrevenir* prend *avoir* ou *être* ; = *il prétendoit* n'avoir *point contrevenu*, n'être *point contrevenu à la loi*.

Il y a des verbes neutres, qui, comme ces derniers, se conjuguent indifféremment avec *avoir* ou *être*. Tels sont *aborder*, *accourir*, *périr*, *cesser*, *échapper*, *apparoître*, *comparoître*, *disparoître*, *croître*, *accroître*, *décroître*, *recroître*, etc. Ainsi l'on peut dire, *vous* avez *abordé* ou *vous* êtes *abordé*. *Nous* avons *accouru*, ou nous sommes *accourus*. *Il* a *péri*, ou *il* est *péri*. *Sa fièvre* a *cessé*, ou est *cessée*. *Le cerf* a *échappé*, ou est *échappé aux chiens*. *La rivière* a *cru* ou est *crue*.

Digitized by Google

D'autres prennent *être* ou *avoir*, suivant leur signification et la manière dont ils sont employés; en voici quelques-uns :

Accoucher, signifiant *enfanter*, est neutre, et prend *être* : = *la femme de mon ami est accouchée heureusement*. Il est actif, et prend *avoir*, lorsqu'il signifie, *aider à une femme à accoucher* : = *cette sage-femme a accouché plusieurs dames*.

Accroître, *cesser*, *descendre*, *monter*, *sortir*, verbes neutres, sont quelquefois employés comme verbes actifs; et alors ils doivent se conjuguer avec *avoir* : = *vous avez accru votre bien* : = *il a cessé ses plaintes* : = *on a descendu du vin à la cave* : = *l'horloger a monté la pendule* : = *vous avez sorti votre ami d'une affaire bien désagréable*. Il en est de même du verbe *échapper*, lorsqu'il signifie *éviter* : = *nous avons échappé un grand danger*.

Convenir, signifiant *être convenable*, prend *avoir* : = *ce jardin vous auroit convenu*. Il prend *être*, quand il signifie *être d'accord* : = *ils sont convenus du prix de cette maison*.

Demeurer, signifiant *faire sa demeure*, prend *être*, quand il doit marquer qu'on est encore dans un lieu : = *il est demeuré à Paris pour se former le goût*. Il prend *avoir*, quand il marque qu'on n'est plus dans un lieu : = *il a demeuré quelque temps à Rome*. *Demeurer*, signifiant *rester*, prend toujours *être* : = *il est demeuré deux mille hommes sur la place*. Ainsi, *Racine*

Digitized by Google

et *Boileau* ont fait une faute en disant :

Ma langue embarrassée
Dans ma bouche, vingt fois, *a demeuré* glacée.

Grand Roi, si jusqu'ici, par un trait de prudence,
j'ai demeuré, pour toi, dans un humble silence.

Il auroit fallu, *est demeurée : je suis demeuré.*

Expirer, suivant l'Académie, prend *être*, lorsqu'on parle d'une chose qui est finie, et qui avoit une durée : = *le temps* est *expiré*. *La trève* est *expirée*. Mais en parlant d'un homme qui vient de mourir, il faut dire ; *il* a *expiré*, et non, *il est expiré*. Ainsi, il y a une faute dans ce vers de *Racine* :

Ce Héros *expiré*
N'a laissé, dans mes bras, qu'un corps défiguré.

Parce qu'on ne peut pas supprimer, avant le participe, le gérondif *ayant*, comme on supprime quelquefois le gérondif *étant*. De-là, l'abbé d'*Olivet* conclut que, *ce héros expiré*, n'est pas plus français, que *ce héros parlé*, pour *ayant parlé*.

Passer, suivi d'un nom substantif, prend *avoir* : = *les troupes* ont *passé un grand fleuve* : = *elles* ont *passé par notre province*. Ainsi, il y a une faute dans cette phrase : *l'esprit de révolte n'étoit pas éteint* : *il* étoit passé *parmi de nouveaux factieux*. Il falloit dire *avoit passé*. Quand ce verbe n'est pas suivi d'un nom, il prend *être* : = *L'armée* est *passée*. *Ces fleurs* sont *passées*,

Digitized by Google

cependant il prend *avoir*, quand il signifie *être reçu* : = *Ce mot* a *passé*. Il prend indifféremment *avoir* ou *être*, quand il signifie *mourir*, *expirer* : = *il* a *passé* ou *il* est *passé*.

Rester, prend toujours, comme je l'ai déjà dit, le verbe *être*. Ne dites donc pas, avec deux écrivains modernes : *combien de grands hommes, dont le nom* a resté *dans l'oubli !* = Les ennemis, *après* avoir resté *quelque temps dans l'irrésolution, rétrogradèrent lentement*. Il falloit dire : *est resté* : *être resté*.

Voici une règle pour connoître les verbes neutres qui prennent, dans leurs temps composés, l'auxiliaire *être*, et ceux qui prennent *avoir*. Si le participe d'un verbe neutre peut être joint à un substantif, ce verbe se conjugue avec l'auxiliaire *être*. On dit, *je* suis *tombé*; *elle* est *décédée*, parce qu'on peut dire, *un homme tombé*, *une femme décédée*. Si le participe, au contraire, ne peut pas être joint à un substantif, le verbe se conjugue avec l'auxiliaire *avoir*. On dit, *j'ai frémi; elle* a *tremblé*, parce qu'on ne peut pas dire, *un homme frémi*, *une femme tremblée*. Cette règle est généralement sûre : mais l'usage est ici le meilleur maître.

Digitized by Google

ARTICLE III.

Des autres parties de l'oraison.

I.

De la préposition.

Les *prépositions* sont des mots, qui marquent les différens rapports, c'est-à-dire, l'espéce de liaison et de relation, que les choses ont les unes avec les autres. Par exemple, si je dis simplement: *le soleil brille; les arts fleurissent; votre frère est parti*: je considérerai le *soleil*, les *arts*, votre *frère*, sans aucun rapport avec d'autres objets. Mais si je dis: *le soleil brille* sur *nos contrées; les arts fleurissent* chez *les peuples policés; votre frère est parti* pour *la campagne*; j'exprimerai, par ces mots, *sur*, *chez*, *pour*, les rapports qu'il y a entre le *soleil* et nos *contrées*, les *arts* et les *peuples policés*, votre *frère* et la *campagne*. Par conséquent, ces mots, *sur*, *chez*, *pour*, sont des prépositions.

On peut voir, dans ces exemples, que les *prépositions* ne présentent seules et d'elles-mêmes, qu'un sens incomplet. Voilà pourquoi elles doivent être suivies de quelques mots, qui, en formant le sens entier, leur servent de complément. Ces mots en sont appelés le *régime*; et les *prépositions* sont ainsi nommées, parce qu'on les place toujours avant ces mots qu'elles régissent.

Digitized by Google

Différentes espèces de prépositions.

Il seroit bien difficile, ou du moins bien long, d'indiquer exactement les différentes espèces de prépositions. Il y en a autant qu'il y a de manières de considérer les choses, les unes à l'égard des autres; et ces manières sont presque infinies. Je me bornerai donc à faire connoître celles que l'abbé *Girard* distingue.

Ce sont, 1.° les prépositions qui marquent la place, et qui sont, *chez*, *dans*, *sous*, *sur*, *devant*, *derrière*, *parmi*, *vers*, etc. 2.° Celles qui marquent l'ordre, et qui sont, *avant*, *après*, *entre*, *depuis*, etc. 3.° Celles qui marquent l'union, et qui sont, *avec*, *selon*, *suivant*, *par*, *outre*, *durant*, *pendant*, etc. 4.° Celles qui marquent la séparation, et qui sont, *sans*, *excepté*, *hors*, *hormis*, etc. 5.° Celles qui marquent l'opposition, et qui sont, *contre*, *malgré*, *nonobstant*, etc. 6.° Celles qui marquent le but, et qui sont, *envers*, *touchant*, *pour*, etc. 7.° Celles qui marquent la spécification, c'est-à-dire, la manière d'exprimer et de déterminer, en particulier, une chose, et qui sont, *à*, *de* et *en*.

Il y a bien d'autres rapports qui peuvent être marqués par les prépositions; et j'observerai qu'il arrive, bien souvent, que la même en indique plusieurs différens. En voici des exemples. *Cela se fait* par *tout pays* : ici *par* marque le lieu. *Il l'a mené* par *la main* : ici *par* marque l'endroit de la chose. *Il se promène* par *la ville* : ici *par* marque le mouvement. *Il a entrepris un voyage* par *ce grand froid* : ici *par*

Digitized by Google

marque le temps. *Il a fait cela* par *crainte*, par *haine* : ici *par* marque la cause, le motif. *Il est venu à bout*, par *ses flatteries*, *de captiver sa bienveillance* : ici *par* marque le moyen. *Il a dit cela* par *ironie* : ici *par* marque la manière.

Quoique la préposition soit un mot simple, cependant ces expressions, *à couvert de*, *en présence de*, *en dépit de*, *à cause de*, et autres semblables, sont regardées comme des prépositions, qu'on appelle *composées*.

II.

De l'Adverbe.

L'*adverbe*, différent de la préposition, n'est point susceptible de régime, et forme, de lui-même, un sens complet. Tels sont les adverbes *généreusement*, *aujourd'hui*, *ici*, qui signifient *avec générosité*, *en ce jour*, *en ce lieu*.

On définit l'*adverbe*, un mot qui sert à modifier la signification d'un autre mot auquel il a rapport. *Modifier*, qui signifie, en général, donner une manière d'être, signifie ici, déterminer la signification d'un mot, en exprimant quelque circonstance ou particularité qui accompagne ce mot. Si l'on dit, *il faut s'occuper*; la signification du mot *s'occuper*, sera simple et sans aucune circonstance. Mais si l'on dit, *il faut s'occuper* utilement; la signification de ce verbe sera modifiée, ou déterminée, par l'adverbe *utilement*, puisque celui-ci sera employé, pour faire entendre

Digitized by Google

qu'il faut *s'occuper* d'une manière plutôt que d'une autre.

L'adverbe sert à modifier l'adjectif. = *Ce dessein est* parfaitement *beau*; et quelquefois un autre adverbe : = *Vous êtes mis* trop *richement*. Mais il modifie plus souvent le verbe que les autres mots ; et c'est pour cette raison qu'il est appelé *adverbe*.

Différentes espèces d'adverbes.

On peut réduire toutes les espèces d'*adverbes* à cinq. Ce sont, 1.° les adverbes de *manière*, qui expriment la manière dont les choses se font; comme *amicalement*, *fortement*, *inconsidérément*, *modestement*, *patiemment*, *vivement*, etc. ; 2.° les adverbes d'*ordre* qui expriment comment les choses sont arrangées : tels sont, *premièrement*, *secondement*, *d'abord*, *ensuite*, *auparavant*, etc. ; 3.° les adverbes de lieu, qui servent à marquer les situations; comme, *où*, *ici*, *là*, *dedans*, *dehors*, *dessus*, *dessous*, *partout*, etc. Je comprends dans ceux-là les adverbes de *distance*, *près*, *loin*; 4.° les adverbes de *temps*, qui expriment quelques circonstances, ou rapports de temps; comme, *hier*, *autrefois*, *aujourd'hui*, *demain*, *désormais*, *tard*, *matin*, *souvent*, *quelquefois*, *ordinairement*, *incessamment*, *toujours*, *jamais*, etc. ; 5.° les adverbes de *quantité*, qui servent à marquer une quantité, ou un nombre; comme, *assez*, *suffisamment*, *trop*, *peu*, *beaucoup*, *guère*, *plus*, *moins*, *davantage*, *infiniment*, *autant*, *pas*, *point*, etc.

L'adverbe est, comme la préposition,

Digitized by Google

un mot simple. Cependant on met au nombre des adverbes, qu'on appelle *composés*, ces expressions, *pour le présent*, *à l'avenir*, *tour-à-tour*, *tout-à-fait*, *mal-à-propos*; *à contre-temps*, etc.

La plûpart des adjectifs ont chacun leur adverbe, qui se forme, 1.° du masculin, lorsqu'il se termine par une voyelle, en y ajoutant *ment* : = *utile*, *utilement*; *vrai*, *vraiment*; *ingénu*, *ingénûment*; *aisé*, *aisément*; *poli*, *poliment*; *infini*, *infiniment*, etc. Mais l'adjectif *gentil*, fait *gentîment*, et *impuni* fait impunément; Formation de l'adverbe.

2.° Du féminin, quand l'adjectif se termine au masculin par une consonne : = *doux*, *douce*, *doucement*; *bon*, *bonne*, *bonnement*; *franc*, *franche*, *franchement*; *civil*, *civile*, *civilement*, etc.

Les adjectifs *lent*, *lente*; *présent*, *présente*, suivent cette régle, et font *lentement*, *présentement*. Mais les autres terminés en *ent* et *ant*, changent les deux dernières lettres *nt* en *mment* : = *prudent*, *prudemment*; *élégant*, *élégamment*.

III.

De la Conjonction.

Les *conjonctions* sont des mots, qui servent à lier d'autres mots, ou les différentes parties du discours. J'en vais citer des exemples, en faisant connoître les diverses espéces de conjonctions que distinguent les grammairiens. Ils en comptent jusqu'à douze.

Digitized by Google

Différentes espèces de conjonctions.

1.° Les-conjonctions *copulatives* qui lient les mots avec affirmation, ou avec négation, et qui sont, *et*, *ni* : = *La science* et *la vertu sont estimables* : = *Il ne faut* ni *trop se livrer aux plaisirs honnêtes*, ni *s'en abstenir entièrement*;

2.° Les *augmentatives*, qui lient en ajoutant à ce qui précède, et qui sont, *de plus*, *d'ailleurs*, *encore*, etc. = *Mangez de ce fruit* : *il est agréable au goût*; de plus, *il est bon pour la santé*. = *Ce n'est pas assez de fuir le vice*, *il faut* encore *pratiquer la vertu*;

3°. Les *alternatives*, qui lient, soit en laissant la liberté du choix entre plusieurs choses; soit en substituant positivement, dans cette offre, une chose au défaut d'une autre; soit en présentant plusieurs choses qui agissent continuellement l'une après l'autre. Ces conjonctions sont *ou*, *sinon*, *tantôt* : = *Il faut que dans l'instant même*, *vous accordiez* ou *vous refusiez ce que l'on vous demande* : = *Obéissez*, sinon *vous serez puni* : = *L'homme inconstant veut* tantôt *une chose*, tantôt *une autre*.

4°. Les *hypothétiques*, qui lient par supposition, ou en marquant une condition, et qui sont *si*, *soit*, *pourvû que*, *quand*, *sauf*, etc. : = *Nous remporterons la victoire*, *si nous sommes bien commandés*, ou, pourvû que *nous soyons bien commandés* : = *L'homme sage est toujours le même*, soit *dans la prospérité*, soit *dans l'adversité*.

5°. Les *adversatives*, qui lient deux propositions, en marquant l'opposition de la se-

Digitized by Google

conde à la première, et qui sont *mais, quoique, cependant, pourtant, néanmoins, toutefois*, etc. : = *Votre ami est vif;* mais *il est sensible et bon* : = *Cette affaire n'est pas bien sérieuse ; il ne faut* pourtant *pas la négliger.*

6°. Les *extensives*, qui lient en étendant le sens, et qui sont, *jusque, encore, aussi, même, enfin*, etc. : = *Ce vin est clair, et bon* jusqu'*à la lie* : = *Il faut aimer tout le monde*, même *ses ennemis.*

7°. Les *périodiques*, qui lient en marquant le temps, et qui sont, *quand, lorsque, tandis que*, etc. : = *Nous sentons moins la chaleur du soleil*, quand *il est plus près de nous.*

8°. Les *motivales*, qui lient en exprimant la cause, et qui sont, *afin, parce que, puisque, car*, etc. : = *Allons nous promener*, puisque *le temps est beau.*

9°. Les *conclusives*, qui lient en exprimant une conséquence qu'on tire d'une proposition, et qui sont, *donc, ainsi, partant*, etc. : = *La vertu seule peut faire notre bonheur*: donc *nous devons la préférer à tout.*

10°. Les *explicatives*, qui lient en expliquant, et qui sont, *comme, savoir, surtout*, etc. : = *Il y a trois vertus théologales*, savoir, *la foi, l'espérance et la charité* : = *Cet homme est propre à bien des choses*, sur-tout *aux négociations.*

11°. Les *transitives*, qui lient en passant d'une chose à une autre, et qui sont, *or, au reste, pour, quant*, etc. : = *Tous les arts sont estimables* : or *la peinture est*

Digitized by Google

un art : = *La nouvelle de la victoire est sûre* : quant *au nombre* (*ou*) pour *le nombre des morts, on ne le sait pas positivement.*

12°. La *conductive*, qui lie en conduisant le sens à sa perfection : c'est *que* : = Il *n'est pas douteux* que *l'étude de notre langue ne soit des plus nécessaires* : = Rien *de si agréable* que *de converser avec des gens instruits* : = *Si vous venez, et* que *nous soyons seuls, nous lirons l'ouvrage de votre ami.*

Je dois observer ici qu'une conjonction se rapporte bien souvent à plusieurs espéces, suivant le sens dans lequel elle est employée : = Comme *vous êtes honnête homme, vous ne manquerez pas à votre parole* : = *C'est une affaire très-importante* : aussi *devons-nous y apporter tous nos soins.* Dans ces phrases, *comme* et *aussi* sont des conjonctions motivales : = *Tout s'est passé* comme *on vous l'a dit.* Ici, *comme* est une conjonction explicative : = *Les ennemis se sont retirés en désordre* : *ils nous ont* aussi *abandonné leur artillerie.* Ici, *aussi* est une conjonction extensive.

Il en est de la *conjonction*, comme de la préposition et de l'adverbe. Quoiqu'elle soit un mot simple et unique, il y a beaucoup d'expressions qu'on regarde comme des conjonctions composées. Telles sont, *à la bonne heure, à la vérité, après que, au cas que, aussi bien que, attendu que, c'est pourquoi, de sorte que, par conséquent, si ce n'est que, supposé que*, etc.

Digitized by Google

IV.

De la particule ou interjection.

Les *particules* ou *interjections* sont des mots, dont nous nous servons, pour exprimer un mouvement ou un sentiment de notre âme, soit de joie, soit de tristesse, soit de crainte, soit d'aversion, etc. Tels sont les mots *ha*, *bon*, *aïe*, *ouf*, *hélas*, *hé*, *fi*, etc. On s'en sert aussi pour exciter, encourager, avertir, appeler, etc., comme, *ça*, *allons*, *courage*, *gare*, *hola*, *hem*, etc.

Le mot *que* est souvent particule, et marque l'admiration, le reproche, le commandement, le souhait : = Que *la campagne est belle !* = Que *n'obéissez-vous ?* = Que *chacun fasse son devoir* : = Que *tous vos desirs soient accomplis.*

De est appelé particule en bien des circonstances, comme on aura occasion de le voir.

Récapitulation des huit parties de l'oraison.

Telles sont les huit espéces de mots qui composent le discours, et dont on ne sauroit trop bien retenir les définitions que je vais rappeler ici.

Le *nom* désigne les objets (c'est le *substantif*), ou en exprime quelque qualité (c'est l'*adjectif*).

L'*article* tire les noms d'une signification vague, pour leur en donner une précise et déterminée.

Le *pronom* tient la place d'un nom, en rappelle l'idée, et en fait éviter la répétition.

Digitized by Google

Le *verbe* exprime une action produite par un principe spirituel, ou par un principe matériel.

La *préposition* marque les différens rapports que les choses ont les unes avec les autres.

L'*adverbe* modifie la signification d'un autre mot, en exprimant quelque circonstance ou particularité qui accompagne ce mot.

La *conjonction* sert à lier les mots, ou les différentes parties du discours.

L'*interjection* exprime un mouvement ou un sentiment de notre âme.

CHAPITRE II.

De l'arrangement des Mots.

Plusieurs mots joints ensemble, et formant un sens, composent la phrase : = *La modestie est au vrai mérite, ce que les ombres sont aux figures dans un tableau* ; = *L'esprit de politesse est une certaine attention à faire que, par nos paroles et nos manières, les autres soient contens de nous et d'eux-mêmes.*

L'arrangement des mots et la construction des phrases, suivant les régles de la grammaire, sont ce qu'on appelle *syntaxe*. Avant d'exposer ces régles relativement à chaque espéce de mots, il est essentiel d'observer que, dans le discours, un nom

Digitized by Google

peut être employé de trois manières : 1°. au *vocatif*, mot qui vient du mot latin *vocare*, signifiant *appeler* : 2°. en sujet : 3°. en régime.

Un nom est au *vocatif*, quand, par ce nom, on adresse la parole à une personne ou à une chose : = *Souviens-toi*, ô homme, *que tu es poussière* : = Glaive *du seigneur, quel coup venez-vous de frapper !* Dans ces phrases, *homme* et *glaive* sont au vocatif.

Un nom est employé en *sujet*, quand, par ce nom, on désigne la personne ou la chose, qui, comme je l'ai dit ailleurs, est le principe de l'action exprimée par le verbe. Il est employé en *régime*, lorsqu'il désigne l'objet ou le terme de cette action. Mais ce n'est point encore là une définition entière et complète de ce qu'on appelle *régime* dans le discours. La voici :

Tous les mots qui composent une phrase, ont nécessairement un certain rapport entre eux, et dépendent les uns des autres. Mais il y en a toujours quelques-uns, dont le rapport et la dépendance sont plus marqués. Ce sont les mots qui régissent, et ceux qui sont régis. Je définirai donc le *régime* en général, un mot auquel la signification d'un autre mot, dont il dépend (celui-ci est le régissant), a particulièrement rapport : = *Le luxe* entraîne *presque toujours la* corruption *des* mœurs : = *Le vrai chrétien* désire *le* bonheur *de ses* ennemis. Ici les mots *corruption*, *bonheur*, dépendent des mots *entraîne*, *desire* ; et la signification de ceux-ci tombe particuliè-

Du Régime.

Digitized by Google

rement sur les premiers. Par conséquent, les mots *corruption*, *bonheur*, sont les régimes des mots *entraîne*, *desire*, qui en sont les régissans. Dites-en autant des mots, *mœurs*, *ennemis*, relativement aux mots, *corruption*, *bonheur*.

On doit juger, par ce seul exemple, que les noms substantifs peuvent être régimes et régissans. Il en est de même des noms adjectifs, des pronoms et des verbes. En voici des exemples : = *A la lecture de ce discours, on* reconnoît *le plus* éloquent *de nos* orateurs. Voila l'adjectif *éloquent*, régime du verbe *reconnoît*, et en-même-temps régissant du substantif *orateurs*. *J'ai acheté les deux ouvrages nouveaux, et je* lis *en ce moment* celui *de votre* ami. Voilà le pronom *celui*, régime du verbe *lis*, et en-même-temps régissant du substantif *ami* : = *Votre frère* veut un *peu trop tard* apprendre *à* danser. Voilà le verbe *apprendre*, régime du verbe *veut*, et en-même-temps régissant du verbe *danser*. Les prépositions sont toujours, et de leur nature, des mots régissans.

Régime simple, régime composé.

Il y a deux sortes de régimes, dont il est très-important de bien saisir la différence ; le régime *simple* ou *absolu*, et le régime *composé* ou *relatif*.

Le régime est *simple*, quand il y a un rapport direct entre le mot régi, et le mot régissant : il n'est jamais précédé d'aucune préposition exprimée ou sous-entendue : = *Cultivons les* arts, *et lisons les beaux* ouvrages. Ici l'action de *cultiver*, et celle

Digitized by Google

de *lire* se rapportent ou se terminent directement aux *arts* et aux beaux *ouvrages*. Ainsi ce régime ne peut convenir qu'au verbe actif.

Le régime est *composé*, quand il n'y a qu'un rapport indirect entre le mot régi et le régissant : il est toujours précédé d'une préposition exprimée ou sous-entendue : = *Profitons* de l'exemple *qui* nous *est offert*. Le mot *exemple* a sa préposition exprimée, et *nous* l'a sous-entendue, puisqu'on peut le tourner par *à nous*. Ici l'action de *profiter* et celle d'*offrir* ne se rapportent ou ne se terminent qu'indirectement aux mots *exemple* et *nous*.

Il arrive souvent qu'un nom substantif, quoique *de* le précéde, est en régime simple, parce qu'alors *de* n'est que particule. C'est pourquoi il faut ne pas confondre *de* particule, avec *de* préposition : voici pour cela un principe sûr.

Quand un nom substantif, que *de* précéde, peut répondre à la question *qui ?* ou *quoi ?* il est en régime simple; et *de* est alors particule. Quand ce même nom peut répondre à la question *de qui ?* ou *de quoi ?* il est en régime composé; et *de* est alors préposition. Dans cette phrase : *Il est quelquefois permis de manger* de la viande *en carême; viande* est en régime simple, et *de* est particule, parce qu'on peut dire, *il est quelquefois permis de manger*, quoi ? *de la viande*. Dans celle-ci : *il faut s'abstenir* de la viande *en carême; viande* est en régime composé, et *de* est préposition,

Digitized by Google

parce qu'on peut dire, *il faut s'abstenir*, de quoi? *de la viande.*

ARTICLE I.

Observations sur l'Article.

L'article devant être placé avant les noms, pour leur donner un sens précis et déterminé, il s'ensuit que les noms qu'on emploie dans un sens vague et indéterminé, n'ont pas besoin de l'article, ainsi qu'on le voit dans ces vers de *Corneille* :

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.....
Vous parlez en soldat : je dois agir en roi.

Dans le premier vers, le poëte n'exprime que vaguement et indéterminément le *péril* qu'il y a à *vaincre*, la *gloire* qu'il y a à *triompher*. Dans le second vers, il ne désigne ni les *soldats*, les *rois* pris universellement, ni aucun *soldat*, aucun *roi* pris individuellement.

Suppression de l'article.

On supprime encore l'article avant les noms communs, pris dans une partie indéterminée de leur signification, lorsque ces noms sont précédés de leur adjectif, ou d'un adverbe qui renferme une idée de quantité : = *Quand on a* des *connoissances étendues*, de *grands sentimens*, *et beaucoup* de *jugement*, *on peut se consoler d'avoir peu* de *fortune*. Les noms substantifs, *connoissances*, *sentimens*, *jugement*, *fortune*, sont pris ici dans un sens partitif et indéterminé, puisqu'on prétend désigner,

Digitized by Google

non toutes les *connoissances*, tous les *sentimens*, tout le *jugement*, toute la *fortune* imaginables; mais seulement quelques *connoissances*, quelques *sentimens*, quelque portion de *jugement* et de *fortune*, sans vouloir cependant les spécifier. Je mets donc l'article particulé *des* pour *de les*, avant *connoissances*, parce que ce nom n'est point précédé de son adjectif; et par la raison contraire, je le supprime avant *sentimens*. Je le supprime aussi avant *jugement* et *fortune*, parce que ces noms sont précédés des adverbes de quantité, *peu*, *beaucoup*.

Ainsi *Racine* a fait une faute, en disant dans sa tragédie de *Mithridate* : *qui sait si ce roi*

N'accuse point le ciel qui le laisse outrager,
Et *des* indignes fils qui n'osent le venger.

Il auroit fallu *d'indignes fils*.

J'ai dit que les noms substantifs, précédés de leur adjectif, et avant lesquels on supprime l'article, doivent être pris dans un sens partitif et indéterminé; comme dans cet exemple : *Cet homme n'est pas dépourvu* de *grands talens*. Mais s'ils sont employés dans un sens déterminé, il faut mettre l'article : — *Cet homme n'est pas dépourvu* des *grands talens qu'exige sa place*. Le substantif, *talens*, a ici un sens déterminé, que ces mots, *qu'exige sa place*, servent à lui donner.

On dira aussi sans l'article : *ce marchand a fait l'acquisition* de *belles étoffes*, *qu'il*

Digitized by Google

a achetées à un prix modique ; parce que le substantif, *étoffes*, est pris dans un sens indéterminé. Ces mots, *qu'il a achetées à un prix modique*, ne renfermant qu'une idée accessoire, qui n'est pas nécessairement liée à la première, ne peuvent servir à donner à ce substantif une signification déterminée. Mais on dira avec l'article : *ce marchand s'est défait avantageusement* des *belles étoffes qu'il avoit achetées à un prix modique.* Le substantif, *étoffes*, est employé ici dans un sens déterminé, que ces mots, *qu'il avoit achetées à un prix modique*, servent à lui donner, parce qu'ils renferment une idée nécessairement liée à la première.

La régle, que je viens d'exposer, est sûre, et ne souffre que deux exceptions :

1.° Quant à l'adjectif qui précéde son substantif, lorsqu'ils forment tous deux un sens indivisibles. Il faut alors mettre l'article : = *Cet homme a* des *belles-lettres;* c'est-à-dire, *de la littérature* = ; *il voit* des *beaux esprits*, des *grands Seigneurs* ; c'est-à-dire, *des gens de lettres*, *des gens de qualité.*

Emploi de l'article.

2.° Quant aux adverbes de quantité *pas* et *point*, lorsque, sans influer sur le nom substantif qu'ils précédent, ils tombent sur un autre mot. On doit alors employer l'article, comme l'a fait *Racine* dans ce vers de sa tragédie de *Bajazet* :

Je ne vous ferai point *des* reproches frivoles.

c'est Roxane qui parle à Bajazet, à qui elle

Digitized by Google

fait des reproches dans toute cette scène. Elle ne veut donc pas dire qu'elle ne lui fera *point de reproches ;* mais qu'elle ne lui fera *point* de ces *reproches* qui ne seroient que *frivoles.* Ainsi l'adverbe *point* n'influe pas sur le substantif *reproches* : il ne tombe que sur le verbe *ferai.* La même remarque doit avoir lieu sur ce vers du même poëte, dans sa tragédie de *Phèdre*:

Madame, je n'ai point *des* sentimens si bas.

c'est-à-dire, de ces *sentimens* qui seroient si *bas.*

Bien, mis pour *beaucoup*, n'est pas précisément un adverbe qui renferme une idée de quantité : mais il signifie seulement *en abondance*, *largement.* Ainsi il doit être suivi de l'article : = *Cet homme a beaucoup* de *vertu*, et *bien* de la *vertu*; *beaucoup* de *courage*, et *bien* du *courage.*

Il y a encore une observation bien essentielle à faire sur cette régle, qui veut qu'on n'emploie pas l'article avant un nom précédé de son adjectif. Elle ne souffre à cet égard aucune difficulté, quand ce nom est au pluriel. Mais doit-elle être observée, quand ce nom est au singulier ? C'est ce que les grammairiens n'ont pas dit. Remarque essentielle.

Restaut, observateur de cette régle, n'emploie pas l'article : il dit dans sa *grammaire*, pag. 465 et 466 : de *bon pain et* de *bonne eau suffisent pour la nourriture du corps humain. Les gens de guerre sont souvent réduits à* de *mauvais pain et à* de

Digitized by Google

mauvaise viande. Pour bien écrire, il faut de *bon papier et* de *bonne encre.*

L'abbé *Girard* au contraire, violateur de cette régle, fait usage de l'article : il dit, dans ses *principes de la langue françoise*, tom. 2, pag. 22 : *j'ai fait ce matin* de la *bonne besogne.* Venons à une autorité bien plus respectable, et la seule capable de fixer notre incertitude.

L'Académie française, dans son *dictionnaire*, édit. de Paris 1762, dit au mot *papier* : du *grand papier*; du *petit papier*; et au mot *viande*, elle dit : de *bonne viande*; de *belle viande.* Pourquoi le premier nom est-il précédé de l'article particulé *du?* et pourquoi le second n'est-il précédé que de la particule *de?* Diroit-on que c'est à cause de la différence du genre, différence qui, comme cela arrive quelquefois, pourroit ici changer la régle établie? Mais la même Académie, dans le même ouvrage, après avoir employé l'article avant un nom masculin, le supprime avant un autre nom de ce genre : après avoir dit, du *petit papier*; elle dit au mot *sang* : *cela fait faire* de *mauvais sang.* Ne sommes-nous donc pas en droit de conclure que cette régle ne regarde point les noms qui sont au singulier, et qu'on peut indifféremment employer, ou ne pas employer l'article avant ces noms?

Observation sur une remarque de Wailly.

Wailly, qui m'a cité dans la nouvelle édition de sa grammaire (1786), touche légerement cette question, pag. 123; et

Digitized by Google

il tranche la difficulté, en disant qu'*il faut regarder* du grand papier, *comme une faute d'impression*. Mais dans ce même dictionnaire, même édit. de Paris 1762, nous lisons au mot *écrire* : *On dit figurément et familièrement écrire* de bonne encre, de la bonne encre *à quelqu'un, pour dire, lui écrire fortement sur quelque chose.* Nous lisons au mot *encre* : *on dit figurément et familièrement, écrire* de bonne encre, de la bonne encre *à quelqu'un, pour dire, en termes forts et pressans, et même menaçans.* Faudra-t-il aussi regarder cet exemple, rapporté en deux endroits différens, comme une faute d'impression? J'en citerai ici un autre, où un substantif singulier, sans adjectif, est mis avec l'article et sans l'article. La même Académie dit au mot *faire* : *il ne faut faire* de peine, de la peine *à personne.*

Autre emploi de l'article.

Quoiqu'on emploie principalement l'article, pour déterminer la signification des noms communs, soit, comme je l'ai dit ailleurs, qu'on veuille par ces noms exprimer toute une espéce de choses, soit qu'on ne veuille désigner qu'une ou plusieurs parties de cette espéce, on le met cependant quelquefois avant les noms propres d'hommes. Mais faut-il alors mettre ces noms au singulier, ou au pluriel? Pour résoudre cette question, j'adopterai bien volontiers la distinction que fait l'abbé *Girard.* En voici le sens, avec les exemples qu'il cite.

Si ces substantifs ne servent, précisé-

Digitized by Google

ment, qu'à distinguer les personnes par leur nom, ils doivent être mis au singulier. On dira donc : les *deux* Corneille *se sont distingués dans la république des lettres* : = *il est peu de magistrats aussi anciens dans la robe, que* les Nicolaï *et* les Lamoignon : = *c'est ainsi que se sont conduits les plus grands capitaines, tels que* les Scipion, les Turenne, *et* les Maurice. Mais si par ces noms de personne, on veut exprimer une qualité, on doit alors les mettre au pluriel. On dira donc : *ces deux princes ont été* les Alexandres *de leur siècle* : *ils sont tous braves comme* des Césars.

L'article accompagne encore les adjectifs placés avant ou après un nom propre. = *Henri* le *grand*; le *grand Henri* : *Louis* le *grand*; le *grand Louis*. Mais il est bon d'observer, après *Duclos*, que, dans ces cas, l'adjectif mis avec l'article avant le nom propre, ne sert qu'à qualifier cette personne dont on parle : placé après, il sert à la distinguer de celles qui portent le même nom. Ainsi, *le riche Luculle*, veut dire seulement, *Luculle qui est riche*, sans marquer qu'il y a plus d'un *Luculle*. Au contraire, *Luculle le riche*, marque qu'il y a plusieurs *Luculle*, dont celui-ci est distingué par ses richesses, étant comme *le riche* d'entre les *Luculle*.

Si un substantif est accompagné de plusieurs adjectifs, qui expriment des qualités opposées, il faut, avant chaque adjectif, répéter l'article, soit simple, soit

Digitized by Google

particulé : = les *pauvres et* les *riches citoyens sont égaux dans le sanctuaire de la justice* : = *votre ami a une profonde connoissance* de la *géographie ancienne et* de la *moderne*. Mais si ces adjectifs n'expriment point des qualités opposées, on peut supprimer l'article avant le second. Ainsi l'on dira fort bien avec l'abbé *Girard* : les grands *et* vastes *projets*, *joints à la prompte exécution*, *font le grand ministre*.

L'article particulé se répète aussi avant plusieurs superlatifs relatifs, quand ils précèdent leur substantif. = *Votre oncle vous a fait une donation* de la *plus grande*, de la *plus riche*, de la *plus belle terre qu'il possédoit*.

Suppression élégante de l'article.

Quoique l'article doive précéder les noms qu'on veut employer dans un sens précis et déterminé, on peut cependant le supprimer avant ces noms, pour rendre la diction plus vive. Quand on dit, par exemple ; *pauvreté n'est pas vice*, on s'exprime bien plus vivement, que si l'on disoit; *la pauvreté n'est pas* un *vice*. Voyez aussi cette phrase de *Fléchier* : *citoyens, étrangers, ennemis, peuples, rois, empereurs le plaignent et le révèrent*. Elle a bien plus de vivacité, d'énergie et de grâce, qu'elle n'en auroit eu, si l'orateur, faisant usage de l'article, avoit dit : *les citoyens*, les *étrangers*, les *ennemis*, les *peuples*, les *rois*, les *empereurs le plaignent et le révèrent*.

On verra également en mille occasions, que la suppression ou l'emploi de l'article, avant un nom substantif, précédé d'un

Digitized by Google

verbe, change entièrement le sens de l'expression. Par exemple, *entendre la raillerie*, signifie, savoir bien railler. *Entendre raillerie*, signifie, souffrir les railleries sans se fâcher.

Le, quelquefois article, quelquefois formant un adverbe.

Remarquons ici que *le*, placé avant *plus*, *moins*, *mieux*, suivis d'un adjectif, est quelquefois article, et quelquefois ne l'est pas. Si cet adjectif n'emporte pas proprement de comparaison, *le* n'est pas article. Mais il forme un adverbe avec *plus*, *moins* ou *mieux*, et ne prend, par conséquent, ni genre, ni nombre : = *ne nous lassons point de faire du bien à nos semblables, lors-même qu'ils sont* le plus *ingrats*. On voit ici que l'ingratitude des hommes, dont il est question, n'est point comparée à celle de quelques autres hommes. D'ailleurs, l'article doit toujours accompagner immédiatement un nom substantif exprimé ou sous-entendu. Or il n'y en a point avant *le plus ingrats*.

Si l'adjectif superlatif exprime un rapport, une comparaison, *le* est article, et prend le genre et le nombre : = *on ne condamne pas tous les criminels : on punit seulement les plus coupables*. Ici le superlatif renferme une comparaison ; et le substantif *criminels* est sous-entendu avant *les plus coupables*.

Digitized by Google

ARTICLE II.

Observations sur le Substantif et l'Adjectif.

Accord du substantif et de l'adjectif.

L'adjectif doit se mettre au même genre et au même nombre que le substantif auquel il se rapporte. Les participes suivent la régle des adjectifs, lorsqu'ils en font les fonctions: = *je connois des* hommes savans, *des* femmes prudentes: = *j'ai lu un* discours *bien* écrit, *une* tragédie *bien* conduite. Cette régle a quelques exceptions.

Exceptions à cette régle.

L'adjectif *nû* ne prend ni genre ni nombre en certaines occasions. On dit, nû-*pieds*, nû-*jambes*, nu-*tête*. Mais si on le place après ces substantifs, il faut suivre la régle ordinaire, et dire, *les pieds* nus, *les jambes* nues, *la tête* nue.

Demi, avant son substantif, est aussi sans genre et sans nombre: = *une* demi-*heure*; *une* demi-*douzaine*. Mais si on le met après, on le construit en genre avec le substantif, auquel il est lié par la conjonction *et*; = *une heure et* demie; *une douzaine et* demie. Cet adjectif n'a point de pluriel: mais, suivant l'Académie, il s'emploie quelquefois comme substantif; et alors il reçoit ce nombre. Ainsi l'on dit: *cette horloge, cette montre sonne les heures et les* demies: = *la* demie *est-elle sonnée?*

L'adjectif *feu*, *feue*, qui n'a jamais de pluriel, ne prend point de genre, lorsqu'il est mis avant l'article ou un pronom possessif.: = feu *la reine*; feu *votre mère*.

Digitized by Google

S'il est mis après, il prend le genre. = *la* feue *reine*; *votre* feue *mère*.

Il y a des adjectifs qui sont pris adverbialement, et alors ils sont toujours au masculin: = *cette femme chante* faux: = *elle parle* haut: = *elles restèrent* court.

Adjectif se rapportant à plusieurs substantifs.

Si l'adjectif se rapporte à plusieurs substantifs, quoiqu'au singulier et de divers genres, on le met au pluriel et au genre masculin, comme étant un genre plus noble que le féminin: = *j'ai vu votre père et votre mère très-contents de vous.* Si, néanmoins, ces substantifs sont de choses inanimées, et qu'ils soient immédiatement suivis de l'adjectif, celui-ci prend alors le genre et le nombre du dernier substantif: = *ce général avoit dans son armée un pouvoir, et une autorité* absolue. Il seroit contre le bon usage de dire; *un pouvoir et une autorité* absolus.

L'adjectif qui se rapporte au pronom *vous*, et joint à un verbe qui est au pluriel, se met au singulier, quand on n'adresse la parole qu'à une personne. On dira donc en ce sens: *vous êtes* sage *et* modeste, et non *sages et modestes.*

Construction des adjectifs qui sont au comparatif ou au superlatif.

On construit les adjectifs qui sont au comparatif, ou au superlatif, de la même manière que quand ils n'y sont point. Ainsi de même que l'on diroit: *Paris est une* des villes considérables *de l'Europe*; il faut dire: *Paris est une* des villes les plus considérables *de l'Europe*, et non, *des plus considérables.*

Dites également: *la science relative à*

Digitized by Google

l'état que nous devons embrasser, est un des objets les plus dignes *de notre application*, et non, *le plus digne*, comme le prétend *Restaut*. Son sentiment a été désaprouvé par tous les Grammairiens. Il est en effet contraire à la régle, qui veut qu'un adjectif s'accorde avec le substantif auquel il se rapporte. Or dans l'exemple cité, *dignes* se rapporte à *objets*, et non au mot *un*, parce que le sens de cette phrase n'est, ni ne peut être, que cette science est *l'objet le plus digne de notre application*. On veut dire seulement qu'elle doit être mise au nombre *des objets qui sont les plus dignes de notre application*.

C'est par cette même raison que l'on dira : *voilà un* des hommes qui ont *le mieux* servi *l'état* ; *une* des femmes qui ont *le plus d'esprit* ; *un* des *plus beaux* ouvrages qui aient été publiés *depuis long-temps*.

Mais je dois observer ici que quelquefois ce relatif *qui* se rapporte au mot *un*, et qu'alors étant au singulier, il veut au même nombre le verbe dont il est le sujet. En voici des exemples : = *c'est* un *de nos meilleurs grammairiens*, qui a fait *cette faute* : = *c'est* un *de nos plus grands généraux*, qui a remporté *cette victoire mémorable*. : = *c'est* un *de nos plus habiles politiques*, qui a établi *la balance de l'Europe*. Il est bien clair qu'on ne veut pas dire dans ces phrases que *nos meilleurs grammairiens ont fait cette faute* ; que *nos plus grands généraux ont remporté cette victoire* ; que *nos plus habiles*

Digitized by Google

politiques ont établi la balance de l'Europe. Il n'est question ici que d'un seul de ces personnages, chacun dans son genre.

Place des adjectifs.

Il faut consulter l'oreille et l'harmonie, pour placer l'adjectif avant ou après son substantif. Par exemple, quoiqu'on puisse dire indifféremment ; *un habit vieux*, ou *un vieux habit* ; il faudra dire, *un habit neuf*, et non, *un neuf habit*, parce que cette dernière construction formeroit un son désagréable à l'oreille.

Les participes, faisant la fonction des adjectifs, doivent en général être mis après leur substantif. Ainsi, au-lieu de dire, *un redouté monarque*, dites, *un monarque redouté*.

Il en est de même des adjectifs qui expriment la figure, la couleur, la saveur, la matière, une qualité de l'ouie et du tact. On dit, *une table ronde ; une étoffe rouge ; une herbe amère ; un lambris doré ; une voix basse ; une église sonore ; un marbre dur ; un chemin pierreux*, etc. Il y a cependant quelques circonstances, où cette régle n'est pas de rigueur, puisque l'on dit fort bien, *une verte prairie ; la blanche colombe ; la molle arène ; un dur enclume, etc.*

Il ne faut pas joindre à des substantifs, des adjectifs qui ne peuvent pas leur convenir. Par exemple, les adjectifs *pardonnable* et *déplorable*, se disent, suivant l'Académie, des choses, et non des personnes. On dira bien : *votre faute n'est pas pardonnable : le sort de votre ami est déplorable.* Mais on ne pourra pas dire : *vous*

Digitized by Google

n'êtes pas pardonnable : *votre ami est* déplorable. Il faudroit plutôt dire : *vous n'êtes pas* excusable ; *votre ami est* à plaindre. Ainsi ce vers de *Racine* n'est pas correct :

Vous voyez, devant vous, un prince *déplorable*.

Quand un nom de nombre est précédé du pronom relatif *en*, on met élégamment la préposition *de* avant l'adjectif ou le participe qui se rapporte à ce nom : = *on en compte trois* de *tués et six* de *blessés* : = *il y en a deux* de *médiocres* et *quatre de mauvais*. Noms de nombre.

Les noms de nombre adjectifs, *cent* et *vingt* ont un pluriel. Ainsi l'on dit : vingt *hommes*, cent *hommes*, et *quatre*-vingts *hommes*, *deux* cents *hommes*. Mais s'ils précèdent un autre nom de nombre, ils restent au singulier. Il faut donc les écrire sans *s* dans *quatre*-vingt-*dix*, *deux* cent *cinquante*, etc.

Mille, nom de nombre adjectif, n'a pas de pluriel, et par conséquent ne prend point *s* dans *dix* mille *écus* ; mille *amitiés*. On écrit *mil* pour la date des années : = *l'hiver fut très-rude en* mil *sept cent neuf*.

Mais *mille*, nom substantif, signifiant une étendue de mille pas, a un pluriel. Ainsi il faut une *s* finale dans *deux* milles, *trois* milles d'*Allemagne*.

Les noms de nombre, *deux*, *trois* et *cinq*, ne peuvent pas s'employer avec le substantif *francs*. Il faut dire, *deux livres*, *trois livres*, *cinq livres*.

Je remarquerai ici qu'on peut se servir

de ce substantif, *francs*, avec tous les autres nombres, à moins qu'ils ne soient suivis d'une fraction. On peut dire, *six francs*, et l'on doit dire; *six livres dix sous*.

ARTICLE III.

Observations sur les Pronoms.

Il en est du pronom comme de l'adjectif. Il doit se mettre au même genre et au même nombre que le substantif, auquel il se rapporte : = *un jeune homme docile ne se borne point à écouter les bons conseils qu'on* lui *donne;* il *s'applique de plus à* les *mettre en pratique.*

Si le pronom se rapporte à plusieurs substantifs, quoiqu'au singulier, et de divers genres, il faut le mettre au pluriel, et au genre masculin : = *j'ai vu votre jardin et votre maison de campagne :* ils *sont fort* beaux. Voilà les règles générales de construction. Mais il y a des remarques particulières à faire sur l'usage de la plûpart des pronoms de notre langue.

I.

Usage des Pronoms substantifs.

Pronoms personnels. Les pronoms personnels des deux premières personnes ne peuvent jamais désigner que des personnes, ou des choses personnifiées. On sait que les pronoms, *me*, *te*, *se*, doivent être mis avant le

Digitized by Google

verbe; mais que quand le verbe est à l'impératif, et qu'il marque affirmation, *me*, suivi du mot *en*, se place après : = *parlez-m'en* : = *donnez-m'en*. Je remarquerai ici que l'Académie ne veut pas qu'il en soit de même du mot *y*. On ne dit point; *envoyez* m'y, *menez* m'y. Il faut dire, *je vous prie de m'y envoyer, de m'y mener*, ou, *envoyez-y moi, menez-y moi*.

Les pronoms de la troisième personne servent à désigner les personnes et les choses inanimées. On dira donc, en parlant d'un homme, d'un arbre, d'une femme, d'une prairie : il *est beau*; elle *est belle*.

Règles concernant les pronoms elle, eux, lui et leur.

Il faut, cependant, observer que les pronoms *elle*, *eux*, *lui* et *leur*, ne se disent point des choses inanimées, quand ils sont en régime simple, ou en régime composé. On ne dira pas, en parlant d'un crayon : *c'est avec* lui *que j'ai fait ce dessein* : d'un arbre : *c'est* lui *qui porte de bons fruits* : d'une montagne : *c'est* elle *qui est fort escarpée* : des vers d'un auteur : *que pense-t-on d'eux?* d'une ou de plusieurs maisons : *je* lui *ajouterai*, ou *je* leur *ajouterai un pavillon*. Dans les trois premiers exemples, il faut répéter le nom, et dans les autres y suppléer par les pronoms *en* et *y*. Si l'on vous demande : *est-ce là votre tabatière? sont-ce là vos livres?* vous ne répondrez point : *non, ce n'est pas* elle : *oui, ce sont* eux. Mais vous répondrez : *non ce ne l'est pas : oui, ce* les *sont*.

J'ajouterai que les pronoms *lui*, *elle*, ne s'emploient point avec la préposition

Digitized by Google

de, lorsqu'ils se rapportent à un nom collectif, même de choses animées. On ne dira donc pas : *nous vîmes ce peuple furieux, et nous nous approchâmes* de lui : *nous vîmes l'armée ennemie, et nous nous approchâmes* d'elle. Il faudra dire dans les deux exemples : *nous nous en approchâmes*. Mais pourra-t-on dire : *nous marchâmes* à lui, vers lui : *nous marchâmes* à elle, vers elle ? Je serois porté à croire qu'on ne le peut pas, quoique je sois bien loin de l'affirmer.

Ces règles, concernant ces quatre pronoms, ne souffrent, en général, aucune difficulté. On peut néanmoins les employer, quand ils ont rapport à des choses inanimées qu'on personnifie : = *c'est à l'amour propre, c'est* à lui *seul que nous rapportons souvent toutes nos actions* : = *quand la vérité se montre, il faut* lui *rendre les armes, et nous devons tout sacrifier pour elle* : = *les torrens entraînent* avec eux *tout ce qu'ils rencontrent. Ils ne laissent* après eux *que du sable et des cailloux* : = *cette rivière entraîne* avec elle *tout ce qu'elle rencontre. Elle ne laisse* après elle *que du sable et du gravier.*

L'usage veut aussi, qu'en parlant des plantes et des animaux, on emploie *lui* en régime composé, mais dont la préposition ne soit pas exprimée : il en est de même de *leur* : = *cet arbre est trop chargé* : *ôtez*-lui *une partie de son fruit* : = *qu'on visite ces chevaux, et qu'on* leur *donne à manger.*

Digitized by Google

On peut également employer *lui* et *leur*, en parlant de choses inanimées, quand ces pronoms sont joints à un verbe, qui ne convient proprement qu'aux personnes. On dira d'une maison; de plusieurs livres: *je* lui *dois le rétablissement de ma santé*: *je* leur *dois mon instruction.*

Règles concernant les pronoms soi et on.

Le pronom *soi* se dit des personnes en général.

On a souvent besoin d'un plus petit que *soi*.....
Obliger ses amis, c'est s'obliger *soi*-même.

Mais si l'on parle de quelqu'un en particulier, il faut se servir du pronom *lui* ou *elle*, selon le genre: = *cet homme n'aime que* lui. Ainsi il y a une faute dans cette phrase de *Voltaire. Heureusement j'ai lu dans madame Dacier, qu'un homme peut parler avantageusement de* soi, *lorsqu'il est calomnié.* Il falloit *de lui.*

Et dans ces vers du même auteur:

Ou mon amour me trompe, ou Zaïre, aujourd'hui,
Pour l'élever à *soi*, descendroit jusqu'à lui.

Il auroit fallu dire, *pour l'élever à elle.*

Racine a fait la même faute en disant de Thésée:

Jeune, charmant, traînant tous les cœurs après *soi.*

Ainsi que Boileau dans ces vers:

Mais souvent un auteur, qui se flatte et qui s'aime,
Méconnoit son génie, et s'ignore *soi*-même.

On emploie encore le pronom *soi* en

Digitized by Google

parlant des choses : = *la vertu porte sa récompense avec* soi : = *ce remède est bon de* soi. Mais si le nom auquel ce pronom se rapporte, est au pluriel, on fera beaucoup mieux de se servir du pronom, *eux-mêmes, elles-mêmes.* Ainsi au-lieu de dire : *de* soi, *ces choses sont indifférentes ;* on dira mieux : *ces choses sont*, d'elles-mêmes, *indifférentes.*

On ou *l'on* (il ne faut employer ce dernier, que pour éviter un son désagréable à l'oreille), est ordinairement masculin, et veut, par conséquent, l'adjectif de ce genre : = *on est* paresseux *toute sa vie, quand on n'a pas pris de bonne heure le goût du travail.*

Si, néanmoins, on parle précisément d'une femme, ou de son sexe en général, l'adjectif doit être mis au féminin. C'est ainsi qu'un de nos Poëtes dit à une Dame :

On est plus *jolie* à présent.....
Mais nous avons peu de Déesses.

Ce pronom est quelquefois un terme collectif : il veut alors l'adjectif au pluriel : = *on se battit de part et d'autre en désespérés.*

Il ne faut jamais répéter *on* avec deux rapports différens : = *on croit n'être pas trompé ; et* l'on *nous trompe à tout moment.* Cette phrase est vicieuse, parce que le premier *on* se rapporte à ceux qui ne croyent pas être trompés, et le second à ceux qui trompent. Dites plutôt : on *croit n'être pas trompé, et* l'on *est trompé à tout moment.*

Digitized by Google

Règle concernant les pronoms le, y et en.

Le pronom *le*, se rapportant à un ou à plusieurs adjectifs, ne prend ni genre ni nombre. Une femme à qui l'on demande si elle est malade, doit donc répondre : *oui je* le *suis*, et non, *je la suis*, parce que *malade* est adjectif. Des hommes à qui l'on demande s'ils sont chasseurs, doivent, par la même raison, répondre : *oui nous* le *sommes*, et non, *nous* les *sommes*.

Si le pronom *le* se rapporte à un substantif, il suit alors la régle générale, et prend le genre et le nombre de ce substantif : = *étoit-ce là votre pensée ? doutez-vous que ce ne la fût ?* Si l'on dit à une femme : *êtes-vous la malade dont on m'a parlé* : elle doit répondre : *oui, je* la *suis ;* parce que *malade*, accompagné de l'article, est substantif. Si l'on dit à des hommes : *êtes-vous les chasseurs du Roi ?* ils répondront : *oui, nous* les *sommes ;* parce que *chasseurs* est substantif.

La raison qu'on peut donner de cette régle, est que le pronom *le* se rapportant à un adjectif, signifie *cela*, et se rapportant à un substantif, peut absolument se tourner par un pronom personnel : = *êtes-vous malade ? oui je* le *suis ;* c'est-à-dire, *je suis cela* : = *êtes-vous chasseurs ? oui, nous* le *sommes*; c'est-à-dire, *nous sommes cela* : = *êtes-vous la malade dont on m'a parlé ? oui, je* la *suis ;* c'est-à dire, *je suis elle* : = *êtes-vous les chasseurs du Roi ? oui, nous* les *sommes*; c'est-à-dire, *nous sommes eux.*

Digitized by Google

Les pronoms *y* et *en* suppléent au nom des personnes et des choses : = *pensez-vous à moi ? Oui, j'y pense* : = *souvenez-vous de mon ami. Je m'en souviendrai.*

Règles concernant les pronoms autrui, quelqu'un, chacun, ce, et celui.

Autrui, n'a ni genre ni nombre : il ne s'emploie qu'en régime composé. On dit : *ne rien faire* à autrui, *reprendre les défauts* d'autrui. Mais on ne peut pas dire : *offenser* autrui ; *mépriser* autrui.

Quelqu'un, ne se rapportant point à un nom substantif, ne peut s'employer au pluriel qu'en sujet, et non en régime. On dira bien : quelques-uns *prétendent*. Mais on ne dira pas : *je connois* quelques-uns : *j'ai parlé* à quelques-uns.

Un quelqu'un n'est pas d'usage.

Quoique *chacun*, *chacune*, n'aient pas de pluriel, il faut joindre tantôt *leur*, tantôt *son*, *sa*, *ses*, au substantif qui le suit. Si dans la phrase, il n'y a point de pluriel, il n'est pas douteux qu'on ne doive toujours employer *son*, *sa*, *ses*. S'il y a un pluriel, voici la distinction qu'on doit faire.

Lorsque *chacun* est placé avant le régime du verbe, on met *leur* après *chacun* : = *ces braves officiers ont fait* chacun leur *devoir* : = *le maître a réuni ses écoliers, et leur a dicté à* chacun leur *thême*.

Lorsque *chacun* est après le régime du verbe, on emploie *son*, *sa*, *ses* : = *ces soldats ont fait des prodiges de valeur*, chacun *sous* ses *drapeaux* : = *remettez tous ces livres*, chacun *à* sa *place*.

J'ai dit, dans la première édition de

Digitized by Google

cet ouvrage, en adoptant le sentiment de plusieurs grammairiens, que, si le verbe n'a point de régime, on met *son*, *sa*, *ses*, ou *leur*, indifféremment. *Tous ces ouvriers ont travaillé*, chacun *selon* ses *forces*, ou, *selon* leurs *forces*. Mais après un mûr examen, je pense qu'on ne peut employer que *son*, *sa*, *ses*, parce que le verbe est sous-entendu après *chacun*. C'est comme si l'on disoit : *tous ces ouvriers* ont travaillé, *et* chacun a travaillé *selon* ses *forces*.

On ne dit plus *un chacun*.

Le pronom *ce*, placé avant le verbe *être*, veut ce verbe à la troisième personne du singulier, quand il est suivi des pronoms, *moi*, *toi*, *lui*, *elle*, *nous*, *vous*, ou d'un régime composé, de quelque nombre qu'il soit. Mais si le verbe *être* est suivi du pronom, *eux*, *elles*, ou d'un substantif pluriel, sans préposition, le verbe doit être mis au pluriel. Ainsi l'on dira : c'est nous *qui sommes venus les premiers*; et, ce sont eux *qui sont venus les premiers*. = C'est de ces hommes, c'est d'eux-mêmes *que je voulois parler*; et, ce sont ces hommes, ce sont eux-mêmes, *que je voulois voir*. = C'est contre les ennemis *de l'état*, c'est contre eux *que vous devez exercer votre valeur*; et, ce sont les ennemis *de l'état*, ce sont eux *contre lesquels vous devez exercer votre valeur*.

Le pronom *celui*, employé tout seul à la place d'un nom substantif, qu'on ne veut point répéter, n'en exprime pas assez la force, pour qu'il puisse être accompagné

Digitized by Google

d'un adjectif, ou d'un participe, et moins encore d'un autre substantif. Ainsi il y a une faute dans les phrases suivantes: = *le précepte si généreux du pardon des injures*, celui *si* juste *de la loi de nature*, *l'élevèrent au-dessus de tous les cultes.* = *J'avertis que je n'avouerai d'autre édition que* celle imprimée *à Paris sous mes yeux.* = *Ces cornets peuvent remplacer, dans les porte-feuilles,* ceux en métal. Dans la première phrase, il falloit répéter le nom et dire: *le précepte si généreux du pardon des injures*, le précepte *si* juste *de la loi de nature*, etc. Dans les deux autres, si l'on ne vouloit pas répéter le nom, il falloit joindre au pronom *celui*, le relatif *qui*, et dire: *que celle qui a été imprimée*, etc., *que ceux qui sont en métal.*

Mais si ce pronom *celui* est suivi de *ci* ou *là*, alors il a toute la force du substantif; et il peut être accompagné d'un adjectif, ou d'un participe qui en fait les fonctions. Ainsi cette phrase sera très-correcte. *Le lieu que vous habitez, vous plait beaucoup: mais* celui-ci, *bien plus* agréable, *plus* riant, *et plus* varié, *vous plaira davantage.*

II.

Usage des Pronoms adjectifs.

Règle concernant les pronoms possessifs.

Les pronoms possessifs se répètent avant chaque substantif, et avant les adjectifs qui expriment des qualités différentes. On ne dira donc pas: mes *père et mère*; ses

Digitized by Google

père et mère ; nos *grands et petits appartemens ;* leurs *gands et petits appartemens.* Il faudra dire : mon *père et* ma *mère ;* son *père et* sa *mère ;* nos *grands et* nos *petits appartemens ;* leurs *grands et* leurs *petits appartemens.*

On peut faire rapporter à des choses inanimées le pronom possessif *son, sa, ses, leur* et *leurs.* Mais ce n'est que dans deux circonstances.

1.° Lorsque le substantif, auquel est joint ce pronom, est en régime composé : = *la rivière est sortie de* son *lit* : = *ce parterre est agréablement varié dans* ses *compartimens* : = *ces arbres paroissent accablés sous* leur fruit.

2.° Lorsque le substantif de ce pronom, est le régime simple du verbe qui a pour sujet, ou le substantif auquel se rapporte ce même pronom, ou un pronom relatif de ce substantif : = Cette solitude *a* sa *beauté* : = un ruisseau *limpide roule ici* ses *petits flots avec un doux murmure* : = *voyez cette haute* montage, qui *montre, dans le cœur même de l'été,* son *sommet tout couvert de neige* : = *nous avons vu cette année ces* arbres *porter* (ou qui portoient) leurs *fruits de bien bonne heure.*

Hors ces deux cas, on ne doit jamais employer ce pronom *son, sa, ses, leur* et *leurs.* Il faut y suppléer par le pronom relatif *en.* Ainsi l'on ne pourra pas dire : *cette rivière est peu large. Mais* son *lit est très-profond* : = *ces arbres n'ont pas un beau feuillage. Mais* leurs *fruits sont dé-*

Digitized by Google

licieux: = *j'ai lu l'ouvrage que vous m'avez envoyé. J'ai trouvé* son *plan bien construit, et* son *style très-agréable.* Il faudra dire; *cette rivière est peu large. Mais le lit* en *est très-profond*: = *ces arbres n'ont pas un beau feuillage. Mais les fruits* en *sont délicieux*: = *j'ai lu l'ouvrage que vous m'avez envoyé. J'en ai trouvé le plan bien construit, et le style très-agréable.*

N'imitez donc pas l'historien qui a dit: *cette ville a soutenu plusieurs siéges mémorables. Les Normands ont été pendant long-temps* ses *plus redoutables ennemis.* Il falloit dire, en *ont été les plus redoutables ennemis.*

On remarque la même faute dans ces vers de *Voltaire.*

Reine, l'excès des maux où la France est livrée,
Est d'autant plus affreux, que *leur* source est sacrée.

Il auroit fallu *que la source en est sacrée.*

Cette règle doit être également observée, quand on a employé un nom collectif de personnes. Ainsi l'on ne pourroit pas dire d'une armée: ses *soldats sont braves et bien disciplinés*: d'un tribunal de justice: *on estime généralement* ses *magistrats*: d'une société littéraire: *nous connoissons tous* ses *membres.* Il faudroit dire: *les soldats* en *sont braves et bien disciplinés. On* en *estime généralement les magistrats. Nous* en *connoissons tous les membres.*

Règle concernant les pronoms qui, où, d'où, et par où.

Qui, pronom relatif, peut être *explicatif* ou *déterminatif.* Il est *explicatif*, quand il ne sert qu'à expliquer, à déve-

Digitized by Google

lopper une idée, renfermée ou supposée dans le nom auquel il se rapporte. Il est *déterminatif*, lorsqu'il détermine la signification de ce nom. *Dieu* qui *est juste*, *punira les hommes* qui *violent ses commandemens*. Dans cette phrase, le premier *qui* est *explicatif*, parce qu'il ne sert qu'à développer l'idée de justice, renfermée dans le mot *Dieu*. Le second *qui* est *déterminatif*, parce qu'il détermine la signification du mot *hommes*, en ce qu'il fait connoître qu'on parle, non de tous les hommes, mais seulement de ceux qui violent les commandemens de Dieu. Il est essentiel de saisir cette distinction du *qui explicatif*, et du *qui déterminatif*, pour bien prendre le sens de certaines phrases.

Le même *qui*, pronom relatif, ne doit point être séparé du substantif auquel il se rapporte. Ainsi il y a une faute dans ce vers de *Racine*.

Phénix même en répond, *qui* l'a conduit exprès
Dans un fort éloigné du temple et du palais.

Suivant la régle, il auroit fallu dire : Phénix *même*, qui *l'a conduit*, *en répond*.

Ce seroit une plus grande faute encore de placer le pronom *qui*, immédiatement après un nom auquel il ne se rapporte pas, comme dans cette phrase : = *on doit se souvenir qu'il est un* respect *pour les productions des personnes illustres*, qui *approche souvent de la superstition*. L'auteur auroit dû dire : *on doit se souvenir*

Digitized by Google

qu'il est, pour les productions des personnes illustres, un respect qui *approche*, etc.

La même faute se remarque dans cette autre phrase : = *les* murs *de ces réservoirs*, qui *se trouvent adossés aux gros murs de la maison, n'ont que cinq pouces d'épaisseur.* Ce pronom *qui*, se rapporte ici, non au substantif *réservoirs*, mais au substantif *murs*. On auroit pû éviter cette faute, en disant : *les murs de ces réservoirs se trouvent adossés aux gros murs de la maison, et n'ont que cinq pouces d'épaisseur.*

Qui, désignant le sujet, se dit des personnes et des choses : = *l'homme* qui *étudie* : = *la loi* qui *commande* : = *le bâton* qui *me soutient.* Mais s'il est précédé d'une préposition, il ne convient qu'aux personnes ou aux choses personnifiées. Ainsi on ne peut pas dire : *la loi* à qui *nous obéissons* : = *le bâton* sur qui *je m'appuie.* Il faut dire : *la loi* à laquelle *nous obéissons* : = *le bâton* sur lequel *je m'appuie.*

Qui, sans substantif qui le précéde, ne peut point convenir aux choses. Ne dites donc point avec l'Auteur d'une Géographie : qui *sont les Etats du Nord ?* mais quels *sont les Etats du Nord ?*

Où, d'où et *par où*, sont pronoms relatifs, lorsqu'ils se rapportent à un substantif de choses, qui les précéde, et signifient alors, *auquel, duquel* ou *dont, par lequel, dans lequel*, etc. : = *réfléchissez sur le danger où vous vous exposez ;* c'est-à-dire, auquel *vous vous exposez* : = *voyez les preuves* d'où *je tire cette conséquence*, c'est-à-dire, dont

Digitized by Google

ou desquelles *je tire cette conséquence* : = *prenez le chemin* par où *il est venu*, c'est-à-dire, par lequel *il est venu*. Ainsi *Racine* a fort bien dit:

Faites qu'en ce moment je lui puisse annoncer,
Un bonheur *où* peut-être il n'ose plus penser.

Wailly se trompe en disant que cet *où* n'est pas bien placé. L'Académie, elle-même, a dit: *le bonheur, la félicité* où j'aspire.

Mais il faut observer que, lorsque *d'où* marque proprement le lieu, il n'est point pronom relatif, et ne peut pas signifier *dont* ou *duquel*, etc.: il est alors seulement adverbe. Ainsi l'on dira : *Coriolan vint assiéger Rome*, d'où *il avoit été banni*, et non pas, dont *il* avoit été banni. Il y a donc une faute dans ce vers de *Racine* le fils.

L'esprit retourne au Ciel *dont* il est descendu.

Il auroit fallu dire, d'où *il est descendu*.

Règle concernant les pronoms relatifs, et les possessifs le mien, le tien, etc.

Les pronoms relatifs, et les possessifs, *le mien*, *le tien*, *le sien*, etc., ne peuvent point se rapporter à un nom commun, qui n'est point précédé de l'article, ou d'un mot équivalent, ni exprimés, ni sous-entendus. Ainsi les phrases suivantes ne sont pas correctes : = *vous avez droit de chasser; et je* le *trouve bien fondé*. Il faut dire; *vous avez le droit*, ou répéter le nom, au-lieu du pronom, en disant *et je trouve ce droit bien fondé*: = *chaque père de famille doit bien gouverner* la sienne. Il faut prendre un autre tour, et dire, *doit bien gouverner ses enfans*.

Digitized by Google

Il y a donc une faute dans ce vers de *Racine* :

Nulle paix pour l'impie : il *la* cherche ; *elle* fuit.

Parce que les pronoms *la*, *elle*, ne peuvent point se rapporter au substantif *paix*, qui n'a point d'article, soit exprimé, soit sous-entendu. Le pronom relatif, en effet, doit toujours rappeler l'idée d'un nom qui a une signification déterminée. Or un nom ne peut avoir cette signification, s'il n'est précédé de l'article, ou d'un mot équivalent; puisque c'est l'article, ou ce mot, qui la lui donne. Dans le vers cité, le mot *paix* joint à *nulle* d'une manière inséparable, ne présente qu'un sens indéfini; et, cependant, les pronoms *la*, *elle*, rappellent l'idée de ce nom, comme s'il présentoit un sens défini; ce qui n'est pas moins contraire aux régles de la Grammaire, qu'à celles de la Logique. On pourroit, en effet, demander; que cherche l'impie? *la paix?* Il n'en est pas ici question; il s'agit de *nulle paix*. L'impie cherche donc, quoi? *nulle paix? nulle paix le fuit?* Telle est la justesse d'esprit, la précision qu'on exige dans ceux qui veulent écrire purement et nettement.

J'observerai, néanmoins, après l'Auteur de la Grammaire générale, et l'Abbé *d'Olivet*, que le pronom relatif *qui* peut être immédiatement placé après ces mots *nulle paix*, ou autres semblables. On peut donc dire : *nulle paix* qui *soit durable*. =

Digitized by Google

Je n'ai reçu aucune nouvelle qui *me fasse plaisir.* Ces mots *nul*, *aucune*, déterminent, aussi bien que l'article, la signification du nom, mais seulement, lorsqu'ils sont suivis du relatif *qui*.

J'ai dit que si l'article, ou un mot équivalent, est sous-entendu avant le nom, on peut employer le pronom. Ainsi les phrases suivantes sont correctes : = *il est accablé de maux* qui *lui font perdre patience;* parce que le mot *certains*, ou *plusieurs* équivalant à l'article, est sous-entendu avant le substantif *maux* : = *il agit en politique* qui *sait bien gouverner*; c'est-à-dire, *comme un politique* : = *ce sont gens habiles* qui *m'ont dit cela;* c'est-à-dire, *des gens habiles.*

Règles concernant les pronoms même, tout, et quelque suivi de que.

Le pronom *même*, signifiant *identité* ou *parité*, se place avant le substantif auquel il est joint. Il s'emploie aussi pour donner plus de force et d'énergie au discours; et alors on le met après le substantif, ou le pronom. Dans ces deux significations, il prend une *s*, quand il se rapporte à un pluriel : = *les scélérats mêmes condamnent dans les autres les mêmes vices qu'ils ont.* Ainsi il y a une faute dans ces vers de *Voltaire* :

Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadême :
Ils ont brisé le joug, pour l'imposer *eux-même*.

Il auroit fallu *eux-mêmes.*

Même, ne prend point d'*s*, quand il signifie *aussi*, *de plus* : = *il ne faut pas né-*

Digitized by Google

gliger de faire le bien : il faut même *chercher toutes les occasions de le pratiquer.*

Tout, signifiant *très*, *entièrement*, ne prend ni genre, ni nombre, lorsqu'il précéde immédiatement un adverbe : = *elles marchoient* tout *tranquillement* : Un adjectif masculin : = *ils sont* tout *interdits et* tout *silentieux*. Un adjectif féminin qui commence par une voyelle ou une *h* non aspirée : = *elles sont* tout *habillées et* tout *abbatues*. Mais si l'adjectif féminin commence par une consonne, *tout* prend alors le genre et le nombre : = *la campagne est* toute *belle et* toute *riante* : = *ces Dames sont* toutes *consolées*.

Quelque, suivi de *que*, signifiant à-peu-près la même chose que *quoique*, prend le nombre, lorsqu'il y a entre *quelque* et *que*, un substantif seul, ou accompagné de son adjectif: = quelques *richesses* que *vous possédiez*, quelques *brillants emplois* que *vous occupiez*, *ne méprisez jamais personne.*

Mais si entre *quelque* et *que*, il n'y a qu'un adjectif séparé de son substantif, *quelque* ne prend point de nombre : = quelque *grossières* que *soient les mœurs d'un homme, on vient à bout de les adoucir par l'éducation.*

Quand le substantif, n'ayant point d'adjectif, est après le verbe, il faut se servir de *quel, que ; quelle, que*, qui désigne la qualité : = quelle que *soit votre fortune*, quel que *soit votre mérite, ne vous laissez point dominer par l'orgueil.*

Digitized by Google

Bien des personnes employent *tel*, *que*; *telle*, *que*, pour *quelque*....*que*, ou, *quel*, *que*, et disent, par exemple: *à* tel *dégré d'honneur* que *vous soyez élevé*: telle que *soit votre dignité*, etc. Cette façon de parler est vicieuse. Il faut dire: *à* quelque *dégré d'honneur* que *vous soyez élevé*: quelle que *soit votre dignité*. N'imitez donc pas l'auteur qui a dit: *je ne répondrai pas que dès qu'il n'y a rien de pire que ce qu'on éprouve, il faut s'en libérer à* tel *prix* que *ce puisse être*. Il auroit du dire, *à quelque prix*, etc.

ARTICLE IV.

Observations sur le Verbe.

Accord du verbe et de son sujet.

Le verbe se met au même nombre et à la même personne que son sujet. Les noms substantifs faisant la fonction de sujet, désignent toujours la troisième personne: = je *vous* loue *de ce que* vous étudiez, *tandis que* vos compagnons se divertissent.

Le verbe, dont le relatif *qui* est le sujet, se met au même nombre et à la même personne, que le nom ou pronom, auquel le *qui* se rapporte. On dira donc: *c'est* moi qui ai *travaillé*. *C'est* vous qui avez *travaillé*. *Ce sont* eux qui ont *travaillé*. Ainsi il y a une faute dans ce vers:

C'est toi qui me *tue*:
Mais je pardonne à ta fureur.

Il auroit fallu, *qui me tues*.

Digitized by Google

Lorsque le verbe a pour sujet un nom collectif partitif, ou un adverbe de quantité, suivis d'un nom substantif pluriel, il doit être mis lui-même au pluriel: = *une* infinité *de braves officiers* périrent *dans cette affaire* : = peu *d'hommes* sont *véritablement sages* : = tant *de philosophes* se sont égarés. La raison de cette règle est que le nom collectif, ou l'adverbe de quantité, ne présente avec ce substantif pluriel, qu'une idée totale et indivisible. Ainsi il y a une faute dans cette phrase de *Voltaire* : *une foule d'écrivains occidentaux* a prétendu *que les Mahométans nioient la providence.* Il falloit dire, *ont prétendu.*

La plûpart, quoiqu'il ne soit suivi d'aucun nom, veut le verbe, et l'adjectif ou le participe qui le suit, au pluriel: = *la* plûpart prirent *la fuite* : = *la* plûpart furent condamnés *à l'exil* : = *la* plûpart sont aveugles *sur leurs défauts.*

Règle concernant le verbe qui a plusieurs sujets.

Si le verbe a plusieurs sujets de différentes personnes, on le fait accorder avec la plus noble, et on le met au pluriel. La première personne est plus noble que les autres, et la seconde est plus noble que la troisième : = vous, *mon* frère *et* moi devons *terminer cette affaire.*

Il ne faut pas changer de personnes dans une même phrase. Ce ne seroit pas parler exactement, que de dire : on censure, *dans les autres, les défauts que* nous avons *nous-mêmes* : dites, *qu'on* a *soi-même*; ou bien, nous censurons *dans les autres*

Digitized by Google

les défauts que nous avons *nous-mêmes.*

Le verbe qui a pour sujets plusieurs noms singuliers, qui ne sont pas liés par une conjonction, peut se mettre au singulier : = *la prospérité, la fortune, le mauvais exemple* n'a pu *le gâter.* Mais si ces noms sont liés par une conjonction, on met le verbe au pluriel : = *une entreprise mal concertée, une dépense excessive, et la perte d'un procès* ont ruiné *votre ami.*

Cette règle souffre quelques exceptions. Les voici: Exceptions à cette règle.

1.° Quand ces substantifs sujets sont liés par la conjonction *ou*, le verbe se met au singulier : = *la raison ou la nécessité lui* a fait *prendre son parti.* Mais si ces sujets sont des pronoms personnels, le verbe, suivant l'Académie, doit suivre la règle générale : = *vous ou moi* irons *à la campagne.*

2.° Plusieurs substantifs liés par la conjonction *ni* répétée, veulent le verbe au singulier, si un seul de ces substantifs fait ou reçoit l'action ; au pluriel, si tous ces substantifs la font ou la reçoivent en même-temps : = *ni Philinte ni Timante ne* remportera *le prix.* Ici l'action tombe sur un seul homme, parce qu'il ne doit y en avoir qu'un qui sera couronné. Mais dans ce vers de *la Fontaine* :

Ni l'or ni la grandeur ne nous *rendent* heureux.

l'action est attribuée aux deux substantifs, parce que chacun d'eux, pris en particulier, ne peut nous rendre heureux.

Digitized by Google

3.° On peut dire, suivant l'Académie : *l'un et l'autre* est bon ; *l'un et l'autre* sont bons : *ni l'un ni l'autre* n'est bon ; *ni l'un ni l'autre ne* sont bons. Mais si l'on place ces mots après le verbe, celui-ci doit toujours être mis au pluriel : = ils vouloient *l'un et l'autre se trouver ici ; mais* ils *ne s'y* sont trouvés *ni l'un ni l'autre.*

4.° S'il y a plusieurs substantifs sujets liés par la conjonction *mais*, et dont le dernier soit au singulier, on met alors le verbe au singulier : = *non-seulement ses titres, ses honneurs, ses dignités, mais encore sa fortune* s'évanouit.

Tout et *rien*, placés après plusieurs substantifs, même pluriels, veulent le verbe au singulier : = *les meubles les plus précieux, les livres les plus rares, les plus beaux chef-d'œuvres des arts, tout* fut *la proie du vainqueur* : = *les pleurs des enfans, les supplications des vieillards, les gémissemens des femmes, rien ne* put *arrêter sa barbare fureur.* Dans ces exemples, le verbe est sous-entendu après chaque substantif.

Régimes des différentes especes de verbes.

Tous les verbes actifs ont un régime simple ; et la plûpart ont de plus un régime composé. = *Consacrons notre* temps à l'étude : = *votre maître* vous *dispense* de ce travail : = *je* vous *donnerai* un livre.

Le verbe passif a un régime composé, marqué par la préposition *de* ou *par*. Il faut employer *de*, quand le verbe exprime une action de l'âme : = *l'honnête homme est* estimé de ceux *mêmes qui ne le sont*

Digitized by Google

pas. Il faut employer *par*, quand il exprime une action du corps, ou une action, à laquelle le corps et l'âme ont part : = les anciens monumens ont été détruits par *les barbares du nord :* = ce peuple est gouverné par *un bon roi.*

Les verbes neutres n'ont jamais de régime simple. Il y en a qui en ont un composé : = *il ne faut ni* médire de son prochain, *ni* nuire à qui *que ce soit.* Il y en a d'autres qui n'en ont pas du tout ; comme *exister, souper, dormir*, etc.

Il y a des verbes réciproques qui ont un régime simple ; et alors le pronom, avec lequel ils se conjuguent, est en régime composé : = *cette femme, dans l'excès de sa douleur,* se *déchiroit le visage :* = *ne cherchez pas à* vous *rendre la vie amère.* Il y en a d'autres qui ont un régime composé ; et alors le pronom, avec lequel ils se conjuguent, est en régime simple : = *c'est un devoir de s'abstenir des plaisirs défendus ; c'est une vertu de* se *priver des plaisirs permis.*

Aucun verbe, de quelque espéce qu'il soit, ne peut avoir deux régimes, soit simples, soit composés. Ainsi il y a une faute dans ce vers de *Racine* :

Ne *vous* informez point *ce* que je deviendrai,

parce que *vous*, et *ce*, qui signifie *la chose*, sont en régime simple du verbe *informer.* Il auroit fallu dire : *ne vous informez point de ce que je deviendrai.*

Digitized by Google

Suivant la même régle, *Boileau* ne s'est point exprimé correctement en disant:

C'est *à vous*, mon esprit, *à qui* je veux parler.

parce que *à vous* et *à qui* sont en régime composé du verbe *parler*. Il auroit fallu; *c'est à vous, mon esprit, que je veux parler*, ou, *c'est vous, mon esprit, à qui je veux parler*.

L'abbé de *Condillac* se trompe donc, lorsqu'il dit: « Il y a des occasions où *que* » se met pour *à qui*; *c'est à vous que je parle*: » et d'autres où il s'emploie pour *dont*; » *c'est de lui que je parle* ». Dans ces deux exemples, *que* est seulement conjonction.

Verbes qui ont différens régimes.

Il y a des verbes qui ont différens régimes, ou qui veulent être suivis de l'une des deux prépositions *à* et *de*, selon leur signification, et la manière dont ils sont employés. En voici quelques-uns:

Aider, signifiant *secourir*, *assister*, est actif, suivant l'Académie, et veut, par conséquent, un régime simple: = *il faut aider* les pauvres *dans leur nécessité*. Lorsqu'il signifie, *secourir un homme trop chargé*, il est neutre, et veut un régime composé, qui prend *à*: = *aidez un peu* à ce *pauvre* homme. Il en est de même, lorsqu'il signifie, *contribuer à faire réussir quelque chose*: = *il a aidé* au succès *de cette affaire*. Ce verbe est aussi réciproque; et il prend alors *de*: = *il s'est aidé* de *tout* son crédit.

Digitized by Google

Commander, signifiant, *ordonner, enjoindre, donner charge de faire quelque chose*, a deux régimes; l'un simple, qui est celui de la chose; l'autre composé, qui est celui de la personne: = *l'église commande* aux fidèles l'observation *des fêtes*. Dans toute autre signification, ce verbe n'a qu'un régime. Ce régime est simple, lorsque *commander* signifie, en matière de guerre, *conduire, faire marcher des troupes*: = *ce général a commandé* une armée *de cent mille hommes*. Ce régime est composé, lorsque *commander* signifie, *avoir droit et puissance, avoir autorité, empire sur quelqu'un*; et en ce sens, ce verbe est neutre: = *le souverain commande* à ses sujets; *le père* à ses enfans; *le maître* à ses domestiques; *le capitaine* à ses soldats.

Croître, suivant l'Académie, est un verbe neutre, qui prend tantôt *en*, tantôt *à*: = *croître* en sagesse: *croître* à *certaine* hauteur. On ne peut donc pas le faire actif, en lui donnant un régime simple. Il y a donc une faute dans ces vers de *Racine*:

Tu verras que les Dieux n'ont dicté cet oracle,
Que pour *croître*, à la fois, sa *gloire* et mon *tourment*.

Désespérer, signifiant *perdre l'espérance, cesser d'espérer*, est neutre, et a un régime composé avec *de*: = *il ne faut pas désespérer* de l'état. Lorsqu'il signifie, *tourmenter, affliger au dernier point*, il est actif: = *ne désespérez pas* cet homme.

On peut dire, *desirer de faire quelque*

Digitized by Google

chose, et, *desirer faire quelque chose.* Mais, suivant l'Académie, l'usage le plus ordinaire est de mettre *de* avant l'infinitif qui suit le verbe *desirer.*

Echapper, signifiant *se sauver des mains de quelqu'un, d'une prison, de quelque péril*, est neutre ou réciproque, et veut un régime composé avec la préposition *de* : = *il a échappé, il s'est échappé* des mains *des sergens. Echapper*, signifiant *n'être pas saisi, n'être pas apperçu*, est neutre, et veut un régime composé avec la préposition *à* : = *il a échappé, il est échappé* à la poursuite *de son ennemi.* Le sens différent de ces deux prépositions, dit l'Académie, se fera sentir dans un exemple : = *l'un des coupables a échappé* au prévôt; *et l'autre s'est échappé* de prison.

Eclairer, signifiant *faire des éclairs*, est impersonnel : — *il* a éclairé *toute la nuit.* Lorsqu'il signifie, *répandre de la clarté*, il est actif, et par conséquent a un régime simple : = *le soleil éclaire* la terre. Mais lorsqu'il signifie, *apporter de la lumière à quelqu'un, pour lui faire voir clair*, il est neutre, et veut un régime composé avec la préposition *à.* Ainsi ce seroit une faute de dire : *éclairez monsieur.* Il faut dire : *éclairez à monsieur.*

Elever, a un régime simple et un régime composé. Mais ce dernier veut toujours *à*, lorsque le substantif est précédé de l'article, ou d'un mot équivalent. On dit, *élever* en dignité, parce qu'il n'y a pas d'article avant ce nom. Mais il faut dire, *élever*

Digitized by Google

à une dignité, parce qu'il y a un mot équivalent à l'article. L'Académie, dans sa *critique* de la tragédie *du Cid*, a relevé cette faute que *Corneille* a faite en disant :

Enfin vous l'emportez; et la faveur du Roi
Vous *élève en un rang* qui n'étoit dû qu'à moi.

Il auroit fallu, *à un rang*.

Être d'humeur à, se dit, suivant la même Académie, d'une disposition habituelle : = *il n'est pas* d'humeur à *se laisser gourmander. Etre en humeur de*, se dit de la disposition actuelle : = *il est* en humeur de *faire tout ce qu'on veut.*

Insulter, signifiant *maltraiter quelqu'un de fait ou de parole*, est actif. Mais lorsqu'il signifie, *prendre avantage de l'état d'un homme pour lui faire quelque offense*, il est neutre, et veut un régime composé avec la préposition *à*. Ainsi l'on dira : *n'insultez point* cet homme; et *n'insultez pas* à la misère *de cet homme.*

Il ne faut pas mettre *que* entre le verbe *ne pas laisser*, et la préposition *de* placée avant l'infinitif qui le suit. L'Académie dit : *il est pauvre; mais il ne laisse* pas d'*être honnête homme;* et non, *il* ne laisse pas que d'*être honnête homme.*

Pardonner, a un régime simple, qui est celui de la chose, et un régime composé avec la préposition *à*, qui est celui de la personne. Ainsi l'on dit, *pardonner* une faute à quelqu'un. Mais on ne peut pas dire, *pardonner* quelqu'un. Il faut

Digitized by Google

dire, *pardonner* à quelqu'un; et en ce sens ce verbe est neutre : = *le roi* lui *a pardonné et l'a remis en grâce.*

Satisfaire, signifiant *contenter*, a un régime simple : = *cet enfant satisfait* son père *et* sa mère : = *il a satisfait tous* ses créanciers. *Satisfaire*, signifiant *faire ce que l'on doit à l'égard de quelque chose*, est neutre, et a un régime composé qui prend *à* : = *il a satisfait* à son devoir, à ses engagemens.

Suppléer, est actif, suivant l'Académie, lorsqu'il signifie *ajouter ce qui manque, fournir ce qu'il faut de surplus* : = *ce sac doit être de mille francs : vous suppléerez ce qu'il y aura de moins; vous suppléerez* le reste. Mais *suppléer*, signifiant *réparer le manquement, le défaut de quelque chose*, est neutre, et a un régime composé qui prend *à* : = *son mérite supplée* au défaut *de sa naissance.*

Répétition d'un nom en régime après deux verbes.

Quand deux verbes, qui ont de leur nature différens régimes, sont suivis d'un nom, il faut que le nom en régime soit mis après chacun de ces deux verbes, et par conséquent, qu'il soit répété ou par lui-même ou par un pronom. On ne peut donc pas dire : *les vaisseaux qui* entrent *et* sortent de ce bras *de mer, s'arrêtent souvent dans un petit port, qui n'en est pas éloigné* : = *le souverain créateur* préside *et* règle, *avec une sagesse infinie*, le mouvement *des astres.* Dites : *les vaisseaux qui* entrent dans ce bras *de mer, et qui* en sortent, *s'arrêtent souvent dans un petit*

Digitized by Google

port, qui n'en est pas éloigné : = *le souverain créateur* préside au mouvement *des astres, et* le régle *avec une sagesse infinie.*

Il en est de même, lorsque deux verbes sont suivis d'un autre verbe, qui doit être employé dans différens temps ou dans différens modes : il faut alors répéter ce troisième verbe. Ainsi au-lieu de dire : *je* desire *et j'*espère *que nous* serons vainqueurs ; on doit dire : *je* desire *que nous* soyons *vainqueurs, et j'*espère *que nous le* serons.

Cette régle a lieu pour toute espèce de mots régissans, soit participes, soit adjectifs, soit prépositions, etc. Chacun d'eux assujettit à son régime le même nom. Ne dites donc pas : *les rois sont* soumis *et* dépendans de Dieu : *votre ami paroît* digne *et bien* propre à remplir *la place qu'il occupe* : = *nous devons toujours nous conduire* suivant *et* conformément aux principes *de l'honneur.* Il faut dire : *les rois sont* soumis à Dieu, *et* en *sont* dépendans : = *votre ami paroît* digne de la place *qu'il occupe, et bien* propre à la remplir : = *nous devons toujours nous conduire* suivant l'honneur, *et* conformément à ses principes. Il y a donc une faute dans cette phrase : *ce seigneur avoit toutes les qualités aimables qui sont quelquefois* attachées, *et devroient toujours être* inséparables de la haute noblesse. Il falloit dire : *ce seigneur avoit toutes les qualités aimables, qui sont quelquefois* attachées à la haute noblesse, *et qui devroient toujours* en *être* inséparables.

Digitized by Google

Répétition du verbe.

Le verbe doit être répété dans une phrase qui a deux parties, dont l'une est affirmative, et l'autre négative. Ainsi, au lieu de dire; attendons *tout de Dieu, et* rien *de nous-mêmes*; dites plutôt : attendons *tout de Dieu, et* n'attendons rien *de nous-mêmes*. Il est assez important d'observer cette régle, parce que le défaut de répétition du verbe rend souvent le sens d'une phrase, louche et obscur; comme on le voit dans ce vers de la tragédie *du Cid*.

L'amour n'est qu'un plaisir, et l'honneur un devoir.

Le sens, en effet, que présente cette phrase ainsi construite, est celui-ci : *l'amour n'est qu'un plaisir, et l'honneur n'est qu'un devoir*. Or ce n'est certainement pas celui du poëte, qui vouloit dire :

L'amour n'est qu'un plaisir; l'honneur est un devoir.

Et c'est ainsi qu'il auroit dû s'exprimer.

Si je me permets ici de relever deux fautes, qui, dans une même phrase, sont échappées à un de nos grammairiens les plus estimés, c'est dans la seule vue de faire sentir aux jeunes-gens la grande attention qu'ils doivent joindre à la connoissance des régles, pour écrire correctement. L'abbé *Girard* a dit : *ce n'est pas les plus honnêtes* gens *de la cour qu'il faut choisir pour soutiens de sa fortune*; mais ceux *qui ont le plus de crédit auprès du*

Digitized by Google

Prince. Suivant la régle que j'ai exposée ailleurs, il auroit dû, dans le premier membre de la phrase, mettre le verbe *être* au pluriel, et, suivant la régle dont il s'agit ici, le répéter dans le second, en disant : *ce ne* sont *pas les plus honnêtes gens de la cour qu'il faut choisir pour soutiens de sa fortune : mais ce* sont ceux *qui ont le plus de crédit auprès du Prince.*

Il faut encore répéter le verbe, quand il est actif, dans le premier membre de la phrase, et que dans le second il doit être employé avec le verbe *être.* On dira, par exemple; *les loix qu'on n'a pas su maintenir, et qui devoient* être maintenues; au lieu de dire simplement, *et qui devoient* l'être. C'est une faute qu'on remarque assez souvent dans les écrivains de nos jours. N'imitez donc pas celui qui a dit : *l'église fut rebâtie, et* l'on plaça *l'autel comme il devoit* l'être. Il auroit dû dire, *comme il devoit être placé*, ou prendre ce tour, *et l'autel fut placé comme il devoit l'être.*

Le verbe *avoir*, employé d'abord seul comme verbe actif, doit être répété avant un participe qui se trouve dans la même phrase. Celle-ci ne seroit pas correcte : *cet homme* avoit *plus de talens naturels, et* acquis *plus de connoissances.* Il faudroit dire : *et* avoit acquis *plus de connoissances.*

Le verbe *faire* peut être mis à la place d'un verbe qu'on ne veut point répéter. Mais il doit être alors employé absolument, c'est-à-dire, qu'il ne doit point avoir de nom ni de pronom en régime. Ainsi il y

Digitized by Google

a une faute dans cette phrase : *les gouverneurs de province, devenus héréditaires, méconnurent les ordres du nouveau souverain, comme ils avoient déjà* fait ceux *de ses prédécesseurs.* L'auteur auroit dû répéter le verbe, et dire, *comme ils avoient déjà* méconnu ceux *de ses prédécesseurs.*

I.

Remarques sur le Participe.

La régle du participe n'est ni aussi embarrassante ni aussi difficile qu'on pourroit se l'imaginer. On n'a besoin, pour la bien saisir sous tous ses rapports, que d'une attention un peu suivie, mais en se rappelant toujours ce que c'est que le régime *simple*, c'est-à-dire, celui qui n'est pas précédé d'une préposition exprimée ni sous-entendue; et ce que c'est que le régime *composé*, c'est-à-dire, celui qui est précédé d'une préposition exprimée ou sous-entendue. Les deux premiers rapports, sous lesquels je considère cette régle, sont ceux-ci.

Régle du participe, considérée sous ses deux premiers rapports.

1.° Le participe est indéclinable, c'est-à-dire, ne prend jamais ni genre ni nombre, dans les verbes actifs suivis de leur régime simple, ni dans les verbes neutres qui se conjuguent avec l'auxiliaire *avoir.*

Verbes actifs : = *une grêle affreuse* a dévasté *nos* campagnes : = *les brillans exploits d'un homme de guerre* ont illustré *une* famille *obscure* : = *nous* avons entendu *les* cris *effrayans des séditieux, et nous*

Digitized by Google

avons bravé *la* fureur *de ces monstres sanguinaires.*

Verbes neutres : = *dans cette douce espérance, tous les* cœurs avoient tressailli *de joie ; et cette* joie avoit éclaté *sur tous les visages. Mais au seul récit de ces nouveaux attentats,* nous avons *tous* frémi, frissonné *d'horreur ; et nos* femmes auroient *même* tremblé *pour leur propre vie, si* nous avions tardé *à voler à leur secours.*

2.° Le participe prend toujours le genre et le nombre de son sujet dans les verbes passifs ; dans les verbes neutres, qui se conjuguent avec l'auxiliaire *être,* et dans les verbes réciproques, qui n'ayant point de régime simple, ne pourroient jamais se construire avec l'auxiliaire *avoir.*

Verbes passifs : = *quand le vrai* mérite *seul* est récompensé *par le souverain, la* vertu est *toujours* honorée *par les grands, les* principes *des bonnes mœurs* sont respectés *par ceux qui les approchent ; toutes les* loix sont *constamment* observées *par le peuple.*

Verbes neutres : = *cette grande* armée étoit *déjà* partie, *lorsque les deux derniers* régimens sont arrivés : = *si* nous étions sortis *plus tard,* nous serions *infailliblement* tombés *dans ce précipice.*

Verbes réciproques : = *bien des* gens *se* sont repentis *d'avoir perdu le temps de leur jeunesse* : = nous *nous* sommes lamentés *inutilement* : = *cet* homme *s'est* moqué, *cette* femme *s'est* moquée *mal-à-propos*

Digitized by Google

de ce malheureux ; = *vos* frères *se* sont tus, *vos* sœurs *se* sont tues *sur ce sujet.* On voit que ce second pronom, avec lequel se conjuguent ces verbes réciproques, n'est pas en régime simple, puisqu'on ne pourroit pas les changer en actifs, en disant : *bien des gens ont repenti eux*, etc. ; *nous avons lamenté nous*, etc. ; *cet homme a moqué lui*, *cette femme a moqué elle*, etc. ; *vos frères ont tu eux*, *vos sœurs ont tu elles*, etc. Voilà pourquoi l'usage les mettant ici, en quelque façon, dans la classe des verbes passifs, veut que leur participe s'accorde avec le sujet.

Au reste, il y a quelques verbes de cette espéce, mais en très-petit nombre, dont le participe est indéclinable, n'ayant ni féminin ni pluriel. Ceux qui, dans ce moment, se présentent à ma mémoire, sont les participes *ri* et *plu*. Ainsi l'on doit dire : *il s'est* ri, *ils se sont* ri, *elle s'est* ri, *elles se sont* ri *de ce bon homme* : *il s'est* plu, *ils se sont* plu, *elle s'est* plu, *elles se sont* plu *à la campagne.* A cette occasion, je dirai aussi que les participes *été* et *pu* n'ont ni féminin ni pluriel.

Ces deux points, assez clairs par eux-mêmes, n'ont, sans doute, pas besoin d'une plus longue explication. Je vais exposer et éclaircir le troisième, en suivant les traces de nos écrivains qui ont le mieux approfondi la science grammaticale, et parmi lesquels je me borne à nommer *Duclos* et l'Abbé d'*Olivet.* Voici le vrai

Digitized by Google

sens du principe fixe qu'ils ont établi.

Dans les verbes actifs, et dans les verbes réciproques, le participe, précédé de son régime simple, en prend toujours le genre et le nombre. Il faut donc, pour que le participe soit déclinable, la réunion de ces trois circonstances : 1.° qu'un nom ou un pronom le précède : 2.° que ce nom ou ce pronom soit régi par ce participe, joint à son auxiliaire *avoir* ou *être* : 3.° que ce nom ou ce pronom soit en régime simple. Voici d'abord des exemples pour les verbes actifs.

Règle du participe, considérée sous son troisième rapport.

Quel livre avez-vous lu ? = *quelle beauté avez-vous* remarquée ? = *quels ouvrages avez-vous* composés ? = *quelles contrées avez-vous* parcourues ? Ces noms substantifs *livre*, *beauté*, *ouvrages*, *contrées*, sont en régime simple : ils sont régis par l'auxiliaire et les participes qu'ils précèdent, *lu*, *remarquée*, *composés*, *parcourues*. Donc ces participes doivent prendre le genre et le nombre de ces noms.

La valeur que vous avez montrée, *dans ce combat sanglant*, *nous a* remplis *de la plus grande estime pour vous*. = *Voilà des fleurs que j'ai* cultivées *moi-même* : *je les ai* cueillies *au lever de l'aurore*. Dans la première phrase, je dis *montrée*, parce que le pronom relatif *que*, en régime simple, et régi par le participe qu'il précède, est au féminin et au singulier, à cause de son antécédent *valeur*. Je dis *remplis*, parce que le pronom *nous*, en régime simple, et qui précède ce participe,

Exemples pour les verbes actifs.

Digitized by Google

par lequel il est régi, est au masculin et au pluriel. Dites-en autant, pour la seconde phrase, des participes *cultivées* et *cueillies*.

Cette régle doit être également observée, quand le participe, précédé de son régime simple, est immédiatement suivi ou d'un substantif, ou d'un adjectif, ou d'un autre participe. Il faudra donc dire : *je connois les deux braves officiers que le roi a* nommés colonels : = votre *mère, que j'avois* vue malade, *je l'ai* trouvée guérie. *Racine* a dit, en parlant de l'épée d'Hippolite.

Je l'ai *rendue horrible* à ses yeux inhumains.

Et dans un autre endroit :

La Grèce, en ma faveur, est trop inquiétée :
De soins plus importans je l'ai *crue agitée*.

Voltaire ne s'est donc pas exprimé correctement, lorsqu'il a dit : *je ne défends point ces rimes, parce que je les ai employées : mais je ne m'en suis servi, que parce que je les ai* cru bonnes. Il devoit dire, *crues*. Le même auteur a fait aussi une faute, en disant : *tant d'ouvrages que j'ai* vu applaudis *au théâtre et méprisés à la lecture, me font craindre pour le mien le même sort*. Il auroit dû dire, *vus*.

Le participe s'accorde encore avec son régime simple qui le précéde, quoique le sujet soit mis après le verbe : c'est aujourd'hui le sentiment de tous les bons grammairiens. On dira donc : *je ne suis pas surpris de la justice que vous ont* rendue

Digitized by Google

vos juges. = *Vous savez les peines que m'a* données *cette affaire.*

J'ajoute que cette dernière régle a été, dans tous les temps, observée par nos meilleurs écrivains. *Malherbe*, qui a été presque le créateur de notre langue, dit dans sa traduction de *Tite Live*: *la Légion qu'avoit* eue *ce général romain*, etc. *Boileau*, dans ses réflexions sur *Longin*: *La langue qu'ont* écrite *Cicéron et Virgile*, etc. *Racine*, dans sa tragédie de *Britannicus* :

Ces yeux que n'ont *émus* ni soupirs ni terreur.

à l'égard du pronom relatif *en*, il suppose toujours la préposition *de*, puisqu'il est pour *de lui*, *d'elle*, *d'eux*, *d'elles*, *de cela*. Par conséquent il n'est jamais régime simple; et par cette raison, il n'influe point sur le participe. = De *trois histoires qu'il a écrites*, *il en a* publié *deux*, et non pas *publiées*. *Voltaire*, parlant de sa tragédie de *Mariamne*, dit : *je sens avec déplaisir toutes les fautes qui sont dans la contexture de ma pièce*, *aussi bien que dans la diction*. *J'en aurois* corrigé *quelques-unes*, *si j'avois pu retarder cette édition*. *Mais j'en aurois encore* laissé *beaucoup*. Il n'a point dit, *corrigées*, *laissées*.

Les exceptions qu'on a voulu faire au sujet du participe, suivi d'un verbe à l'infinitif, sont, suivant *Duclos*, de pures chimères. En effet, la régle établie est invariable, toutes les fois que le régime simple qui précéde, est régi par l'auxi-

Digitized by Google

liaire joint au participe : peu importe que ce participe soit suivi d'un verbe à l'infinitif, ou qu'il ne le soit pas. *Racine* a dit, en parlant de Junie :

Cette nuit je l'ai *vue* arriver en ces lieux.

vue, parce que le pronom *la* est régi par ce participe et l'auxiliaire, puisqu'on peut dire : *j'ai vu elle arriver* ou *qui arrivoit.* Mais je dirai : *la maison que j'ai* vu *bâtir, menace ruine* : *vu*, parce que le pronom *que* est régi par l'infinitif *bâtir*, puisqu'on peut fort bien dire : *j'ai vu bâtir la maison ;* au lieu qu'on ne pourroit pas dire : *j'ai vu la maison bâtir.*

Ainsi, on diroit, par exemple, d'une femme qui auroit été battue : *on l'a* laissé *battre : laissé*, parce que le pronom *la*, qui précéde ce participe, est le régime du verbe *battre*, puisque c'est comme si l'on disoit : *on a laissé battre elle.* Mais on diroit d'une femme qui auroit battu son enfant : *on l'a* laissée *battre son enfant : laissée*, parce que *la*, qui précéde ce participe, en est le régime, puisque c'est comme si l'on disoit : *on a laissé elle battre*, ou *qui battoit son enfant.*

Dans cet exemple, cité par *Duclos* : *avez-vous entendu chanter la nouvelle actrice?* il faut répondre : *je l'ai* entendue *chanter ;* c'est-à-dire, *j'ai entendu elle chanter*, ou, *qui chantoit* : = *avez-vous entendu chanter la nouvelle ariette ?* il faut répondre : *je l'ai* entendu *chanter*, parce qu'on ne pourroit pas dire : *j'ai entendu la nouvelle ariette*

Digitized by Google

chanter : il faudroit dire : *j'ai entendu chanter la nouvelle ariette.* On dira donc d'une dame qui peignoit : *je l'ai* vue *peindre ;* c'est-à-dire, *j'ai vu elle peindre,* ou, *qui peignoit* ; et d'une dame qu'on peignoit : *je l'ai* vu *peindre ;* c'est-à-dire, *j'ai vu peindre elle.*

Il faudra également dire d'une femme : *on l'a* laissée *tomber, mourir,* parce que le pronom *la* est le régime de *laissée,* ne pouvant être celui des infinitifs *tomber, mourir,* qui sont des verbes neutres ; c'est-à-dire, *on a laissé elle tomber, mourir.* Mais on dira : *on l'a* fait *tomber, mourir,* et non pas *faite,* parce qu'on ne pourroit pas dire : *on a fait elle tomber, mourir* : il faudroit dire : *on a fait tomber, mourir elle.* Le pronom *la* est régi par les deux verbes *fait* et *mourir,* qui étant ici deux mots inséparables, présentent une seule idée à l'esprit (j'en dirai la raison un peu plus bas). C'est ce qui a lieu dans tous les cas, où le participe de *faire* est suivi d'un infinitif ; comme *la maison que j'ai* fait *bâtir ; les terres que j'ai* fait *labourer ; les soldats qu'on a* fait *marcher.*

Il arrive quelquefois que l'infinitif qui régit le pronom qui précède, est sous-entendu ; et alors le participe ne prend ni genre ni nombre : = *il a obtenu toutes les grâces qu'il a* voulu : = *il s'est donné tous les soins qu'il a* dû : = *il a employé tous les moyens qu'il a* pu. Les verbes *obtenir, donner, employer,* sont sous-entendus

Digitized by Google

après les participes *vou'u*, *dû*, *pu*; et c'est à ces verbes que le pronom en régime doit se rapporter.

Il faut observer encore qu'il y a quelques participes, entr'autres ceux des verbes *plaindre*, *craindre*, *fuir*, qu'il est bon d'éviter au féminin : = *la personne que j'ai* plainte : *la maladie que j'ai* crainte : *l'occasion que j'ai* fuie. Ces participes sont très-conformes à la régle. Mais ils sont si durs à l'oreille, qu'ils ne sont presque pas usités. On fera bien d'y substituer d'autres expressions.

Cette régle, concernant les participes des verbes actifs, ne souffre point d'exceptions, ou en souffre tout au plus une seule. C'est quand le participe et l'auxiliaire forment un verbe impersonnel. Alors le participe ne prend ni genre ni nombre : = *les chaleurs excessives qu'il a* fait, et non pas *faites* : = *la grande inondation qu'il y a* eu, et non pas *eue*.

Exemples pour les verbes réciproques.

Quant aux verbes réciproques, la régle est, comme je l'ai déjà dit, la même que dans les verbes actifs. Quelques exemples suffiront pour la confirmer.

Quel chemin nous sommes-nous frayé ? = *quelle tâche vous êtes-vous* prescrite ? = *quelle réputation se sont-ils* acquise ? = *quels biens se sont-elles* appropriés ? Changeons un peu le sens de ces phrases, en leur donnant un autre tour. = *Le chemin que nous nous sommes* frayé, *se raccommode*. = *La tâche que vous vous êtes* prescrite, *est pénible*. = *Leur réputation*

Digitized by Google

est bien fondée : ils se la sont acquise *par leur mérite.* = *Elles possèdent de grands biens : mais elles se les sont* appropriés *injustement.* Dans tous ces exemples, les participes *frayé, prescrite, acquise, appropriés*, s'accordent avec les substantifs *chemin, tâche, réputation, biens*, et les pronoms relatifs *que, la, les*, qui précèdent ces participes, et qui en sont les régimes simples.

Nous nous *sommes* réunis *à propos* : = *avant que ce procès soit jugé, vous* vous *serez l'un et l'autre* déterminés *à le finir* : = *doutez-vous que cette femme ne* se *soit* réduite, *par ses folles dépenses, à une extrême misère ?* = *on n'auroit pas cru que ces troupes* se *seroient si bien* défendues. Je dis *réunis, déterminés, réduite, défendues*, parce que les pronoms, *nous, vous, se*, sont les régimes simples de ces participes qu'ils précèdent. C'est comme si l'on disoit : *nous avons réuni* nous ; *vous aurez déterminé* vous ; *cette femme ait réduit* elle ; *ces troupes auroient défendu* elles.

Il n'en est pas de même dans les exemples suivans : = *nous ne* nous *sommes pas* dissimulé *que le succès de cette affaire est douteux.* = *Vous* vous *êtes tous les deux* imaginé ; *vos femmes* se *sont* figuré *que la chose pourroit arriver autrement.* Je dis *dissimulé, imaginé, figuré*, parce que les pronoms *nous, vous, se*, qui précèdent ces participes, n'en sont que les régimes composés. C'est comme si l'on disoit : *nous*

Digitized by Google

n'avons pas dissimulé à nous ; *vous avez tous les deux imaginé* à vous, ou, dans vous; *vos femmes ont figuré* à elles, ou, dans elles.

On dira donc : *nous* nous *sommes* proposés *pour exécuter cette entreprise*, c'est-à-dire, *nous avons proposé* nous (comme étant capables de l'exécuter) ; et, *nous* nous *sommes* proposé *d'exécuter cette entreprise*, c'est-à-dire, *nous avons proposé* à nous (comme ayant le dessein de l'exécuter). *Lucrèce s'est* tuée, c'est-à-dire *a tué* elle ; et *Lucrèce s'est* donné *la mort*, c'est-à-dire, *a donné la mort* à elle. *Cette femme* se *sera* mise *à la tête des cabaleurs ;* c'est-à-dire, *aura mis* elle; et, *cette femme* se *sera* mis *des chimères dans l'esprit*, c'est-à-dire *aura mis* à elle.

Quand le participe de ces verbes réciproques est immédiatement suivi ou d'un substantif, ou d'un adjectif, ou d'un autre participe, il s'accorde aussi, comme dans les verbes actifs, avec le régime simple qui le précède. En voici un exemple, qui réunissant ces trois espéces de mots, suffira pour l'explication de cette régle. = *Ces femmes se sont* déclarées *les* maîtresses *de la maison : elles se sont ensuite* reconnues coupables, *et se sont* vues contraintes *à faire cet aveu.*

Peu importe que le sujet soit mis après le verbe. La régle est encore ici la même que dans les verbes actifs; et le participe doit prendre le genre et le nombre du régime

Digitized by Google

simple, dont il est précédé. Ainsi de même qu'il faut dire : *les loix que les* romains *s'étoient* prescrites, *étoient fort sages* : *les pénitences que de pieux* solitaires *se sont* imposées, *sont très-austères* : *la gloire que nos* soldats *se seroient* acquise, *auroit été au-dessus de tous les éloges* ; on doit dire aussi : *les loix que s'étoient* prescrites *les* romains, *étoient fort sages* : *les pénitences que se sont* imposées *de pieux* solitaires, *sont très-austeres* : *la gloire que se seroient* acquise *nos* soldats, *auroit été au-dessus de tous les éloges.*

Enfin, quand le participe d'un verbe réciproque est suivi d'un infinitif, il faut voir, comme dans les verbes actifs, si le régime simple qui précéde, dépend du participe, ou du verbe qui est à l'infinitif. = *La science que nous nous sommes* proposé *d'étudier, est tres-utile.* = *Le fort que les ennemis se sont* obstinés *à assiéger, étoit imprenable.* Je dis *proposé*, et non *proposée ; obstinés*, et non *obstiné*, parce que le pronom relatif *que*, est régi, non par ces participes, mais par les infinitifs *étudier* et *assiéger*, puisqu'on pourroit dire *nous nous sommes proposé d'étudier une science très-utile : les ennemis se sont obstinés à assiéger un fort imprenable.*

Dans ces exemples : *elle s'est* fait *peindre ; ils se sont* fait *peindre* ; Je dis *fait*, parce que le pronom *se* est régi par le verbe *peindre*, ou plutôt, comme je l'ai déjà remarqué, par le participe *fait* et l'infinitif *peindre*, qui sont ici deux mots inséparables.

Digitized by Google

C'est comme si l'on disoit : *elle a fait peindre elle : ils ont fait peindre eux.*

Mais on dira, *elle s'est* laissée *aller : elle s'est* laissée *tomber : elle s'est* laissée *mourir. Laissée*, parce que le pronom *se* est régi par ce participe, et non par les verbes *aller*, *tomber*, *mourir*, qui sont des verbes neutres ; c'est-à-dire, *elle a laissé elle aller*, *tomber*, *mourir*. Il faut dire au contraire, *elle s'est* laissé *séduire : elle s'est* laissé *mener : elle s'est* laissé *battre. Laissé*, parce que le pronom *se* est le régime, non pas de ce participe, mais des verbes *séduire*, *mener*, *battre*, qui sont des verbes actifs ; c'est-à-dire, *elle a laissé séduire*, *mener*, *battre elle.*

Tel est le principe simple et unique, mais fixe et invariable, qui répand la plus vive et la plus pure lumière sur cette question de notre grammaire, qu'on regardoit autrefois comme une des plus difficiles à éclaircir. *Duclos* dit qu'il exposa ce principe à l'Académie, et à quelques-uns de ceux qui auroient été faits pour en être ; qu'on lui fit toutes les objections qui pouvoient le vérifier, et que tous finirent par le lui avouer. Il est donc assez surprenant que *Wailly* ne l'ait point admis dans toutes ses applications ; et d'autant plus surprenant, qu'il n'a établi son opinion particulière que sur des raisons peu solides, qui peuvent même rendre la règle du participe, plus embarrassante et bien moins facile à retenir.

Observations sur une remarque de Wailly.

On a vu que je pense, après *Duclos*, l'abbé d'*Olivet*, et l'Académie, qu'il faut

Digitized by Google

dire d'une femme : *on l'a* laissée *tomber*, *mourir* : *elle s'est* laissée *aller*, *tomber*, *mourir*. *Wailly* pense, au contraire, qu'il faut dire au masculin, en parlant d'une dame : *on l'a* laissé *tomber*, *mourir* : *elle s'est* laissé *aller*, *tomber*, *mourir*. Pourquoi? Parce que, suivant lui, on dit toujours : *on a laissé tomber*, *mourir madame la présidente*, et qu'on ne diroit pas bien : *on a laissé* madame la présidente *tomber*, *mourir*.

Il est aisé de répondre d'abord qu'on dit toujours aussi : *on a vu arriver madame la présidente*, et que l'on ne diroit pas bien : *on a vu* madame la présidente *arriver*. Faudra-t-il donc dire au masculin, en parlant de cette dame : *on l'a* vu *arriver*? On seroit autorisé, d'après *Wailly*, à tirer cette conséquence. Elle seroit cependant très-fausse, suivant tous les grammairiens, et *Wailly* lui-même, qui dit que *Racine* n'a point dérogé à la régle, quand il a fait dire à Néron, en parlant de Junie :

Cette nuit je l'ai *vue* arriver en ces lieux.

J'ajoute qu'on s'exprimeroit très-correctement, en disant : *on a laissé* madame la présidente *tomber*, *mourir*; et que si l'on dit ordinairement : *on a laissé tomber*, *on a laissé mourir madame la présidente*; c'est parce que ces mots, ainsi arrangés, flattent bien plus agréablement l'oreille.

Mais *Wailly* prétend que le participe *laissé*, et l'infinitif dont il est suivi, sont des *mots inséparables*, qui ne présentent qu'une idée à l'esprit, et qu'ainsi ce par-

Digitized by Google

ticipe doit, dans toutes ces circonstances, être employé au masculin.

Ce principe et cette conséquence sont également inadmissibles. En effet, si le participe *laissé*, et l'infinitif qui le suit, sont réellement des mots *inséparables*, il est clair que, dans quelque ordre de construction que ce soit, on ne pourra jamais les séparer, en mettant le régime entre le participe et l'infinitif. Or nous voyons le contraire dans ces exemples : = *on prétendit que le duc, séduit par les conseils de ses favoris*, avoit laissé *ce malheureux* prince mourir *de faim dans sa prison.* = *Nous* avons laissé *tous ces* jeunes-gens courir *en liberté dans la campagne.* = *Ils* ont laissé *leur* mère *désolée*, succomber *à sa douleur.* Quel est le grammairien, même parmi les plus rigides, qui trouvera ces phrases incorrectes, quoique le régime y soit placé entre le participe et l'infinitif? Donc ce participe *laissé*, et l'infinitif qui le suit, ne sont pas des mots inséparables.

Au contraire, le participe *fait*, et l'infinitif dont il est suivi, le sont réellement, puisqu'ils ne peuvent jamais être séparés l'un de l'autre par le régime. Il seroit en effet absurde de dire, par exemple : *on* a fait *ces* personnes mourir, c'est-à-dire, *qui mouroient*, ou *qui étoient près de mourir*; tomber, c'est-à-dire, *qui tomboient*, ou *qui étoient sur-le-point de tomber*; courir, c'est-à-dire, *qui couroient*, ou, *qui vouloient courir*; passer, c'est-à-dire, *qui passoient*, ou *qui se sont présentées pour passer.*

Digitized by Google

La preuve complète de ce que je viens d'avancer, se trouve dans la propre signification des deux verbes *laisser* et *faire*, joints à un infinitif. Le verbe *laisser*, signifie *permettre, souffrir, ne pas empêcher une chose*; et le verbe *faire*, signifie *être la cause prochaine ou éloignée, mais toujours directe et positive d'une chose*: ce qui est évidemment bien différent. Voilà pourquoi, d'un côté, le participe *laissé*, pouvant toujours être séparé du verbe neutre auquel il est joint, régit lui-même le nom ou pronom en régime simple qui les précéde, et dont par conséquent il doit prendre le genre et le nombre. Voilà pourquoi, d'un autre côté, le verbe *faire* ne pouvant jamais être séparé du verbe dont il est suivi, de quelque espéce qu'il soit, ne présente avec cet infinitif qu'une idée à l'esprit. Ainsi le nom ou pronom qui les précéde, et qui est en régime simple, ne se rapporte pas uniquement au participe *fait*, et ne peut pas non plus se rappor er au verbe neutre qui le suit. Mais il se rapporte à tous les deux conjointement, parce que le participe ne faisant qu'un avec l'infinitif, communique à celui-ci la faculté d'avoir un régime. D'où il s'ensuit que ce participe n'étant pas seul régissant, ne peut point s'accorder avec le régime antécédent.

Au reste ce participe fait, est le seul de notre langue, qui, dans ces circonstances, ne prend jamais ni le genre ni le nombre.

Mais pour ne pas m'appesantir davan-

Digitized by Google

tage sur une question, qui, d'après le principe établi, et d'après la saine raison même, doit paroître très-oiseuse, je prierai le lecteur d'ouvrir le dictionnaire de l'Académie. Il y lira au mot *laisser* : « *on dit* » *qu'une fille* s'est laissée aller, *pour dire* » *qu'elle* s'est laissé séduire ». Voilà dans l'exemple, le participe *laissée* au féminin, parce qu'il prend le genre et le nombre du pronom *se* qui le précède, et qu'il régit; le verbe neutre *aller* ne pouvant le régir lui-même. Voilà dans l'explication de l'exemple, le participe *laissé* au masculin, parce que ce même pronom *se* n'est régi que par le verbe actif *séduire*. N'est-ce pas là une preuve bien claire, que l'Académie a pleinement adopté le principe de *Duclos* et de l'abbé d'*Olivet*.

Participe placé au commencement de la phrase.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot du participe mis au commencement d'une phrase. Il y est fort bien placé, 1°. lorsqu'il se rapporte à un nom ou à un pronom substantif, (*voyez ce que j'ai dit, pag.* 26), qui est en sujet. = Honoré *de la confiance du roi*, le *nouveau* ministre *ne tarde pas à justifier le choix du prince par ses talens.* = Pressés *de toutes parts*, accablés *par le nombre des ennemis*, nous *n'avons pu nous battre qu'en retraite.* 2.° Lorsqu'il se rapporte naturellement et sans équivoque à un nom ou à un pronom substantif, qui est en régime, soit simple, soit composé; comme dans ces vers de *Racine*, et dans la phrase suivante :

Digitized by Google

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez
Quels amis *me* plaindront quand vous m'abandonnez
Ou *lassés* ou *soumis*,
Ma funeste amitié pèse *à* tous mes *amis*.

toujours redoutée, *il ne lui manquoit* (à la France) *que d'être aimée*. Ce sont là des inversions élégantes, qui donnent de la grâce au discours Cette remarque a lieu pour l'adjectif et pour le substantif, placés au commencement d'une phrase.

Mais si le participe, ou l'adjectif, ou le substantif ne se rapportant point à un nom, se rapportent seulement au pronom adjectif, qui est joint à ce nom, alors la construction est vicieuse. C'est ce qu'on voit dans ces vers de *Voltaire* :

Vaincu, mais *plein* d'espoir, et *maître* de Paris,
Sa politique habile, au fond de sa retraite,
Aux ligueurs incertains, déguisoit sa défaite.

ici le participe *vaincu*, l'adjectif *plein*, et le substantif *maître*, ne se rapportent qu'au pronom adjectif *sa*, qui est mis pour *de lui*; et c'est ce qui rend la phrase incorrecte.

Suivant ce principe, il y a une faute dans ces beaux vers de *Racine* :

Indomptable *taureau*, *dragon* impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

On dira, sans-doute, qu'il ne faut pas juger les poëtes si sévèrement, et que la poésie a des licences qui l'affranchissent

Digitized by Google

des entraves de la prose. Que cela soit vrai, ou ne le soit pas, il ne sera pas moins certain que le grammairien doit toujours faire remarquer les fautes, même les plus légères, échappées à nos bons écrivains, de peur que l'autorité de ces hommes supérieurs ne jette quelque incertitude dans les règles. D'ailleurs, nos plus grands maîtres ont senti la nécessité de s'assujettir aux loix grammaticales, pour bien écrire en vers; et c'est aux poëtes mêmes, que *Boileau* s'adresse, lorsqu'il dit :

Sur tout qu'en vos écrits, la langue révérée,
Dans vos plus grands excès, vous soit toujours sacrée

Au reste, on verra dans l'article de *la clarté du style*, ce que je dois dire sur ce sujet.

II.

Remarques sur les Gérondifs.

Gérondifs, qui sont précédés de la préposition en : gérondifs qui ne le sont pas.

Les gérondifs ne sont point précédés de la préposition *en*, lorsqu'ils désignent simplement l'état du sujet qui agit, la cause et le fondement de l'action. = *Ce grand ministre donnoit une égale attention à toutes les affaires*, agissant, *tout-à-la-fois, avec la même vivacité dans les diverses parties de l'Europe.* = *Les courtisans* préférant *leur avantage particulier au bien général, ne donnent que des conseils intéressés.* Dans le premier exemple, le gérondif marque une espéce d'état du sujet, et dans le second, la cause de l'action.

Digitized by Google

Si ces gérondifs expriment une circonstance de l'action, une manière dont on la fait, ou un moyen de parvenir à une fin, ils doivent être précédés de la préposition *en*. = *Je lis* en *me* promenant. = *On dit souvent la vérité* en riant. = *On jouit de la paix du cœur*, en maîtrisant *ses passions*. Ici, le premier gérondif exprime une circonstance; le second, une manière; le troisième, un moyen.

Il est essentiel de saisir cette distinction, parce que la préposition *en*, employée ou supprimée avant un gérondif, change entièrement le sens d'une phrase. *Je vous ai vu*, en lisant *l'histoire de France*, ne signifie pas la même chose que, *je vous ai vu* lisant *l'histoire de France*. La première phrase signifie: *je vous ai vu, pendant que je lisois*, etc.; et la seconde, *je vous ai vu, lorsque vous lisiez*, etc.

On peut juger, par ce second exemple, que ces gérondifs qui ne sont pas précédés de *en*, se rapportent fort bien à un régime simple: ils peuvent alors se tourner par un autre temps du verbe, précédé du relatif *qui*. = *J'ai rencontré votre* ami, partant (ou, qui partoit) *pour la campagne*. = *Vous voyez cet* homme, formant (ou, qui forme) *toujours de nouveaux projets, et n'en* exécutant (ou, qui n'en exécute) *aucun*.

Mais lorsqu'on emploie ces gérondifs, en les plaçant, soit au commencement, soit dans le corps de la phrase, il faut qu'il y ait dans cette phrase un mot auquel

Digitized by Google

ils puissent se rapporter naturellement et sans équivoque. Celle-ci, par exemple, seroit vicieuse. = Etant résolu *de partir, nous terminerons cette affaire.* On ne verroit pas en effet si ce gérondif se rapporte à celui qui parle, ou à la personne à laquelle il parle. Il faudroit donc dire, pour oter l'équivoque : *comme je suis*, ou *comme vous êtes résolu de partir*, etc., selon le sens qu'on voudroit marquer.

Les gérondifs, soit présens, soit passés, peuvent former un membre d'une phrase, sans qu'ils se rapportent précisément à aucun mot particulier de cette même phrase, c'est-à-dire, au sujet ou au régime : on les appelle alors gérondifs *absolus*. Ainsi, les phrases suivantes sont correctes. = *Les savans* ayant décidé *cette question, il seroit hors de propos de s'y arrêter davantage.* = *La géographie et la chronologie* étant *les deux yeux de l'histoire, nous devons, pour étudier avec fruit cette dernière science, posséder suffisamment les deux premières.* = *La capitale* ayant été *soumise, les provinces ne tardèrent pas à rentrer dans le devoir.*

Gérondifs différens des adjectifs verbaux.

Il ne faut pas confondre les gérondifs avec les adjectifs verbaux, ainsi appelés, parce qu'ils sont formés des verbes. Les premiers expriment toujours une action : les autres ne font que qualifier. Voici des exemples des mêmes mots employés sous ces deux rapports. = *Les hommes bas vont toujours* rampant *devant les grands.* = *Les avares sont les plus méprisables des*

Digitized by Google

égoïstes, *n'obligeant jamais personne.* Ici, *rampant* et *obligeant* sont gérondifs, parce qu'ils expriment une action. Mais dans ces phrases : *les hommes bas sont toujours* rampans : *les avares ne sont jamais* obligeans ; ces mots sont des adjectifs verbaux, parce qu'ils servent à qualifier.

On doit faire attention à cette différence, parce que les gérondifs ne prennent ni genre ni nombre, tandis que les adjectifs verbaux suivent la règle des adjectifs. *Voltaire* a fait une faute dans ces vers à l'empereur de la Chine :

Ton peuple est-il soumis à cette loi si dure,
Qui veut qu'avec six pieds d'une égale mesure,
De deux alexandrins, côte à côte *marchans*,
L'un serve pour la rime, et l'autre pour le sens?

il auroit fallu dire *marchant*, parce que ce mot est un gérondif, et non un adjectif verbal.

III.

Remarques sur les modes et les temps du verbe.

L'emploi des modes et des temps du verbe étant assez connu par l'usage, je ne m'attacherai qu'à quelques remarques essentielles.

Usage du présent de l'indicatif, du parfait défini, et de l'indéfini.

On peut employer le présent de l'indicatif pour un passé, quand on raconte quelque chose, et qu'on veut donner plus d'énergie et de vivacité au récit. Mais il faut alors que tous les verbes de la même

Digitized by Google

phrase soient mis au préseut. Celle-ci n'est pas correcte. — Ils tombent *sur les ennemis avec une telle furie, qu'ils les* firent *plier et reculer.* Il falloit dire, *qu'ils les font plier.*

Cette régle doit être également observée pour le parfait défini et l'indéfini, à moins que le premier ne soit accompagné d'une circonstance, qui marque un temps entièrement écoulé. Ainsi l'on ne pourroit pas dire: *j'*ai vu *l'acteur qui* débuta *par le rôle d'Agamemnon.* Il faudroit dire, *qui a débuté.* Mais on diroit fort bien : *j'*ai vu *l'acteur qui* débuta, la semaine dernière, *par le rôle d'Agamemnon* : ou, dans une autre circontance : *je* vis, la semaine dernière, *l'acteur qui* a débuté *par le rôle d'Agamemnon.*

Ne vous servez jamais du parfait indéfini, qu'en parlant d'un temps qui n'est pas entièrement écoulé. Bien des personnes disent, par exemple : *j'*ai reçu *hier votre lettre. J'*ai vu *hier la piéce nouvelle.* Le jour d'hier étant entièrement écoulé, on doit employer le parfait défini, et dire : *je reçus, je vis.*

Par la raison contraire, on ne diroit pas bien ; *je* vis *votre frère cette semaine, ce mois ci, cette année.* La semaine, le mois, l'année n'étant pas entièrement écoulés, il faut dire; *j'ai vu.* Ainsi *Racine* ne s'est pas exprimé correctement, en faisant dire à Théramène, dans sa tragédie de *Phédre* :

Le flot qui l'*apporta*, recule épouvanté.

Digitized by Google

Non plus que *la Fontaine*, dans sa *fable* du *lion* et du *moucheron*, en disant :

Comme il *sonna* la charge, il sonne la victoire.

Parce que les actions dont il s'agit ici, viennent de se passer. Il auroit fallu dire: suivant les règles grammaticales; *qui l'a apporté* : *comme il a sonné la charge*. C'est sur ce même principe, que l'Académie, dans son *jugement sur* la tragédie *du Cid*, condamna cette phrase que *Corneille* corrigea depuis : *quand je lui fis l'affront*; etc. Il s'agit d'un soufflet que D. Gomés vient de donner à D. Diégue.

Usage de l'indicatif et du subjonctif.

Il est essentiel de ne pas oublier qu'on met le verbe à l'indicatif, quand on veut affirmer une chose; et au subjonctif, quand on en exprime une qui tient du doute ou du souhait, sans l'affirmer absolument. Voilà pourquoi il y a des conjonctions, après lesquelles on emploie tantôt l'indicatif, tantôt le subjonctif, selon la chose qu'on veut affirmer, ou qu'on exprime d'une manière qui marque le doute ou le souhait; comme dans ces phrases : = *il s'est placé*, de manière qu'*il* peut *tout voir et tout entendre* : = *il n'a rien dit autre chose, si* ce n'est que *vous* êtes *studieux et docile*. Le verbe est ici à l'indicatif, parce que l'on affirme : = *il veut se placer*, de manière qu'*il* puisse *tout voir et tout entendre* : = *il ne desire rien autre chose*, si ce n'est que *vous* soyez *studieux et docile*. Le verbe est ici au substantif, parce qu'on exprime un souhait.

Digitized by Google

La conjonction *que* placée entre deux verbes, est principalement assujettie à cette régle Si l'on marque une affirmation ou une espèce de certitude, on met le second verbe à l'indicatif, comme dans ces phrases : = *je vous assure* qu'*il* est *digne de votre estime* : = *vous conviendrez* que *j*'ai pris *de justes mesures pour réussir* : = *il croit* que *vous* voudrez *bien l'aider de vos conseils.*

Si l'on marque le doute, la crainte, le desir, en un mot si l'on n'exprime pas quelque chose de positif, on met le second verbe au subjonctif, comme dans ces phrases : = *je doute* qu'*il* soit *en état de bien répondre* : = *vous avez tort de craindre* que *je* n'aie *été trahi* : = *il desire* que *vous* fassiez *cette démarche pour lui.*

Il en est de même, si le premier verbe est accompagné d'une négation ; comme, *je n'espère pas* qu'*il* vienne *aujourd'hui* : = *il ne croit pas* que *vous* puissiez *remplir vos engagemens.*

Evitez une faute que bien des personnes font en parlant, et souvent même en écrivant. Elles mettent le présent du subjonctif après l'imparfait de l'indicatif, suivi de la conjonction *que*, et disent, par exemple : *ne fal'oit-il pas que je* m'en aille ; *que je* revienne ; *que je* parte ? Il y en a même qui disent : *il a fallu que je* fasse *cela.* Dites : *ne falloit-il pas que je* m'en allasse ; *que je* revinsse ; *que je* partisse ? = *il a fallu que je* fisse *cela*, ou, que j'aie fait *cela*, si l'on veut marquer un passé.

Digitized by Google

Après les relatifs *qui*, *que*, *dont*, précédés d'un superlatif relatif, le verbe doit être mis au subjonctif : = *Racine est le poëte le plus élégant, que la France* ait produit, *et Corneille le plus sublime dont elle* puisse *se glorifier.*

Quelque.... *que*, *quoique*, *tout*.... *que*, sont des espéces de conjonctions, qui signifient à-peu-près la même chose. Néanmoins les deux premières veulent le subjonctif, et la dernière l'indicatif : = *quelque éclairé que vous* soyez, *quoique vous* soyez *éclairé, tout éclairé que vous* êtes, *craignez de vous tromper.*

ARTICLE V.

Observations sur les Prépositions.

Règles concernant les prépositions *avant*, *devant*, *dans*, *au travers*, *près*, *vis-à-vis*, et *hors*.

L'usage le plus commun, aujourd'hui, est de supprimer le *que* après la préposition *avant* suivie d'un infinitif. Ainsi au lieu de dire *avant* que *de partir*, vous direz mieux *avant de partir.*

Promettez-moi, du moins, de ne décider rien, *Avant de* m'accorder un second entretien.

Cette préposition devient adverbe, lorsqu'elle est employée avec les adverbes *si*, *bien*, *trop*, *plus*, *assez*, *fort*, ou la particule *en* : = *vous creusez* trop avant *dans la terre.* = *Il a pénétré* bien avant *dans le siècle* passé. = *Allez* en avant.

Devant, ne s'emploie guère comme préposition, que pour signifier *en présence*, ou *vis-à-vis.* = *Il a préché* devant *le roi.*

Digitized by Google

= *Mettez cela* devant *le feu.* On ne doit point s'en servir pour marquer la priorité de temps, ni la priorité d'ordre. Ce ne seroit pas parler correctement, que de dire : *il est arrivé* devant *moi. L'article se met* devant *le nom.* Il faudroit dire avant moi, avant le nom Il y a cependant quelques circonstances, mais en très-petit nombre, où *devant* marque l'ordre des places : = c'est mon *ancien*, *il marche* devant *moi.*

Les prépositions *dans* et *en* ne doivent pas s'employer l'une pour l'autre. *Dans* marque un sens précis, et signifie qu'on est dans un lieu à l'exclusion de tout autre. *En* marque un sens vague, et ne présente pas nécessairement cette exclusion : = *il travaille* dans *la chambre. Il travaille* en *chambre.* = *Il est* dans *une pension. Il est* en *pension.* = *Il est* en *ville*, signifie, il n'est pas au logis. *Il est* dans *la ville*, signifie, il n'est pas à la campagne.

Dans, marque encore le temps auquel on fera ou l'on aura fait une chose : = *il terminera*, ou *il aura terminé cette affaire* dans *trois mois. En* marque le temps qu'on emploie à la faire : = *il a terminé cette affaire* en *trois mois.* Ainsi, *j'arriverai* dans *quatre jours*, signifie que je serai arrivé le quatrième jour ; et *j'arriverai* en *quatre jours*, signifie que je serai quatre jours en chemin.

On ne doit dire, *en campagne*, qu'en parlant du mouvement, du campement, ou de l'action des troupes. Dans toute autre signification, on doit dire, *à la campagne* : =

Digitized by Google

l'armée est en campagne: = *mon frère est à la campagne.*

Le substantif, précédé de la préposition *en*, sans article, ne peut pas être suivi d'un adjectif. On dit, *donner* en *spectacle*: mais on ne doit pas dire, *donner* en *spectacle funeste.* Cette expression est, suivant l'Abbé d'*Olivet*, un barbarisme.

Remarquons ici, après l'Académie, que, quand cette préposition se joint avec un nom, elle ne reçoit jamais l'article pluriel *les*, immédiatement après elle, ni l'article *le* et *la* singulier, à moins qu'il ne soit suivi d'une voyelle ou d'une *h* non aspirée. Ainsi, on ne dit point, *en les lieux*, *en les temps.* Mais on dit fort bien, *en l'honneur des saints*, *en l'absence d'un tel.* L'Académie ajoute qu'on dit aussi, *en la présence de Dieu*, et qu'il y a encore quelques formules, ou *en* reçoit immédiatement après lui l'article: = ce procès a été *jugé* en la *grand-chambre*: = *conseiller* en la *seconde des enquêtes*: = *président* en la *chambre des comptes.*

Au travers prend *de*. *A travers* veut *le*, *la*, *les*. = *Je vous ai vu* au travers des *vitres*; à travers les *vitres.*

Pendant peut être suivi d'un *que*. *Durant* ne peut pas l'être: = travaillez pendant que *vous êtes jeune*; et non, durant que *vous êtes jeune.*

Les prépositions *près* et *vis-à-vis* prennent régulièrement *de*: = s'asseoir près de *quelqu'un* = *se placer* vis-à-vis de *quelqu'un.* Cependant on peut, suivant l'Académie,

Digitized by Google

mie, supprimer *de* dans le discours familier : = *être logé* près le *château des Tuileries* : = *demeurer* vis-à-vis le *palais*.

Cette préposition *près* sert bien souvent à marquer un temps proche. Elle signifie alors *sur-le-point de* ; et l'on ne doit pas la confondre avec *prêt*, adjectif, qui signifie, disposé à quelque chose, en état de faire, ou de souffrir quelque chose. *Près de combattre*, signifie, sur-le-point de combattre et *prêt à combattre*, signifie, disposé à combattre. Ainsi ce n'est pas s'exprimer correctement, que de dire, *cette ville* prête *à succomber, se soutint par la constance et la sagesse du sénat.* Il falloit dire, *sur-le-point*, ou, *près de succomber*, parce qu'en effet cette ville n'y étoit pas disposée.

Quant à la préposition *vis-à-vis*, voici ce que dit *Voltaire* dans sa lettre à l'Abbé d'*Olivet*. « Dites-moi si jamais vous vîtes » dans aucun bon auteur de ce grand » siècle de *Louis XIV*, le mot de *vis-à-* » *vis*, employé une seule fois, pour signi- » fier *envers*, *avec*, *à l'égard ?* y en a- » t-il un seul qui ait dit, *ingrat vis-à-* » *vis de moi*, au-lieu d'*ingrat envers moi* : » *il étoit fier vis-à-vis de ses supérieurs*, » pour, *fier avec ses supérieurs ?* ». Il faut soigneusement éviter cette faute.

Hors, signifiant exclusion ou séparation, prend *de* : = *il est* hors de *la maison* ; hors du *royaume*. Mais il ne le prend point, quand il signifie, *excepté* : = *je ferai tout pour vous*, hors la *démarche que vous souhaitez*.

Répétition des prépositions.

La même remarque que j'ai faite sur

Digitized by Google

la répétition de l'article et des pronoms possessifs, a lieu pour les prépositions. On doit les répéter avant des noms ou des verbes qui signifient des choses opposées, ou tout-à-fait différentes. = *Rien n'est moins* selon Dieu *et* selon le monde, *que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la conversation, jusqu'aux choses les plus indifférentes, par de longs et fastidieux sermens.* = *Ayez le courage de tout dire*, pour vous justifier, *ou* pour vous déclarer *coupable*. Ainsi, il y a une faute dans cette phrase de *Massillon*. = *Il reconciliera les peuples et les rois, loin de les diviser pour les affoiblir, et* élever *sa puissance sur leurs divisions et sur leur foiblesse.* Il falloit dire, *et pour élever sa puissance*, etc.

Cependant si les deux verbes ne sont suivis d'aucun régime, on peut se dispenser de répéter la préposition. Ainsi l'on dira fort bien : *ne jugez pas ce criminel*, sans l'avoir entendu *et* examiné.

ARTICLE VI.

Observations sur les Adverbes.

Règles concernant les adverbes, plus, davantage, moins, mieux, pas, si aussi, tant, autant, non plus, rien moins, auparavant, dessus, dessous, dedans, dehors, et autour.

Plus et *davantage* ne peuvent pas s'employer l'un pour l'autre. *Davantage* ne peut ni se mettre avant un adjectif, ni avoir à sa suite *de* et *que*. On ne dira donc pas : *il a* davantage de *brillant* que *de solidité*, mais *plus de brillant* : = ce général *travailloit* davantage *à rendre les peuples heureux, qu'à enrichir ses troupes.* Il faut, *travailloit plus.*

Digitized by Google

C'est aussi une faute de mettre *davantage* pour *le plus*. Au-lieu de dire : *cet ouvrage est celui qui me plait* davantage; dites, *qui me plait le plus*.

Quand les adverbes comparatifs, *plus, moins, mieux, pis*, et les adjectifs, *meilleur, moindre, pire*, sont suivis d'un *que*, et d'un verbe à l'indicatif, on met *ne* avant ce verbe. Il en est de même de l'adverbe *autrement*, et de son adjectif *autre* : = *la science donne* plus *de considération, que la fortune* ne *peut en donner*: = *il écrit* mieux *qu'il* ne *parle* : = *ces fruits sont* meilleurs *qu'on* ne *se l'imagine*: = *il est* moins *riche qu'il* ne *le paroit*: = *c'est* autre *chose que je* ne *croyois*.

On se voit d'un *autre* œil qu'*on ne* voit son prochain.

Quand *mieux*, *autant*, sont suivis de deux infinitifs, il faut mettre *de* avant le second : = *le brave militaire aime* autant, *aime* mieux *mourir, que de faire la moindre lâcheté dans les combats*. Ainsi il y a une faute dans ces vers de Voltaire :

J'ai prévu ta réponse. Il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi, *que se* déshonorer.

Il auroit fallu, *que de se déshonorer*.

Les adverbes, *moins, plus, si, aussi, tant, autant*, doivent toujours être suivis d'un *que*, et non de la conjonction *comme*. Ainsi il y a une faute dans cette phrase : = *si l'on ne voit pas briller les grands talens* aussi *communément dans les gens de basse condition*, comme *dans les autres;*

Digitized by Google

c'est faute de soins et de culture : il falloit dire, *que dans les autres.*

On doit employer, *non plus*, pour *aussi*, *pareillement*, quand la phrase est négative. Ainsi au-lieu de dire : *l'âme du ministre français, qui n'avoit pas la barbarie de celle de cet usurpateur, n'en avoit pas* aussi *la grandeur*; dites, *n'en avoit pas non plus la grandeur.*

Rien moins, est une expression très-usitée, et, suivant l'Académie, a quelquefois deux acceptions opposées. Avec le verbe *être*, *rien moins* signifie le contraire de l'adjectif qui le suit. *Il n'est* rien moins *que sage*, veut dire, il n'est *point* sage *Rien moins*, employé impersonnellement, a aussi un sens négatif. *Il n'y a* rien *de* moins *vrai que cette nouvelle*, veut dire, cette nouvelle n'est pas vraie. Mais avec un verbe actif, réciproque ou neutre, le sens seroit équivoque, s'il n'étoit déterminé par ce qui le précéde : = *vous le croyez votre concurrent; il a d'autres vues; il ne desire* rien moins; *il ne se propose* rien moins, *il n'aspire à* rien moins, *qu'à vous supplanter*; c'est-à-dire, qu'il n'est point votre concurrent : = *vous ne le regardez pas comme votre concurrent; cependant il ne desire* rien moins, *il ne se propose* rien moins, *il n'aspire à* rien moins *qu'à vous supplanter*; c'est-à-dire, qu'il est votre concurrent.

Auparavant étant toujours adverbe, ne doit jamais être suivi d'un régime ni d'un *que*. Ne dites donc pas : *il est arrivé au-*

Digitized by Google

paravant *son frère*; auparavant que *l'affaire fût terminée*; mais, *avant son frère*; *avant que l'affaire fût terminée.*

On ne doit pas confondre *dessus*, *dessous*, *dedans*, *dehors*, qui sont presque toujours adverbes, avec *sur*, *sous*, *dans*, *hors*; qui sont prépositions, et toujours suivis d'un régime : les premiers n'en ont pas. Ainsi *Voltaire* ne s'est pas exprimé correctement en disant :

Bientôt lassés de leur belle aventure,
Dessous un chêne ils soupent galamment.

Il devoit dire, *sous un chêne*. *Voltaire* lui-même a relevé une pareille faute, dans son *commentaire* sur les tragédies de *Corneille.*

Il y a des cas où ces adverbes deviennent prépositions, et ont par conséquent un régime. C'est, 1.° lorsqu'on en met plusieurs ensemble, et qu'on ne place le nom qu'après le dernier : = *il y a des animaux* dessus *et* dedans *la terre.* 2.° Lorsqu'ils sont eux-mêmes précédés des mots, *de*, *au*, ou *par* : = *ôtez tous ces papiers* de dessus *cette table* : = *les ennemis ont passé* par dedans *la ville* : = *vous avez fait une action* au-dessus *de tout éloge.*

Il ne faut pas non plus confondre *autour* avec *alentour.* Le premier est toujours préposition, et a toujours un régime. Le second n'en a jamais, parce qu'il est adverbe. On dira; *il tourne* autour *de vous*; non pas, *alentour de vous.*

Digitized by Google

ARTICLE VII.

Observations sur les Conjonctions.

Règles concernant les conjonctions *et*, *pour*, *sans*, *plutôt que*, *ne*, *ne pas*, *ni*, *pas*, *point*, *et que*.

Quelques grammairiens prétendent qu'une phrase n'est pas correcte, lorsque la conjonction *et* y est placée entre le régime simple d'un verbe, et le sujet d'un autre verbe; comme dans celle-ci : *Germanicus a égalé* sa vertu, et son bonheur *n'a jamais eu de pareil*. Il semble d'abord, disent-ils, que *bonheur* soit, ainsi que *vertu*, le régime du verbe *égalé*, tandis qu'il est le sujet du verbe *a eu*.

Ces grammairiens pourroient bien paroître un peu trop rigides. Quoiqu'il en soit, je pense avec eux que, quand le sujet du second verbe est séparé de ce verbe par plusieurs mots, la phrase n'est réellement pas correcte. Telle est celle-ci : *pour réussir, il employoit* l'artifice; et l'adresse *qu'il mettoit en usage*, *le* faisoit *venir à bout de beaucoup de choses*. Il faut éviter avec soin ces sortes de constructions, et prendre un autre tour. C'est ce que n'a pas fait *Wailly*, qui prescrit néanmoins bien formellement, cette régle, contre laquelle il lui est échappé cette faute dans la préface de sa grammaire : *j'ai retouché* les régles *des participes*; et les phrases *que j'ai ajoutées et analysées*, *rendront plus facile et plus sensible l'application de ces régles*.

Les conjonctions *pour*, *sans*, et les autres qui sont suivies d'un infinitif, ne peuvent

Digitized by Google

s'employer avec cet infinitif, que quand il se rapporte au sujet de la phrase. Ainsi l'on dira bien : *un honnête homme ne peut manquer à sa parole*, sans *se déshonorer*, parce que l'infinitif *déshonorer* se rapporte à *honnête homme*, qui est le sujet. Mais on ne pourra pas dire avec un historien : *la vie de ce monarque ne fut pas assez longue*, pour mettre *la dernière main à tous ces projets ;* parce que l'infinitif *mettre* ne se rapporte pas à *vie*, qui est le sujet, mais à monarque. Il faut dire, *pour qu'il mît.*

Plutôt que est une sorte de conjonction qui, placée avant un infinitif, doit toujours être suivie de la préposition *de*. Ainsi ne dites pas avec un historien. *les habitans, déterminés à mourir*, plutôt qu'à *se rendre, firent une très-vigoureuse résistance.* Il faut, *plutôt que de se rendre.*

La conjonction négative *ne*, doit être mise après la conjonction *à moins que.* = *je ne sortirai pas*, à moins qu'*il* ne *fasse beau*; à moins que *vous* ne *veniez me prendre.*

On la met aussi avec le *que* qui suit les verbes *douter* et *nier*, lorsque ces verbes sont précédés d'une négation. = *Je* ne *doute* pas, *je* ne *nie* pas *que cela* ne *soit.* S'il n'y a point de négation, on supprime *ne.* = *Je doute, je nie que cela soit.*

Après *peu s'en faut que*, on met toujours *ne.* = *Peu s'en faut que son ouvrage* ne *soit achevé.* Mais si ce verbe est accompagné d'un autre adverbe que *peu*, on est libre d'employer ou de supprimer *ne.* L'Académie

Digitized by Google

dit : *il s'en faut beaucoup que l'un* soit *du mérite de l'autre.* = *Vous dites qu'il s'en faut tant que la somme entière* n'y soit ; *il ne peut s'en falloir tant.*

Prendre garde, signifiant prendre ses mesures, veut *ne* avec le *que* qui le suit. = *Prenez garde qu'on* ne *vous trompe.* Il veut *ne pas*, lorsqu'il signifie, faire réflexion. = *Prenez garde que l'auteur* ne *dit* pas *ce que vous pensez.*

Quand le verbe *empêcher* n'a point de négation, il faut joindre *ne* au second verbe. = *Empêchez qu'on* ne *chante.* Quand il est accompagné d'une négation, il faut supprimer *ne* avant le second verbe. = N'*empêchez* pas *qu'on chante.*

Il en est de même des verbes *craindre*, *avoir peur*, *apréhender.* Les deux exemples se trouvent dans ces vers de *Racine.*

Hélas! on *ne* craint *point* qu'il *venge* un jour son père;
On craint qu'il *n'essuyât* les larmes de sa mère.

Il faut cependant observer qu'après ces verbes suivis de la conjonction *que*, on met seulement *ne*, lorsqu'il s'agit d'un effet qu'on ne desire pas. = *Je crains, j'ai peur, j'apréhende que vous ne perdiez votre procès.* Lorsqu'il s'agit d'un effet qu'on desire, on met *ne pas.* = *Je crains que ce fripon* ne *soit* pas *puni.* Il en est de même après ces manières de parler, *de crainte que*, *de peur que.* Lorsque l'on dit, *de crainte qu'il* ne *perde son procès*, on souhaite qu'il le gagne; et *de crainte qu'il* ne *soit* pas *puni*, on souhaite qu'il le soit.

Digitized by Google

La conjonction *ni* doit être employée, pour lier les mots, quand on nie une chose, et non quand on l'affirme. Ainsi il y a une faute dans cette phrase de *la Bruyère*. = *Un homme d'esprit, et qui est né fier, ne perd rien de sa fierté* et *de sa roideur, pour se trouver pauvre*. Il falloit, *ni de sa roideur*, parce que la phrase est négative. *Boileau* ne s'est pas non plus exprimé correctement lorsqu'il dit que celui qui inventa les loix rigoureuses du sonnet,

Défendit qu'un vers foible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remontrer.

il falloit, *et qu'un mot*, parce que la phrase est affirmative.

On demande s'il faut dire : *il n'est point de mémoire d'un plus rude* et *d'un plus furieux combat*. Suivant le principe établi, on ne le peut point. D'ailleurs l'Académie préfére : *il n'est point de mémoire d'un plus rude* ni *d'un plus furieux combat*.

Pas et *point* sont des conjonctions qui expriment la négation. Mais suivant l'abbé *Girard*, *pas* l'énonce simplement : *point* l'appuie avec force et paroît l'affirmer. *Pas* ne nie souvent la chose, qu'en partie ou avec modification : *point* la nie toujours absolument, totalement et sans réserve. Voici l'exemple que l'Académie apporte en preuve. On dira également : *il n'a pas d'esprit ; il n'a* point *d'esprit* ; et l'on pourra dire : *il n'a* pas *d'esprit ce qu'il en faudroit pour une telle place*. Mais quand on dit : *il*

Digitized by Google

n'a point *d'esprit*; on ne peut rien ajouter. *Point* suivi de la particule *de*, tranche donc absolument, et forme une négation parfaite; au lieu que *pas* laisse la liberté de restreindre ou de réserver.

Pas vaut mieux que *point*, avant *plus*, *moins*, *si*, *autant* et autres termes comparatifs, ainsi qu'avant les noms de nombre. = *Démosthène n'est pas si diffus que Cicéron.* = *Vous ne trouverez pas deux hommes de votre avis.* = *Il n'a pas un livre. Point* s'emploie mieux à la fin d'une phrase. = *Si, pour acquérir de la fortune, il faut faire des bassesses, je n'en veux* point. On le met encore pour *non*, dans les phrases interrogatives, et l'on ne peut jamais se servir de *pas*. = *Lirez-vous ces vers ?* point.

Ajoutons, après l'Académie, que *pas* convient mieux à quelque chose de passager et d'accidentel. = *Il ne lit* pas, c'est-à-dire, présentement. *Point* convient mieux à quelque chose de permanent et d'habituel. = *Il ne lit* point, c'est-à-dire, jamais, dans aucun temps.

On doit toujours joindre *ne* à *pas* et *point*, et se bien garder d'imiter *Racine*, qui a dit dans sa tragédie de *Mithridate* :

Les yeux peuvent-ils *pas* aisément se méprendre?

il auroit fallu dire : *les yeux ne peuvent-ils pas*, etc.

Pas et *point* doivent se supprimer avant *jamais*, *guères*, *plus*, *nul*, *aucun*, *rien*, *personne* (pronom), *ni*, *nullement*, etc.

Digitized by Google

Ce seroit faire un barbarisme, que de dire : *je n'ai* pas *vu* personne : *je ne connois* point aucun *homme* : *je ne veux* pas rien *faire qui vous déplaise.* Il faudroit dire : *je n'ai vu personne* : *je ne connois aucun homme* : *je ne veux rien faire qui vous déplaise.*

Ce seroit aussi une faute de dire : *il ne mange* point, ni *ne boit.* Il faudroit supprimer *point*, et dire : *il ne mange ni ne boit.* Si ces verbes étoient employés dans des temps composés, il faudroit, de plus, répéter la conjonction *ni* avant chaque verbe, et dire : *il n'a* ni *mangé* ni *bu.*

Toutes les fois qu'il y a dans une phrase plusieurs choses liées ensemble, auxquelles on veut rendre la négation commune, les bons grammairiens exigent qu'en supprimant *point*, on répéte la conjonction *ni* avant chacune de ces choses. Ainsi l'on doit dire : *il n'aime* ni *le jeu* ni *la table.* = *Un supérieur ne doit être* ni *trop sévère*, ni *trop indulgent.* Il y a donc une faute dans cette phrase de l'Abbé *Millot* : *ce pontife n'en devint* pas *moins fier*, ni *moins intrépide.* Il falloit dire : *ce pontife n'en devint* ni *moins fier*, ni *moins intrépide.*

La même faute se trouve dans ces vers de *Voltaire* :

Il n'a *point* affecté l'orgueil du rang suprême,
Ni placé sa thiare auprès du diadême.

il auroit fallu répéter la conjonction *ni*, et dire : *il n'a* ni *affecté l'orgueil du rang suprême*, ni *placé sa thiare auprès du*

Digitized by Google

diadême. En effet, si l'on se rappelle ici que *ni* est une conjonction copulative, qui lie avec négation, on peut voir aisément que dans ces deux vers, il y a deux idées, dont la liaison doit être marquée par cette conjonction. Or, il faut annoncer cette liaison dès le commencement, en exprimant la première idée; parce que sans cela, le sens paroîtroit complet après ce premier membre de la phrase, *il n'a point affecté l'orgueil du rang suprême*, puisqu'il ne laisseroit rien à désirer. Au-lieu que si vous dites, *il n'a ni affecté l'orgueil du rang suprême*, cette conjonction *ni* rend le sens suspendu, annonçant une autre idée, qui doit suivre, et avec laquelle la première est liée.

On supprime encore *pas* et *point*, après, *depuis que*; *il y a... que*, si le verbe qui suit ces expressions adverbiales, est au passé. On dira donc: *depuis que je ne l'ai* vu; *depuis que je ne le vois* point: = *il y a six mois que je ne l'ai* vu; *il y a six mois que je ne le vois* point.

Pas et *point* ne doivent jamais être employés après le verbe *savoir* pris dans le sens de *pouvoir*: = *je ne saurois en venir à bout*, pour, *je ne puis en venir à bout*. On les supprime avec élégance après les verbes *cesser*, *oser*, et *pouvoir*: = *il n'a cessé de gronder*: = *on n'ôse l'aborder*: = *je ne puis me taire*.

Supprimez aussi *pas* et *point* avant *que* mis pour *seulement*. *Crebillon* a fait une faute en disant.

Digitized by Google

Car il n'a point dû voir l'ennemi qui m'offense,
Que pour venger ma gloire ou trahir ma vengeance.

Il auroit fallu ; *il n'a du voir l'ennemi.*

On connoît assez par l'usage les différentes manières d'employer la conjonction *que*. Je me bornerai donc à dire que quand ce mot est mis pour *combien*, il est particule. Alors l'adjectif ne doit pas être précédé de *très, bien, fort.* Il y a une faute dans ce vers de *Crebillon* :

Que cet heureux instant me doit être bien doux!

Il auroit fallu, *que cet heureux instant me doit être doux !*

ARTICLE VIII.

Du Gallicisme et des figures de construction.

On entend par *gallicisme*, une construction propre et particulière à la langue française. Cette construction est contraire aux régles communes de la grammaire : mais elle est autorisée par l'usage. = *Le jour va finir*, pour dire, *le jour est sur-le-point de finir.* = *Je viens de le quitter*, pour dire, *il y a très peu de temps, il n'y a qu'un moment que je l'ai quitté.* = *Les bonnes gens sont aisés à tromper*, pour dire, *à être trompés*, ou, *il est aisé de tromper les bonnes gens.* Voilà des expressions qui sont des gallicismes.

La conjonction *que*, jointe au verbe *être*, forme aussi un gallicisme : = *c'est à vous* que *je parle* : = étoit-*ce à un homme*

Digitized by Google

si étourdi, que *vous deviez confier votre secret?*

Voici deux gallicisme tirés d'une tragédie de *Racine*.

Avez-vous pu penser qu'un sang d'Agamemnon (*a*),
Achille (*b*) préférât une fille sans nom,
Qui, de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre,
C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre.

Ce *qui*, dont le verbe ne paroît point, est un gallicisme.

Je ne sai qui m'arrête et retient mon courroux,
Que par un prompt avis de tout ce qui se passe,
Je ne coure des Dieux divulguer la menace.

Je ne sai qui m'arrête; que je ne coure forment encore un gallicisme. Ces sortes de construction rendent souvent la diction aisée, vive, naturelle, comme on le voit dans les charmantes lettres de madame de Sévigné. Il faut cependant les employer rarement et avec goût. Le trop grand usage deviendroit un abus, qu'on ne pourroit pas justifier, même dans un bon ouvrage.

Les figures de construction sont des irrégularités dans la grammaire, quoiqu'elles soient quelquefois des beautés et des perfections dans la langue. On en compte cinq;

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

(*b*) Voyez ce mot; *ibid.*

Digitized by Google

la *syllepse*, l'*ellipse*, le *pléonasme*, l'*hyperbate*, et l'*hyppallage*.

Syllepse. La *syllepse* ou *conception*, s'accorde plus avec notre pensée, qu'avec les mots du discours; comme quand nous disons: *il est six heures*, au-lieu de dire suivant les régles: *elles sont six heures*. Nous ne prétendons alors que marquer un temps précis, et une seule de ces heures, savoir la sixième, qui est l'objet de notre pensée. *Racine* a employé cette figure dans ces vers:

Entre *le pauvre* et vous, vous prendrez Dieu pour juge.
Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce lin,
Comme *eux* vous fûtes pauvre, et comme *eux* orphelin.

Et *Fénélon* dans cette phrase: *il commence à faire sortir* sa jeunesse lacédémonienne *encore à demi-désarmée*: *mais l'ennemi ne* les *laisse point respirer*. Le pronom *eux* dans le premier exemple, et le pronom *les* dans le second, forment une syllepse, parce qu'ils se rapportent à l'idée, et non aux mots.

Ellipse. L'*Ellipse* ou *défaut*, est le retranchement d'un ou de plusieurs mots, autorisé par l'usage: = *puissiez-vous être heureux*! c'est-à-dire, *je souhaite que vous soyez heureux*: = *qu'il fasse le moindre excès, il tombe malade*, c'est-à-dire, *s'il arrive qu'il fasse le moindre excès*, etc.

Boileau a fait une ellipse, en disant:

Ecrive qui voudra: chacun à ce métier,
Peut perdre impunément de l'encre et du papier.

c'est-à-dire; *que celui qui voudra écrire, écrive*.

Digitized by Google

Il y a aussi ellipse dans ce beau vers de *Racine* :

Je t'aimois *inconstant* : qu'aurois-je fait *fidèle* !

c'est-à-dire ; *je t'aimois, quoique tu fusses inconstant : qu'aurois-je fait, si tu avois été fidèle* ! Voilà, dit l'abbé *d'Olivet*, de toutes les ellipses que Racine s'est permises, la plus forte et la moins autorisée par l'usage. Mais, continue-t-il, ce qui rend l'ellipse, non-seulement excusable, mais digne même de louange, c'est lorsqu'il s'agit, comme ici, de s'exprimer vivement, et de renfermer beaucoup de sens en peu de paroles, sur-tout lorsqu'une violente passion agite la personne qui parle. Hermione, dans son transport, voudroit pouvoir dire plus de choses, qu'elle n'articule de syllabes.

On trouvera encore plusieurs ellipses dans ces vers du même Poëte :

Mes *soldats* presque nus dans l'ombre intimidés ;
Les *rangs* de toutes parts mal pris et mal gardés ;
Le désordre par-tout redoublant les allarmes ;
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes ;
Des *cris* que les rochers renvoyoient plus affreux ;
Enfin toute l'*horreur* d'un combat ténébreux ;
Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste ?

Les substantifs sujets, *soldats*, *rangs*, *cris*, *horreur*, dont le verbe est sous-entendu, forment autant d'ellipses.

Pléonasme. Le *pléonasme* ou *surabondance*, est opposé à l'ellipse, et a quelques mots de plus qu'il ne faut ; comme, *entendre de ses*

Digitized by Google

oreilles ; voir de ses yeux, etc. *Voltaire* a dit :

Les éclairs sont moins prompts : je l'ai *vu de mes yeux*,
Je l'ai vu qui frappoit ce monstre audacieux.

Cette figure de construction consiste aussi dans la réduplication (ou répétition) du régime ou du sujet du verbe. *Racine* nous en fournit ces exemples :

Et que *m'*a fait à *moi* cette Troie ou je cours ?
Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant *je* me cherche et ne me trouve plus....
Un Roi sage, ainsi *Dieu* l'a prononcé *lui-même*,
Sur la richesse et l'or ne met point son appui.

Il faut avoir soin de n'employer le pléonasme, que quand il doit donner au discours, ou plus de grâce, ou plus de netteté, ou plus d'énergie. S'il ne produit point cet effet, il est vicieux.

Hyperbate.

L'Hyperbate ou *inversion* est un tour particulier, qu'on donne à une phrase, et qui consiste principalement à faire précéder des mots ou une proposition, par d'autres, qui, dans l'ordre naturel, auroient du les suivre : = *déjà prenoit l'essor, pour se sauver dans les montagnes, cet aigle, dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos provinces* : = *le tribut d'admiration qui est refusé aux grands hommes par leurs contemporains, la postérité sait le leur rendre.* La construction naturelle de ces phrases est : *cet aigle, dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos provinces, prenoit déjà l'essor,*

Digitized by Google

pour se sauver dans les montagnes. = *La postérité sait rendre aux grands hommes le tribut d'admiration, qui leur est refusé par leurs contemporains.* Mais on voit bien que ces phrases ainsi construites, ont moins de vivacité, de grâce et d'harmonie que les premières. Aussi emploie-t-on souvent cette figure, en plaçant le sujet après le verbe, ou le régime avant le sujet et le verbe.

Hyppallage. L'*hyppallage* est une figure par laquelle on fait un changement dans quelques expressions. Dire, par exemple : *il n'avoit point de souliers dans ses pieds*, au-lieu de dire, *il n'avoit point les pieds dans ses souliers*, c'est, suivant l'Académie, faire une hyppallage.

SECTION II.

De l'Art d'écrire agréablement.

L'ÉLOCUTION est en général l'expression de la pensée par la parole. On écrit agréablement, quand on flatte l'oreille et l'esprit par les charmes d'une belle élocution, c'est-à-dire, par les ornemens dont on embellit ses pensées. Ces ornemens devant être choisis et distribués à propos, il est important de les connoître d'une manière particulière, pour savoir où, quand, et comment il faut les employer. D'ailleurs, cette étude que nous faisons des divers agrémens qu'on peut répandre dans le discours,

Digitized by Google

nous donne occasion de lire et d'admirer les plus beaux morceaux des meilleurs Ecrivains ; ce qui la rend tout-à-la-fois infiniment utile et agréable.

On peut rapporter tout ce qu'il y a d'essentiel à dire sur l'élocution, à deux objets principaux, dont je vais traiter séparément : ce sont, 1.° le style ; 2.° ses différentes espèces.

CHAPITRE I.

Du Style.

Le mot *style*, qui vient du latin *stylus*, désignoit autrefois l'aiguille, dont on se servoit, pour graver les lettres sur des écorces d'arbre, ou sur des tablettes enduites de cire. Elle étoit pointue par un bout, et applatie par l'autre, pour qu'on pût effacer, quand on le vouloit. Ce mot signifie aujourd'hui la manière dont nous rendons nos pensées. Voyons d'abord en quoi elles consistent, et quelles en sont les qualités.

Définition et qualités des pensées.

Penser, c'est former dans son esprit la peinture d'un objet spirituel ou sensible. Ainsi les pensées sont les images des choses. La vérité est une qualité qui leur est essentielle, et qui en fait le fondement et la solidité. Une peinture n'est véritable, qu'autant qu'elle est ressemblante. Il en est de même d'une pensée : elle n'est vraie dans l'esprit de celui qui écrit, et conséquem-

Digitized by Google

ment ne se montre telle aux yeux du lecteur, que quand l'image que l'écrivain se forme d'un objet, représente fidélement cet objet avec ses propriétés. Si cette image le représente tout entier, dans toute son étendue, alors la pensée est vraie, de quelque côté qu'on la considére; et c'est ce qui en fait la justesse.

Pour donner à une pensée cette vérité, cette justesse que la raison exige, il faut que l'écrivain saisisse et marque le rapport, ou la disconvenance des idées dont elle est composée; c'est-à-dire, la convenance ou l'opposition qu'a l'objet dont il se forme une image, avec d'autres objets, soit sensibles, soit intellectuels. *La terre est ronde.* Voilà une pensée vraie: elle marque le rapport et la convenance qu'il y a entre l'idée de *terre* et l'idée de *rondeur*. *Le menteur n'est pas estimable.* Voilà encore une pensée vraie: elle marque la disconvenance et l'opposition qu'il y a entre l'idée de *menteur* et l'idée *d'estime*.

Pensées qui ont des agrémens particuliers.

Il y a des pensées qui ont un caractère propre, ou des agrémens particuliers qui les distinguent. Les unes doivent ce caractère à la nature même de l'objet. Quand il est noble, grand, sublime, triste, gracieux, etc., la pensée l'est aussi. Les autres ont par elles-mêmes des agrémens, tels que la force, la hardiesse, la vivacité, la finesse, la naïveté, etc.

La pensée est *forte*, lorsque l'objet qu'elle représente, fait une profonde impression dans l'esprit. Telle est celle-ci de

Digitized by Google

Salluste sur Catilina, tué dans une bataille que ce fier conspirateur contre Rome sa patrie, livra à l'armée de la république: *son corps fut trouvé parmi ceux de ses ennemis; et la fierté qui paroissoit sur son visage pendant sa vie, y étoit encore empreinte.* L'objet de cette pensée est la fierté, l'audace, l'air menaçant que nous voyons sur le visage de Catilina, tout mort qu'il est; et assurément cet objet ne peut que nous frapper, nous étonner, et remuer fortement notre âme.

Boileau dit dans son épitre sur *le passage du Rhin*:

De tant de coups affreux la tempête orageuse,
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse.
Mais Louis d'un regard, sait bientôt la fixer.
Le destin à ses yeux n'ôseroit balancer.

Ces deux derniers vers renferment une pensée très-forte, parce que l'objet qu'elle représente, fait une impression des plus vives et des plus profondes. C'est Louis XIV qui commande à la fortune: le destin de la guerre dépend de lui; sa présence rend ses soldats invincibles: dès qu'il paroît, on est assuré de la victoire.

La pensée est *hardie*, lorsque l'objet, dont elle est l'image, se peint dans l'esprit avec des couleurs extraordinaires. *Horace* dit que *les soucis volent autour des lambris dorés* .... que *le chagrin plus léger que les cerfs, plus rapide que le vent qui chasse au loin les nuages, monte avec nous dans le même vaisseau, court avec nous*

Digitized by Google

à travers les escadrons. Quoi de plus hardi, de plus extraordinaire que de personifier ces soucis et ce chagrin, de les faire embarquer avec nous, de les faire combattre à nos côtés!

La pensée est *vive*, lorsque l'objet qu'elle représente, se peint d'un seul trait dans l'esprit. Les villes d'Albe (*a*) et de Rome (*b*) étoient en guerre; et les armées, rangées en bataille, n'attendoient que le signal, pour en venir aux mains, lorsque les généraux voulant épargner le sang des deux peuples, voisins, de même origine, et unis par les liens de la parenté, convinrent de nommer de part et d'autre trois combattans seulement pour la cause commune. Ce furent de l'un et de l'autre côté trois frères, les Horaces, romains, et les Curiaces, albains. *Tite-Live* décrivant ce combat, dit des trois jeunes guerriers: *ils s'avancent, portant en eux le courage de trois grandes armées.* Voilà une pensée très-vive.

Galgacus, roi de Calédonie (aujourd'hui Ecosse) prêt à livrer bataille aux romains, qui vouloient conquérir ce pays, harangue ses troupes, et finit, suivant *Tacite*, par ces paroles : *en allant au combat, songez à vos ancêtres et à vos descendans.* Que de choses renfermées dans ces deux mots!

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

La pensée *est délicate*: lorsque l'objet qu'elle représente, ne se peint qu'en partie, de manière pourtant que le reste puisse être aisément deviné. Le sens de cette espéce de pensées n'est ni bien visible ni bien marqué. Il semble que l'écrivain l'a caché à demi, afin que le lecteur le cherche et le devine; ou du moins, il le laisse seulement entrevoir, pour lui donner le plaisir de le découvrir tout-à-fait.

Les empereurs romains prenoient e nom de *père de la patrie*, dès qu'ils montoient sur le trône. *Trajan*, parvenu à l'empire, refusa pendant long-temps ce titre, et ne le prit, que quand il crut l'avoir mérité. *Pline*, son panégyriste, lui dit à ce sujet : *vous êtes le seul à qui il soit permis d'être le père de la patrie, avant de le devenir.* Cette pensée est très-délicate : elle laisse plus de choses à entendre, qu'elle n'en dit; savoir que Trajan étoit en effet, et dans le cœur de ses sujets, le père de la patrie, avant qu'il en portât le nom.

Boileau ne loue pas moins finement Louis XIV. On en jugera par ces vers d'une *épitre* à ce monarque.

Je n'ôse de mes vers vanter ici le prix.
Toutefois si quelqu'un de mes foibles écrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage.
Et comme tes exploits étonnant les lecteurs,
Seront à peine crus sur la foi des auteurs;
Si quelque esprit malin les veut traiter de fables,

Digitized by Google

On dira quelque jour, pour les rendre croyables:
Boileau, qui dans ses vers pleins de sincérité,
Jadis à tout son siècle a dit la vérité,
Qui mit à tout blâmer son étude et sa gloire,
A pourtant de ce roi parlé comme l'histoire.

Tout ce morceau est pensé et rendu avec la plus grande délicatesse. En voici un autre qui ne lui est certainement point inférieur. Le poëte dans une *épître* sur *la vie champêtre*, feint qu'à son retour de la campagne, un de ses amis lui parle des victoires du roi.

Dieu sait comme les vers chez vous s'envont couler,
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler.
Et dans ce temps guerrier et fécond en *Achilles*,
Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.
Mais moi, dont le génie est mort en ce moment;
Je ne sai que répondre à ce vain compliment;
Et justement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.

Cette louange est si bien assaisonnée, qu'il semble que ce n'en est pas une. Quelle finesse, quelle délicatesse dans cet air d'humeur qu'affecte le poëte; dans ce refus simulé de faire l'éloge du roi, lors même qu'il le loue si bien! C'est le comble de l'art.

Ne craignons point ici de multiplier les exemples. Voyez ces beaux vers de *Racine*, dans son *Idylle* sur *la paix*. La dernière pensée est pleine de délicatesse.

Qu'il régne ce héros, qu'il triomphe toujours;
Qu'avec lui soit toujours la paix ou la victoire;

Digitized by Google

Que le cours de ses ans dure autant que le cours
De la Seine (*a*) et de la Loire (*b*).
Qu'il règne ce héros, qu'il triomphe toujours;
Qu'il vive autant que sa gloire.

Ce quatrain de mademoiselle *Scuderi* sur le goût du grand *Condé* pour la culture des fleurs, est aussi très-délicat.

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrose de la main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon (*c*) bâtissoit des murailles,
Et ne t'étonne point que Mars (*d*) soit jardinier.

Outre la délicatesse qui se trouve dans les pensées, il y en a une autre qui est dans les sentimens, et à laquelle le cœur a plus de part que l'esprit. Voici un sentiment très-délicat, que *Racine*, dans sa tragédie de *Bérénice*, donne à Titus, empereur de Rome, parlant de cette reine de Palestine, qu'il devoit épouser.

Depuis cinq ans entiers, chaque jour je la vois;
Et crois toujours la voir pour la première fois.

Dans la tragédie d'*Horace*, par *Corneille*, Sabine native d'Albe, et femme d'un citoyen de Rome, voit la guerre allumée entre ces deux villes. Ces sentimens que lui prête le poëte, n'ont pas moins de délicatesse que de vérité.

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*c*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*d*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

Albe (*a*); où j'ai commencé de respirer le jour,
Albe, mon cher pays et mon premier amour,
Lorsqu'entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte.
Rome (*b*), si tu te plains que c'est là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.

La pensée est *naïve*, quand l'objet qu'elle représente, s'offre à l'esprit, sans que celui-ci paroisse l'avoir cherché. Elle consiste, dit le P. *Bouhours* (1), dans je ne sai quel air simple et ingénu, mais spirituel et raisonnable, tel qu'est celui d'un villageois de bon sens, ou d'un enfant qui a de l'esprit. En voici un exemple dans ce quatrain de *Gombaud*.

Colas est mort de maladie :
Tu veux que j'en pleure le sort.
Hélas ! que veux-tu que j'en die ?
Colas vivoit, Colas est mort.

Telle est encore la pensée de cette épitaphe, faite par *Scarron*.

Ci git qui fut de belle taille,
Qui savoit danser et chanter,
Faisoit des vers vaille que vaille
Et les savoit bien réciter.
Sa race avoit quelque antiquaille,
Et pouvoit des héros compter.

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*
(1) Man. de bien penser. II.e Dialog.

Digitized by Google

Même il auroit donné bataille,
S'il en avoit voulu tâter.
Il parloit fort bien de la guerre,
Des cieux, du globe de la terre,
Du droit civil, du droit canon,
Et connoissoit assez les choses
Par leurs effets et par leurs causes.
Etoit-il honnête-homme? Oh, non.

Il y a cependant une certaine finesse dans la pensée de cette épitaphe, et sur-tout dans celle du quatrain : mais c'est une finesse qui n'exclut point la naïveté.

Voici une petite pièce de vers, qui finit par un trait vraiment naïf.

Un vieil ivrogne ayant trop bu d'un coup,
Même de deux, tomba contre une borne.
Le choc fut rude : il resta sur le coup,
Presqu'assommé, l'œil hagard et l'air morne.
Un savetier, de près le regardant,
Tâtoit son pouls, et lui tirant la manche;
Las! ce que c'est que de nous cependant!
Voilà l'état où je serai dimanche.

Il ne faut pas confondre la pensée naïve avec la pensée *naturelle*. Celle-ci représente toujours un objet qui s'est trouvé dans le fonds du sujet qu'on traite. Elle est née, pour ainsi dire du sujet même, parce qu'elle s'y rapporte entièrement et directement. Il semble au lecteur qu'il l'avoit dans la tête, avant de la lire, et que par conséquent elle n'a exigé aucun effort de la part de l'écrivain. Mais quoi-

Digitized by Google

qu'elle fût dans le sujet, il n'a pas été bien facile à celui-ci de l'y voir et de l'en tirer. Toute pensée naïve est naturelle: mais toute pensée naturelle n'est pas naïve, parce que le naturel peut avoir quelque chose de grand, de sublime; au-lieu que le naïf a toujours quelque chose de petit ou de moins élevé.

Verrès, citoyen romain, exerçant en Sicile la préture, charge qui consistoit à rendre la justice, vouloit s'approprier les colosses de Cerés (*a*) et de Triptolême (*b*). Mais il ne put les faire emporter à cause de leur énorme pesanteur. *Cicéron*, dans une de ses oraisons contre ce concussionnaire, dit de ces statues: *leur beauté les mit en danger d'être prises; leur grandeur les sauva.* Voilà une pensée naturelle, tirée du fond de la chose, qui n'a absolument rien d'étranger au sujet, et qui paroît n'avoir rien couté à l'orateur. Celle-ci de *Mainard*, sur la mort d'un enfant, ne l'est pas moins.

On doit regretter sa mort,
Mais sans accuser le sort
De cruauté ni d'envie.
Le siécle est si vicieux,
Passant, qu'une courte vie
Est une faveur des cieux.

Voyez encore celle-ci du même auteur

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

sur un père, affligé de la mort de sa fille. Le père s'adresse au ciel.

Hâte ma fin que ta rigueur diffère ;
Je hais le monde et n'y prétends plus rien.
Sur mon tombeau ma fille devroit faire
Ce que je fais maintenant sur le sien.

Les pensées qui portent en elles-mêmes de l'agrément, n'ont pas besoin d'être ornées par l'expression. Elles doivent être rendues telles qu'elles se présentent à l'esprit de l'écrivain. Les mots sonores et brillans affoibliroient souvent une pensée forte. Si vous ajoutez à une pensée hardie des expressions magnifiques et pompeuses, vous la rendrez outrée. Si vous embellissez une pensée naïve, une pensée vive, l'une et l'autre cesseront de l'être. *Mon ami n'est plus ; et je vis encore* ! voilà une pensée vive. Si vous dites : *mon ami est descendu dans le sombre empire des morts ; et je jouis encore de la lumière* ! elle sera traînante ; elle aura perdu toute sa vivacité.

Pensées relevées par l'expression.

Il y a des pensées qui n'ont par elles-mêmes d'autre mérite que celui de la vérité. Ces sortes de pensées se présentent en foule à tout homme d'un sens droit, et naissent sans effort du sujet que traite l'écrivain. Elles sont simples, communes et souvent triviales. Il faut nécessairement les revêtir des ornemens de l'expression, pour leur donner un certain air de nouveauté, de grandeur, de noblesse, ou un autre agrément quelconque. Si l'écrivain sacré avoit dit simplement du conquérant le plus

Digitized by Google

renommé qui ait jamais existé, du grand *Alexandre* : *il fut le maître de la terre;* cette pensée n'auroit par elle-même rien de fort ni d'éclatant. Mais il dit, *la terre se tut en sa présence;* et cette expression donne à la pensée de la vivacité, de l'énergie et de la grandeur. Si *Salluste* avoit dit simplement de ce *Mithridate*, qui disputa pendant trente ans l'empire de l'Asie aux romains : *il avoit une grande taille;* sa pensée auroit été commune. Mais en disant que ce capitaine *étoit armé d'une grande taille*, il la rend nôble et hardie.

Rien de plus vrai, de plus juste, mais en-même-temps de plus simple et de plus commun que cette pensée, *la mort n'épargne personne.* Voyez comme *Horace* la relève, et la rend, en quelque façon, neuve. *La mort*, dit-il, *renverse également les palais des rois, et les cabanes des pauvres.* Une autre pensée vraie, mais commune, et tout-à-fait dénuée d'agrémens est celle-ci : *le chagrin ne dure pas toujours.* Notre *la Fontaine* lui donne de l'élévation et de l'éclat, en la présentant sous cette image charmante:

Sur les ailes du temps (*a*) la tristesse s'envole.

Il ne me reste à faire qu'une courte, mais assez importante observation concernant les pensées; c'est que le fond en est presque toujours le même dans tous les écrivains qui traitent le même sujet. La seule manière

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

de les rendre, met une distance infinie entre les bons et les mauvais. Hippolyte, dans la *Phèdre* de *Pradon*, dit à Aricie :

Depuis que je vous vois, j'abandonne la chasse :
Elle fit autrefois mes plaisirs les plus doux ;
Et quand j'y vais, ce n'est que pour penser à vous.

Voici comme *Racine* exprime ces mêmes pensées et ces mêmes sentimens.

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune :
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune (*a*).
Mes seuls gémissemens font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

A la seule lecture de ces vers, on jugera sans peine que *Racine* avoit bien raison de dire : *je ne pense pas mieux que Pradon et Coras ; mais j'écris mieux qu'eux.*

Style coupé; style périodique.

Le style en général, ou, si l'on veut, considéré dans sa forme, peut être *coupé* ou *périodique*. Il est *coupé*, lorsque les phrases ne peuvent point se diviser en plusieurs parties. Telles sont celles-ci de *Bossuet* dans son *discours de l'histoire universelle*.

« L'orgueil de Démétrius (*b*) souleva le » peuple. Toute la Syrie (*c*) étoit en feu. » Jonathas (*d*) sçut profiter de la conjonc- » ture. Il renouvella l'alliance avec les » romains. » Le style cesseroit ici d'être coupé, si de ses quatre phrases on en faisoit

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*c*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*d*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

une seule, par exemple celle-ci. *L'orgueil de Démétrius souleva le peuple; et tandis que toute la Syrie étoit en feu, Jonathas, qui sut profiter de la conjoncture, renouvella l'alliance avec les Romains.*

Le style *périodique* est composé d'un enchaînement de périodes travaillées avec art. La *période* est une phrase qui a plusieurs parties distinguées, mais dépendantes les unes des autres, et tellement liées entr'elles, que le sens demeure toujours suspendu jusqu'à la fin. Chacune de ces parties, prise séparément, se nomme *membre*. Quelquefois les membres d'une période sont composés d'autres parties qu'on appelle *incises*. Il y a des périodes de deux, de trois et de quatre membres. En voici des exemples.

Si la loi du Seigneur vous touche;
Si le mensonge vous fait peur;
Si la pitié dans votre cœur
Régne aussi bien qu'en votre bouche;

(*Premier membre*, qui renferme trois *incises*, et dont le sens, quoique marqué, n'est pas complet, laissant quelque chose à desirer):

Parlez, fils des hommes: pourquoi
Faut-il qu'une haine farouche
Préside aux jugemens que vous lancez sur moi?

(*Second membre*, qui présente le sens complet): Faites la même application aux exemples suivans.

« S'il y a une occasion au monde, où

Digitized by Google

» l'âme pleine d'elle-même, soit en danger d'oublier son Dieu, (*premier membre*), c'est dans ces postes éclatans, où » un homme, par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, » par le nombre de ses soldats, devient » comme le Dieu des autres hommes (*second membre*), et rempli de gloire, en lui-même, remplit tout le reste du monde » d'admiration, d'amour ou de frayeur ». (*troisième membre*), *Mascaron, orais. fun. de Turenne.*

« Soit qu'il fallût préparer les affaires » ou les décider, chercher la victoire avec » ardeur, ou l'attendre avec patience » (*premier membre*); soit qu'il fallût prévenir les desseins des ennemis par la hardiesse, ou dissiper les craintes et les » jalousies des alliés par la prudence » (*second membre*); soit qu'il fallût se » modérer dans la prospérité, ou se soutenir dans les malheurs de la guerre » (*troisième membre*): son âme fut toujours égale ». (*quatrième membre*). *Fléchier, Orais. fun. de Turenne.*

Ces périodes à quatre membres se nomment aussi *quarrées.*

Il y a encore des périodes à cinq membres, dont l'usage cependant ne doit pas être bien fréquent, à cause de l'impatience qu'a le Lecteur ou l'Auditeur de voir le sens terminé. Voici une période de cette espéce, tirée de la réponse de *Buffon*, au discours de *la Condamine*, le jour de sa réception à l'Académie françoise.

Digitized by Google

« Avoir parcouru l'un et l'autre hémisphère, traversé les continents et les mers, » surmonté les sommets sourcilleux de ces » montagnes embrasées, où des glaces éternelles bravent également et les feux » souterrains, et les feux du midi (*premier membre*); s'être livré à la pente précipitée de ces cataractes écumantes, » dont les eaux suspendues semblent moins » rouler sur la terre, que descendre des » nues (*second membre*); avoir pénétré dans ces vastes déserts, dans ces » solitudes immenses, où l'on trouve à peine » quelques vestiges de l'homme, où la » nature, accoutumée au plus profond » silence, dut être étonnée de s'entendre » interroger pour la première fois (*troisième membre*); avoir plus fait, en un » mot, par le seul motif de la gloire des » Lettres, que l'on ne fit jamais par la » soif de l'or (*quatrième membre*); voilà » ce que connoît de vous l'Europe, et ce » que dira la postérité ». (*cinquième membre*).

Le nombre, c'est-à-dire, cette harmonie qui résulte de l'heureux choix et de l'arrangement des expressions, fait toute la beauté de la période. Cette cadence nombreuse doit accompagner les chutes de chaque incise et de chaque membre, et se faire sentir sur-tout à celle du dernier. La période doit aussi présenter à l'esprit une suite d'idées enchaînées sans la moindre contrainte, qui enchérissent les unes sur les autres, et qui, dans leur mar-

Digitized by Google

che soutenue, dans leurs gradations, tendent toutes à la chute commune et finale. Il faut en bannir avec soin les mots qui riment ensemble, éviter de même la rencontre des voyelles qui, en se heurtant, peuvent former un son désagréable : car, comme le dit *Boileau*,

La plus noble pensée
Ne plait point à l'esprit, si l'oreille est blessée (1).

La période ne sera ni trop courte, ni trop longue. Si elle étoit trop courte, elle n'auroit point assez de consistance, pour être embellie des grâces de l'harmonie. Si elle étoit trop longue, elle manqueroit de mouvement, et fatigueroit l'attention du lecteur. Un des plus beaux modéles à suivre pour la coupe des périodes, est *Fléchier*. Voyez comme celle-ci est harmonieuse.

« Mais rien n'étoit si formidable que » de voir toute l'Allemagne, ce grand et » vaste corps, composé de tant de peuples » et de nations différentes, déployer tous » ses étendarts, et marcher vers nos fron» tières, pour nous accabler par la force, » après nous avoir effrayés par la multi» tude ».

On voit que les chutes ou cadences de chaque incise et de chaque membre, sont bien marquées par les mots *formidable*, *Allemagne*, *vaste corps*, *différentes*, *étendarts*, *frontières*, *multitude*. Ici les idées

(1) Art Poët. Ch. I.

Digitized by Google

paroissent s'étendre pour avoir plus de grâce. Vous allez les voir dans la phrase qui suit, se serrer et se presser pour avoir plus de force.

« Il falloit opposer à tant d'ennemis un » homme d'un courage ferme et assuré, » d'une capacité étendue, d'une expé» rience consommée; qui soutînt la répu» tation, et qui ménageât les forces du » royaume; qui n'oubliât rien d'utile ni » de nécessaire; qui ne fît rien de super» flu; qui sût, selon les occasions, » profiter de ses avantages ou se relever » de ses pertes; qui fût tantôt le bouclier, » tantôt l'épée de son pays; capable d'exé» cuter les ordres qu'il auroit reçus, et » de prendre conseil de lui-même dans » les rencontres ».

On sent la différence de l'harmonie dans ces deux périodes. Dans celle-ci, elle est forte, vive, rapide: dans l'autre, elle est douce, mais en-même-temps majestueuse. C'est à cette variété que l'écrivain doit s'attacher, pour se faire lire avec un plaisir et un intérêt qui se soutiennent jusqu'à la fin.

Le style périodique a plus de noblesse, d'harmonie et de dignité que le style coupé. Celui-ci est plus léger, plus vif, plus brillant. Ni l'un ni l'autre ne doivent être exclus d'aucun sujet. Il faut même les employer tour-à-tour, pour répandre de la variété dans un ouvrage. Cependant, on peut dire en général que le style périodique convient mieux aux sujets nobles

Digitized by Google

et sérieux, et le style coupé aux sujets agréables et badins.

On peut conclure de ce que je viens de dire des pensées et du style en général, qu'il faut bien prendre garde, quand les pensées ont en elles-mêmes des agrémens, à ne pas les en dépouiller par le mauvais emploi des expressions; et que, quand elles n'en ont pas, il faut s'appliquer à leur en donner par l'expression même. Il est essentiel, pour cela, de savoir d'abord quelles doivent être les *qualités du style*; de connoître ensuite le *style figuré*, c'est-à-dire, les tours, les ornemens, les différentes richesses que nous fournit notre langue, et d'apprendre en même-temps l'art de les employer, en fixant notre attention sur l'usage qu'en ont fait les bons écrivains.

ARTICLE I.

Des Qualités du Style.

Quelque sujet que l'on traite, et quelle que soit la forme de style que l'on emploie, on ne doit jamais oublier que le principe et le fondement de l'art d'écrire est, suivant *Horace*, le bon sens, c'est-à-dire, ce jugement droit, cette raison sage qui retient toujours dans de justes bornes l'esprit le plus vif et le plus brillant, l'imagination la plus féconde et la plus impétueuse. *Boileau*, qui a senti toute la vérité de ce précepte, a dit après le poëte latin :

Digitized by Google

Aimez donc la raison. Que toujours vos écrits,
Empruntent d'elle seule, et leur lustre et leur prix (1).

Les qualités, ou agrémens du style, auxquelles il faut principalement s'attacher, sont la *clarté* et la *convenance* : toutes les autres sont comprises dans ces deux-là. Je vais les faire connoître, et je dirai ensuite un mot des défauts qui leur sont opposés.

I.

De la Clarté du Style.

Nécessité d'être clair dans son style.

La lumière du soleil frappe nos yeux, sans que nous y fassions attention : telle doit être, suivant la pensée de *Quintilien* (2), la lumière qui brille dans un ouvrage d'esprit. Un écrivain ne pense, ne parle que pour les autres. Son premier devoir est donc de parler d'une manière à se faire entendre, d'une manière même à ne pouvoir n'être pas entendu. Une pensée a besoin d'être présentée dans tout son jour, pour être bien saisie du lecteur. Pourquoi affecteriez-vous de l'envelopper et de ne la présenter qu'à demi ? Croiriez-vous par-là montrer de la finesse, de la profondeur, de l'esprit ? Quelle erreur ! L'esprit n'a consisté ni ne consistera jamais dans une manière de s'exprimer entortillée, mystérieuse et presque énigmatique :

(1) Art Poët. Ch. 1.

(2) De Inst. L. 8. c. 2.

Digitized by Google

Ce que j'appelle esprit, c'est la vive peinture
Des naïves beautés qu'étale la nature,
Qui fait que d'un coup-d'œil le lecteur apperçoit
Un objet tout entier et tel qu'il le conçoit (1).

Voilà le bon esprit, l'esprit vrai, l'esprit seul agréable, qui fait le mérite d'un ouvrage, la gloire d'un écrivain, et le charme du lecteur. Oui, il faut qu'à la première lecture, avec une médiocre attention, sans gêne et sans étude, on trouve un sens net et développé. Si l'on est obligé de le chercher, le style manque de clarté, et par-là même est vicieux.

Il est donc du devoir de l'écrivain, de donner à ses pensées toute l'explication et toute la clarté qu'il faut, pour que ses lecteurs les comprennent parfaitement. S'il doit, suivant le précepte d'*Horace*, tâcher d'être court, c'est sans rien omettre de ce qui est essentiel et nécessaire. Mais en fuyant toute briéveté obscure, il prendra bien garde, en-même-temps, de ne pas tomber dans l'excès contraire, la prolixité. On évite ce défaut, en passant sous silence tout ce qui est superflu, c'est-à-dire, tout ce qui peut être aisément entendu sans être exprimé.

Moyens d'être clair dans son style.

Pour être clair dans votre style, ne dites ni plus ni moins qu'il ne faut; et pour parvenir à ce point, plus difficile et plus délicat qu'on ne pense, concevez bien

(1) *Pope*. Essai sur la Crit. trad. par l'abbé *du Resnel*.

Digitized by Google

votre idée, saisissez-la tout entière, embrassez-la dans toute son étendue : il est impossible que vous ne la rendiez de même, sans rester au-dessous, sans aller au-delà. Quand l'image que nous nous formons d'un objet est claire et lumineuse dans notre esprit, elle doit nécessairement se montrer telle aux yeux du lecteur. Réfléchir longtemps sur son sujet, le posséder pleinement; arranger toutes ses pensées avec ordre, et les enchaîner si bien, qu'elles paroissent naître sans effort les unes des autres; voilà le vrai moyen de mettre tout-à-la-fois de l'ensemble et de la clarté dans son style.

Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit ou moins nette ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément (1).

Observez aussi à la lettre ce précepte si sage, que donne *la Bruyère*. Tout écrivain, dit-il, pour écrire nettement, doit se mettre à la place de ses lecteurs, examiner son propre ouvrage comme quelque chose qui lui est nouveau; qu'il lit pour la première fois; où il n'a nulle part, et que l'auteur auroit soumis à sa critique; et se persuader ensuite qu'on n'est pas entendu, seulement à cause que l'on s'entend soi-même, mais parce qu'on est en effet intelligible.

(1) Boileau. Art Poët. Ch. I.

Digitized by Google

Un moyen encore infaillible d'écrire avec clarté, c'est de placer les mots dans le discours, suivant les régles de la syntaxe. Rien de plus juste que de s'assujettir aux loix de la langue qu'on parle; loix fondées sur une dialectique très-fine et très-solide, sur cette logique naturelle, avec laquelle naissent tous les hommes bien organisés; loix qui accoutument l'esprit à une marche toujours droite et toujours ferme, dans les diverses routes qu'il peut se frayer. Un écrivain correct dans son style, est ordinairement exact dans les choses, et s'exprime toujours d'une manière si claire et si intelligible, que rien de ce qu'il veut dire, n'échappe à la vue des esprits les moins pénétrans. La plûpart des fautes de langage, dit *Voltaire*, sont au fond, des défauts de justesse.

Qu'on ne dise point que la grammaire nuit aux élans du génie, aux grâces de l'imagination, à la chaleur du sentiment. Il est constant qu'un habile écrivain peut, sans cesser d'être correct, embellir le discours de tous les ornemens dont il est susceptible. Les idées les plus profondes, les plus brillantes, les plus sublimes se montrent sous sa plume, avec toute leur force, tout leur éclat, toute leur grandeur, sans que les régles de la langue soient violées. Si cette vérité pouvoit être contestée, il seroit, assurément bien facile de citer en preuves une infinité d'exemples tirés de nos meilleurs écrivains. Tout homme qui les a lus avec quelque attention, a dû voir, non-

Digitized by Google

seulement que leurs plus beaux morceaux sont précisément ceux, où les loix grammaticales sont observées avec la plus grande exactitude; mais encore qu'il y en a bien d'autres, auxquels il ne manque, pour être vraiment beaux, que l'arrangement des mots et des phrases, selon ces mêmes loix. Ne reprochons donc point trop de sévérité à *Boileau*, lorsqu'il dit :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin,
Est toujours, quoiqu'il fasse, un méchant écrivain (1),

Convenons cependant avec les grammairiens, même les plus rigides, qu'il est des circonstances, où le génie, l'imagination, et le sentiment ne doivent point s'attacher en esclaves serviles, à certaines loix de la grammaire. Bien plus, elle autorise elle-même la violation de ces régles, comme on a pu le voir dans l'article du gallicisme et des figures de construction; et dès lors, ces fautes cessent d'être des fautes. S'il est quelquefois permis d'en faire de réelles, elles ne doivent nuire, en aucune manière, à la clarté du discours; elles doivent être légères, et de plus, rachetées par des beautés saillantes. En voici un exemple qui s'offre à ma mémoire : ce sont ces quatre vers ou *Brébeuf* embellit l'idée de *Lucain* sur l'écriture.

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux,

(1) Art. Poët. Ch. 1.

Digitized by Google

Et par des traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

On a remarqué que les régles exactes de la langue ne sont point observées dans le dernier vers. Il auroit fallu dire, *de donner*. Voila une faute légère, qui doit disparoître à la faveur de la beauté de la pensée.

II.

De la Convenance du Style.

ssortiment style aux s, par la priété des mots.

L'assortiment du style aux idées qu'on exprime, et au sujet qu'on traite, est ce qui en fait la *convenance*. Pour que le style soit assorti aux idées, il faut qu'elles soient rendues par les seules expressions qui leur sont propres. Les paroles sont les images des pensées, comme celles-ci sont les images des objets. Elles doivent représenter les pensées aussi fidélement, que celles-ci représentent les choses. La même conformité qui doit se trouver entre la pensée et l'objet, doit se trouver aussi entre la parole et la pensée.

Attachons-nous donc à la propriété des termes, c'est-à-dire, aux mots qui sont les vrais signes représentatifs de nos idées. Il y en a qui ont un caractère, soit de richesse, soit de vivacité, soit d'énergie, etc. Ceux-là sont faits pour une pensée qui est dans le même genre. C'est à la faveur de l'expression, qu'une pensée noble se montre dans toute sa noblesse, une pensée vive dans toute sa vivacité, une pensée énergique dans toute son énergie.

Digitized by Google

Un terme propre rend l'idée tout entière : un terme peu propre ne la rend qu'à demi : un terme impropre la défigure. Il est, par conséquent, essentiel de n'employer que des termes qui ne disent ni trop ni trop peu, et pour cela, d'en connoître la véritable signification. Tous les mots en ont une qui leur est particulière. Les synonimes, qui se ressemblent par une idée commune, sont néanmoins distingués l'un de l'autre par quelque idée accessoire et particulière à chacun d'eux. En voici un exemple pris au hasard dans l'excellent Ouvrage de l'abbé *Girard* sur cette matière.

Les mots *déclarer*, *découvrir*, *manifester*, *révéler*, *décéler*, ont une signification commune, qui est de faire connoître ce qui étoit ignoré. Mais chacun d'eux en a aussi une qui lui est particulière. *Déclarer*, c'est dire les choses exprès et de dessein, pour en instruire ceux à qui l'on ne veut pas qu'elles demeurent cachées. *Découvrir*, c'est montrer, soit de dessein, soit par inadvertance, ce qui avoit été caché jusqu'alors. *Manifester*, c'est produire au dehors les sentimens intérieurs. *Révéler*, c'est rendre public ce qui a été confié sous le secret. *Décéler*, c'est nommer celui qui a fait la chose, mais qui ne veut pas en être cru l'auteur. Ces mots ne peuvent donc pas, en bien des occasions, être employés indifféremment l'un pour l'autre. Celui qui rend précisément notre idée, est le seul dont nous devons nous servir.

Observons ici que notre langue, quoi-

Digitized by Google

qu'assez riche pour qui la sait bien manier, peut cependant s'enrichir encore davantage sous la plume d'un bon écrivain. Ainsi les mots nouveaux ne doivent pas être proscrits. Mais on exige que pour être employés à propos, ils soient nécessaires, sonores et intelligibles. Sans ces trois conditions, toute expression nouvelle sera déplacée et vicieuse. Loin d'enrichir la langue, elle ne servira qu'à la gâter.

Assortiment du style au sujet, par la propriété des agrémens.

Le style sera assorti au sujet, si l'on joint à la propriété des termes, la propriété des agrémens, c'est-à-dire, si l'on donne au style les seuls agrémens qui lui conviennent relativement au sujet. Il y a des phrases, des mots, des tours qui ont de l'éclat et de la grandeur : ceux-là sont destinés à paroître dans les genres élevés. Il y en a d'autres qui n'ont aucune illustration : ceux-là sont faits pour les genres médiocres.

Tous les sujets qu'on traite, appartiennent ou à la mémoire, ou à la raison, ou au sentiment, ou à l'imagination. Dans ceux qui appartiennent à la mémoire, l'écrivain expose, raconte : il faut que son style soit uni, facile, naturel et rapide. Dans les sujets qui appartiennent à la raison, l'écrivain se propose d'instruire : il faut que son style soit grave, méthodique, précis, ferme, énergique. Dans les sujets qui appartiennent au sentiment, l'écrivain veut toucher : il faut que son style soit doux, insinuant, vif, animé, pathétique. Dans les sujets qui appartiennent à l'imagination, l'écrivain cherche à plaire : il faut que son

Digitized by Google

style soit fin, gracieux, élégant, varié. Il cherche à plaire par l'imitation : il faut que son style soit riche, brillant, fleuri, nombreux et pittoresque.

Voilà à peu près tous les agrémens, toutes les qualités que peut et que doit avoir le style, selon la diversité des sujets; agrémens qui ont tous un même principe et une source commune, la propriété des termes. Il suffira de dire simplement en quoi ils consistent, pour en donner une idée claire et distincte.

Le style est uni, quand on n'y voit ni expressions, ni pensées bien remarquables; facile, lorsqu'il ne sent point le travail; naturel, quand il n'est ni recherché, ni forcé; rapide, quand il attache et entraîne.

Le style est grave, quand il évite les saillies et les plaisanteries; méthodique, lorsqu'il marche avec ordre, ne se permettant aucun écart; précis, quand il rend les idées avec le moins de mots qu'il est possible; ferme et énergique, quand la justesse des expressions répond à la solidité des pensées.

Le style est doux et insinuant, quand il fait concevoir et sentir les choses sans effort; vif et animé, quand les idées sont pressées et se succèdent avec rapidité; pathétique, lorsqu'il remue, agite, transporte, subjugue.

Le style est fin, quand il montre, sous des expressions simples, des idées choisies; gracieux, quand il est plein de pensées

Digitized by Google

délicates et de descriptions riantes ; élégant, lorsque les expressions sont bien choisies et bien arrangées ; varié, lorsqu'il se fait remarquer par la multiplicité des tours et des ornemens. Il est riche, lorsqu'il abonde en idées et en expressions ; brillant et fleuri, lorsqu'il éclate en images ; nombreux, quand il a un mouvement agréable qui flatte l'oreille ; pittoresque, lorsqu'il représente vivement les objets.

III.

Des Défauts du Style.

Tous les défauts opposés aux qualités ou agrémens du style, peuvent être rapportés à deux principaux qui comprennent tous les autres : ce sont l'*obscurité* et l'*affectation*.

Obscurité du style dans l'expression

L'*obscurité*, le plus grand vice du discours, vient de l'expression ou de la pensée même. Elle vient de l'expression, quand on arrange mal les mots ; quand on emploie des termes équivoques, c'est-à-dire, susceptibles de divers rapports, de diverses interprétations. Dans cette phrase ; *l'orateur arrive à sa fin, qui est de persuader, d'une façon toute particulière* ; ces derniers mots sont mal placés, et par là deviennent susceptibles de divers rapports, puisqu'on pourroit les faire rapporter au verbe *persuader*, quoiqu'en effet ils se rapportent aux mots, *arrive à sa fin*. La phrase seroit nette et sans la moindre obscurité, si elle étoit construite ainsi : *l'orateur arrive, d'une*

Digitized by Google

façon toute particulière, à sa fin, qui est de persuader.

Remarquez la même faute dans la phrase suivante : *s'il est vrai que ce prince* ait traité *les catalans attachés à son ennemi*, avec tant de hauteur, *c'est peut-être qu'il s'imaginoit trouver, à leur défaut, une ressource puissante dans un autre capitaine non-moins habile.* Il falloit dire : *s'il est vrai que ce prince* ait traité avec tant de hauteur, *les catalans attachés à son ennemi*, etc.

L'abbé d'*Olivet*, dans ses *remarques sur Racine*, fait une observation bien juste et bien solide sur ce vers de la tragédie d'*Andromaque* :

Sans espoir de pardon, m'avez-vous condamnée ?

Voilà, dit-il, ce qui s'appelle une phrase louche. *Sans espoir de pardon*, regarde Andromaque ; et *m'avez-vous condamnée*, regarde Pyrrhus. Il falloit, *sans espoir de pardon me vois-je condamnée*, afin que la phrase entière tombât sur Andromaque ; ou l'équivalent de ceci, *m'avez-vous condamnée sans me laisser aucun espoir de pardon*, afin qu'elle ne tombât que sur Pyrrhus. On me dira qu'il y a ici une ellipse. Mais qu'il y ait telle figure qu'on voudra ; il me suffit que la phrase soit louche, pour être bien convaincu qu'elle mérite d'être blamée.

Il n'est personne qui n'approuve bien volontiers cette remarque de l'abbé d'*Olivet*, dont le style est si pur et si agréable.

Digitized by Google

Osons dire en effet que ces mots, *me vois-je condamnée*, au-lieu de *m'avez vous condamnée*, n'auroient pas rendu le vers de *Racine* moins poëtique. Ainsi, d'un côté, l'imagination du lecteur n'auroit pas été moins flattée par l'harmonie du vers; et de l'autre, sa raison auroit été pleinement satisfaite par l'entier développement du sens de l'auteur.

Ce qui rend le plus souvent le style obscur dans l'expression, c'est le mauvais emploi, ou l'équivoque des pronoms. Si l'on disoit, par exemple; *nous ne trouvons point la critique qu'a faite* Eugène *d'un ouvrage d'*Ariste, *dans le recueil de* ses *œuvres*; ce pronom, *ses*, formeroit une équivoque, qui mettroit le lecteur dans l'impossibilité de juger si c'est dans le recueil des œuvres d'*Eugène*, ou dans celui des œuvres d'*Ariste*. Il faudroit, suivant le sens qu'on voudroit marquer, dire à-peu-près: *nous ne trouvons point dans le recueil des œuvres d'*Eugène, *la critique qu'il a faite d'un ouvrage d'*Ariste; ou: *nous ne trouvons point dans le recueil des œuvres d'*Ariste, *la critique d'un de ses ouvrages, qui a été faite par* Eugène.

Un auteur a dit: Hypéride *a imité* Démosthène, *en ce qu'il a de beau*. On ne voit certainement pas ici auquel de ces deux substantifs se rapporte ce pronom *il*. Si c'est à *Démosthène*, l'auteur auroit dû dire: Hypéride *a imité* Démosthène *en ce que* celui-ci *a de beau*. Si c'est à *Hypéride*, il auroit pu dire, en ajoutant une épi-

Digitized by Google

thète, pour arrondir sa phrase : Hypéride *a imité, en ce qu'il a de beau, l'éloquent* Démosthène.

Voici encore une suite de phrases, dont le sens est louche. « François I (*a*) érigea » Vendôme (*b*) en duché-pairie, en faveur » de Charles de Bourbon (*c*) et *il* le mena à » la conquête de Milan (*d*), où *il* se com- » porta vaillamment. Quand ce *prince* eut » été pris à Pavie (*e*), *il* ne voulut point » accepter la régence qu'on lui proposoit : » *il* fut déclaré chef du conseil. *Il* con- » tinua de travailler pour la liberté du » roi; et quand *il* fut délivré, *il* continua » à le bien servir ».

Le lecteur qui ne seroit pas au fait de l'histoire, n'auroit-il pas bien de la peine à démêler les divers rapports du mot *prince* et du pronom *il*, employé tant de fois? L'historien, loin de faire un si fréquent usage de ce pronom, auroit dû répéter plusieurs fois le nom, dont il tient la place. C'est ce que font les meilleurs écrivains, plutôt que de rien laisser dans le discours, qui présente un sens entortillé.

La phrase suivante, sans être précisément louche, n'est pas à l'abri d'une juste critique : *cet illustre infortuné* (*f*)

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*c*) Voyez le mot *Bourbon*, *ibid.*
(*d*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*e*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*f*) Voyez le mot *prisonnier*, *ibid.*

Digitized by Google

fut conduit à Pignerol (*a*), *où M. de Saint-Mars étoit commandant. Lorsqu'il fut nommé à la lieutenance de roi de Sainte-Marguerite* (*b*), *il emmena avec lui son captif.* Le rapport de ce pronom *il*, placé avant le verbe *nommer*, est-il bien sensible au premier coup-d'œil; et ne faut-il pas que le lecteur réfléchisse un peu pour le voir? C'est un soin que l'auteur auroit pu aisément lui épargner, en disant: *cet illustre infortuné fut conduit à Pignerol, où M. de Saint-Mars étoit commandant. Lorsque* celui-ci *fut nommé à la lieutenance de roi de Sainte-Marguerite, il emmena avec lui son captif.*

Si je pouvois soupçonner que ces remarques parussent minutieuses ou trop sévères, je répéterois ici que l'écrivain, ne prenant la plume que pour instruire, ou pour amuser ses lecteurs, doit, par l'arrangement des mots et des phrases, leur faciliter tous les moyens possibles de pénétrer promptement et sûrement le vrai sens de ce qu'il veut dire. *Quintilien* ne veut pas qu'on donne au lecteur ou à l'auditeur la peine de rien éclaircir.

Obscurité du style dans la pensée, ou *galimathias* et *phébus*.

L'obscurité qui vient de la pensée, est ce qu'on appelle du *galimathias*, ou du *phébus*. Le *galimathias* est une suite de phrases qui n'ont aucun sens raisonnable, et auxquelles on ne comprend rien. Il a été comparé à un épais brouillard, qui nous empêche tout-à-fait de voir. Le *phébus* n'est

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

pas si obscur : il signifie, ou paroît signifier quelque chose. C'est un brouillard, dans lequel il entre quelque rayon de lumière. Mais cette lumière est trop foible, pour que nous puissions distinguer les objets. *Maynard* disoit à un écrivain de son temps, qui tomboit dans le *phébus* et le *galimathias*.

Mon ami, chasse bien loin
Cette noire rhétorique.
Tes écrits auroient besoin
D'un devin qui les explique.
Si ton esprit veut cacher
Les belles choses qu'il pense,
Dis-moi qui peut t'empêcher
De te servir du silence ?

Le conseil étoit très-raisonnable. Il vaut mieux se taire, que de parler, pour n'être pas entendu.

J'écris principalement pour les jeunes gens; et c'est en dire assez, pour qu'on sente la nécessité où je suis de leur faire connoître les fautes de style échappées à nos meilleurs écrivains. Mais comme je suis bien loin de croire que mes observations puissent être une régle pour eux, je me suis imposé la loi de m'appuyer toujours de l'autorité des critiques sages et éclairés, dont le goût sûr et les connoissances profondes sont généralement reconnus. Je vais donc citer encore *Racine*, toujours admiré, mais toujours bien apprécié, quant au style, par l'abbé d'*Olivet*. Voici la remarque de cet habile grammairien sur ces vers que le poëte met dans la

Digitized by Google

bouche de Mithridate : *apprenez... qu'il n'est point de Rois*,

Qui sur le trone assis, n'enviassent peut-être,
Au-dessus de leur gloire un *naufrage élevé*,
Que Rome et quarante ans ont à-peine *achevé*.

Je suis arrêté, dit-il, par le grand nom de *Racine*, qui ne me permet point d'appeler ceci du galimathias. On aura beau me dire avec *Racine* le fils, que *hasarder ces alliances de mots, n'appartient qu'à celui qui a le crédit de les faire approuver.* Je conviendrai qu'en effet, lorsqu'un vers ronfle bien dans la bouche d'un Acteur, quelquefois le parterre ne demande rien de plus. Mais il n'est pas moins vrai qu'un Auteur ne doit jamais courir après un bel arrangement de mots, sans avoir égard à la clarté des idées, et à la justesse des métaphores.

L'abbé d'*Olivet* termine cette remarque en citant le P. *du Cerceau*, qui dans ses *réflexions sur la poésie française*, s'exprime ainsi : j'avoue que je n'entends pas trop bien ce que signifie *un naufrage élevé au-dessus de la gloire des autres Rois*, et encore moins ce que veut dire, *achever un naufrage.* Ces expressions figurées ont d'abord quelque chose qui éblouit, et l'on ne se donne pas la peine de les examiner, parce qu'on les devine plutôt qu'on ne les entend. Mais quand on y regarde de près, on est tout surpris de ne trouver qu'un barbarisme brillant dans ce qu'on avoit admiré.

Il arrive très-souvent que l'obscurité du style vient, non pas précisément du fond

Digitized by Google

des pensées, mais du tour qu'on emploie pour les rendre. Ne nous lassons pas, lorsqu'il s'agit d'instruire, de citer les observations de nos plus grands génies et de nos meilleurs Ecrivains. Un tour heureux, dit *Montesquieu* en parlant de quelques Auteurs modernes, leur paroît plat, parce qu'il n'a pas l'air d'avoir couté : une idée mise galamment, mais en habit simple, ne paroît pas piquante à ces messieurs. Ils veulent lui donner des grâces de leur façon; ils la tournent, ils la serrent; et après bien des soins, ils arrivent à être entortillés, pour avoir voulu être délicats, et à être obscurs, pour avoir eu envie d'être vifs.

Affectation du style.

L'*affectation* du style est un éloignement du naturel. Dire en termes trop recherchés des choses simples et communes, pour les faire paroître plus grandes et plus ingénieuses qu'elles ne le sont en effet, c'est être affecté dans son style. Cette affectation comprend le *néologisme* et l'*enflure*.

Néologisme.

Le *néologisme* ne consiste pas seulement à introduire des mots nouveaux qui sont inutiles. Ce qui le caractérise encore, c'est le tour recherché des phrases, et sur-tout, l'union bizarre de plusieurs mots qui ne peuvent point aller ensemble. *Lamotte* a dit que *les grandes* réputations *sont presque toujours* posthumes; et *Fontenelle*, dans l'éloge de *Bernouilli*, Mathématicien célébre, que *son* goût *avoit été son* précepteur. Voilà deux exemples de néologisme. On dit bien qu'un *ouvrage* est *posthume*, lorsqu'il a été publié après la mort de

Digitized by Google

son auteur. Mais c'est contre la raison même de dire qu'une *réputation* est *posthume*, parce qu'un Auteur ne peut point acquérir une réputation après sa mort. Il est encore plus ridicule de dire qu'un savant a eu son *goût* pour *précepteur*. Un précepteur est un homme qui instruit des enfans; et assurément on ne peut pas donner au goût d'un individu la figure d'une personne, quoiqu'en poésie, on personifie le goût en général, et qu'on le représente sous la forme d'un Dieu.

Ce sont donc là des façons de parler toutes nouvelles, que les hommes de goût réprouvent, et que les bons écrivains ont le plus grand soin d'éviter. Il faut à leur exemple, n'employer que celles qui sont autorisées par l'usage. Ce n'est pas qu'on ne puisse quelquefois unir deux mots connus, qui n'ont jamais été liés ensemble. Mais il faut que cette liaison soit juste, fondée sur la véritable signification de ces mots, et, ce qui est bien à remarquer, nécessitée par le besoin réel d'exprimer une belle pensée, qui, sans cela, ne seroit pas bien entendue.

Enflure. L'*enflure* du style consiste, ou à présenter des pensées simples et communes sous des expressions sonores et pompeuses, ou à dire des choses exagérées et qui n'ont qu'une vaine apparence de grandeur. Elle nait ordinairement du trop grand desir de briller, ou de l'excès d'une imagination déréglée. Nous ne saurions être trop en garde contre ce défaut du style, puisque

Digitized by Google

nos meilleurs poëtes mêmes, ceux dont l'esprit étoit frappé sur le grand, y sont quelquefois tombés. Voyez cette strophe de l'ode de J.-B. *Rousseau* sur *la naissance du duc de Bretagne* (*frère aîné de Louis XV*).

Où suis-je ? Quel nouveau miracle
Tient encor mes sens enchantés !
Quel vaste, quel pompeux spectacle
Frappe mes yeux épouvantés !
Un nouveau monde vient d'éclore :
L'univers se reforme encore
Dans les abîmes du chaos ;
Et pour réparer ses ruines,
Je vois des demeures divines
Descendre un peuple de héros.

On a trouvé que des *yeux épouvantés* par un *pompeux spectacle*, tandis que tous les autres *sens* sont *enchantés*, *l'univers* qui *se reforme* après qu'*un nouveau monde vient d'éclore*, et *un peuple de héros*, qui *descend des demeures divines*, *pour réparer* les *ruines* de ce nouvel univers, étoient une véritable enflure dans la pensée et dans l'élocution.

Le même défaut a été remarqué dans ces vers de la tragédie de *Phèdre*, où *Racine* fait dire à Théramène qui raconte la mort d'Hippolyte, qu'*une montagne humide s'élève à gros bouillons sur le dos de la plaine liquide.*

Le début de la tragédie de *Pompée* du grand *Corneille*, offre de très-beaux vers. Mais ces *débordemens de parricides* ; ces

Digitized by Google

champs empestés; ces *montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes*, et *que la nature force à se venger;* ces *troncs pourris*, qui font *la guerre au reste des vivans*, ont été regardés comme une véritable enflure.

Il est aisé de juger que ce défaut du style est bien voisin du *Phébus*. Il rend de plus un ouvrage froid, parce que les termes ampoulés, emphatiques et sonores, mais vuides de sens, ne disent rien ni au cœur ni à l'esprit. Pour éviter l'enflure et l'excès qui lui est opposé, il faut faire un juste emploi des images et des ornemens. Si nous les répandons avec profusion et sans choix, notre style sera boursouflé. Si nous les négligeons trop, notre style sera foible et sec. On va voir quels sont ces ornemens, et l'usage qu'on doit en faire.

ARTICLE II.

Du Style figuré.

Les mots ont dans le discours un sens *propre*, ou un sens *figuré*. Ils sont dans le sens *propre*, lorsque ne perdant point leur signification primitive, ils signifient la chose, pour laquelle ils ont été établis. Ils sont employés dans le sens *figuré*, quand on les fait passer de leur signification propre ou naturelle, à une signification étrangère. Le mot *chaleur* a été institué pour signifier une propriété du feu; le mot *rayon*, pour signifier un trait de lumière. Ainsi quand on dit, *la chaleur*

Digitized by Google

du feu, *les rayons du soleil*, ces mots sont pris dans le sens *propre*. Mais quand on dit, *la chaleur du combat*, *un rayon d'espérance*, ils sont pris dans le sens *figuré*.

Il n'est aucune langue, qui ne doive presque toutes ses richesses à ces sortes d'expressions figurées. Elles prêtent à l'éloquence ses plus grands mouvemens, à la poésie son plus beau coloris : elles sont comme l'âme et la vie de l'une et de l'autre. Ainsi les *figures* sont de certains tours de pensées et de paroles, qui font une beauté, un ornement dans le discours. Cette définition convient aux *figures de mots* et aux *figures de pensées*. Les premières dépendent tellement des mots qui les expriment, que le moindre changement dans ces mots détruit la figure. Les *figures de pensées*, au contraire, dépendent uniquement de la manière particulière de penser et de sentir; ensorte que la figure demeure toujours la même, quoiqu'on change les expressions.

Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre?

Voilà une *figure de mots*. Supprimez la répétition du mot *Abner*; la figure est anéantie.

Répondez, cieux et mers, et vous, terre, parlez.

Voilà une *figure de pensées*. Changez les expressions, retranchez, ajoutez; la figure ne subsistera pas moins.

Digitized by Google

I.

Des figures de mots, et de celles qui ne sont pas tropes.

Il y a deux sortes de *figures de mots*. Dans celles de la première espéce, les mots conservent leur signification propre : ces figures ne consistent donc que dans un certain emploi de ces mots. Les autres sont celles, par lesquelles on donne à un mot une signification, qui n'est point sa signification primitive et naturelle; comme quand on dit, *trente voiles*, pour *trente vaisseaux; mille chevaux*, pour *mille cavaliers*. On nomme celles-ci *tropes*, du mot grec, *trope*, dont la racine est τρεπω, qui signifie, *je tourne*. Les premières ne le sont point.

Je conviens dit *du Marsais*, dans son excellent traité *des tropes*; qu'on peut bien parler, sans jamais avoir appris les noms particuliers de ces figures. Combien de personnes se servent d'expressions métaphoriques, sans savoir précisément ce que c'est que métaphore!.... Mais ces connoissances sont utiles et nécessaires à ceux qui ont besoin de l'art de parler et d'écrire. Elles mettent de l'ordre dans les idées qu'on se forme des mots; elles servent à démêler le vrai sens des paroles, à rendre raison du discours, et donnent de la précision et de la justesse.... On voit tous les jours des personnes qui chantent agréablement, sans connoître les notes, les

Digitized by Google

clés, ni les régles de la musique; elles ont chanté pendant bien des années des *sol* et des *fa*, sans le savoir : faut-il pour cela qu'elles rejettent les secours qu'elles peuvent tirer de la musique, pour perfectionner leur talent?

Les figures de mots qui ne portent pas le nom de *tropes*, sont la *répétition*, la *conversion*, la *complexion*, la *gradation*, la *reversion*, l'*adjonction*, la *disjonction*, et la *périphrase*.

Répétition.

La *Répétition*, figure propre à exprimer le caractère d'une passion fougueuse, d'un sentiment vif et profond, consiste à répéter plusieurs fois avec grâce les mêmes expressions. Voyez le bel effet que produit cette figure dans cet endroit de la Tragédie de *Zaïre* par *Voltaire*. C'est Lusignan qui parle à Zaïre.

Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au-moins, *songe* au sang qui coule dans tes veines.
C'est le sang de vingt Rois tous chrétiens comme moi;
C'est le sang des Héros défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs..... ô fille encor trop chère,
Connois-tu ton destin? *Sais-tu* quelle est ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour
Je la vis massacrer *par la main* forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,

Digitized by Google

T'ouvrent leurs bras sanglans tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, *ton Dieu* que tu blasphêmes,
Pour toi, pour tes péchés est mort *en ces lieux* mêmes,
En ces lieux, où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux, où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, *vois* ce temple envahi par *tes* maîtres :
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux ; sa tombe est près de ce palais:
C'est ici la montagne, où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie :
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurois marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas, sans y trouver ton Dieu;
Et *tu n'y peux* rester, sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.

La répétition des conjonctions sert souvent à peindre avec plus d'agrément et d'énergie; comme on le voit dans ces vers du *Lutrin*.

Il terrasse lui seul *et* Guibert, *et* Grasset,
Et Gorillon la basse, *et* Grandin le fausset,
Et Gerbais l'agréable, *et* Guérin l'insipide.

Dans cette phrase de *la Bruyère* :

« Un sot *ni* n'entre, *ni* ne sort, *ni* ne » s'assied, *ni* ne se lève, *ni* ne se tait, *ni* » n'est sur ses jambes comme un homme » d'esprit ».

Et dans cet endroit d'un sermon de

Digitized by Google

Massillon. C'est d'un Prince ambitieux qu'il parle.

« Sa gloire sera toujours souillée de » sang. Quelque insensé chantera peut-être » ses victoires : *mais* les provinces, les villes, » les campagnes en pleureront. On lui » dressera des monumens superbes pour » immortaliser ses conquêtes : *mais* les » cendres encore fumantes de tant de villes » autrefois florissantes; *mais* la désolation » de tant de campagnes dépouillées de leur » ancienne beauté; *mais* les ruines de tant » de murs, sous lesquelles des Citoyens » paisibles ont été ensevelis; *mais* tant » de calamités qui subsisteront après lui, » seront des monumens lugubres qui im- » mortaliseront sa vanité et sa folie ».

La *Conversion* est une espéce de répétition, qui termine les divers membres d'une période par le même tour. C'est ainsi que *Cicéron* dit dans une de ses Oraisons contre Antoine : Conversion.

« Vous avez perdu trois grandes armées; » c'est Antoine (*a*) qui les a fait périr : » vous regrettez les plus grands hommes » de la république; c'est Antoine qui vous » les a ravis : l'autorité du Sénat est » anéantie; c'est Antoine qui l'a détruite ».

La *Complexion* est une répétition, dans laquelle on finit par les mêmes paroles. Tel est cet endroit d'un Sermon du Père *Bourdaloue.* Complexion.

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

« Tout l'Univers est rempli de l'esprit du » monde : on juge selon l'esprit du monde : » on agit et l'on se gouverne selon l'esprit » du monde : le dirai-je? On voudroit » même servir Dieu selon l'esprit du monde.

Gradation. La *Gradation* consiste à présenter une suite d'idées, d'images ou de sentimens, qui enchérissent les uns sur les autres. Il y a une double gradation dans cet endroit d'une Oraison de *Cicéron*.

« C'est un *crime* de *mettre aux fers* » un Citoyen Romain; c'est une *scélératesse* » de le faire *battre de verges;* c'est presque » un *parricide* de le *mettre à mort*. Que « dirai-je donc, de l'avoir fait attacher » à une croix »?

Reversion. La *Reversion* fait revenir les mots sur eux-mêmes avec un sens différent, comme dans cet exemple.

« Nous ne devons pas juger des régles » et des devoirs, par les mœurs et par les » usages : mais nous devons juger des usages » et des mœurs, par les devoirs et par » les régles. Donc c'est la loi de Dieu qui » doit être la régle constante du temps, » et non pas la variation des temps qui » doit devenir la régle de la loi de Dieu ».

Et dans celui-ci : « Il ne faut pas vivre » pour manger : mais il faut manger pour » vivre ».

Adjonction. L'*Adjonction*, différente de la répétition, consiste à n'exprimer qu'une fois ce à quoi plusieurs parties d'une phrase se rapportent. Tel est le mot *cessent* dans ces vers de *la Fontaine*:

Digitized by Google

Ainsi dit : ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher.

Tels sont les mots *faut-il vous rappeler*, dans ces beaux vers de la Tragédie d'*Athalie*, par *Racine*.

Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours ;
Des tyrans d'Israël (*a*) les célébres disgrâces,
Et Dieu trouvé fidéle en toutes ses menaces ;
L'impie Achab (*b*) détruit, et de son sang trempé
Le champ que par le meurtre il avoit usurpé ;
Près de ce champ fatal, Jezabel (*c*) immolée,
Sous les pieds des chevaux cette Reine foulée ;
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
Et de son corps hideux les membres déchirés ;
Des Prophêtes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue ;
Elie (*d*) aux élémens parlant en souverain ;
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain ;
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée ;
Les morts se ranimant à la voix d'Elizée (*e*) ?

La *Disjonction* supprime les particules conjonctives, pour rendre le discours plus vif et plus animé. En voici un exemple

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*c*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*d*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*e*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

tiré de l'*Oraison funèbre de Turenne* (*a*), par *Mascaron*.

« Les dehors même de la guerre, le son » des instrumens, l'éclat des armes, l'ordre » des troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, » les progrès et la consommation de la » victoire, les cris différens des vaincus et » des vainqueurs attaquent l'âme par tant » d'endroits, qu'enlevée à tout ce qu'elle » a de sagesse et de modération, elle ne » connoît plus Dieu ni elle-même ».

Périphrase.

La *Périphrase* ou *Circonlocution* est d'un fréquent usage chez les Orateurs et les Poëtes. Ils l'emploient pour étendre, orner, ennoblir une idée simple et souvent commune. C'est ainsi que *Boileau* s'est servi d'un tour très-noble et très-harmonieux, pour dire qu'il avoit cinquante-huit ans accomplis.

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,
A jetté sur ma tête avec ses doigts pesans,
Onze lustres complets surchargés de trois ans.

Mascaron, pour dire que Turenne avoit été enseveli dans le tombeau de nos Rois, a employé cette belle périphrase.

« Le Roi, pour donner une marque immortelle de l'estime et de l'amitié dont » il honoroit ce grand Capitaine, donne » une place illustre à ses glorieuses cen-

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

» dres, parmi ces Maîtres de la terre, » qui conservent encore, dans la magnifi» cence de leurs tombeaux, une image » de celle de leurs trônes ».

II.

Des figures de mots qui sont Tropes.

Les principales figures de mots qu'on nomme *tropes*, sont la *métaphore*, l'*allégorie*, la *métonymie*, la *synecdoque*, l'*ironie* et l'*hyperbole*.

Métaphore.

Tous les *tropes* sont, à proprement parler, autant de métaphores, puisqu'ils sont des mots dont on a changé la signification propre, pour leur en donner une qui est empruntée. Cependant on appelle *métaphore* seulement, une espéce de *tropes*, par lequel on transporte un mot de sa signification propre à une signification nouvelle, qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison qui est dans l'esprit. Par exemple, quand on dit : *cette campagne est riante*, le mot *riante* n'a plus sa signification propre et primitive, ne signifiant plus *qui rit*. Mais il signifie *agréable à la vue*; et cela, par comparaison entre le sens propre du mot *riante*, qui ne peut s'appliquer qu'aux personnes, et entre le plaisir que cause la vue d'une belle campagne. Cette comparaison enveloppée que renferme la métaphore, donne une idée de plus, et fait par-là une beauté.

Mais quoiqu'il soit de l'essence de la métaphore de renfermer une comparaison,

Digitized by Google

l'une et l'autre ne doivent pas être confondues. Qu'on dise d'un guerrier: *il s'élançoit comme un lion au milieu des ennemis;* c'est une comparaison · elle est exprimée par les termes mêmes. Qu'on dise de ce guerrier : *ce lion s'élançoit au milieu des ennemis;* c'est une métaphore. La comparaison n'est alors que dans l'esprit : aucun terme ne l'exprime.

La disette des mots propres a d'abord donné lieu aux métaphores : elles ont ensuite servi à grossir les trésors de l'éloquence et de la poésie. La métaphore en effet est une des figures qui donnent le plus de grâce, de force et de noblesse au discours, pourvu qu'elle soit employée à propos, avec goût et avec justesse. On dit fort bien, par exemple, que *la géographie et la chronologie sont les deux yeux de l'histoire*, parce qu'en la personnifiant, on doit nécessairement lui supposer des yeux, par l'un desquels elle voit les lieux, et par l'autre, les temps. Mais un écrivain qui a du goût et de la justesse dans l'esprit, ne dira point que les rayons du soleil sont *les éclairs de l'œil ardent du jour.* Bien moins encore appelera-t-il un cadran, *le greffier solaire.*

On ne doit jamais tirer la métaphore d'aucun objet bas et dégoûtant. Le P. de *Colonia* jésuite, dans sa rhétorique latine, reproche avec raison à *Tertulien* d'appeler le déluge universel, *la lessive de la nature.* Mais en évitant cet excès, il faut prendre garde de ne pas tomber dans l'excès con-

Digitized by Google

traire. Toute métaphore trop hardie est vicieuse. Telle est celle qu'emploie *Corneille* dans sa Tragédie d'*Héraclius*, lorsqu'il dit :

La vapeur de mon sang ira grossir la foudre.

Elle est trop forte : elles est gigantesque. Dites en autant de celle-ci de J.-B. *Rousseau.*

Arbres dépouillés de verdure,
Malheureux *cadavres des Bois*....

Si les idées qu'excitent les termes métaphoriques, ne peuvent pas être liées, la métaphore est défectueuse. On a reproché à *Malherbe* d'avoir dit dans son *Ode* à Louis XIII :

Prends ta *foudre* Louis, et va comme un *Lion.*

Il falloit plutôt dire, *comme Jupiter.* Les idées de *foudre* et de *lion* ne peuvent point se concilier.

On a reproché aussi à J.-B. *Rousseau* d'avoir dit :

Et les jeunes zéphirs de leurs chaudes haleines
Ont *fondu l'écorce* des eaux.

Fondre l'écorce ne peut point se dire au propre. *Fondre* se dit de la glace ou des métaux. On ne doit donc pas dire au figuré, *fondre l'écorce des eaux. Racine* n'est pas moins répréhensible d'avoir dit : *vous verrez*

Et de *sang* et de morts vos campagnes *jonchées.*

On dit bien dans le sens métaphorique des

Digitized by Google

campagnes jonchées de morts. Mais on ne peut pas dire des *campagnes jonchées de sang :* elles ne peuvent qu'en être arrosées.

Allégorie. L'*allégorie* n'est qu'une métaphore continuée : elle sert de comparaison, pour donner à entendre un sens qui n'est point exprimé, mais qui est celui que l'Auteur a dans l'esprit. Toutes les images y sont relatives au même sujet, et dépendantes de la même métaphore. L'Ode suivante d'*Horace* en est un bien bel exemple.

« Infortuné vaisseau, tu vas donc t'exposer à de nouvelles tempêtes ! ah ! que » fais-tu ? Demeure bien ancré dans le » port. Ne vois-tu pas que tes bancs sont » dégarnis de rames; que ton mât et tes » vergues fracassées plient encore sous » l'effort des vents, et que tu manques » de cordages, pour soutenir la violence » et l'impétuosité des flots ? Il ne te reste » pas seulement une voile qui soit entière. » Tu n'as plus même des Dieux, que tu » puisses invoquer dans le besoin. Construit » du bois d'une des plus fameuses forêts de » Pont(*a*), envain voudrois-tu te prévaloir de » ton nom et de ton origine. Les peintures, » dont ta poupe est embellie, ne rassurent » point le Pilote encore effrayé des dan- » gers qu'il a courus. Si tu n'y prends » garde, tu vas devenir le jouet des vents. » Ah ! cher vaisseau, autrefois la cause de » mes ennuis, aujourd'hui l'objet de mes

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

» regrets et de mes inquiétudes, ne te laisse » point attirer par l'éclat séduisant des » cyclades (*a*), et garde-toi d'aller t'en- » gager dans les mers entrecoupées de » ces îles ».

Sous l'image de ce vaisseau, le Poëte représente la république Romaine, et sous celle des flots et des vents déchaînés, les troubles qui l'agitoient, et les périls dont elle étoit menacée.

La *Métonymie* consiste à se servir d'un nom pour un autre, lorsqu'il y a entre ces deux noms un rapport de relation. Cette manière de s'exprimer se fait en prenant :

Métonymie.

1.° La cause pour l'effet, l'auteur de la chose pour la chose même : = *vivre de son travail*, c'est-à-dire de ce qu'on gagne en travaillant : = *lire Cicéron*, c'est-à-dire les ouvrages de *Cicéron*. C'est en ce sens qu'en parlant des Dieux du paganisme; on prend *Vulcain*, pour le feu; *Mars*, pour la guerre; *Neptune*, pour la mer; *Apollon*, pour la poésie, etc.

2.° L'effet pour la cause; comme lorsqu'*Ovide* dit que *le Mont Pelion* (*b*) *n'a point d'ombres*, c'est-à-dire, d'arbres.

3.° Le contenant pour le contenu; par exemple, l'*Europe*, pour les peuples de l'Europe; *la bouteille*, pour le vin.

4.° Le signe pour la chose signifiée; comme le *septre*, pour la royauté; *l'épée*,

(*b*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

pour la profession militaire; la *robe*, pour la magistrature; comme aussi lorsqu'on désigne les Provinces unies des Pays-Bas, par le *Lion belgique*; l'Allemagne, par l'*Aigle germanique*; l'Angleterre, par les *Léopards*; la France, par les *Lys*, etc.

On doit rapporter à cette figure ces expressions; *il a du cœur*, pour dire il a du courage; le *portique*, lieu où *Zénon* enseignoit sa philosophie, pour sa philosophie même; le *lycée*, lieu où *Aristote* donnoit ses leçons, pour sa doctrine même.

Synecdoque, La *Synecdoque* est une espéce de métonymie: elle fait concevoir à l'esprit plus ou moins que le mot dont on se sert, ne signifie dans le sens propre. On l'emploie, en prenant:

1.° La partie pour le tout, ou le tout pour la partie; comme lorsqu'on dit les *foyers rustiques*, pour les maisons rustiques; dix *hivers*, pour dix années, une *tête chère*, pour une personne chérie et précieuse; lorsque l'on emploie le nom d'un fleuve pour celui du peuple dont il arrose le pays; comme le *Tibre*, pour les Romains; la *Seine*, pour les François; le *Tage*, pour les Espagnols, etc. C'est ainsi que *Boileau* a dit:

Chaque climat produit des favoris de Mars (*a*):
La Seine a (*b*) des Bourbons; le Tibre a (*c*) des Césars.

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*c*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

2.° Le genre pour l'espéce ; comme lorsque par le mot *mortels*, on entend seulement les hommes, quoique tous les êtres animés soient sujets à la mort : ou l'espéce pour le genre ; comme lorsque les Poëtes Grecs et les Latins se sont servis du mot *Tempé*, nom d'une plaine de la Thessalie, pour marquer toutes sortes de belles campagnes.

3.° La matière dont la chose est faite, pour la chose même ; comme *fer*, pour épée ; *airain*, pour canons. C'est ainsi que *Boileau* dit :

> L'airain sur ces monts terribles
> Vomit le fer et la mort.

Il y a une autre espéce de *Synecdoque*, par laquelle on prend un nom propre pour un nom commun ou pour un adjectif ; comme lorsqu'on dit d'un homme voluptueux : c'est un *sardanapale* (*a*) ; d'un Prince cruel et sanguinaire : c'est un *Néron* (*b*).

L'*Ironie* cache un sens opposé au sens propre et littéral qu'expriment les paroles. Par cette figure on dit tout le contraire de ce qu'on pense, et de ce qu'on veut faire penser aux autres. *Juvénal* en fournit un exemple dans cet endroit d'une de ses Satyres, en disant des Egyptiens :

« Des villes entières adorent des chiens ;

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

» et personne ne connoît Diane (*a*). C'est » un crime de manger des oignons et des » porreaux : c'est un crime même d'y » toucher. O les saintes gens ! il leur naît » des divinités jusques dans leurs jardins ».

Boileau, en parlant de quelques Auteurs médiocres du siècle de Louis XIV, dit ironiquement :

Pradon, comme un soleil en nos ans a paru.
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt et Patru.
Cotin à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire.
Sofal est le phénix des esprits relevés.

Il faut être réservé sur l'emploi de cette figure. Elle ne plaît qu'autant qu'elle est enjouée, légère et badine. On peut l'employer dans toutes sortes de sujets. Homère et Virgile s'en sont servis dans la poésie épique. Nos Poëtes tragiques en ont fait aussi usage. C'est ironiquement que dans *le Cid*, le Comte dit à Dom Diègue.

A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre.

Dans l'*Alexandre* de *Racine*, Axiane dit sur le même ton à Taxile :

Approche, puissant Roi,
Grand Monarque de l'Inde ; on parle ici de toi.

Le discours qu'Hermione tient à Pyrrhus dans l'*Andromaque* du même Poëte, *act.* 4, *scen.* 5, est aussi une ironie soute-

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

nue. Il faut cependant observer que cette figure doit être sobrement employée dans la Tragédie. L'éloquence la souffre davantage : Demosthène et Cicéron, nos Orateurs mêmes sacrés s'en sont servis avec succès.

L'*Hyperbole* exagère les choses, soit en augmentant, soit en diminuant. Elle emploie des mots, qui pris à la lettre, vont beaucoup au-delà de la vérité, mais qui sont réduits à leur juste valeur par ceux qui nous entendent. On dit par hyperbole d'un cheval qui va extrêmement vîte : *il va plus vîte que le vent*; et d'une personne qui marche avec une extrême lenteur : *elle va comme une tortue*. *Virgile* emploie cette figure, lorsqu'en parlant de l'Amazone *Camille* (*a*), il dit pour exprimer sa légèreté à la course : Hyperbole.

« Plus rapide que le vent, elle auroit » pu voler sur un champ couvert d'herbes » hautes ou d'épis, sans les faire plier sous » ses pas, ou se frayer une route au milieu » de la mer, et courir sur les flots, sans » mouiller ses pieds légers ».

Malherbe, dans son *Ode* à Louis XIII, dit aussi par hyperbole, pour peindre les temps heureux qu'il lui promet :

La terre en tous endroits produira toutes choses;
Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses;
Tous arbres oliviers.

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

L'an n'aura plus d'hiver, le jour n'aura plus d'ombre;
Et les perles sans nombre
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

On avoit promis mille écus à celui qui feroit le meilleur quatrain sur les victoires du Grand *Condé*. Un Poëte venu des rives de la Garonne, gagna le prix par les vers suivans, dont la pensée n'est pas moins ingénieuse qu'hyperbolique.

Pour célébrer tant de vertus,
Tant de hauts faits et tant de gloire,
Mille écus! morbleu, mille écus!
Ce n'est pas un sou par victoire.

Il faut se servir avec ménagement de cette figure, qui ne doit jamais être trop hardie, et encore moins outrée. Quand vous la mettrez en usage, ne vous laissez jamais emporter hors des régles et de la justesse.

Voilà les principales figures de mots, qu'il est important de connoître d'une manière particulière. Quant aux figures de pensées, il y a un si grand rapport entr'elles et les différentes espéces de style, que je crois devoir en parler conjointement. C'est ce que je vais faire dans le Chapitre qui suit.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Des différentes Espèces de Style, et des Figures de Pensées.

Tous les hommes ont une façon particulière de concevoir et de sentir. Ils doivent, par conséquent, rendre d'une manière qui leur est propre leurs idées et leurs sentimens : les expressions qu'ils emploient, en portent toujours l'empreinte. Ainsi l'on a raison de dire que chaque Auteur a son style, et qu'il y a autant de styles que d'Ecrivains. Cependant comme toutes les matières qu'on traite, sont, ou dans un genre simple, ou dans un genre un peu plus élevé, ou dans un genre sublime ; on peut dire aussi qu'il n'y a que trois espéces générales de style, le *simple*, le *tempéré*, le *sublime*, et que le style particulier de chaque Ecrivain doit être regardé comme une nuance de ces trois styles, variée à l'infinie.

Il en est de même des figures de pensées. Quoiqu'elles aient chacune un caractère particulier qui les distingue les unes des autres, elles peuvent cependant être toutes rapportées à trois classes principales. Il y en a que l'Ecrivain, soit en prose, soit en vers, emploie avec art, pour porter plus sûrement la lumière dans notre esprit ; pour faire parler la raison avec plus de force et de justesse ; pour présenter une

Digitized by Google

vérité sous le jour le plus favorable et le plus lumineux : celles-là sont les plus convenables à la preuve. Il y a d'autres figures qui se bornent à flatter l'imagination, par l'éclat et l'agrément qui leur sont propres. L'Ecrivain s'en sert, pour embellir la vérité de tous les charmes qui peuvent nous la faire aimer : celles-là sont des figures d'ornement. Enfin il y en a qui pénétrent jusques dans le fond de nos cœurs, les remuent, les agitent, les entraînent : l'Ecrivain en fait usage, pour se rendre entièrement le maître de notre âme, et la mener, pour ainsi dire, au but qu'il se propose : celles-là sont propres aux passions. Les figures de la première classe peuvent convenir plus particulièrement au style *simple*; celles de la seconde au style *tempéré*; celles de la troisième au style *sublime*.

ARTICLE I.

Du Style simple, et des Figures convenables à la preuve.

Le style *simple* n'admet ni les mots sonores, ni les tours harmonieux, ni les périodes nombreuses. Il plaît, il intéresse par la vérité des pensées et la justesse des expressions. Il n'exclut point la délicatesse, l'enjouement, l'énergie. Mais il évite tout ce qui est recherché, tout ce qui sent le travail et l'apprêt, en un mot, tout ce qui peut jetter dans le discours une lumière trop vive et trop éclatante. Des grâces naturelles, une aimable négligence en font

Digitized by Google

tout le prix. C'est ce qu'on va voir dans l'exemple suivant.

« Ceux qui ne travaillent point, con-
» treviennent à l'ordre du Créateur, et il
» semble qu'ils en soient punis dès cette
» vie. L'ennui et le dégoût sont leur par-
» tage. Les plus riches mêmes, oui, les plus
» riches n'ont pas de plus grands tourmens
» que leur oisiveté. Ils s'ennuient à la
» mort, au milieu de l'abondance, de
» la bonne chère et des plaisirs. Que dis-
» je, des plaisirs! En ont-ils? Ils en sont
» rassasiés, au point de ne plus les sentir.
» Souvent ils envient le sort d'un ouvrier,
» qu'ils voient joyeux et content au mi-
» lieu de ses travaux; et en effet le tra-
» vail est la satisfaction de l'honnête homme.
» Les récréations qu'il prend ensuite, ont
» bien pour lui un autre charme. On diroit
» qu'elles sont un salaire mérité par ses
» peines: mais après un délassement qu'il
» a goûté sans amertume, il retourne à sa
» besogne avec une ardeur nouvelle. Con-
» sidérez cette troupe de moissonneurs ex-
» posés à la grande chaleur: voyez leur
» vivacité, leur courage, et même leur
» gaieté. Ne croiroit-on pas qu'ils célébrent
» une fête? Ils chantent, ils rient. On ne
» diroit pas que l'ouvrage les fatigue. Tel
» est le sort de ces pauvres gens, une vie
» dure et laborieuse. Cependant après le
» travail opiniâtre d'une semaine entière,
» un peu de repos leur suffit. Ont-ils ga-
» gné du pain, pour faire subsister leur
» famille; les voilà contents. On ne voit

Digitized by Google

» point régner à la campagne les débau-
» ches, les vices, et tous ces désordres si
» communs dans nos villes. Il semble que le
» séjour des champs soit l'asile de la sim-
» plicité et des mœurs ».

Les Poësies du P. *du Cerceau* offrent beaucoup d'exemples de style simple. En voici un tiré d'une pièce de Vers intitulée *les Tisons*.

A quoi donc nous occupons-nous,
Quand vous et moi, tisons, nous sommes tête à tête?
Le grand livre du monde, où les sages, les fous
Egalement figurent tous,
A nos réflexions de lui-même se prête.
Ce que j'ai vu le jour, se retrace le soir
Dans mon esprit, comme dans un miroir;
Le fracas d'une grande ville,
Où chez les petits et les grands,
Les passions sont le premier mobile;
Tous ces gens animés d'intérêts différens,
Qui pleins de leurs projets, occupés de leurs vues,
Toujours pressés, toujours courans,
Roulent de toutes parts ainsi que des torrens,
Et viennent inonder les rues....
A juger d'eux en ce moment,
Vous croiriez qu'ils n'ont qu'une affaire,
Et que tout leur bonheur dépend uniquement
De ce qu'en ce jour ils vont faire.
La nuit enfin les chasse; ils entrent au logis.
Rentrent-ils plus contents qu'ils n'en étoient sortis?
Hélas! plus accablés cent fois d'inquiétude,
Qu'ils ne l'étoient en sortant le matin,

Digitized by Google

Ils n'ont trouvé dans leur chemin
Que dureté, qu'ingratitude.
Occupés à ronger leur frein,
Ils se font de leurs maux une triste habitude,
Et malgré la rigueur d'un sort trop inhumain,
Victimes de leur servitude,
Ils recommenceront encor le lendemain.
La coûtume en effet les condamne à ces peines :
Sans murmurer contr'elle, il faut baisser les bras :
C'est agir, travailler que de porter ces chaînes ;
Et l'on est fainéant, si l'on ne le fait pas.
Ainsi le conçut dans Athènes (*a*)
Ce cynique (*b*) fameux, qui, par un trait nouveau,
Pour n'être seul oisif, remuoit son tonneau.
Il faisoit bien : j'en fais de même ;
Et fondé comme lui sur de bonnes raisons,
J'entre, autant que je peux, dans le commun système,
En remuant et tournant mes tisons.
Arbitre de leur sort, sans craindre de reproche,
Je les tourne, retourne, et régle entr'eux les rangs ;
Je les écarte ou les rapproche,
Je les hausse, les baisse ainsi que je l'entends.
Mais que me revient-il des peines que je prends ?
Et que vous revient-ils des vôtres,
Gens importans, gens affairés,
Qui dupes de vos soins, et tous les jours leurrés,
Vous croyez cependant plus sages que les autres ?
Avouez-le de bonne foi,
Vous tisonnez tout comme moi....

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

(*b*) Voyez le mot *Diogène*, *ibid.*

Digitized by Google

Ce savant, par exemple, attaché sur son livre,
Mais qui n'invente rien, ne dit rien de nouveau,
Des Auteurs qu'il regrate et qu'il vend à la livre,
Croit égaler la gloire, et que son nom doit vivre
Comme le leur, au-delà du tombeau.
Il se flatte; Dieu lui pardonne:
Mais il est mon confrère, et comme moi il sonne.

Ce style d'autant plus difficile à saisir avec tous ses agrémens, qu'il est plus près de la nature, s'emploie dans les entretiens familiers, dans les récits, dans les fables, dans les lettres, dans les sujets où l'on se propose d'instruire, et généralement dans tous ceux, où l'on parle de choses simples et communes. On compte parmi les figures qui lui sont propres, ou celles qui sont les plus convenables à la preuve, la *prétermission*, la *licence*, la *concession*, la *correction*, la *communication*, l'*occupation*, et la *subjection*.

Prétermission. La *Prétermission* ou *Prétérition* est une figure, par laquelle on feint de passer sous silence, ou de ne toucher que légèrement des choses, sur lesquelles néanmoins on insiste avec force. Tel est cet endroit de la troisième Philippique de *Démosthène*.

» Je ne parlerai ni de vos animosités » domestiques, ni de l'agrandissement de » Philippe (*a*)..... Je ne dira pas qu'a- » près tant de conquêtes, il parviendra à » la Monarchie universelle de la Grèce,

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

» avec plus d'apparence qu'il n'y avoit lieu
» de se défier autrefois qu'il dût parvenir
» où il est à présent ».

On voit encore un exemple de cette figure dans ces Vers de *la Henriade*.

Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris (*a*),
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frère avec la sœur, la fille avec la mère,
Les époux expirans sous leurs toits embrasés,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés.

La *Licence* est une figure, par laquelle on promet de ne point déguiser à des personnes qu'on respecte, certaines vérités qui pourroient leur déplaire. Tel est ce discours de Burrhus à Agrippine, dans la Tragédie de *Britannicus*, par *Racine*. Licence.

Je ne m'étois chargé dans cette occasion
Que d'excuser César (*b*) d'une seule action.
Mais puisque sans vouloir que je le justifie,
Vous me rendez garant du reste de sa vie,
Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un soldat, qui sait mal farder la vérité.
Vous m'avez de César confié la jeunesse,
Je l'avoue, et je dois m'en souvenir sans cesse.
Mais vous avois-je fait serment de le trahir,
D'en faire un Empereur qui ne sçut qu'obéir ?
Non, ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde:

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

(*b*) Voyez *César* (nom de), *ibid.*

Digitized by Google

Ce n'est plus votre fils; c'est le Maître du monde.
J'en dois compte, Madame, à l'Empire romain,
Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.

Concession. La concession est une figure, par laquelle l'Orateur ne craint point d'accorder une chose, qui paroît lui être contraire, mais dont il ne manque pas de tirer avantage. C'est ainsi que *Bossuet*, dans son *Oraison funèbre* de Henriette-Marie de France (*a*), *Reine d'Angleterre*, dit de *Charles* I.er (*b*) son époux:

« Je veux bien avouer de lui ce qu'un » Auteur célèbre (*Pline*) a dit de César, » qu'*il a été clément jusqu'à être obligé de* » *s'en repentir*. Que ce soit donc là, si l'on » veut, l'illustre défaut de Charles, aussi » bien que de César (*c*). Mais que ceux qui » veulent croire que tout est foible dans » les malheureux et dans les vaincus, ne » pensent pas pour cela nous persuader que » la force ait manqué à son courage, ni » la vigueur á ses conseils. Poursuivi à » toute outrance par l'implacable malignité de la fortune, trahi de tous les » siens, il ne s'est pas manqué à lui-même. » Malgré les mauvais succès de ses armes » infortunées, si on a pu le vaincre, on n'a » pas pu le forcer; et comme il n'a jamais » refusé ce qui étoit raisonnable, étant

(*a*) Voyez le mot *France*, dans les notes, à la fin de ce Volume.

(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*

(*c*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

» vainqueur, il a toujours rejetté ce qui » étoit foible et injuste, étant captif ».

On peut rapporter à la concession la *permission*, figure qu'on emploie, tantôt pour abandonner à eux-mêmes ceux qu'on ne peut détourner de leur dessein, tantôt pour inviter son ennemi à faire tout le mal qui lui est possible; et cela, afin de le toucher, ou de lui inspirer de l'horreur de ce qu'il a déjà fait. *Crébillon* en fournit un exemple dans cet endroit de sa Tragédie d'*Atrée*, où Thieste, après avoir reconnu le sang de son fils dans la coupe qui lui a été présentée par Atrée, son frère, lui parle ainsi :

Monstre, que les enfers ont vomi sur la terre,
Assouvis la fureur dont ton cœur est épris :
Joins un malheureux père à son malheureux fils,
A ses mânes sanglans donne cette victime,
Et ne t'arrête point au milieu de ton crime.
Barbare, peux-tu bien m'épargner en des lieux,
D'où tu viens de chasser et le jour et les Dieux.

La *Correction* est une figure, qui consiste à retracter ou à expliquer une pensée qu'on vient d'exposer. En voici un bel exemple tiré de l'*Oraison funèbre de* Henriette-Anne d'Angleterre (*a*), *Duchesse d'Orléans*, par *Bossuet*. Correction.

« Non, après ce que nous venons de » voir, la santé n'est qu'un nom, la vie » n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une

(*a*) Voyez le mot *Angleterre*, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

» apparence, les grâces et les plaisirs ne » sont qu'un dangéreux amusement : tout » est vain en nous, excepté le sincère aveu » que nous faisons devant Dieu de nos » vanités, et le jugement arrêté qui nous » fait mépriser tout ce que nous sommes. » Mais dis-je la vérité ? L'homme que Dieu » a fait à son image, n'est-il qu'une ombre ? » Ce que Jésus-Christ est venu chercher » du ciel en terre, ce qu'il a cru pouvoir, » sans se ravilir, acheter de tout son sang, » n'est-ce qu'un rien ? Reconnoissons notre » erreur. Sans-doute ce triste spectacle des » vanités humaines nous imposoit ; et l'es- » pérance publique frustrée, tout-à-coup, » par la mort de cette Princesse, nous » poussoit trop loin. Il ne faut pas permettre » à l'homme de se mépriser tout entier, de » peur que croyant, avec les impies, que » notre vie n'est qu'un jeu où régne le » hasard, il ne marche sans régle et sans » conduite au gré de ses aveugles desirs ».

Communication.

La *Communication* est une figure, par laquelle l'Orateur communique familièrement ses raisons à ses Auditeurs, quelquefois à ses adversaires mêmes, s'en rapportant à leur propre décision. C'est ainsi que *Cicéron* dans son *Oraison pour Caius Rabirius*, chevalier romain, accusé de trahison par le tribun *Labienus*, pour avoir, dans une émeute populaire, participé à la mort d'un factieux nommé *Saturnin*, qui venoit de s'emparer du Capitole ; c'est ainsi que *Cicéron*, s'adressant à *Labienus* lui-même, lui dit :

Digitized by Google

« Je vous le demande : qu'eussiez-vous » fait dans une circonstance aussi délicate, vous qui prites la fuite par lâcheté, » tandis que d'un côté la fureur et la » méchanceté de *Saturnin* vous appeloient » au Capitole, et que d'un autre côté les » Consuls imploroient votre secours pour » la défense de la patrie et de la liberté? » Quelle autorité auriez-vous respectée? » quelle voix auriez-vous écoutée? quel » parti auriez-vous embrassé? aux ordres » de qui vous seriez-vous soumis?..... » Pouvez-vous donc faire un crime à *Rabirius* de s'être joint à ceux qu'il ne pouvoit ni attaquer sans folie, ni abandonner sans déshonneur? ».

Cette figure consiste aussi à faire des questions avec art, pour ramener à son sentiment des esprits qui en étoient d'abord éloignés. On en voit un exemple dans cet endroit de la Tragédie de *la mort de César* par *Voltaire*.

CASSIUS (*a*).

Ecoute. Tu connois avec quelle furie
Jadis Catilina (*b*) menaça sa patrie.

BRUTUS (*c*).

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel;

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*c*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

Si lorsque le Sénat eût condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnoître ;
Entre ce monstre et nous forcé de décider,
Parle, qu'aurois-tu fait ?

BRUTUS.

Peux-tu le demander ?
Penses-tu qu'un moment ma vertu démentie
Eût mis dans la balance un homme et la patrie ?

CASSIUS.

Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté.

Occupation.

L'*Occupation* est une figure, par laquelle on prévient une objection, en se la faisant à soi-même et en y répondant. C'est ce que fait *Boileau* dans cet endroit d'une de ses Satyres.

Il a tort, dira l'un : pourquoi faut-il qu'il nomme ?
Attaquer Chapelain ! Ah ! c'est un si bon homme :
Balsac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers :
Il se tue à rimer ; que n'écrit-il en prose ?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose ?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
Distilé sur sa vie un venin dangereux ?
Ma muse, en l'attaquant, charitable et discrette,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le Poëte.

Subjection.

La *Subjection* ressemble beaucoup à l'occupation, comme on va le voir dans cet endroit de l'*Oraison funèbre du premier Président de Lamoignon* par (*a*) *Fléchier*.

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

« Quelles pensez-vous que furent les » voies qui le conduisirent à cette fin ? La » faveur ? Il n'avoit eu d'autres relations » à la Cour, que celles que lui donnèrent » ou ses affaires ou ses devoirs. Le ha- » sard ? On fut long-temps à délibérer; » et dans une affaire aussi délicate, on » crut qu'il falloit tout donner au conseil, » et ne rien laisser à la fortune. La » cabale ? Il étoit du nombre de ceux qui » n'avoient suivi que leur devoir ; et ce » parti, quoique le plus juste, n'avoit pas » été le plus grand. L'habileté à se servir » des conjonctures ? Ces temps difficiles » étoient passés, où l'on donnoit les charges » par nécessité plutôt que par choix, et » où chacun voulant profiter des troubles » de l'Etat, vendoit chèrement, ou les » services qu'il pouvoit rendre, ou les » moyens qu'il avoit de nuire ».

ARTICLE II.

Du Style tempéré, et des Figures d'ornement.

Le style *tempéré* est plus fort et plus élevé que le style simple. On l'appelle aussi *fleuri*, parce qu'il fait usage des ornemens d'éclat. Les figures vives et piquantes, le choix et l'harmonie des mots, la variété des sons, les tours ingénieux et brillans, en un mot tout ce qui peut embellir le discours, lui convient et le caractérise. En voici un exemple pris au hasard dans le *Télémaque* de *Fénélon*. C'est la pein-

Digitized by Google

ture du bonheur que goûtent les justes et les bons Rois dans les Champs-Elisées (*a*).

« Les hautes montagnes de Thrace (*b*), » qui de leurs fronts couverts de neige et » de glace depuis l'origine du monde, » fendent les nues, seroient renversées de » leurs fondemens posés au centre de la » terre, que les cœurs de ces hommes » justes ne pourroient pas même être émus: » seulement ils ont pitié des misères qui » accablent les hommes vivans dans le » monde; mais c'est une pitié douce et » paisible, qui n'altère en rien leur im- » muable félicité. Une jeunesse éternelle, » un bonheur sans fin, une gloire toute » divine est peinte sur leur visage; mais leur » joie n'a rien de folâtre ni d'indécent; » c'est une joie douce, noble, pleine de » majesté: c'est un goût sublime de la » vérité et de la vertu qui les transporte. » Ils sont sans interruption, à chaque » moment, dans le même saisissement de » cœur où est une mère, qui revoit son » cher fils qu'elle avoit cru mort; et cette » joie qui échappe bientôt à la mère, ne » s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. » Jamais elle ne languit un instant; elle » est toujours nouvelle pour eux : ils ont » le transport de l'ivresse, sans en avoir » le trouble et l'aveuglement. Ils s'entre- » tiennent ensemble de ce qu'ils voient et

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

» de ce qu'ils goûtent : ils foulent à leurs
» pieds les molles délices et les vaines gran-
» deurs de leurs anciennes conditions qu'ils
» déplorent : ils repassent avec plaisir ces
» tristes mais courtes années, où ils ont
» eu besoin de combattre contre eux-
» mêmes et contre le torrent des hommes
» corrompus, pour devenir bons : ils ad-
» mirent le secours des Dieux qui les ont
» conduits, comme par la main, à la
» vertu, au milieu de tant de périls. Je
» ne sais quoi de divin coule sans cesse
» au travers de leur cœur, comme un
» torrent de la Divinité même qui s'unit
» à eux : ils voient, ils goûtent qu'ils sont
» heureux, et sentent qu'ils le seront tou-
» jours. Ils chantent les louanges des Dieux,
» et ils ne font tous ensemble qu'une seule
» voix, une seule pensée, un seul cœur.
» Une même félicité fait comme un flux
» et un reflux dans ces âmes unies. Dans
» ce ravissement divin, les siècles coulent
» plus rapidement que les heures parmi
» les mortels ; et cependant mille et mille
» siècles écoulés n'ôtent rien à leur féli-
» cité toujours nouvelle et toujours en-
» tière. Ils règnent tous ensemble, non
» sur des trônes que les mains des hommes
» peuvent renverser, mais en eux-mêmes
» avec une puissance immuable ; car ils
» n'ont plus besoin d'être redoutables par
» une puissance empruntée d'un peuple
» vil et misérable ; ils ne portent plus ces
» vains diadêmes, dont l'éclat cache tant de
» craintes et de noirs soucis. Les Dieux

Digitized by Google

» mêmes les ont couronnés de leurs pro-
» pres mains avec des couronnes que rien
» ne peut flétrir ».

On voit encore un bel exemple de style fleuri dans ces vers d'une épitre de *Gresset* à sa sœur, après une longue maladie qu'il avoit essuyée :

O jours de la convalescence !
Jours d'une pure volupté !
C'est une nouvelle naissance,
Un rayon d'immortalité.
Quel feu ! tous les plaisirs ont volé dans mon âme.
J'adore avec transport le céleste flambeau :
Tout m'intéresse, tout m'enflamme ;
Pour moi l'univers est nouveau.
Sans-doute que le Dieu qui nous rend l'existence,
A l'heureuse convalescence
Pour de nouveaux plaisirs donne de nouveaux sens:
A ses regards impatiens
Le chaos fuit ; tout nait ; la lumière commence ;
Tout brille des feux du printemps.
Les plus simples objets, le chant d'une fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraicheur d'une violette,
Mille spectacles qu'autrefois
On voyoit avec nonchalance,
Transportent aujourd'hui, présentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.

M. le Duc de *N****, dans ses *Réflexions critiques sur le génie d'Horace, de Despréaux et de Rousseau*, a donné la traduc-

Digitized by Google

tion de quelques strophes d'une Ode, dans laquelle le Poëte Latin chante les douceurs de la vie champêtre, et le bonheur de celui qui sillonnant le champ de ses pères, vit, comme eux, sans soins, sans affaires, sans créanciers. Ces strophes réunissent tous les charmes du style tempéré. Les voici :

De la trompette sanguinaire,
Il ose mépriser la voix :
De la fortune mercenaire,
Il ignore les dures loix.

Il rit du frivole avantage
Dont le courtisan est épris;
Et l'intrigue au double visage
N'obtient de lui que des mépris.

Fidèle aux loix de la nature,
Seule elle fait tous ses plaisirs
Et ses besoins sont la mesure
De ses goûts et de ses desirs.

Tantôt à sa vigne naissante,
Il unit de jeunes ormeaux;
Tantôt d'une main bienfaisante,
Il en élague les rameaux.

Tantôt à l'ombre de la treille,
Il compte ses troupeaux naissans;
Il serre les dons de l'abeille;
Il tond ses agneaux bondissans.

Lorsque Pomone (a) en ses contrées

(a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

A muri ses dons précieux,
Il charge ses mains épurées
Des prémices qu'il offre aux Dieux.

Sous un vieux chêne, il sait attendre
Le déclin du brûlant soleil :
Puis sur un gazon frais et tendre,
Il va chercher un doux sommeil.

Alors mille rivaux d'Orphée (*a*),
Fardeau léger des arbrisseaux,
S'unissent pour hâter Morphée (*b*);
Au gazouillement des ruisseaux.

Les figures d'ornement, celles qui conviennent le plus au style tempéré, sont l'*antithèse*, la *comparaison* et la *description*, à laquelle se rapportent plusieurs autres figures que je ferai connoître.

Antithèse. L'*antithèse* est une figure, par laquelle on oppose des pensées les unes aux autres, pour les développer davantage : elle consiste aussi un peu dans le choix des mots opposés, comme on le voit dans cette pensée de *la Bruyère* : « La vie des Héros » a enrichi l'histoire; et l'histoire a em» belli la vie des Héros ».

Dans ces vers de la *Henriade* :

De tous ses favoris, Mornai (*c*) seul l'accompagne,
Mornai son confident, mais jamais son flatteur,

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*c*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

Trop vertueux soutien du parti de l'erreur ;
Qui signalant toujours son zèle et sa prudence,
Servit également son Eglise et la France ;
Censeur des courtisans, mais à la Cour aimé ;
Fier ennemi de Rome, et de Rome estimé.

et dans ceux-ci de *la Chartreuse de Gresset* :

J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur ;
Mille petitesses réelles
Sous une écorce de grandeur ;
Mille lâchetés infidèles
Sous un coloris de candeur.

Cette figure si brillante doit être employée rarement dans un Ouvrage sérieux, et par-tout ailleurs même, avec quelques ménagemens. Des antithèses trop multipliées deviendroient puériles et fatigantes. Cette figure n'est réellement belle, que lorsque les pensées opposées sont naturelles, tirées du fond du sujet, et qu'elles servent à se donner réciproquement de la justesse et de la clarté. Le sermon de *Massillon* sur *le triomphe de la Religion* en fournit un bien bel exemple. Le voici.

« Un Prince qui craint Dieu, et qui » gouverne sagement ses peuples, n'a plus » rien à craindre des hommes. Sa gloire » toute seule auroit pu faire des envieux ; » sa piété rendra sa gloire même respecta- » ble : ses entreprises auroient trouvé des » censeurs ; sa piété sera l'apologie de sa

Digitized by Google

» conduite: ses prospérités auroenit excité » la jalousie ou la défiance de ses voisins; » il en deviendra par sa piété l'asyle et » l'arbitre. Ses démarches ne seront jamais » suspectes, parce qu'elles seront toujours » annoncées par la justice. On ne sera » pas en garde contre son ambition, parce » que son ambition sera toujours réglée » par ses droits. Il n'attirera point sur ses » Etats le fléau de la guerre, parce qu'il » regardera comme un crime de la porter » sans raison dans les Etats étrangers. Il » reconciliera les peuples et les Rois, loin » de les diviser pour les affoiblir, et pour » élever sa puissance sur leurs divisions et » sur leur foiblesse. Sa modération sera » le plus sûr rempart de son empire : il » n'aura pas besoin de garde qui veille à » la porte de son Palais; les cœurs de » ses sujets entoureront son trône, et brille- » ront autour à la place des glaives qui » le défendent. Son autorité lui sera inu- » tile pour se faire obéir; les ordres les » plus sûrement accomplis sont ceux que l'a- » mour exécute; et la soumission sera » sans murmure, parce qu'elle sera sans » contrainte. Toute sa puissance l'auroit » rendu à peine maître de ses peuples; » par la vertu il deviendra l'arbitre même » des Souverains ».

Comparaison.

La *comparaison* est une figure par laquelle on présente les rapports de deux objets, pour orner ou pour éclaircir ses pensées. En voici une bien noble et bien belle, tirée de l'*Oraison funèbre* de Hen-

Digitized by Google

riette-Marie de France (*a*), *Reine d'Angleterre*, par *Bossuet*.

« Comme une colonne, dont la masse » solide paroît le plus ferme appui d'un » temple ruineux, lorsque ce grand édi- » fice qu'elle soutenoit, fond sur elle sans » l'abattre : ainsi la Reine se montre le » ferme soutien de l'Etat, lorsqu'après en » avoir long-temps porté le faix, elle n'est » pas même courbée sous sa chûte ».

Le *Télémaque* de *Fénélon* est plein de comparaisons également riches et agréables. Je me borne à celle-ci.

» A le voir pâle, abattu et défiguré, » on auroit cru que ce n'étoit point Té- » lémaque (*b*). Sa beauté, son enjoue- » ment, sa noble fierté s'enfuyoient loin de » lui. Il périssoit, tel qu'une fleur qui étant » épanouie le matin, répand ses doux » parfums dans la campagne, et se flétrit » peu-à-peu vers le soir : ses vives cou- » leurs s'effacent ; elle languit, elle se » dessèche ; et sa belle tête se penche, » ne pouvant plus se soutenir Ainsi le fils » d'Ulysse (*c*) étoit aux portes de la mort».

La comparaison doit être courte le plus qu'il est possible, et offrir un rapport convenable entre l'objet comparé et celui auquel on le compare : elle doit, de plus, être relevée par la justesse des expressions.

On peut rapporter à cette figure le *pa-*

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume

(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*

(*c*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

rallelé, qui n'est autre chose que la comparaison de deux hommes illustres, comme on le voit dans celui-ci, que *la Motte* a fait de Corneille et de Racine :

Des deux souverains de la scène
L'aspect a frappé nos esprits :
C'est sur leurs pas que Melpomène (*a*)
Conduit ses plus chers favoris,
L'un plus pur, l'autre plus sublime,
Tous deux partagent notre estime
Par un mérite différent :
Tour-à-tour ils nous font entendre
Ce que le cœur a de plus tendre,
Ce que l'esprit a de plus grand.

Description. La description est en général une figure par laquelle nous présentons l'image d'un objet. Je vais essayer d'en donner une idée dans l'exemple suivant, que je suis bien loin de proposer pour modèle

« Quel plaisir d'être assis, à la pointe du » jour, sur le bord de la mer! sans-doute le » passage des ténèbres à la lumière, et le » lever du soleil sont, en quelque lieu qu'on » se trouve, le plus beau spectacle que » l'homme puisse admirer. Mais ce spectacle » est pour nous plus ou moins ravissant, » suivant les objets qui nos entourent, et » qui excitent en nous des sensations plus » ou moins vives. Sur le bord de la mer, » avant les premières lueurs de l'aurore, » l'air est plus pur et plus frais : la plus que

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

» par-tout ailleurs, il porte une nouvelle vie
» dans les sens, et régénère toutes les
» facultés de l'âme. Le bruissement des flots
» mollement agités, qui seul trouble en ce
» moment le calme profond de la nature,
» n'aura peut-être rien d'extrêmement
» doux et flatteur pour nous, qui aurons
» entendu le bruit d'une rivière tranquille,
» ou le murmure d'un ruisseau qui ser-
» pente dans un bocage. Mais la vue d'une
» immensité d'eau, dont les bornes parois-
» sent être celles de l'univers, et qui rem-
» brunie sous les ombres de la nuit, reprend
» insensiblement son azur, à la clarté gra-
» duelle du jour naissant: de longs traits de
» lumière qui paroissent jaillir du sein des
» eaux pour dorer l'horizon: un tourbillon
» de feux et d'éclairs étincelans, qui sem-
» blent embraser cette surface liquide, pour
» annoncer le flambeau de la terre et des
» cieux: enfin ce grand astre, dont le globe
» resplendissant paroît s'élancer du milieu
» des ondes, réalisant, en quelque sorte,
» les fictions des anciens poëtes! quoi de
» plus majestueux, de plus imposant que ce
» spectacle! ah! qu'il est propre à élever
» l'âme jusqu'à l'être des êtres! J'en ai joui
» plusieurs fois; et je ne suis sorti de mon
» enchantement, que pour m'écrier: heu-
» reux les habitans de cette délicieuse con-
» trée! heureux de pouvoir à leur gré
» contempler tous les jours ce que la nature
» a de plus admirable, et ce qui peut le
» plus faire sentir à l'homme sa noblesse et
» sa dignité »!

Digitized by Google

Il y a quatre sortes de descriptions; l'*hypotipose*, l'*éthopée*, la *posographie*, et la *topographie*.

Hypotipose. L'*hypotipose* réunit, pour ainsi dire, tous les ornemens, tout l'éclat, tout le coloris des figures. Elle raconte un fait particulier, un événement, une tempête, une bataille, un incendie, etc.; mais avec tant de feu, avec des couleurs si vives et si animées, qu'on croit voir sous ses yeux l'objet même que décrit le Poëte ou l'Orateur. C'est en cela que la poësie et l'éloquence touchent de si près à la peinture. Homère et Virgile excellent dans ce grand art de peindre : leurs poëmes offrent une suite de tableaux de la dernière force et de la plus grande vérité. On en trouve aussi d'admirables en tous les genres dans les écrivains de notre nation. Les brillans exemples qu'ils nous fournissent de cette figure si belle, sont en si grand nombre, qu'il seroit bien difficile de faire un choix. En voici quelques-uns de ceux qui s'offrent à ma mémoire. Voyez d'abord avec quelles couleurs le P. *Berruyer*, dans son *histoire du peuple de Dieu*, peint l'embrasement de ces anciennes villes, dont les habitans livrés à d'infâmes débauches, attirèrent sur eux un des plus terribles fléaux de la vengeance céleste.

« Au moment où le soleil commençoit à » se montrer, le ciel se couvrit de nuages » de souffre et de bitume. La terre ouverte » et tremblante, vomit des tourbillons de » flammes. Une horrible pluie de feu tom- » bant du ciel à grands flots, s'unit au

Digitized by Google

» feu allumé dans les entrailles de la terre. » Les villes de Sodome, de Gomorrhe, » d'Adama et de Séboim, furent consumées, » détruites, englouties dans l'abîme, sans » qu'il en restât les moindres vestiges. Tous » les habitans de cette terre proscrite, » périrent dans le feu : tous les animaux » furent exterminés. Un lac épais et sul- » fureux (*a*), vaste comme une mer, prit » la place de ces fertiles campagnes. Un » air mortel et empesté succéda à la douce » température de cet agréable climat. » Les arbres se desséchèrent ; et l'on vit dis- » paroître pour toujours ces régions en- » chantées, plus heureuses de n'avoir plus » de quoi corrompre leurs habitans, que » d'avoir fourni à ces hommes abominables » l'abondance et les délices ».

L'exemple suivant est tiré de l'*épître* de *Boileau* sur *le passage du Rhin* (*b*), par l'armée de Louis XIV. C'est un des plus beaux morceaux de poésie que nous ayons en notre langue.

Ils marchent droit au fleuve, où Louis en personne,
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre Grammont (*c*), le premier dans les flots,
S'avance, soutenu des regards du Héros.
Son coursier écumant, sous un maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.

(*a*) Voyez le mot *asphaltite*, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *ibid*
(*c*) Voyez ce mot, *ibid*.

Digitized by Google

Revel (*a*) le suit de près : sous ce chef redouté,
Marche des Cuirassiers l'escadron indompté.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière (*a*),
Vivonne (*b*), Nantouillet (*c*), et Coislin (*d*) et Salart (*e*),
Chacun d'eux au péril veut la première part.
Vendôme (*f*) que soutient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle (*g*), Beringhen (*h*), Nogent (*i*), d'Ambre (*k*), Cavois (*l*),
Fendent les flots tremblans sous un si noble poids.
Louis les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ses soins cependant trente légers vaisseaux,
D'un tranchant aviron coupent déjà les eaux.
Cent guerriers s'y jettant signalent leur audace.
Le Rhin (1) les voit d'un œil qui porte la menace :
Il s'avance en courroux : le plomb vole à l'instant
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*c*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*d*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*e*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*f*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*g*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*h*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*i*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*k*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*l*) Voyez ce mot, *ibid.*

(1) C'est ici le dieu du Rhin, qui, suivant la fiction d'un poëte, a pris la figure d'un vieux guerrier, pour marcher à la tête des ennemis.

Digitized by Google

Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
Et des coups redoublés tout le rivage fûme.
Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint.
Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse.
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer :
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.
Bientôt avec Grammont courent Mars (*a*) et Bellone;
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne ;
Quand pour nouvelle allarme à ses esprits glacés,
Un bruit s'épand qu'Enguien (*c*) et Condé sont passés,
Condé, dont le nom seul fait tomber les murailles
Force les escadrons et gagne les batailles ;
Enguien de son hymen le seul et digne fruit,
Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine :
Le Dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

Fénelon, dans sa prose poétique, donne à tous les objets qu'il peint les couleurs les plus riches, les plus animées, et en même-temps celles qui leur sont propres. Peut-on trouver, dans le genre brillant et gracieux, une description plus agréable

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*c*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*d*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

que celle-ci? C'est Télémaque qui parle.

« Nous apperçûmes des dauphins (*a*) cou-
» verts d'une écaille qui paroissoit d'or et
» d'azur. En se jouant ils soulevoient les
» flots avec beaucoup d'écume. Après eux
» venoient des tritons (*b*) qui sonnoient de
» la trompette avec leurs conques re-
» courbées. Ils environnoient le char d'Am-
» phitrite (*c*), traîné par des chevaux
» marins plus blancs que la neige, et qui
» fendant l'onde salée, laissoient loin der-
» rière eux un vaste sillon dans la mer.
» Leurs yeux étoient enflammés, et leurs
» bouches étoient fumantes. Le char
» de la Déesse étoit une conque d'une
» merveilleuse figure: elle étoit d'une
» blancheur plus éclatante que l'ivoire,
» et les roues étoient d'or. Ce char sem-
» bloit voler sur la surface des eaux paisi-
» bles. Une troupe de Nymphes (*d*) couron-
» nées de fleurs, nageoient en foule der-
» rière le char; leurs beaux cheveux pen-
» doient sur leurs épaules, et flottoient
» au gré du vent. La Déesse tenoit d'une
» main un sceptre d'or, pour comman-
» der aux vagues; de l'autre elle portoit
» sur ses genoux le petit Dieu Palémon
» son fils pendant à sa mamelle. Elle
» avoit un visage serein et une douce ma-
» jesté, qui faisoit fuir les vents séditieux et

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*c*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*d*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

» toutes les noires tempêtes. Les tritons » conduisoient les chevaux et tenoient » les rénes dorées. Une grande voile de » pourpre flottoit dans l'air au-dessus du » char: elle étoit à demi enflée par le » souffle d'une multitude de petits zé- » phirs (*a*), qui s'efforçoient de la pousser » par leurs haleines. On voyoit au milieu » des airs Eole (*b*) empressé, inquiet et » ardent. Son visage ridé et chagrin, sa » voix menaçante, ses sourcils épais et » pendans, ses yeux pleins d'un feu som- » bre et austère, tenoient en silence les » fiers aquilons (*c*), et repoussoient tous les » nuages. Les immenses baleines et tous les » monstres marins faisant avec leurs na- » rines un flux et un reflux de l'onde amere, » sortoient à la hâte de leurs grottes pro- » fondés, pour voir la Déesse ».

Voyez aussi dans l'Idylle des *Oiseaux* par madame *Deshoulieres*, cette peinture si riante et si animée. Les objets y sont présentés dans une espéce de contraste, qui ne fait qu'augmenter le charme et le piquant de cette courte description.

L'air n'est plus obscurci, par des brouillards épais.
Les prés font éclater les couleurs les plus vives;
Et dans leurs humides palais,
L'hiver ne retient plus les naïades (*d*) captives.
Les Bergers accordant leur musette à leurs voix,

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*c*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*d*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

D'un pied léger foulent l'herbe naissante ;
Les troupeaux ne sont plus sous leurs rustiques toits
Mille et mille oiseaux à-la-fois
Ranimant leur voix languissante,
Réveillent les échos endormis dans ces bois.
Où brilloient les glaçons, on voit naître les roses
Quel Dieu chasse l'horreur qui regnoît dans ces lieux
Quel Dieu les embellit ? le plus petit des Dieux
Fait seul tant de métamorphoses.
Il fournit au printemps tout ce qu'il a d'appas.

Enfin je citerai pour modèle d'hypotipose ces vers pittoresques du poëme des *quatre parties du jour*, par le C. de *B****.

Ce grand astre, dont la lumière
Enflamme la voûte des cieux,
Semble au milieu de sa carrière
Suspendre son cours glorieux.
Fier d'être le flambleau du monde,
Il contemple du haut des airs
L'olimpe, la terre et les mers
Remplis de sa clarté féconde,
Et jusqu'au fond des enfers
Il fait rentrer la nuit profonde,
Qui lui disputoit l'univers.
Toute la nature en silence
Attend que le Dieu de Delos (a),
De son char lumineux s'élance
Dans l'humide séjour des flots.
Tandis que des géants horribles,

(a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

Qu'un bras immortel enchaîna,
Embrâsent de leurs feux terribles
Les monts de Vésuve (*a*) et d'Etna (*b*);
Lassés de leurs fardeaux énormes,
Les Cyclopes à (*c*) demi nuds,
Reposent leurs têtes difformes
Sur leurs travaux interrompus.

Et ce charmant tableau du même Auteur, dans son poëme des *quatre saisons* :

Bacchus (*d*) de pampres couronné,
Ouvre la scène des vendanges;
Il brille, il marche environné
D'Amours (*e*) qui chantent ses louanges.
On voit danser devant son char
Les Satyres (*f*) et les Driades (*g*):
Un Faune (*h*) enivré de Nectar,
Remplit la coupe des Ménades (*i*).
Les jeux (*k*) qui le suivent toujours
Répandent des fleurs sur ses traces:
Ses tigres conduits par les grâces (*l*),
Sont caressés par les Amours.
Momus (*m*), Terpsichore (*n*), Thalie (*o*),
Egypans (*p*), Centaures (*q*), Sylvains (*r*),

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*c*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*d*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*e*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*f*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*g*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*h*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*i*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*k*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*l*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*m*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*n*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*o*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*p*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*q*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*r*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

Viennent annoncer aux humains
L'heureux retour de la Folie.
Le Soleil voit en se levant
La marche du vainqueur du Gange;
Et porté sur l'aile du vent,
L'Amour (*a*) annonce la vendange.
Pan (*b*), dans le creux de ce rocher,
Foule les présens de l'Automne :
A ses yeux la jeune Erigone (*c*)
Folâtre, et n'ose s'approcher.
Le Nectar tombe par cascade;
L'onde et le vin sont confondus;
Et l'urne de chaque naïade
Devient la tonne de Bacchus.
Les flots de la liqueur sacrée
Couvrent la campagne altérée;
Tout boit, tout s'enivre, tout rit,
Et de la joie immodérée
Jamais la source ne tarit.

Ethopée. L'*Ethopée* décrit les mœurs et le caractère. En voici un bien bel exemple que nous fournit *Labruyere*.

« La fausse grandeur est farouche et inaccessible : comme elle sent son foible, » elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, et ne se fait voir » qu'autant qu'il faut pour imposer, et » ne paroître point ce qu'elle est, je veux » dire, une vraie petitesse. La véritable

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*c*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

» grandeur est libre, douce, familière, po-
» pulaire. Elle se laisse toucher et manier:
» elle ne perd rien à être vue de près;
» plus on la connoît, plus on l'admire.
» Elle se courbe par bonté vers ses in-
» férieurs, et revient sans efforts dans
» son naturel. Elle s'abandonne quelque-
» fois, se néglige, se relâche de ses avan-
» tages, toujours en pouvoir de les re-
» prendre et de les faire valoir. Elle rit,
» joue et badine, mais avec dignité. On
» l'approche tout ensemble avec liberté
» et avec retenue. Son caractère est no-
» ble et facile, inspire le respect et la
» confiance, et fait que les princes nous
» paroissent grands et très-grands, sans
» nous faire sentir que nous sommes petits».

Cette figure est familière au Poëte, à l'Orateur, et sur-tout à l'Historien. Mais celui-ci obligé de présenter la vérité telle qu'elle est, développe le caractère de ses personnages, pour le faire connoître dans toute son étendue; et sans trop s'attacher aux autres ornemens de l'art, il n'emploie que des couleurs simples et naturelles. On peut prendre pour modèle en ce genre le portrait du Cardinal de Richelieu (*a*), tracé par le P. *Bougeant*, dans sa belle *Histoire du traité de Westphalie*. Le voici. Je ne craindrai point qu'on le trouve trop long.

« Malgré les portraits odieux que des

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

» Auteurs contemporains ont fait du Cardinal de Richelieu, on admire aujourd'hui en lui toutes les qualités qui concourent à former un grand Ministre, un génie vaste et supérieur qui ne concevoit que de grands desseins, des vues profondes qu'on ne pénétroit qu'après l'événement, un grand discernement dans le choix des moyens, une fermeté inébranlable dans l'exécution, une habileté extrême à écarter ou à surmonter les obstacles. Tandis qu'il paroissoit appliqué à une seule affaire, il donnoit une égale attention à toutes les autres, agissant tout-à-la-fois avec la même vivacité dans toutes les parties de l'Europe. Jamais on ne vit dans toutes les cours tant de négociations, tant de traités et de mouvemens; et c'étoit lui seul qui en étoit l'âme et le premier mobile. Il sembloit occupé tout entier hors du Royaume, et on le retrouvoit tout entier au-dedans. Ceux qui avoient sous lui le plus de part aux affaires, n'étoient que les exécuteurs de ses ordres. Tout s'administroit par ses avis absolus, comme s'il se fut multiplié lui-même pour faire les fonctions de tous les emplois; et, ce qui peut faire connoître l'étendue de son génie, tandis qu'il paroissoit devoir succomber sous le poids de tant d'affaires, on le voyoit occupé à lier des intrigues de Cour, à placer ses créatures, à établir sa maison, à élever des bâtimens: on le

Digitized by Google

» voyoit dans les Académies s'entretenir
» avec les savans, et se prêter à des spec-
» tacles et à des divertissemens publics,
» comme s'il avoit été libre de toute au-
» tre occupation..... Le Cardinal de
» Richelieu n'eut qu'une passion; mais
» elle fut extrême : ce fut une ambition
» démesurée, qui ne put être satisfaite
» que par toute l'autorité souveraine, et
» qui n'eut d'autres bornes que le nom
» et le titre de Roi. L'attachement à la
» personne de Louis XIII, n'étoit pas la
» voie la plus sûre pour faire fortune; on
» réussissoit beaucoup mieux en se dé-
» vouant à toutes les volontés du Cardinal.
» On l'accuse d'avoir sacrifié à cette am-
» bition le repos de l'état, en perpétuant
» la guerre pour perpétuer son autorité;
» la vie de ses ennemis, dont aucun n'é-
» chappa, dit-on, à sa vengeance, et les
» devoirs les plus justes de la reconnois-
» sance, en persécutant une Reine (*a*) exi-
» lée, autrefois sa bienfaitrice. Mais il faut
» avouer pour sa justification, que l'inté-
» rêt de l'état se trouva presque toujours
» heureusement enchaîné à celui de sa
» fortune et de ses passions. Car la guer-
» re qu'il entretint si long-temps par am-
» bition, fut la première source de cette
» grandeur, où la monarchie française est
» parvenue sous le dernier règne. L'inté-
» rêt du bien public justifia son ingrati-

(*a*) Voyez le mot *Médicis*, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

» tude, quelquefois même sa vengeance; » et si dans ces occasions, la passion fut » le seul motif de sa conduite, on peut » dire qu'il servit souvent l'État par ses » vices mêmes comme par ses vertus. Ajou- » tons encore quelques traits pour achever » son portrait. Son ambition s'attacha aux » plus petits objets, comme aux plus grands. » Magnifique dans sa dépense et ses lar- » gesses, il vécut dans une splendeur qui » effaça la magnificence royale. Il pro- » digua les récompenses à de lâches cour- » tisans et à de vils adulateurs; et dans » une si grande supériorité de vrai mérite, » il fut susceptible de petites jalousies et » de vanité pour les talens les plus mé- » diocres. On le vit faire montre de son » adresse à manier un cheval, se faire » le rival des Poëtes et des Ecrivains de » son temps, disputer avec eux du bel » esprit, décrier leurs Ouvrages, et se » faire honneur de ceux d'autrui ».

L'Orateur et le Poëte emploient dans l'éthopée des couleurs plus brillantes, des tours plus nombreux, que ceux de l'Historien. Ils peignent avec plus de feu et de précision: ils peignent même souvent d'un seul trait. Voyez avec quelle force *Bossuet*, dans son *Oraison funèbre* de Henriette-Marie de France, *Reine d'Angleterre*, trace le caractère du fameux Cromwel *(a)*.

« Un homme s'est rencontré d'une pro-

(a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

» fondeur d'esprit incroyable; hypocrite
» raffiné autant qu'habile politique; capa-
» ble de tout entreprendre et de tout ca-
» cher; également actif et infatigable dans
» la paix et dans la guerre; qui ne lais-
» soit rien à la fortune de ce qu'il pouvoit
» lui ôter par conseil et par prévoyance;
» mais au reste si vigilant et si prêt à
» tout, qu'il n'a jamais manqué les oc-
» casions qu'elle lui a présentées; enfin
» un de ces esprits remuans et audacieux,
» qui semblent être nés pour changer le
» monde ».

Les Poëtes font très-souvent usage de cette figure, en donnant eux-mêmes un caractère à leurs personnages, ou en embellissant celui que l'histoire leur donne. Parmi tous les portraits de cette espèce, je n'en connois pas de mieux frappé que celui de Rhadamisthe, dans la Tragédie de ce nom, par *Crébillon*. C'est Rhadamisthe lui-même qui parle:

Et que sais-je, Hieron? furieux, incertain,
Criminel sans penchant, vertueux sans dessein,
Jouet infortuné de ma douleur extrême,
Dans l'état où je suis, me connois-je moi-même?
Mon cœur de soins divers sans-cesse combattu,
Ennemi du forfait, sans aimer la vertu,
D'un amour malheureux déplorable victime,
S'abandonne au remord, sans renoncer au crime.
Je cède au repentir, mais sans en profiter;
Et je ne me connois que pour me détester.
Dans ce cruel séjour sais-je ce qui m'entraîne?
Si c'est le désespoir, ou l'amour ou la haine?

Digitized by Google

J'ai perdu Zénobie : après ce coup affreux,
Peux-tu me demander encor ce que je veux
Désespéré, proscrit, abhorrant la lumière,
Je voudrois me venger de la nature entière.
Je ne sais quel poison se répand dans mon cœur;
Mais jusqu'à mes remords, tout y devient fureur.

Posographie. La *Posographie*, peint l'extérieur des objets. On en trouve un bien beau modéle dans ce portrait du prélat du *Lutrin* par *Boileau*:

La jeunesse en sa fleur brille sur son visage:
Son menton sur son sein descend à triple étage,
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Et dans ces vers du C. de B**.

Tout brûle des feux de l'été.
Le froid serpent caché sous l'herbe,
S'éveille, et dresse avec fierté
La crête de son front superbe:
Son corps, en replis ondoyans,
Roule, circule, s'entrelasse:
Ses yeux pleins d'ardeur et d'audace
S'arment de regards foudroyans:
Bientôt levant sa tête altière,
Vers l'astre qui l'a ranimé,
Il s'élance de la poussière,
Et fait briller à la lumière
Son aiguillon envenimé.

Un autre Poëte, dont le nom m'est échappé, offre aussi un bel exemple de Posographie dans ces vers où il peint l'attitude

Digitized by Google

d'une personne qui va écouter à une porte :

Cependant il hésite, il approche en tremblant,
Posant sur l'escalier une jambe en avant,
Etendant une main, portant l'autre en arrière,
Le cou tendu, l'œil fixe, et le cœur palpitant,
D'une oreille attentive avec peine écoutant.

L'éthopée et la posographie se trouvent souvent jointes ensemble, et n'en sont l'une et l'autre que plus piquantes et plus agréables ; ce portrait d'un jeune fat dans *Labruyère*, en est un très-bel exemple.

« J'entends Théodecte de l'antichambre. Il grossit sa voix à mesure qu'il » s'approche ; le voilà entré : il rit, il crie, » il éclate : on bouche ses oreilles ; c'est un » tonnerre : il n'est pas moins redoutable » par les choses qu'il dit, que par le ton » dont il parle : il ne s'appaise, et il ne » revient de ce grand fracas, que pour » bredouiller des vanités et des sottises. Il » a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son » fait, sans qu'il ait eu intention de le lui » donner : il n'est pas encore assis, qu'il » a, à son insçu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi ; il se met le » premier à table, et dans la première » place : il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés : il » abuse de la folle déférence qu'on a pour » lui.... si l'on joue, il gagne au jeu : il » veut railler celui qui perd, et il l'offense » Les rieurs sont pour lui : il n'y a sorte » de fatuité qu'on ne lui passe ».

Digitized by Google

Topographie. La *topographie* décrit les lieux. Telle est, dans *Télémaque*, la description de celui où étoit située la grotte de Calypso.

« Les doux zéphirs (*a*) conservoient en » ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, » une délicieuse fraîcheur. Des fontaines » coulant avec un doux murmure sur » des prés semés d'amaranthes et de vio- » lettes, formoient en divers lieux des » bains aussi purs et aussi clairs que le » cristal. Mille fleurs naissantes émailloient » les tapis verds dont la grotte étoit en- » vironnée. Là, on trouvoit un bois de » ces arbres touffus qui portent des pom- » mes d'or, et dont la fleur, qui se re- » nouvelle dans toutes les saisons, ré- » pand le plus doux de tous le parfums. » Ce bois sembloit couronner ces belles » prairies, et formoit une nuit que les » rayons du soleil ne pouvoient percer. » Là, on n'entendoit jamais que le chant » des oiseaux ou le bruit d'un ruisseau » qui se précipitant du haut d'un rocher, » tomboit à gros bouillons pleins d'écume, » et s'enfuyoit au travers de la prairie. La » grotte de la Déesse étoit sur le penchant » d'une colline: de-là on découvroit la mer » quelquefois claire et unie comme une » glace, quelquefois follement irritée con- » tre les rochers où elle se brisoit en mu- » gissant, et élevant ses vagues comme » des montagnes. D'un autre côté on

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

» voyoit une rivière, où se formoient des isles bordées de tilleuls fleuris et de » hauts peupliers, qui portoient leurs têtes » superbes jusques dans les nues. Les di- » vers canaux qui formoient ces isles, sem- » bloient se jouer dans la campagne: les » uns rouloient leurs eaux claires avec » rapidité; d'autres avoient une eau paisible » et dormante; d'autres par de longs dé- » tours revenoient sur leurs pas, comme » pour remonter vers leur source, et sem- » bloient ne pouvoir quitter ces bords » enchantés. On appercevoit de loin des » collines et des montagnes qui se per- » doient dans les nues, et dont la figure » bizarre formoit un horizon à souhait » pour le plaisir des yeux. Les monta- » gnes voisines étoient couvertes de pam- » pre verd qui pendoit en feston: le raisin » plus éclatant que la pourpre, ne pou- » voit se cacher sous les feuilles, et la » vigne étoit accablée sous son fruit. Le » figuier, l'olivier, le grenadier, et tous » les autres arbres couvroient la campa- » gne, et en faisoient un grand jardin ».

La Chartreuse de *Gresset*, est presqu'en entier un modèle de topographie. En voici quelques vers:

Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas.
Tout ce que j'en sais sans compas,
C'est que depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée,

Digitized by Google

On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une goutière livrée
A d'interminables sabats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyans états ;
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats,
Six brins de paille délabrée
Tressés sur de vieux échalats ;
Voilà les meubles délicats,
Dont ma *Chartreuse* est décorée.

Telles sont les principales figures qui rendent le style brillant, fleuri et quelquefois élevé, en embellissant et ennoblissant les objets que présente l'écrivain. Ce que jai à dire du style sublime, et des figures qui lui sont propres, je le renvoie à la section suivante, pour mettre de l'ordre et de l'exactitude dans les matières.

SECTION III.

De l'Art d'écrire pathétiquement.

On écrit *pathétiquement*, lorsque par la noblesse des pensées, l'élévation des sentimens, la vivacité des images, l'énergie et la chaleur du style, on touche et l'on persuade. On ne peut toucher qu'en employant le *pathétique* : on ne peut persuader

Digitized by Google

que par le secours de l'*éloquence*. Il est donc essentiel de savoir en quoi l'un et l'autre consistent.

CHAPITRE I.

Du Pathétique.

LE *pathétique*, est, dans la manière d'exprimer ses idées et ses sentimens, une certaine force, une véhémence extraordinaire, qui excite les passions, c'est-à-dire, qui touche, remue, agite l'âme avec violence. Il comprend le *style sublime*, et ce qu'on appelle proprement le *sublime*. L'un et l'autre ne doivent pas être confondus : on verra en quoi ils diffèrent.

ARTICLE I.

Du Style sublime et des Figures qui lui sont propres.

LE style *sublime* déploie toutes les richesses de l'imagination, pour présenter dans tout leur éclat et dans toute leur grandeur, des pensées nobles, des sentimens élevés. Abondant, nombreux, plein d'énergie et de dignité, il étonne, il ravit, il transporte par la magnificence et la pompe des expressions, la vivacité des tours, la hardiesse des figures, la beauté frappante des comparaisons, la force et la rapidité des mouvemens. Tout ce que

Digitized by Google

je pourrois en dire, en donneroit une bien moins juste idée que les exemples. Voici sur quel ton *Bourdaloue* commence la seconde partie de son *Oraison funèbre* du grand *Condé* (*a*) :

« Il n'y a point d'astre qui ne souffre » quelque éclipse ; et le plus brillant de » tous, qui est le soleil, est celui qui en » souffre de plus grandes et de plus sensibles. Mais deux choses en ceci sont bien » remarquables : l'une que le soleil, quoiqu'éclipsé, ne perd rien du fond de ses » lumières, et que malgré sa défaillance, » il ne laisse pas de conserver la rectitude » de son mouvement : l'autre qu'au moment qu'il s'éclipse, c'est alors que tout » l'univers est plus attentif à l'observer et » à le contempler, et qu'on en étudie plus » curieusement les variations et le système : symbole admirable des états où » Dieu a permis que se soit trouvé notre » Prince, et où je me suis engagé à vous » le représenter. C'est un astre qui a eu ses » éclipses : en vain entreprendrois-je de » vous les cacher, puisqu'elles ont été » aussi éclatantes que sa lumière même; » et peut-être serois-je prévaricateur, si » je n'en profitois pas, pour en faire aujourd'hui le sujet de votre instruction ».

L'exemple suivant est tiré de *l'Oraison funèbre* de Marie-Thérèse d'Autriche (*b*),

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

(*b*) Voyez le mot *Autriche*, *ibid.*

Digitized by Google

Reine de France, par *Bossuet*. Les vraies beautés du style sublime, s'y montrent dans tout leur éclat.

« Tu céderas ou tu tomberas sous ce » vainqueur, Alger (*a*), riche des dépouilles » de la chrétienneté. Tu disois en ton » cœur avare : je tiens la mer sous mes » lois, et les nations sont ma proie. La » légèreté de tes vaisseaux te donnoit de » la confiance : mais tu te verras atta- » quée dans tes murailles, comme un oiseau » ravissant qu'on iroit chercher parmi ses » rochers et dans son nid, où il partage son » butin à ses petits. Tu rends déjà tes » esclaves. Louis a brisé les fers dont tu » accablois ses sujets, qui sont nés pour » être libres sous son glorieux Empire. Tes » maisons ne sont plus qu'un amas de » pierres. Dans ta brutale fureur tu te » tournes contre toi-même, et tu ne sais » comment assouvir ta rage impuissante. » Mais nous verrons la fin de tes briganda- » ges. Les pilotes étonnés s'écrient par » avance : *Qui est semblable à Tyr* (*b*) ? » *Et toutefois elle s'est tue au milieu de la* » *mer;* et la navigation va être assurée par » les armes de Louis ».

Jean-Baptiste *Rousseau* fournit une foule d'exemples de style sublime. En voici un pris au hazard dans son *Ode sur l'aveuglement des hommes.*

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

L'homme en sa propre force a mis sa confiance:
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais ô moment terrible ! ô jour épouvantable!
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité.

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
Sujets, amis, parens, tout deviendra stérile ;
Et dans ce jour fatal l'homme à l'homme inutile
Ne paira point à Dieu le prix de sa rançon...
D'avides étrangers, transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse,
Ces terres, ces palais de vos noms ennoblis,
Et que vous reste-t-il en ces momens suprêmes?
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les figures touchantes ou propres aux passions, celles qui conviennent plus particulièrement au style sublime, sont la *prosopopée*, l'*apostrophe*, l'*exclamation*, l'*épihonème*, la *dubitation*, l'*interrogation*, l'*imprécation*, *la déprécation*, la *réticence* et la *suspension*.

Prosopopée. La *Prosopopée*; une des plus vives, des plus magnifiques et des plus brillantes figures de l'éloquence et de la poésie, fait parler tous les êtres, soit animés, soit insensibles, soit réels, soit imaginaires; les morts mêmes. Tel est cet endroit du poëme de la *Religion* par *Racine* le fils:

Digitized by Google

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle.
La terre le publie: est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornemens ?
C'est celui dont la main posa mes fondemens.
Si je sers tes besoins c'est lui qui me l'ordonde,
Les présens qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne.
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main;
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein,
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui dans l'Egypte (*a*) où je suis, trop aride,
Veut qu'au moment prescrit, le Nil (*b*) loin de ses bords,
Répandu sur ma plaine, y porte mes trésors.

Jean-Jacques *Rousseau* s'est servi bien avantageusement de cette figure dans son *Discours* sur les *Lettres*. Voici ce beau morceau.

« O Fabricius (*c*), qu'eût pensé votre grande » âme, si, pour votre malheur vous eus- » siez vu la face pompeuse de Rome sau- » vée par votre bras, et que votre nom » respectable avoit plus illustrée que tou- » tes ses conquêtes ? Djeux ! eussiez-vous » dit, que sont devenus ces toits de chau- » me et ces foyers rustiques qu'habitoient » jadis la modération et la vertu ? Quelle » splendeur funeste a succédé à la sim- » plicité Rom aine ? Quel est ce langa- » ge étranger ? Quelles sont ces mœurs » efféminées ? Que signifient ces statues,

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*c*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

» ces tableaux, ces édifices? Insensés, » qu'avez vous fait? Vous, les maîtres, » des nations, vous vous êtes rendus les » esclaves des hommes frivoles que vous » avez vaincus! Ce sont des Rhéteurs qui » vous gouvernent! C'est pour enrichir » des Architectes, des Peintres, des Statuaires, et des Histrions, que vous » avez arrosé de votre sang la Grèce et » l'Asie! Les dépouilles de Cartage (*a*) » sont la proie d'un joueur de flutte! » Romains, hâtez-vous de renverser ces » amphithéâtres; brisez ces marbres; » brûlez ces tableaux; chassez ces esclaves » qui vous subjuguent, et dont les funestes » arts vous corrompent. Que d'autres » mains s'illustrent par de vains talents: » le seul talent digne de Rome, est celui » de conquérir le monde, et d'y faire » régner la vertu ».

Apostrophe.

L'*Apostrophe* adresse directement la parole à quelque objet animé ou inanimé: A Dieu, comme on le voit dans cet endroit de l'*Oraison funèbre de Turenne* (*b*) par *Flechier*.

« O Dieu terrible, mais juste en vos » conseils sur les enfans des hommes, » vous disposez et des vainqueurs et des » victoires! Pour accomplir vos volontés » et faire craindre vos jugemens, votre » puissance renverse ceux que votre puis-

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

» sance avoit élevés. Vous immolez à » votre souveraine grandeur de grandes » victimes, et vous frappez, quand il » vous plaît, ces têtes illustres que vous » avez tant de fois couronnées ».

A l'homme en général : c'est ce qu'on voit dans ces vers de Me *Deshoulieres*.

De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique,
Homme, quel usage fais-tu ?
Des plantes, des métaux tu connois la vertu,
Des différens pays les mœurs, la politique,
La cause des frimats, de la foudre, du vent,
Des astres le pouvoir suprême;
Et sur tant de choses savant,
Tu ne te connois pas toi-même.

A des personnes mortes : tel est l'exemple que nous en offrent les derniers de ces beaux vers que *Racine* met dans la bouche de Phèdre en proie à tous les remords de son amour criminel pour Hippolyte.

Où me cacher ? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je! mon père y tient l'urne fatale.
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains.
Minos (*a*), juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah ! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers !
Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible ?

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible;
Je crois te voir chercher un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne. Un Dieu cruel a perdu ta famille,
Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille.

A des villes, à des provinces: tel est cet endroit de l'*Oraison funèbre de Turenne* (*a*) par *Fléchier*.

« Villes, que nos ennemis s'étoient » déjà partagées, vous êtes encore dans » l'enceinte de notre empire. Provinces, » qu'ils avoient déjà ravagées dans le » désir et dans la pensée, vous avez en- » core recueilli vos moissons. Vous du- » rez encore, places que l'art et la na- » ture ont fortifiées, et qu'ils avoient des- » sein de démolir; et vous n'avez trem- » blé que sous des projets frivoles d'un » vainqueur en idée, qui comptoit le » nombre de nos soldats, et qui ne son- » geoit pas à la sagesse de leur capitaine ».

A des êtres métaphysiques qu'on personnifie: c'est ce qu'a fait Jean-Jacques *Rousseau*, dans cet endroit de son *Discours sur les Lettres*.

« O vertu, science sublime des âmes » simples, faut-il donc tant de peines et » d'appareil pour te connoître? Tes prin- » cipes ne sont-ils pas gravés dans tous » les cœurs; et ne suffit-il pas, pour » apprendre tes lois, de rentrer en soi-

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

» même, et d'écouter la voix de sa con-» science dans le silence des passions »?

Enfin à des êtres insensibles: tels sont ces beaux vers de *Racine* le fils dans son poëme sur *la Religion:*

Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles.
O cieux! que de grandeur et que de majesté!
J'y reconnois un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il seme la poussière.
Toi, qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu, du sein de l'onde,
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends; tu reviens tous les jours.
Est-ce moi qui t'appelle, et qui règle ton cours?
Et toi, dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison, tu fais de vains efforts:
La rage de tes flots expire sur tes bords.

On voit encore un exemple de cette espèce d'apostrophe, dans ces vers du Poëme *des quatre Saisons*, du C. de B**,

Arbres dépouillés si long-temps,
Couronnez vos têtes naissantes,
Et de vos fleurs éb'ouissantes,
Parez le trône du printemps (a).

(a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

Elevez vos pampres superbes
Sur le faite de ces ormeaux,
Vignes, étendez vos rameaux.
Jasmins, sortez du sein des herbes;
Montez, ombragez ces berceaux;
Et vous, aimables arbrisseaux,
Lilas, croissez, tombez en gerbes,
Ornez ces portiques nouveaux.

Et dans ceux-ci du même Poëme :

Orange douce et parfumée,
Limons, Poncires fastueux,
Et vous Cedres voluptueux,
Couronnez l'automne (*b*) charmée.
Raisins brillans dont la fraîcheur
Etanche la soif qui nous presse;
Pommes, dont l'aimable rougeur
Ressemble au teint de la jeunesse,
Tombez et renaissez sans cesse
Sur le chemin du voyageur.

On a pu juger par tous ces exemples, que l'apostrophe est une des figures les plus propres à exciter les passions, à remuer, à maîtriser les âmes. Mais il faut qu'elle soit amenée avec art, et que l'esprit de l'auditeur y ait été insensiblement disposé. Quand il a été attiré par dégrés, ému saisi, c'est alors qu'il doit être frappé, enlevé avec violence.

L'*Exclamation* est assez semblable à

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

l'apostrophe: elle éclate par des interjections, pour exprimer un vif sentiment de l'âme. *Virgile* en fournit un exemple dans cet endroit de l'*Enéide*.

« O Ilion! (*a*) ô ma chère patrie! ô » murs célèbres par tant d'exploits! le » cheval fut quatre fois arrêté à l'entrée » de la ville. Nous l'entendîmes quatre » fois retentir du bruit des armes qu'il ren» fermoit. Rien ne put dessiller nos yeux; » et nous plaçâmes le monstre fatal à » l'entrée du Temple de Minerve. (*b*) »

Voici encore une bien belle exclamation que fait *Bossuet* dans son *Orasion funèbre* de Henriette-Anne d'Angleterre (*c*), *Duchesse d'Orléans*.

« O nuit désastreuse! ô nuit effroya» ble, où retentit tout-à-coup comme un » éclat de tonnerre, cette étonnante nou» velle: *Madame se meurt, Madame est* » *morte* ».

Ces paroles si touchantes arrachèrent des sanglots à tout l'auditoire; et l'Orateur lui-même, après les avoir prononcées, fut obligé de s'arrêter.

L'*Epiphonème* est une espèce d'exclamation ou une réflexion courte et vive à la fin d'un récit, comme on va le voir dans cet endroit de l'*Enéide*. Epiphonème.

« L'Infortuné Priam (*d*), se voyant

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*c*) Voyez le mot *Angleterre*, *ibid.*
(*d*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

» menacé d'une guerre et d'un siège, dont » il redoutoit les événemens, avoit se- » crètement envoyé le jeune Polydore, un » de ses fils, avec beaucoup d'or, au roi » de Thrace (*a*), pour le faire élever » dans sa cour Ce perfide voyant les mal- » heurs de Troie, se rangea du parti » des vainqueurs, viola les droits les plus » sacrés, assassina Polydore, et s'empara » du dépôt. Exécrable soif de l'or, quels » crimes ne fais-tu pas commettre » ?

Et dans ces vers du *voyage de Munick* par *Regnier des Marets*.

Déjà nous avons vu le Danube inconstant,
Qui tantôt catholique et tantôt protestant,
Sert Rome (*d*) et Luther (*e*) de son onde,
Et qui comptant après pour rien
Le Romain, le Lutherien,
Finit sa course vagabonde
Par n'être pas même chrétien.
Rarement à courir le monde
On devient plus homme de bien.

Dubitation. La *Dubitation* consiste dans une délibération sur ce qu'on doit dire ou faire. Cette figure est bien propre à exprimer les mouvemens d'une âme, qui, agitée d'une passion violente, est dans une irrésolution continuelle sur le parti qu'elle doit prendre. Telle est dans l'*Enéide* la

(*a*) Voyez le mot *Polymnestor*, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*c*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*d*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

situation de Didon (*a*) abandonnée par Enée. Voici la traduction en vers de ce morceau par *Boileau*, frère de l'auteur du *Lutrin*.

Hélas! s'écria-t-elle au fort de sa misère,
Quel projet désormais me reste-t-il à faire?
Chez les Rois mes voisins, mon cœur humble et confus
Ira-t-il s'exposer au hazard d'un refus;
Eux dont j'ai tant de fois avec tant d'insolence
Méprisé la recherche et bravé la puissance?
Irai-je en suppliant, à la honte des miens,
Implorer la pitié des superbes Troyens?
Trop aveugle Didon! puis-je après cette injure
Ne pas connoître encor cette race parjure?
Et comment mes soupirs pourroient-ils retenir
Ceux de qui mes bienfaits n'ont pu rien obtenir?
Ou bien irai-je enfin jusqu'au bout de la terre
Avec tous mes sujets leur déclarer la guerre?
Mais comment voudroient-ils à travers les dangers,
Poursuivre ma vengeance en des bords étrangers;
Eux que leur intérêt et que leur propre vie
Ont à peine arraché du sein de leur patrie?
Mourons donc puisqu'enfin dans l'état où je suis
La mort est l'espoir seul qui reste à mes ennuis.

L'*Interrogation* est une figure, par laquelle on parle en forme de question. Elle est très-propre au pathétique, et donne une grande énergie au discours, comme il est aisé de le voir dans cet endroit de l'*Oraison funèbre de* Henriette- Interrogation.

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

Anne d'Angleterre (*a*) *duchesse d'Orléans*; par *Bossuet*.

« Avec tant de grandes et tant d'aimables qualités, qui eût pu lui refuser son admiration? Mais avec son crédit, avec sa puissance, qui n'eût pas voulu s'attacher à elle? N'alloit-elle pas gagner tous les cœurs, c'est-à-dire, la seule chose qu'ont à gagner ceux, à qui la naissance et la fortune semblent tout donner; et si cette haute élévation est un précipice affreux pour les Chrétiens, ne puis-je pas dire, pour me servir des paroles fortes du plus grave des historiens, quelle *alloit être précipitée dans la gloire?* Car quelle créature fut jamais plus propre à être l'idole du monde? Mais ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne sont-elles pas exposées? La gloire, il est vrai, les défend de quelques foiblesses: mais la gloire les défend-t-elle de la gloire même? Ne s'adorent-elles pas secrettement? Ne veulent-elles pas être adorées? Que n'ont-elles pas à craindre de leur amour-propre? Et que peut se refuser la foiblesse humaine, pendant qu'on lui accorde tout? N'est-ce pas qu'on apprend à faire servir à l'ambition, à la grandeur, à la politique, et la vertu, et la Religion, et le nom de Dieu? ».

O se sert encore très-avantageusement de cette figure, pour exprimer toutes les

(*a*) Voyez le mot *Angleterre*, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

passions vives. C'est ce qu'a fait *Racine* dans cet endroit de sa tragédie d'*Athalie*, où Joad, à la vue de Mathan, parle ainsi à Josabet.

Où suis-je ? de Baal (*a*) ne vois-je pas le Prêtre?
Quoi ! fille de David (*b*) vous parlez à ce traître ?
Vous souffrez qu'il vous parle ? et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas,
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent?
Que veut-il, de quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

Imprécation.

L'*imprécation* est une figure par laquelle on souhaite du mal à quelqu'un. Elle est quelquefois dictée par l'horreur du crime et des scélérats. *Racine* en fournit un exemple de cette espèce dans la même tragédie. C'est encore Joad qui parle :

Grand Dieu si tu prévois qu'indigne de sa race
Il doive de David abandonner la trace ;
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa tige a séché,
Mais si ce même enfant à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis :
Livre en mes foibles mains ses puissans ennemis ;
Confonds dans ses conseils une reine cruelle;

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*c*) Voyez le mot *Athalie*, *ibid.*

Digitized by Google

Daigne, daigne, mon Dieu sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chûte des Rois funeste avant-coureur.

Cette figure est le plus souvent l'expression de la colère et du désespoir. Les deux plus beaux exemples que je connoisse en ce genre d'imprécation, se trouvent dans *Corneille*. Le premier est tiré de la tragédie de *Rodogune* princesse *des Parthes*, où Cléopâtre reine de Syrie étant près d'expirer, dit à son fils Antiochus et à la princesse son épouse :

Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes,
Puissiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalousie et que confusion !
Et pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble !

Celui-ci est pris de la tragédie d'*Horace*. C'est Camille qui parle à Horace son frère.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment,
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant;
Rome, qui t'a vu naître et que ton cœur adore,
Rome, enfin que je hais, parce qu'elle t'honore,
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés,
Sapper ses fondemens encor mal assurés !
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contr'elle à l'Occident s'allie,
Que cent peuples unis des bouts de l'univers,

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

Passent pour la détruire et les monts et les mers!
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles!
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!
Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir ces maisons en cendre et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause et mourir de plaisir.

La *Déprécation* est une figure, par laquelle on a recours aux prières, aux larmes pour demander quelque chose. Tel est dans la tragédie de la *mort de César* par *Voltaire*, ce discours de Brutus à César (*a*). Déprécation.

Sais-tu que le Sénat n'a point de vrai Romain,
Qui n'aspire en secret à te percer le sein?
Que le salut de Rome et que le tien te touche.
Ton génie alarmé te parle par ma bouche:
Il me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds,
César, au nom des Dieux dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome et de toi-même
Dirai-je, au nom d'un fils qui frémit et qui t'aime,
Qui te préfère au monde et Rome seule à toi,
Ne me rebute pas.

La *Réticence* est une figure, par laquelle on interrompt son discours pour Réticence.

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*c*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

passer à un autre objet ; en sorte néanmoins que ce qu'on a dit, laisse suffisamment entendre ce qu'on affecte de supprimer. Telles sont ces paroles que *Virgile* met dans la bouche de Neptune (*a*).

» Race téméraire, qui vous inspire tant » d'audace? Vents, vous osez, sans mon » aveu, troubler le Ciel et la Terre et » ravager mon empire ! Si je.... Mais » il s'agit de calmer les flots : un pareil » attentat ne demeurera pas une autre- » fois impuni ».

On voit un autre exemple de cette figure dans la tragédie d'Athalie, lorsque cette Princesse demandant à Joad le jeune Eliacin, et les trésors qu'elle croit cachés dans le Temple, lui dit :

Je devrois sur l'autel où ta main sacrifie,
Te.... mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.

Et dans cet endroit de la Tragédie de *Phedre*, où Aricie dit à Thésée :

Prenez garde, Seigneur, vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains;
Mais tout n'est pas détruit et vous en laissez vivre
Un..... votre fils, Seigneur, me défend de poursuivre.

Suspension. La *Suspension* est une figure, par laquelle, pour piquer la curiosité du Lecteur, on tient quelque temps son esprit en

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

suspens, et dans l'incertitude de ce qu'on va dire. En voici un exemple tiré du *Panégyrique de St.-Thomas* (*a*) *de Cantorbery*, par *Flechier*.

« Ils partent de la cour; ils passent les » mers; ils entrent dans l'église, où le saint » célébroit l'office; ils s'avancent vers lui, » la fureur dans le cœur et le feu dans les » yeux, le fer à la main, sans respect des » autels ni du sanctuaire de Jésus-Christ... » Vous entendez presque le reste, Messieurs. » Je voudrois pouvoir me dispenser de re- » présenter un spectacle si pitoyable. Mais » pour épargner votre piété, j'offenserois » votre religion, et je vous cacherois la » gloire du martyre, en vous cachant la » cruauté des bourreaux. Ils approchent » donc, portant sur leur visage les mar- » ques de leur barbare résolution : le clergé » tremblant se disperse : ou se ramasse con- » fusément : les assassins ont eux-mêmes » horreur du crime qu'ils vont commettre; » et saisis d'une frayeur respectueuse à la » vue de l'archevêque qui se présente, ils » demeurent quelque temps interdits. Mais » la fureur ayant étouffé tout sentiment de » respect et d'humanité, chacun le frappe » comme à l'envi, et veut avoir part au » crime, espérant avoir part à la récompense.

Les Poëtes dramatiques font un fréquent usage de cette figure. On en trouve de beaux exemples dans la troisième scène du

(*a*) Voyez le mot *Thomas*, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

premier acte de la tragédie de *Phédre*, où cette Princesse cédant aux vives instances, aux prières, aux larmes d'Œnone, sa nourrice et sa confidente, lui découvre la cause de ses mortels chagrins : dans la troisième scène du quatrième acte de *Rhadamisthe*, où Zénobie déclare à Arsame qu'elle est mariée, et que son époux est le frère de ce même Arsame : dans la troisième scène du cinquième acte de l'*OEdipe* de *Voltaire*, où ce malheureux Prince apprend du vieillard Phorbas, que le Roi Laius, qu'il avoit tué sans le connoître, étoit son père, et que la Reine Jocaste, dont il étoit devenu l'époux, est sa mère.

Quoique cette figure soit particuliérement propre au style sublime, il ne faut pas croire qu'elle ne puisse, ainsi que bien d'autres, convenir au style simple. Elle peut même trouver place dans le genre épistolaire, suivant la manière dont elle y est employée, et suivant la nature des choses qu'on y dit. Voyez l'effet agréable qu'elle produit dans cette lettre de madame de *Sévigné* à monsieur de Coulanges.

« Je vai vous marquer la chose du monde » la plus étonnante, la plus surprenante, » la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, » la plus triomphante, la plus étourdissante, » la plus inouie, la plus singulière, la plus » extraordinaire, la plus incroyable, la » plus imprévue, la plus grande, la plus » petite, la plus rare, la plus commune, » la plus éclatante, la plus secrette jus-

Digitized by Google

» qu'aujourd'hui, la plus brillante, la
» plus digne d'envie; enfin une chose dont
» on ne trouve qu'un exemple dans les
» siécles passés; encore cet exemple n'est-
» il pas juste; une chose que nous ne sau-
» rions croire à Paris; comment la pour-
» roit-on croire à Lyon? Une chose qui
» fait crier miséricorde à tout le monde;
» une chose qui comble de joie madame de
» *Rohan* et madame de *Hauteville*; une
» chose enfin qui se fera dimanche, où ceux
» qui la verront, croiront avoir la berlue;
» une chose qui se fera dimanche, et qui
» ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne
» puis me résoudre à la dire; devinez-là:
» je vous le donne en trois. *Jettez-vous votre*
» *langue aux chiens?* Eh bien! il faut donc
» vous la dire. Monsieur de *Lausun* épouse
» dimanche au Louvre; devinez qui? je
» vous le donne en dix, je vous le donne en
» cent. Madame de *Coulanges* dit: voilà qui
» est bien difficile à deviner! c'est mademoi-
» selle de *la Vallière*: point du tout, madame.
» C'est donc mademoiselle de *Retz?* Point
» du tout; vous êtes bien provinciale. Vrai-
» ment nous sommes bien bêtes, dites-vous;
» C'est mademoiselle *Colbert*: encore moins.
» C'est assurément mademoiselle de *Créqui*.
» Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin
» vous le dire. Il épouse dimanche au
» Louvre, avec la permission du Roi, Ma-
» demoiselle; mademoiselle de . . . . ma-
» demoiselle; devinez le nom. Il épouse
» *Mademoiselle*; ma foi, par ma foi, ma
» foi jurée, *Mademoiselle*, la grande

Digitized by Google

» *Mademoiselle*, *Mademoiselle*, fille de » feu *Monsieur*, *Mademoiselle*, petite fille » de *Henry* IV, mademoiselle d'*Eu*. ma- » demoiselle de *Dombes*, mademoiselle de » *Montpensier*, mademoiselle d'*Orléans*, » *Mademoiselle*, cousine germaine du Roi, » *Mademoiselle*, destinée au trône; *Ma-* » *demoiselle*, le seul parti de France, qui » fût digne de *Monsieur* ».

Il y a une espéce de suspension qui badine et qui se joue de l'attention du Lecteur. On débute sur un ton noble et pompeux; on a l'air d'annoncer quelque chos de grand, et l'on finit par un trait d'esprit agréable, plaisant ou épigrammatique. Ce fameux sonnet de *Scarron* en est un exemple.

Superbes monumens de l'orgueil des humains,
Pyramides, tombeaux, dont la vaine structure
A témoigné que l'art, par l'adresse des mains,
Et l'assidu travail, peut vaincre la nature :

Vieux palais ruinés, chef-d'œuvre des Romains,
Et les derniers efforts de leur architecture,
Colisée où souvent les peuples inhumains
De s'entr'assassiner se donnoient tablature;

Par l'injure des temps vous êtes abolis,
Ou du moins la plupart vous êtes démolis :
Il n'est point de ciment que le temps ne dissoude.

Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir
Qui m'a duré deux ans, soit percé par le coude.

Digitized by Google

Voici encore un joli exemple de cette espéce de suspension.

Après le malheur effroyable
Qui vient d'arriver à mes yeux,
Je croirai désormais, grands Dieux!
Qu'il n'est rien d'incroyable.
J'ai vu, sans mourir de douleur,
J'ai vu.. siècles futurs vous ne pourrez le croire;
Ah! j'en frémis encor de dépit et d'horreur;
J'ai vu mon verre plein, et je n'ai pu le boire.

ARTICLE II.

Du sublime.

J'ai dit ailleurs qu'il ne faut pas confondre ce qu'on appelle proprement le *sublime*, avec le style sublime. Voici en quoi l'un et l'autre différent. Le style sublime consiste à exprimer noblement une suite d'idées grandes, de sentimens élevés, mais qui ne sont pas sublimes, et à leur donner un certain caractère de sublimité. C'est ce qu'on a pû voir dans les différens exemples que j'ai cités. Le *sublime*, soit dans les pensées, soit dans les sentimens, est un trait merveilleux, extraordinaire, qui ravit, transporte, éléve l'âme, au-dessus d'elle-méme, et qui lui fait sentir en-méme-temps cette élévation. Le *style sublime* ne peut se montrer que sous le pompeux appareil des figures les plus brillantes et les plus magnifiques. Le *sublime* peut se trouver, et se trouve bien souvent dans une expression, dans un

Digitized by Google

seul mot. Quoi de plus simple que ces paroles de l'écriture. *Dieu dit : que la lumière se fasse ; et la lumière fut faite.* = *Il jette ses regards ; et les nations sont dissipées.* Aussi ces paroles ne sont-elles pas du *style sublime.* Mais l'idée qu'elles renferment, est *sublime.* Elle est en effet la plus haute, la plus relevée qu'il soit possible de concevoir de la toute-puissance de Dieu, et de l'obéissance de la créature aux ordres du créateur.

Racine nous fournit dans sa Tragédie d'*Esther*, un exemple bien propre à faire saisir la différence qu'il y a entre le *style sublime*, et le *sublime.* Le voici.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre :
Pareil au cédre, il cachoit dans les cieux,
Son front audacieux.
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer : il n'étoit déjà plus.

Les cinq premiers vers offrent des idées vraiment grandes, mais qui ne sont pas sublimes, parce qu'elles n'ont point ce merveilleux, cet extraordinaire qui enléve et qui ravit. Elles sont rendues d'une manière sublime, et sont par conséquent du *style sublime*, sans être *sublimes.* Le dernier vers présente une idée sublime par elle-même : c'est là que se trouve ce merveilleux, cet extraordinaire qui caractérise proprement le *sublime.* L'Impie étoit le Dieu de la terre ; le Poëte ne *fait que*

Digitized by Google

passer ; et ce Dieu est disparu, anéanti : *il n'est plus.* Mais cette idée est rendue par les mots les plus simples. Ce dernier vers est par conséquent *sublime*, sans être du *style sublime.* Le vrai *sublime* peut donc se passer du secours de l'expression. Il s'en passe en effet assez souvent, quoiqu'on doive convenir que l'éclat en est rehaussé par le sublime des paroles.

Le *sublime* peut naître de trois différentes sources ; des *pensées*, des *sentimens*, des *images.*

I.

Du sublime des pensées.

Ce que je viens de dire, peut faire assez comprendre en quoi consiste le sublime d'une pensée. Cependant pour en donner une idée encore plus claire et plus juste, je vais rapporter la traduction littérale du texte sacré qui a fourni à Racine la matière des beaux vers que j'ai cités. « J'ai vu, » dit le Prophète David, l'impie élevé aussi » haut que les Cédres du Liban (*a*) : je n'ai » fait que passer, et il n'étoit plus. Je l'ai » cherché, et je n'ai pas même trouvé la » place où il étoit ». On voit sans peine que Racine a paraphrasé le texte ; mais qu'il n'a pas rendu cette pensée si forte et si sublime : *Je l'ai cherché, et je n'ai pas même trouvé la place où il étoit.* Tout ce

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

que les Poëtes, remarque le P. *Bouhours* (1), ont dit de plus fort sur la ruine de Troie, de Rome et de Cartage, c'est qu'il ne restoit que le lieu où avoient été ces villes fameuses. Mais ici le lieu même où étoit l'impie dans sa plus haute fortune, ne reste pas.

Peut-on donner de la grandeur, de l'indépendance, de l'éternité de Dieu, une idée aussi noble, aussi magnifique, aussi vraie que celle qu'en donnent les livres saints? *Je suis celui qui est.... Le Seigneur régnera dans toute l'éternité et au-delà.*

Est-il possible de dire sur l'idolâtrie quelque chose de plus fort et de plus frappant, que ce qu'en dit *Bossuet* dans son *Discours sur l'Histoire Universelle*: *Tout étoit Dieu, excepté Dieu lui-même.*

II.

Du Sublime des Sentimens.

Les sentimens sont sublimes, dit l'Abbé *Batteux* (2), quand fondés sur une vraie vertu, ils paroissent être presqu'au-dessus de la condition humaine, et qu'ils font voir, comme l'a dit Sénèque, dans la foiblesse de l'humanité la constance d'un Dieu. L'univers tomberoit sur la tête du juste; son âme seroit tranquille dans le temps même de sa chûte. L'idée de cette tranquillité comparée avec le fracas du

(1) Man. de bien pens. II. Dial.
(2) Princ. de la Litt. tom. III.

Digitized by Google

monde entier qui se brise, est une image sublime, et la tranquillité du juste un sentiment sublime.

Corneille est de tous nos Poëtes, celui dans lequel on trouve le plus de sentimens sublimes; et ces sentimens sont toujours rendus par l'expression la plus simple. Médée, dans la Tragédie de ce nom, veut se venger de ses ennemis. Nérine sa confidente lui dit :

Votre pays vous hait, votre époux est sans foi :
Contre tant d'ennemis, que vous reste-t-il ?

Médée lui répond :

Moi.

Qui ne sent que ce *moi* est le sublime du courage ?

Dans la Tragédie d'*Horace*, le Héros de la pièce ayant été nommé avec ses deux frères pour combattre contre les trois Guerriers qu'Albe doit choisir, Curiace, Albain, beau-frère d'Horace, dont il doit même épouser la sœur, lui dit :

Quels vœux puis-je former, et quel bonheur attendre?
De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre :
De tous les deux côtés mes desirs sont trahis.

Horace lui répond :

Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays !

Cette réponse si fière, où éclatent tout-à-la-fois la surprise et l'indignation, est le sublime de l'amour de la patrie.

Dans la même Tragédie, une femme

Digitized by Google

qui avoit été témoin du combat des trois Horaces contre les trois Curiaces, mais qui n'en n'avoit pas vu la fin, annonce au vieil Horace, que deux de ses fils ont été tués, et que le troisiéme a pris la fuite. Le père est outré de la lâcheté de son fils. Cette femme lui dit alors :

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?

Le vieil Horace lui répond :

Qu'il mourût.

Voilà, dit *Voltaire* (1), voilà ce trait du plus grand sublime, ce mot auquel il n'en est aucun de comparable dans toute l'antiquité.

Cinna, dans la Tragédie de ce nom, forme une conjuration contre Auguste. L'Empéreur Romain la découvre; et dans l'instant méme où il pourroit faire mourir ce chef des conjurés, non-seulement il lui pardonne, mais encore il lui dit :

Soyons amis, Cinna ; c'est moi qui t'en convie.

N'est-ce pas là le sublime de la clémence, de la générosité ? Ce sentiment sublime est parfaitement soutenu par ces vers qui suivent peu après :

Tu trahis mes bienfaits ; je veux les redoubler.
Je t'ai comblé de biens ; je veux t'en accabler.

Je borne à ces quatre traits mes citations de Corneille : elles seroient trop mul-

(a) Chef-d'œuvres de Corneille, avec les Commentaires de Voltaire, tom. I.

Digitized by Google

tipliées, si je rapportois tous les sentimens vraiment sublimes qu'il a répandus dans ses Tragédies.

Dans l'*Athalie* de *Racine*, Abner témoigne au Grand-Prêtre Joad les craintes qu'il a qu'Athalie ne le fasse arracher de l'Autel, et n'exerce sur lui ses vengeances. Joad lui répond :

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et *n'ai point d'autre crainte.*

Tout est beau, tout est grand dans ces quatre vers. Mais le vrai sublime de sentiment ne se trouve que dans le second hémistiche du dernier. Rien d'extraordinaire en effet qu'un mortel soit soumis à Dieu. Mais qu'il n'ait *point d'autre crainte*; qu'il ne craigne point la puissance et la fureur d'une Reine impie, ambitieuse et vindicative, c'est un courage dont les âmes les plus fortes et les plus élevées sont seules capables.

On trouve encore le sublime de sentiment dans ces vers de la Tragédie de *Rhadamisthe* par *Crébillon*. C'est Zénobie qui parle à Rhadamisthe :

Je connois la fureur de tes soupçons jaloux ;
Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon époux.

Son âme inaccessible à la crainte, parce qu'elle est vertueuse, est dans une sécu-

Digitized by Google

rité parfaite; et cette sécurité est un sentiment sublime.

III.

Du Sublime des Images.

Le sublime des images consiste à représenter un grand objet avec les couleurs les plus vives, les plus fortes et les plus vraies. Les livres saints offrent presqu'à chaque page des exemples de ce genre de sublime. Voici comment s'exprime *Moyse* (*a*) dans son beau Cantique sur le passage de la mer rouge.

« Votre droite, Seigneur, a fait éclater » sa grandeur par sa force; votre droite, » Seigneur, a brisé l'ennemi. Dans la magnifi» cence de votre gloire, vous avez terrassé » ceux qui s'élevoient contre vous. Vous » avez envoyé votre colère : elle les a » dévorés comme une paille. Au souffle » de votre fureur, les eaux se sont en» tassées, les ondes rapides se sont tenues » élevées comme en un monceau; les flots » de l'abîme se sont condensés et durcis » au milieu de la mer. L'ennemi disoit : » Je les poursuivrai, je les atteindrai, je » partagerai leurs dépouilles; j'assouvirai » mes desirs; je tirerai mon épée; ma » main me les assujettira. Vous avez soufflé, » et la mer les a engloutis. Ils sont tombés » au fond des eaux violentes comme une

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

» masse de plomb..... Vous avez étendu » votre main ; la terre les a dévorés ».

David (*a*) décrivant dans le pseaume 103 les merveilles de la création, s'écrie : « Que votre grandeur a d'éclat, ô mon » Dieu ! Quelle gloire, quelle majesté vous » environne ! Vous êtes entouré de lumière, » comme d'un vêtement. C'est vous qui » avez tendu le Ciel comme un pavillon, » dont les eaux supérieures sont le toît. » Vous montez sur les nuées : vous mar- » chez sur les aîles des vents. Les vents » orageux sont vos Ministres, et le feu » brûlant exécute vos ordres.... La gloire » du Seigneur sera célébrée dans tous les » siècles : il se réjouira dans ses ouvrages. » Le Seigneur regarde la terre ; elle frémit » de crainte : il touche les montagnes ; elles » s'exhalent en fumée ».

Le Marquis de *Pompignan* dans sa belle Ode tirée de ce pseaume, a ainsi paraphrasé ce morceau.

L'éclat pompeux de ses ouvrages,
Depuis la naissance des âges,
Fait l'étonnement des mortels.
Les feux célestes le couronnent,
Et les flammes qui l'environnent,
Sont ses vêtemens éternels.

Ainsi qu'un pavillon tissu d'or et de soie,
Le vaste azur des cieux sous sa main se déploie.

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

Il peuple leurs déserts d'astres étincelans.
Les eaux autour de lui demeurent suspendues :
Il foule aux pieds les nues,
Et marche sur les vents.

Fait-il entendre sa parole :
Les cieux croulent, la mer gémit,
La foudre part, l'aquilon vole,
La terre en silence frémit.
Du seuil des portes éternelles,
Des légions d'esprits fidèles
A sa voix s'élancent dans l'air.
Un zèle dévorant les guide ;
Et leur essor est plus rapide
Que le feu brulant de l'éclair...

Dieu des jours, Dieu des temps, triomphe d'âge en âge,
Jouis de ta grandeur, jouis de ton ouvrage,
Tu regardes la terre, elle tremble d'effroi :
Tu frappes la montagne, et sa cime enflammée
Dans des flots de fumée
S'abime devant toi.

Le Prophète *Isaïe* (*a*) n'est pas moins sublime que *David*. Voyez sous quelles images il peint dans le chapitre 40 la grandeur et la puissance de Dieu.

« Quel est celui qui a mesuré les eaux » dans le creux de sa main, et qui la » tenant étendue a pesé les cieux ; qui » soutient de trois doigts toute la masse » de la terre, et qui met les collines dans

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

» la balance ? .... Toutes les nations ne » sont devant lui que comme une goutte » d'eau, et comme ce petit grain qui donne » à peine la moindre inclination à la ba- » lance. Toutes les isles sont comme un » petit grain de poussière..... Tous les » peuples du monde sont devant lui comme » s'ils n'étoient pas; et il les regarde » comme un vuide et comme un néant ».

Voici l'heureuse imitation que *Racine* a faite de ce passage, dans sa Tragédie d'*Esther*.

Que peuvent contre lui tous les Rois de la terre?
Envain ils s'uniroient pour lui faire la guerre;
Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer:
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble:
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas.

Si ces différens morceaux traduits en notre langue, éclatent par tant de beautés sublimes, combien plus admirables encore doivent-ils être dans la langue hébraïque! On sait que la meilleure traduction d'un ouvrage, n'en est qu'une copie imparfaite.

Passons aux exemples que nous fournissent les Auteurs profanes. On y trouvera le vrai sublime des images, quoiqu'on ne puisse pas y admirer ces traits énergiques, ce coloris vigoureux, cette élévation majestueuse qui caractérisent les Prophétes. Celui qui en a le plus appro-

Digitized by Google

ché, est sans contredit *Homère*, peintre sublime dans toutes ses descriptions. Une armée en marche est, sous ses pinceaux, *un feu dévorant, qui poussé par les vents, consume la terre devant lui.* Un Dieu qui se transporte d'un lieu à un autre, *fait trois pas; et au quatrième, il arrive au bout de la terre.* Les yeux d'Agamemnon irrité contre Achille, *ressemblent à une flamme étincelante.* Mais la description du combat des Dieux est une des plus vives et des plus magnifiques qui se trouvent dans ce Poëte. Jupiter (*a*) leur avoit permis de descendre du ciel, et de se mêler dans le combat des Grecs et des Troyens, en prenant chacun le parti de ceux qu'ils voudroient favoriser. Je n'en citerai que ce morceau, dont la plus grande partie a été traduite en vers par *Boileau.*

« Le Souverain Maître des Dieux et » des Hommes tonne du haut du Ciel; » et Neptune (*b*) élevant ses flots, ébranle » la terre et le sommet des montagnes. » Les cimes du mont Ida (*c*) tremblent » jusques dans leurs fondemens. Troie (*d*), » le champ de bataille, et les vaisseaux » sont agités par des secousses violentes.

L'enfer s'emeut au bruit de Neptune en furie.

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*

(*c*) Voyez ce mot, *ibid.*

(*d*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

Pluton (*a*) sort de son trône ; il pâlit, il s'écrie ;
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx (*b*) la rive désolée,
Ne découvre aux vivans cet empire odieux,
Abhorré des mortels, et craint même des Dieux.

Toutes ces images sont vraiment sublimes, ainsi que celle, où le Poëte grec peint la Discorde (*c*), ayant

La tête dans les cieux et les pieds sur la terre.

Notre J.-B. *Rousseau* l'a fort bien imitée dans ces beaux vers de l'*Ode au Prince Eugène*, en parlant de la Renommée :

Quelle est cette Déesse énorme,
Ou plutôt ce monstre difforme,
Tout couvert d'oreilles et d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,
Et qui des pieds touchant la terre,
Cache sa tête dans les cieux.

Dans le même *Homère*, Jupiter, après avoir parlé, *fait un signe de ses noirs sourcils ; les cheveux sacrés du Roi des Dieux se dressent et se relèvent sur sa tête immortelle ; et tout l'Olympe est ébranlé par ce signe redoutable.*

Virgile dans son *Enéide* fait assembler

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*c*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

les Divinités de la Cour céleste. *Jupiter parle; tous les Dieux se taisent; la terre tremble; un profond silence règne au haut des airs; les vents retiennent leur haleine; la mer calme ses flots.....* Après avoir parlé, *le Maître du monde incline sa tête; et ce signe fait trembler tout l'Olympe.*

On voit que cette dernière image a été imitée d'Homère. On la retrouve aussi dans *Horace* et dans *Ovide*. Le premier dit que Jupiter qui *signala sa puissance par la défaite des géants, ébranle, du mouvement de ses sourcils, toute la nature.* Le second, que ce père des Dieux, *en secouant sa terrible chevelure, ébranle le Ciel, la terre et les mers.* Ces trois Poëtes, dit *Rollin*, semblent avoir partagé entr'eux les trois vers d'Homère, et les trois circonstances qui y sont employées. *Virgile* s'en est tenu au signe de tête; *Ovide* à l'agitation des cheveux; et *Horace* au mouvement des sourcils.

Bossuet présente une image sublime, lorsqu'à la suite de cette pensée que j'ai déjà citée, *tout étoit Dieu, excepté Dieu lui-même*, il ajoute : *Et le monde que Dieu avoit fait pour manifester sa puissance, sembloit être devenu un temple d'idoles.*

En voici une autre du grand *Corneille*: c'est de Pompée qu'il parle.

Il reçoit les adieux des siens et de sa femme,
Leur défend de le suivre, et s'avance au trépas
Avec le même front qu'il donnoit des états.

Voltaire dans le chant IV de sa *Hen-*

Digitized by Google

riade, a imité cette belle image, en disant du Président de *Harlay*, que *Bussy* (*Leclerc*) menace de faire conduire à la Bastille, avec tout le Parlement :

Il se présente aux seize, et demande des fers,
Du front dont il auroit condamné ces pervers.

On trouve encore le vrai sublime des images dans les deux morceaux suivans. Le premier est tiré d'un sermon de *Massillon*, qui peint ainsi le néant des choses humaines.

« Une fatale révolution, une rapidité » que rien n'arrête, entraîne tout dans » les abîmes de l'éternité. Les siècles, les » générations, les Empires, tout va se » perdre dans ce gouffre. Tout y entre, » et rien n'en sort. Nos ancêtres nous en » ont frayé le chemin, et nous allons le » frayer dans un moment à ceux qui » viennent après nous. Ainsi les âges se » renouvellent; ainsi la figure du monde » change sans cesse; ainsi les morts et » les vivans se succèdent et se remplacent » continuellement : rien ne demeure; tout » s'use, tout s'éteint. Dieu seul est tou- » jours le même, et ses années ne finissent » point. Le torrent des âges et des siècles » coule devant ses yeux; et il voit avec » un air de vengeance et de fureur de » foibles mortels, dans le temps même qu'ils » sont emportés dans le cours fatal, l'in- » sulter, en passant, profiter de ce seul » moment pour déshonorer son nom, et » tomber au sortir de là entre les mains éter-

Digitized by Google

» nelles de sa colère et de sa justice ».

Celui-ci est la description du jugement dernier dans le poëme de *la Religion* par *Racine* le fils. Il est plein de grandes idées et d'images sublimes : c'est un morceau de poésie fini.

Déjà j'entends des mers mugir les flots troublés;
Déjà je vois pâlir les astres ébranlés.
Le feu vengeur s'allume, et le son des trompettes
Va réveiller les morts dans leurs sombres retraites.
Ce jour est le dernier des jours de l'univers.
Dieu cite devant lui tous les peuples divers;
Et pour en séparer les Saints, son héritage,
De sa religion vient consommer l'ouvrage.
La terre, le soleil, le temps, tout va périr,
Et de l'éternité les portes vont s'ouvrir :
Elles s'ouvrent. Le Dieu si long-temps invisible
S'avance, précédé de sa gloire terrible.
Entouré du tonnerre au milieu des éclairs,
Son trône étincelant s'élève dans les airs.
Le grand rideau se tire; et ce Dieu vient en maître.
Malheureux, qui pour lors commence à le connoître!
Ses anges ont par tout fait entendre leur voix;
Et sortant de la poudre une seconde fois,
Le genre humain tremblant, sans appui, sans réfuge,
Ne voit plus de grandeur que celle de son juge:
Ebloui des rayons dont il se sent percer,
L'impie avec horreur voudroit les repousser.
Il n'est plus temps : il voit la gloire qui l'opprime:
Il tombe enseveli dans l'éternel abîme ...
Et loin des voluptés où fut livré son cœur,

Digitized by Google

Ne trouve devant lui que la rage et l'horreur.
Le vrai Chrétien lui seul ne voit rien qui l'étonne;
Et sur ce tribunal que la foudre environne,
Il voit le même Dieu, qu'il a cru, sans le voir,
L'objet de son amour, la fin de son espoir.
Mais il n'a plus besoin de foi ni d'espérance:
Un éternel amour en est la récompense.

Tout ce qu'on pourroit dire sur l'usage de chacun des trois styles dont j'ai parlé, et du sublime des pensées, des sentimens, des images, est renfermé dans le peu que j'ai dit de la convenance du style en général. L'Ecrivain, qui non seulement connoît les principes de sa langue, et qui les observe, qui enchaîne bien ses idées, et qui les présente sous un jour lumineux; mais encore qui n'est jamais ni au-dessus, ni au-dessous du sujet qu'il traite, employant tour-à-tour le style simple, le style fleuri, le style sublime, selon que la matière s'élève ou s'abaisse; cet Ecrivain, dis-je, est un Ecrivain parfait. Voyons par où il peut mériter le titre d'homme vraiment éloquent.

CHAPITRE II.

De l'Eloquence.

NULLE autre force que l'éloquence, suivant la pensée de *Cicéron* (1), n'a pu

(1) De Orat., n.° 8.

Digitized by Google

dans l'origine des temps, engager les hommes dispersés et féroces, à se réunir et à se civiliser. C'est elle sans-doute qui leur mit devant les yeux l'utile et l'honnête, leur fit goûter la raison, les rendit doux et humains, cimenta parmi eux la bonne-foi et la justice, les accoutuma à la subordination, et les détermina non-seulement à ne pas épargner leurs peines, mais même à sacrifier leur vie pour le bien public.

Nous ne douterons point que ce changement si considérable n'ait été l'ouvrage de l'éloquence, si nous nous formons une juste idée du pouvoir qu'elle a sur les esprits et sur les cœurs. Examinons dans cette vue 1.° *en quoi* elle *consiste*, 2.° quels en sont les différens *genres* ou *caractères*.

ARTICLE I.

En quoi consiste l'Eloquence.

L'éloquence est le talent de persuader, c'est-à-dire, de déterminer ceux qui nous écoutent à croire ou à faire quelque chose. Pour en venir à bout, il faut émouvoir puissamment leur âme, et y imprimer avec force les sentimens dont nous sommes nous-mêmes pénétrés.

Mais est-il bien vrai, dira-t-on sans-doute, que l'Orateur doive éprouver les sentimens qu'il veut faire passer dans l'âme de ses auditeurs, puisqu'il y a tant d'Ecrivains qui n'avoient assurément pas les

Digitized by Google

vertus qu'ils font aimer par leurs ouvrages ?

On répond à cela qu'au moment où ces Auteurs ont écrit, ils ont dû nécessairement être remplis de l'amour de ces vertus : et comment auroient-ils pu nous les peindre si dignes d'être aimées ? Mais ce sentiment, quoique très-vif et très-pénétrant, n'a été malheureusement en eux que passager. Il en est de même des auditeurs ou des lecteurs qui, après avoir entendu ou lu un discours éloquent, ne croient ni ne font rien de ce que leur a dit l'Orateur. Ils ont été intimement persuadés : mais cette persuasion n'a été que momentanée : des causes étrangères ont empêché qu'elle n'eût des effets sensibles et durables.

Eloquence indépendante des règles.

L'éloquence véritable et proprement dite, est comme le pathétique et le vrai sublime; et peut-être ne sont-ils tous les trois qu'une seule et même chose : c'est ce qu'il est inutile de discuter ici. Bornons-nous à dire que l'extraordinaire les caractérise également. Le pathétique en effet, est un trait d'une énergie et d'une véhémence extraordinaire qui émeut et agite l'âme; le sublime, un trait d'une noblesse et d'une grandeur extraordinaire qui la transporte et l'élève; l'éloquence, un trait d'une vivacité et d'une rapidité extraordinaire qui la pénètre, la subjugue et la maîtrise. Mais celle-ci ne peut arriver à sa fin, que par le secours des deux autres, parce que pour subjuguer et maîtriser l'âme, il

Digitized by Google

faut nécessairement l'agiter avec violence, et l'élever au-dessus d'elle-même.

Une âme vraiment grande a des idées sublimes : un cœur vraiment sensible a des sentimens vifs et profonds. Pour être véritablement éloquent, il faut donc non-seulement penser avec noblesse, mais encore sentir vivement et avec chaleur : on n'aura pas de peine à s'exprimer de même. Ces dons heureux ne peuvent être le fruit du travail ; ce sont des talens qui ne s'acquièrent point par l'étude : nous les devons à la seule nature. Il n'y a donc point de régles que l'art ait pu et puisse jamais inventer, pour nous apprendre à être proprement éloquens : c'est une vérité incontestable Mais en voici une autre qui ne l'est pas moins.

Eloquence acquise par l'étude.

L'éloquence consiste, comme je viens de le dire, dans un trait vif et rapide, qui part d'un sentiment profond. Mais il est impossible que ces sortes de traits soient en bien grand nombre dans un Ouvrage: ils n'y paroissent que rarement et par intervalles. Un homme pourra bien, sans le secours des régles que les grands maîtres ont tracées, en produire quelques-uns, et faire même un morceau vraiment éloquent, que lui dictera le seul sentiment dont il sera pénétré. Mais pourra-t-il, sans le secours de ces régles, composer un discours qui soit beau dans son ensemble et dans toutes ses parties ; qui ne péche ni par le plan ni par le style ? Non sans-doute : il est impossible qu'il ne dé-

Digitized by Google

figure ces morceaux éloquens par d'autres morceaux défectueux. C'est ce que font tous les jours des hommes, qui ont reçu de la nature les plus heureuses dispositions, mais qu'ils n'ont pas eu soin de cultiver par l'étude. C'est ce qu'ont fait même les plus grands génies, qui ont paru avant les beaux siècles des arts. Il y a, par exemple, dans les poëmes dramatiques de *Shakespeare*, des morceaux d'une vraie éloquence, que déparent d'autres morceaux pleins de défauts monstrueux. Si ce Tragique anglais avoit connu les régles, il auroit certainement évité ces fautes de négligence et de mauvais goût.

Le génie peut sans doute prendre son essor, et s'élever de lui-même. Mais il a besoin d'un ferme appui pour ne pas tomber, d'un guide sûr et fidèle pour ne pas s'égarer. Cet appui et ce guide, ce sont les régles. Il est vrai, encore une fois, que l'étude de ces régles ne donne point cette éloquence qui, par intervalles, excite en nous les plus grands mouvemens, le plus vif enthousiasme. Mais il est constant que l'étude de ces régles, en développant et perfectionnant le jugement, la raison et le goût, donne cette éloquence qui met du choix, de l'ordre, de l'intérêt, de la variété dans les choses qu'on doit dire; qui flatte l'esprit par les charmes d'une élocution belle et soutenue, s'ouvre avec douceur l'entrée de nos cœurs, et leur cause une émotion délicieuse et durable. Dans un bon Ouvrage, les endroits où règne

Digitized by Google

l'éloquence proprement dite, sont comme ces objets, que la nature seule a produits avec toute la beauté dont ils étoient susceptibles. Les endroits (et c'est assurément le plus grand nombre) où règne cette éloquence acquise par l'étude, sont comme ces objets, dont la beauté naturelle a eu besoin d'être relevée par des ornemens artificiels.

Concluons donc que l'éloquence véritable et proprement dite, est un talent heureux, mais bien rare, qui ne peut être qu'un don de la nature, et que l'autre espéce d'éloquence est un art qui ne peut s'acquérir que par l'étude et l'exercice. L'objet de cette étude pour l'Orateur, est une connoissance profonde des régles qui concernent le plan, l'ordonnance, l'économie et le style du discours; régles que j'exposerai dans la suite, en parlant du discours oratoire en général et de ses différentes espéces.

Persuader est le propre de l'éloquence: peindre est le propre de la poésie. Mais il n'est pas rare que ces deux talens se trouvent ensemble. Assez ordinairement l'Orateur ne persuade, qu'en peignant avec force et avec vérité: bien souvent aussi le Poëte, en présentant des tableaux énergiques et vrais, parvient jusqu'à émouvoir et à persuader. Un écrivain peut donc être éloquent non-seulement en prose, mais encore en vers. J'ajoute qu'il peut l'être, quelque sujet qu'il traite, soit dans le genre noble, soit dans le familier. Il

Digitized by Google

suffit pour cela qu'il sente vivement, et s'exprime de même. Le Paysan du Danube, dans une des fables de *la Fontaine*, est aussi éloquent que Burrhus, dans une des tragédies de *Racine*. On en jugera par le discours de l'un et de l'autre, que je vais rapporter. Le premier avoit été député des villes de la Germanie (*a*), vers les Romains, pour se plaindre des vexations des Préteurs qu'ils avoient envoyés dans ce pays. Il parut à Rome en plein Sénat. Voici la harangue que *la Fontaine* met dans sa bouche.

Romains, et vous, Sénat, assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les Dieux de m'assister.
Veuillent les immortels conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris!
Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits,
Que tout mal et toute injustice.
Faute d'y recourir on viole leurs lois;
Témoins nous que punit la Romaine avarice.
Rôme est par nos forfaits plus que par ses exploits
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère,
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse en sa colère
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes nous les votres? qu'on me die

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

En quoi vous valez mieux que cent peuples divers
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivons en paix d'heureux champs ; et nos mains
Etoient propres aux arts ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avoient eu l'avidité
Comme vous, et la violence,
Peut être en votre place ils auroient la puissance,
Et sauroient en user sans inhumanité.
Celle que vos Préteurs ont sur nous exercée,
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée :
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur vous. Grâces à vos exemples
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome:
La terre et le travail de l'homme
Font, pour les assouvir, des efforts superflus.
Retirez-les: on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes;
Nous laissons nos chères compagnes;
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfans déjà nés,

Digitized by Google

Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés.
Vos Préteurs au malheur nous font joindre le crime:
" Retirez-les; ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice:
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire?
Point de pourpre à donner? c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois: encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère.
A ces mots, il se couche, et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.

Dans la tragédie de *Britannicus*, Néron (*a*) a conçu l'horrible dessein de faire empoisonner Britannicus son frère. Burrhus, ancien Gouverneur de cet Empereur, veut l'en détourner, et lui tient ce discours:

C'est à vous à choisir; vous êtes encore maître.
Vertueux jusqu'ici vous pouvez toujours l'être.
Le chemin est tracé; rien ne vous retient plus:
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, Seigneur courir de crime en crime;

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant exeitera le zèle
De ses amis tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui même après leur mort auront des successeurs ;
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre ;
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah ! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, Seigneur, haïr votre innocence ?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés ?
Dans quel repos, ô ciel ! les avez vous-coulés !
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
» Partout en ce moment on me bénit, on m'aime;
» On ne voit point le peuple à mon nom s'allarmer.
» Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer ;
» Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage :
» Je vois voler partout les cœurs à mon passage.
Tels étoient vos plaisirs. Quel changement, ô Dieux?
Le sang le plus abject vous étoit précieux.
Un jour, il m'en souvient, le Sénat équitable
Vous pressoit de souscrire à la mort d'un coupable;
Vous résistiez, Seigneur, à leur sévérité ;
Votre cœur s'accusoit de trop de cruauté;
Et plaignant les malheurs attachés à l'empire,
Je voudrois, disiez-vous, *ne savoir pas écrire.*
Non, ou vous me croirez ; ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur.

Digitized by Google

On ne me verra point survivre à votre gloire,
Si vous allez commettre une action si noire.
(*se jettant aux pieds de Néron*),
Me voilà prêt; seigneur, avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir;
Appelez les cruels qui vous l'ont inspiré;
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée.
Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur;
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.

Il n'est aucun homme sensible, qui, à la lecture de ces deux morceaux, ne conçoive et n'éprouve lui-même les vives impressions qu'ils durent faire, l'un sur le Sénat de Rome, l'autre sur Néron. On croira sans peine que le *paysan du Danube* fit passer dans l'âme des Sénateurs la juste indignation dont il étoit transporté contre les vexations tiranniques des Préteurs romains; et que Burrhus remplit l'âme de Néron du sentiment d'horreur dont il avoit été lui-même saisi à la seule idée de cet empoisonnement. Aussi le Sénat, rappelant les Préteurs qu'il avoit envoyés en Germanie, admit dans son sein l'éloquent paysan; et Néron, persuadé par le discours de Burrhus, révoqua sur-le-champ l'ordre qu'il avoit donné pour la consommation de son crime, disant qu'il vouloit se reconcilier avec son frère. Voilà la véritable éloquence et ses heureux effets.

Qu'on ne dise point que cet empereur revint, bientôt après, à son premier dessein, et que malheureusement, il le fit

Digitized by Google

exécuter. Cela prouveroit-il qu'il n'avoit pas été intimement persuadé par l'éloquence de son ancien gouverneur ? Non sans-doute; puisque sans les conseils parricides d'un confident aussi rusé que scélérat, il auroit étouffé toute sa haine dans les bras de son frère. Cette objection n'affoibliroit en rien le pouvoir et la force de l'éloquence, qui, comme je l'ai déjà dit, n'a souvent que des effets momentanés, parce qu'elle ne peut pas enchainer la volonté de l'homme, qui, de sa nature, est toujours libre et maître des ses actions.

Au reste, peu importe que les faits dont il s'agit ici, soient imaginés ou réellement vrais. S'ils ont été inventés, il suffit qu'ils soient aussi vraisemblables qu'ils puissent l'être, et que par conséquent il y ait des raisons de croire que, dans leur réalité, ils se seroient passés de la même manière que nos deux Poëtes le supposent dans la fiction qu'ils emploient.

ARTICLE II.

Des divers Genres d'Eloquence.

Il y a trois *genres* ou caractères d'éloquence : le genre *simple*, qui dit les choses telles qu'elles sont ; le genre *fleuri*, qui les orne et les embellit ; le genre *sublime*, qui déploie tout ce que les pensées, les sentimens et les expressions ont de plus élevé, de plus frappant et de plus pompeux. Quoiqu'ils ne doivent pas être confondus avec les trois styles auxquels on donne le

Digitized by Google

même nom, il est cependant vrai de dire que de justes notions de ceux-ci aident beaucoup à se former une idée nette de ces trois genres d'éloquence.

I.

Du Genre simple.

Le genre *simple* présente les objets sans les revêtir d'aucun ornement recherché. La délicatesse des pensées et l'élégance des expressions s'y font plus sentir qu'elles ne paroissent. S'il peint par des images, ces images sont moins fortes que gracieuses : s'il exprime des sentimens, ces sentimens portent dans l'âme une émotion plus douce que vive. Agréable et touchant, suivant la pensée de *Cicéron* (1), sans chercher à le paroître, il dédaigne, comme ces beautés modestes, toute parure affectée, tout ce qui s'appelle fard et ornement étranger. La propreté seule, jointe aux grâces naturelles, lui suffit. Ce n'est pas la nature brute et sauvage qu'il demande : c'est la nature sans pompe, sans ornemens affectés, sans dessein formé de plaire. On voit par-là que ce genre s'éloigne peu de la manière commune de parler. Cependant qu'on ne s'imagine pas qu'il faut peu de talent pour y exceller. La justesse et la précision sont les deux principales qualités qui le caractérisent ; et ces qualités sont bien rares dans les écrivains.

(1) IX. Orat., n.° 77.

Digitized by Google

Parmi les anciens, *Phèdre* dans ses Fables, *Terence* dans ses Comédies, *Horace* dans ses Epîtres et ses Satyres, *Cicéron* dans ses Lettres; parmi nous *la Fontaine* et Madame de *Sévigné* offrent en ce genre des exemples sans nombre. Néanmoins leurs meilleurs morceaux sont inférieurs à l'histoire admirable de Joseph (*a*) dans l'écriture. Il n'est pas possible de trouver un plus beau chef-d'œuvre d'éloquence dans le genre simple. Voici le discours que Juda (*b*) fait à Joseph qui gouvernoit en Egypte, pour le prier de ne point retenir captif son frère Benjamin (*c*), mais de le garder plutôt lui-même à sa place.

« Mon Seigneur, permettez, je vous » prie, à votre serviteur de vous dire un » mot, et ne vous mettez pas en colère » contre votre esclave; car vous jugez » aussi souverainement que Pharaon (1). » Mon Seigneur a demandé d'abord à ses » serviteurs : avez-vous encore votre père » et quelqu'autre frère ? Et nous avons » répondu à mon Seigneur : Nous avons un » père fort âgé, et un jeune frère qui est » né dans sa vieillesse; son frère qui est » né de la même mère est mort : il est resté » seul, et son père l'aime tendrement. Vous » dites alors à vos serviteurs : amenez-le

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *iid.*
(*c*) Voyez ce mot, *iid.*
(1) Ce mot signifie *roi*, dans l'ancienne langue des Egyptiens.

Digitized by Google

» moi ; je serai bien aise de le voir. Et nous
» dîmes à mon Seigneur : le jeune homme
» ne peut quitter son père ; car s'il s'éloigne
» de lui, son père mourra. Et vous dites à
» vos serviteurs : Si votre jeune frère ne
» vient avec vous, vous ne paroîtrez plus
» devant moi. Quand nous fûmes retournés
» vers notre père votre serviteur, nous lui
» rapportâmes ce que mon Seigneur nous
» avoit dit. Quelque temps après, notre
» père nous dit : Retournez en Egypte, et
» achetez-nous des vivres. Nous lui répon-
» dîmes : Nous irons si notre jeune frère
» vient avec nous ; sans cela nous n'irons
» point, parce que nous ne pouvons pa-
» roître devant celui qui commande en
» Egypte, que notre jeune frère ne soit
» avec nous. Et notre père votre serviteur
» nous dit : Vous savez que Rachel (*a*) mon
» épouse m'a donné deux fils ; l'un étant
» sorti d'auprès de moi, j'ai cru qu'une
» bête l'avoit dévoré, et je ne l'ai pas revu
» depuis ce temps-là. Si vous emmenez
» encore celui-ci, et qu'il lui arrive quel-
» que accident, vous accablerez ma vieil-
» lesse d'une affliction qui la conduira au
» tombeau. Maintenant donc si je retourne
» vers mon père votre serviteur, et que ce
» jeune homme n'y soit pas, comme sa vie
» dépend absolument de celle de son fils,
» dès qu'il ne le verra point avec nous, il
» mourra, et vos serviteurs accableront sa

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

» vieillesse d'une douleur qui le mettra au » tombeau. C'est moi qui ai répondu de ce » jeune homme à mon père, en disant: Si » je ne vous le ramène, je consens d'être » coupable à vos yeux tous les jours de ma » vie. Que ce soit donc moi, je vous prie, » qui demeure esclave de mon Seigneur en » la place du jeune homme, et qu'il s'en » retourne avec ses frères; car comment » retournerai-je sans lui, pour être témoin » de l'extrême affliction qui accablera mon » père » ?

II.

Du Genre fleuri.

Le genre *fleuri* se pare de tous les ornemens de l'art, sans prendre soin de les cacher. Il joint aux grâces du sentiment le coloris de l'imagination; et en s'attachant à plaire par tout ce que l'élocution a de plus séduisant, il contribue merveilleusement à la persuasion. Ce qui le caractérise principalement, ce sont les pensées brillantes, les belles images, l'éclat des figures, l'agrément des digressions, la variété des tours, cette cadence nombreuse et périodique, cette harmonie de style qui charme l'oreille, et jette l'esprit dans une espéce d'enchantement. Néanmoins, dit *Quintilien* (1), il coule avec douceur, semblable à une belle rivière qui roule tranquillement une eau claire et pure, et

(1) De Inst., L. 12, c. 10.

Digitized by Google

que des forêts verdoyantes ombragent des deux côtés.

Les plus beaux modèles du genre fleuri chez les anciens, sont la plûpart des Oraisons de *Cicéron*, et le Panégyrique de Trajan par *Pline*. Parmi nous ce sont les Oraisons funèbres de *Fléchier*, les Eloges des Académiciens par *Fontenelle*, et les Sermons du Père de *Neuville*, sur-tout son *Oraison funèbre* du Cardinal de *Fleuri* (*a*), d'où le morceau suivant a été tiré.

« Le moment arrivoit où ce mérite si » modeste devoit se développer aux yeux » de l'Univers, et par tous les services » qu'un sujet peut rendre à son Roi, se » montrer digne de tout ce qu'un Roi peut » faire pour son sujet. Louis XIV, ce » Monarque, la gloire de son peuple et » de son siécle, la gloire de la Religion » et de l'Etat, plus Héros dans le déclin » des années et dans l'adversité, que dans » le brillant de la jeunesse et de ses vic- » toires, et dont la vertu éprouvée par la » disgrâce, força enfin la fortune à rougir » de son inconstance, lui fit sentir sa foi- » blesse, lui apprit qu'il ne lui appar- » tient ni de donner, ni d'ôter la véri- » table grandeur ; Louis XIV avoit vu » passer comme l'ombre sa nombreuse pos- » térité. Seul dans ses Palais immenses, » il semble se survivre à lui-même : ses » yeux prêts à se fermer pour toujours,

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

» n'apperçoivent à la place de tant de
» fleurs moissonnées dans leur printemps,
» qu'une fleur à peine éclose, foible, chan-
» celante, presque dévorée par le souffle
» qui avoit séché, consumé tant de tiges si
» florissantes. Nouveau Joas (*a*), unique
» reste du sang de David, arraché aux
» débris de son auguste maison, ayant peine
» à se faire jour à travers les ruines sous
» lesquelles il parut enseveli : dans cet
» enfant se réunissent les mouvemens de
» son cœur et les vues de son esprit, les
» tendresses d'un père, et les projets d'un
» Roi. Oh ! si du moins il pouvoit, par ses
» leçons et par ses exemples, le former
» dans le grand art de régner ! Mais le temps
» s'écoule ; le tombeau s'ouvre devant le
» Monarque ; le tombeau l'attend et le de-
» mande : il pense donc à se remplacer au-
» près de son successeur. Or sur qui tom-
» bera le choix de ce Prince vieilli dans
» l'étude et dans la connoissance des hom-
» mes ; de ce Prince, dont le choix des
Bossuet et des *Fénélon* avoit prouvé et
» honoré les lumières ? Il appelle l'Evêque
» de Fréjus, et lui remet les destinées de
» son sang et de son Royaume ».

III.

Du Genre sublime.

Le genre sublime se reconnoît à l'élévation des pensées, à la pompe des ex-

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

pressions, à la vivacité des images, à la noblesse et à la grandeur des sentimens. Il émeut les esprits avec une adresse merveilleuse, agite l'âme avec violence, la transporte, l'enléve à elle-même. Majestueux, abondant et magnifique, dit *Cicéron* (1), il réunit tout ce que l'art oratoire a de plus fort et de plus véhément. C'est cette espéce d'éloquence qui a enlevé les suffrages, qui s'est rendue maîtresse des délibérations publiques, qui a étonné le monde par le bruit et la rapidité de sa course; qui, après avoir excité l'applaudissement et l'admiration des hommes, les laisse dans le désespoir d'atteindre à cette haute perfection où elle s'est élevée. En un mot, c'est elle qui régne souverainement sur les esprits et sur les cœurs; qui tantôt brise tout ce qui ose lui résister, tantôt s'insinue dans l'âme des auditeurs par des charmes secrets, et tantôt y établit de nouvelles opinions, ou déracine celles qui paroissent les mieux affermies.

Quintilien compare ce genre d'éloquence à un fleuve impétueux, qui entraîne tout, jusqu'aux pierres et aux rochers, rompt ses ponts et ses digues, ne connoît d'autres rives que celles qu'il se fait lui-même, s'enfle et s'irrite de plus en plus dans son cours. Aussi l'Orateur, dit-il (2), y emploie les couleurs les plus fortes et les plus vives. Tantôt il évoque les morts; tan-

(1) De Orat., N.° 97.
(2) De Inst., L. 12, c. 10.

Digitized by Google

tôt il personnifie la patrie, pour gémir sur les attentats d'un citoyen rebelle. Il éléve son discours par la hardiesse des hyperboles, apostrophe les Dieux, prête de l'âme et du sentiment aux êtres inanimés, excite la colère et toutes sortes d'autres mouvemens.

Les Orateurs de l'antiquité qui ont le plus excellé dans ce genre d'éloquence, sont *Démosthène* et *Cicéron*: parmi nous, ce sont *Bourdaloue*, *Bossuet* et *Massillon*. Le *Sermon* de ce dernier sur le petit nombre des élus, est plein de morceaux sublimes. Voici le plus frappant. L'Orateur l'a imité d'un discours prononcé par le grand *St.-Chrysostome*, dans l'église de Constantinople.

« Je suppose que ce soit ici notre dernière heure à tous; que les cieux vont » s'ouvrir sur nos têtes; que le temps est » passé, et que l'éternité commence; que » Jésus-Christ va paroître, pour nous juger selon nos œuvres, et que nous sommes » tous ici, pour attendre de lui l'arrêt » de la vie ou de la mort éternelle. Je vous » le demande, frappé de terreur comme » vous, ne séparant point mon sort du » vôtre, et me mettant dans la même situation où nous devons tous paroître un » jour devant Dieu notre juge: si Jésus-» Christ, dis-je, paroissoit dès à présent, » pour faire la terrible séparation des justes et des pécheurs; croyez-vous que le » plus grand nombre fût sauvé? Croyez-» vous que le nombre des justes fut au » moins égal à celui des pécheurs? Croyez-

Digitized by Google

» vous que, s'il faisoit maintenant la dis-
» cussion des œuvres du grand nombre qui
» est dans cette Eglise, il trouvât seule-
» ment dix justes parmi nous? En trouve-
» roit-il un seul »?

Ce morceau, dit *Voltaire* (1), est un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse lire chez les Nations anciennes et modernes; et le reste du discours n'est pas indigne de cet endroit si saillant. Il ajoute qu'à peine Massillon eut prononcé ces dernières paroles, qu'un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire : presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire. Le murmure d'acclamation et de surprise fut si fort, qu'il troubla l'Orateur; et ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau.

Aucun de ces trois genres ne se trouve ordinairement seul dans une pièce d'éloquence. Tous les trois y sont réunis, et s'y soutiennent l'un par l'autre. L'Orateur devant instruire, plaire et toucher, est obligé de les entremêler, parce que chacun de ces trois genres a un rapport plus marqué à chacun de ces trois devoirs. Dans les endroits du discours où il veut instruire, il doit s'exprimer d'une manière simple : dans les endroits où il veut plaire, il doit répandre les plus belles fleurs de l'élocution : dans les endroits où il veut toucher, il doit parler fortement au cœur, élever l'âme par le sublime des

(1) Mélang. tom. I.

Digitized by Google

pensées et des sentimens. Le genre simple est donc plus particulièrement propre à la preuve, quoiqu'il soit quelquefois pathétique et touchant. Le genre fleuri est plus particulièrement propre à plaire, quoiqu'il pénétre aussi quelquefois jusqu'au cœur. Mais le propre du genre sublime est toujours d'émouvoir vivement et de persuader : c'est le triomphe de l'éloquence; c'est le talent suprême de l'Orateur.

De plus grands détails sur l'art de bien écrire, me paroîtroient ici superflus : ils ne serviroient qu'à fatiguer la mémoire et l'esprit des jeunes gens, sans les instruire peut-être davantage. Il leur suffit d'en bien savoir les principes généraux, et de lire nos bons Ecrivains, que je ferai connoître, en exposant les règles des divers genres de littérature. Avant de traiter cette seconde Partie de mon Ouvrage, je vais faire quelques remarques sur le style épistolaire. Il est assez important aux jeunes gens de ne pas ignorer, en entrant dans le monde, la manière de bien écrire une lettre, et le cérémonial qu'on y doit observer.

Digitized by Google

OBSERVATIONS GÉNÉRALES, *Sur l'Art d'écrire les Lettres.*

Il y a deux espéces de lettres ; les unes qu'on appelle *philosophiques*, parce que l'on peut y discourir sur toutes sortes de matières ; y traiter de la morale, de l'homme, des passions, de la politique, de la littérature, en un mot de tous les arts, de toutes les sciences, et de tous les objets qui y ont quelque rapport. Les autres appelées *familières*, ne sont autre chose qu'une conversation par écrit entre des personnes absentes. Il n'est question ici que de celles de cette dernière espéce.

Lettres familières.

Tout ce qu'on peut dire sur le style propre aux lettres familières, est renfermé dans ce précepte si connu et si souvent recommandé ; qu'on doit écrire comme l'on parle. Mais il faut supposer qu'on parle bien ; et peut-être même est-on obligé de parler un peu mieux dans une lettre que dans la conversation, parce qu'on a le temps de choisir ses idées et ses expressions, et de leur donner un tour plus agréable. Cependant rien n'y doit paroître recherché en aucune manière. Le style simple et facile est le seul, qui puisse être mis en usage. Dans les lettres de sentiment, il doit être pathétique, mais en pénétrant dans l'âme

Digitized by Google

avec douceur, sans trop échauffer l'imagination, sans exciter de grands mouvemens. Dans les lettres d'agrément, il doit être fleuri, mais en n'admettant que des ornemens naturels, et en rejettant toute parure affectée. Ce style pathétique, et ce style fleuri doivent toujours porter un caractère de simplicité.

Deux excès sont à éviter dans le style épistolaire; le trop d'art, c'est-à-dire, les pensées rafinées, les mots sonores, les figures éclatantes, les périodes nombreuses, les tours pompeux ou alambiqués. Madame de *Maintenon* (a) répondant à la lettre d'un jeune Ecclésiastique, pour qui elle s'intéressoit, lui disoit: « Je crois votre lettre très-exacte, et dans toutes les régles de l'art de bien dire. Mais elle ne me paroît point conforme à celles du bon goût: je l'aurois voulue plus simple. Votre bon cœur est pressé de reconnoissance et d'amitié pour moi; je vous permets de le dire; car je suis fort touchée de ces sentimens, et ce sont des vertus: mais il falloit le dire sans chercher des termes et des expressions plus propres à une déclamation qu'à une lettre ».

L'autre excès est le trop de négligence. On doit dire dans une lettre les choses comme elles se présentent à l'esprit, sans se permettre jamais des mots impropres, des phrases triviales, des proverbes populaires. Par exemple, ces expressions, *je*

(a) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

vous écris ces deux lignes, je prends la liberté de vous écrire, pour m'informer de l'état de votre santé, etc., sont, non pas du style simple, mais du style bas : le ton de la bonne compagnie ne les souffre point. Il faut sur-tout éviter les grandes fautes de langage : elles décèlent une profonde ignorance des principes de notre langue, et par-là même une éducation négligée, qui ne peut donner qu'une idée peu favorable de l'homme qui écrit. Les jeunes gens doivent à cet égard s'appliquer à corriger leurs lettres, jusqu'à ce qu'ils aient acquis par l'habitude, la facilité d'écrire purement et avec grâce.

Si l'on sent bien qui l'on est, et à qui l'on parle, on ne dira dans une lettre que ce que l'on doit dire, et on le dira de la manière dont on doit le dire. Le respect, le devoir, l'amitié, la supériorité même ont chacun un langage particulier. La bonne éducation, le bon esprit, le sentiment nous dictent ce langage. Un inférieur concevra aisément qu'il doit parler en termes respectueux, sans trop s'abaisser; un égal, qu'il ne doit point prendre un ton de hauteur; un supérieur, qu'il ne doit pas trop faire sentir ce qu'il est. Un ami se livrera au sentiment, et laissera courir la plume : c'est au cœur seul à dicter les lettres d'amitié. On recommande cependant, et avec juste raison, d'y être réservé sur la plaisanterie : il ne faut se la permettre que rarement, en écrivant à un ami. Un bon mot peut être lu dans un moment

Digitized by Google

d'humeur, et affoiblir, briser même insensiblement les liens de l'amitié.

Différentes espèces de Lettres familières.

Le style ne sauroit être trop simple, trop clair et trop précis dans les lettres d'affaires. L'esprit et l'enjouement doivent en être bannis. Dites ce qu'il faut, et ne dites que ce qu'il faut: entrez en matière sans préambule, et passez d'un article à l'autre, sans chercher de transition. C'est là qu'il faut s'occuper plus des choses, que de la manière de les dire; pourvu qu'on s'exprime nettement et sans équivoque.

Il n'en est pas de même dans les lettres de demande. Le ton doit en être modeste et respectueux, à proportion de la qualité de la personne à laquelle on écrit; les expressions choisies, sans le paroître; les pensées justes et convaincantes, les tours agréables et propres à persuader. Mais l'art doit être ici bien caché. Quelquefois on obtient en louant avec finesse les personnes, en flattant leur vanité, en leur faisant même entrevoir qu'il est de leur intérêt de vous rendre service. Tout cela dépend du caractère de celui à qui l'on demande. Il faut le connoître par soi-même, ou par la voix publique.

A ces sortes de lettres ressemblent, à bien des égards, les lettres de recommandation. La chaleur du sentiment, la douceur et l'agrément du style doivent les caractériser. On ne sauroit trop y montrer l'intérêt qu'on prend à la personne, pour laquelle on demande quelque chose, et dont on ne doit pas passer sous silence les talens et

Digitized by Google

les vertus. *Cicéron* est admirable dans ces sortes de lettres : il s'exprime, il sollicite, il insiste avec la plus vive chaleur, et avec cette éloquence, qui entraîne le cœur et la volonté de celui à qui il écrit. *Pline le jeune* n'est ni moins zélé, ni moins pressant, ni moins pathétique dans ses lettres de recommandation. Nous n'en connoissons qu'une tout entière d'*Horace*, celle qu'il écrivit à *Tibère*, pour le prier de placer auprès de lui *Septimius*, dans un voyage, que ce jeune Prince alloit faire en Orient, à la tête d'une armée. *Tibère* en effet agréa *Septimius*, et le fit ensuite connoître d'*Auguste*, qui ne tarda pas à lui donner son affection. Cette lettre est un vrai modèle en ce genre, principalement pour la précision, la délicatesse, et le ton qu'on doit prendre, quand on écrit dans ces circonstances à des personnes d'un rang élevé. La voici.

« *Septimius* est sans-doute le seul qui » juge que j'ai quelque part à votre estime. » Quand il me prie, ou plutôt quand il » m'oblige de vous le recommander comme » un homme digne d'entrer dans la maison et » dans la confidence d'un Prince, qui ne » choisit que des gens de mérite; quand il » se persuade que vous voulez bien m'ho- » norer d'une amitié intime, il s'imagine » certainement que je peux plus que je » ne le crois moi-même. Je lui ai dit bien » des raisons pour m'excuser. Mais enfin, » j'ai apréhendé qu'il ne me soupçonnât de » vouloir rabaisser mon crédit auprès de

Digitized by Google

» vous, et d'user de dissimulation envers » lui, dans la vue de n'être utile qu'à moi-» même. Ainsi, pour éviter ce reproche » honteux, j'ai ôsé aspirer aux récompen-» ses des courtisans les plus assidus. Si donc » je vous parois digne de quelque éloge, » pour avoir franchi les bornes de la retenue » et du respect, par déférence aux ordres » d'un ami, je vous supplie d'accorder à » *Septimius* une place dans votre maison; » et croyez que vous aurez un homme de » cœur et de probité ».

Votre cœur doit fournir ce que vous avez à dire dans une lettre de remerciement. Si vous êtes vraiment sensible au service que vous avez reçu, vous ne manquerez ni d'expressions ni de tours, pour en marquer toute votre reconnoissance, et pour louer la générosité de la personne qui vous a obligé. Mais ne vous imaginez pas qu'il faille pour cela une bien longue lettre. Le sentiment se peint souvent dans un seul mot. Voyez cette lettre du Maréchal de *Tallard* à Madame de *Maintenon*.

MADAME,

« Recevez, s'il vous plaît, ici mes très-» humbles remerciemens du mot que vous » me fites l'honneur de me dire hier. Rien » n'égale vos bontés; rien n'égale ma re-» connoissance. Vous m'avez accordé votre » protection pour me faire Chevalier de » l'Ordre; j'en ai ressenti les effets quand » j'ai été Duc. Vous acheverez, Madame,

Digitized by Google

» quand il vous plaira, de me mettre au
» rang de mes camarades. Pour moi je ne
» songerai toute ma vie qu'à marquer au
» Roi et à vous la reconnoissance de ce que
» je dois à l'un et à l'autre : trop heureux,
» Madame, si vous êtes aussi persuadée de
» mes sentimens, que je le mérite ».

Une lettre de félicitation ou de condoléance à un ami, est facile à faire, parce qu'on se réjouit ou l'on s'afflige réellement avec lui. Il n'en est pas de même de celles, que la bienséance seule nous oblige d'écrire à un Supérieur ou à un égal. Il faut alors dans une lettre de félicitation employer des lieux communs déjà épuisés, qui sont le mérite de la personne, la justice qui lui a été rendue, les espérances qu'elle peut faire concevoir pour l'avenir, et l'intérêt qu'on prend à tout ce qui la regarde. Ces sortes de lettres doivent être courtes. Celle-ci peut servir de modèle. Elle est du Comte de *Bussy* à M. *Mascaron* sur sa nomination à l'Evêché de Tulles.

« Je viens d'apprendre avec beaucoup
» de joie, Monsieur, la grâce que le Roi
» vous a faite, non-seulement pour l'in-
» térêt de mon ami, mais encore pour
» celui de mon Maître. Je trouve qu'il est
» aussi beau au Roi de vous faire du bien,
» qu'à vous de le mériter ».

Voici la réponse de *Mascaron* :

« Le Roi m'a donné plus qu'il ne pense,
» Monsieur. Le compliment que la grâce
» qu'il m'a faite m'a attiré de votre part,
» est pour moi un second bien presque

Digitized by Google

» aussi précieux que le premier. Toute » la différence que j'y vois, c'est qu'il ne » m'est pas permis de croire que je sois » digne d'un grand Evêché, et que mon » cœur me dit que je mérite un peu de » part dans votre amitié par les sentimens » avec lesquels, etc. ».

On ne me pardonneroit point de passer sous silence la lettre que le Duc de *Montausier*, cet homme d'une vertu si pure, si droite, si ferme et si courageuse, écrivit au grand Dauphin, son ancien élève, après la prise de Philipsbourg. La voici :

MONSEIGNEUR,

« Je ne vous fais pas de compliment sur » la prise de Philipsbourg (*a*) : vous aviez » une bonne armée, une excellente artil- » lerie et *Vauban* (*b*). Je ne vous en fais » pas non plus sur les preuves que vous » avez données de bravoure et d'intré- » pidité : ce sont des vertus héréditaires » dans votre maison. Mais je me réjouis » avec vous de ce que vous êtes libéral, » généreux, humain, faisant valoir les » services d'autrui, et oubliant les vôtres ; » c'est sur quoi je vous fais mon com- » pliment ».

Le Duc de *Montausier* cessant de faire les fonctions de Gouverneur du Dauphin,

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

lui avoit dit : *Monseigneur, si vous êtes honnête homme, vous m'aimerez ; si vous ne l'êtes pas, vous me haïrez, et je m'en consolerai.*

Les lettres de condoléance exigent un style sérieux, grave et négligé, un ton conforme à celui de la personne qui pleure. Quelques réflexions de piété y sont très-bien placées, pourvu qu'elles ne soient pas longues. Il est bien des peines, bien des revers qui abattent cette fière raison, dont nous nous enorgueillissons. La douce, la consolante religion peut seule en relever le courage et ranimer les forces.

Louis XV étoit convalescent à Metz. Madame la Duchesse de *Ventadour*, Gouvernante des Enfans de France, alloit lui écrire pour le féliciter sur le rétablissement de sa santé, lorsqu'on vint lui annoncer la mort de Madame sixième, qui étoit élevée avec Mesdames à Fontevrault (*a*). Au compliment de félicitation, elle joignit ainsi le compliment de condoléance.

SIRE,

« Après la grâce que le Seigneur vient » d'accorder à la France, en lui conser- » vant votre Majesté, il ne falloit rien de » moins qu'un Ange en ambassade pour » l'en aller remercier ».

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

Il faut beaucoup de prudence et de circonspection dans une lettre de reproches. Plaignez-vous avec douceur ; la politesse l'exige. Mêlez même l'enjouement à vos plaintes : en blâmant les procédés de la personne, justifiez ses intentions; c'est le moyen de ramener les esprits. Des reproches trop vifs et amers n'ont presque toujours d'autre effet qu'une rupture ouverte.

Si au contraire vous avez des torts, ne rougissez point d'en convenir dans votre lettre. Montrez-vous touché d'avoir pu déplaire à celui à qui vous écrivez, et sincèrement disposé à réparer le passé. Il faut, dans ces lettres d'excuses, une manière de s'exprimer franche et naturelle, qui soit un sûr garant des sentimens du cœur. Dire qu'on se trompa hier, c'est faire voir, suivant la pensée de Pope, qu'on est plus sage aujourd'hui. Cette réflexion bien méditée doit nous engager à ne jamais dissimuler nos fautes. Notre amour-propre y trouve même son intérêt.

Il y a bien peu de chose à dire sur ces lettres de bonne année, qui ne sont dictées que par les égards et les ménagemens. Ce sont toujours les mêmes idées tant rebattues; et c'est ce qui les rend difficiles à faire. Le mieux est de souhaiter simplement aux personnes qu'on cultive une heureuse année, et de leur demander la continuation de leurs bontés. Il n'est peut-être pas en ce genre de plus beau souhait que celui qu'*Ovide* fit à *Germa-*

Digitized by Google

nicus (*a*), et que le P. *Brumoi* a ainsi paraphrasé.

Ovide pour vos destinées
Feroit les souhaits les plus doux.
Que le ciel donne les années;
Vous trouverez le reste en vous.

Le style des lettres dans lesquelles on fait des récits ou des descriptions, peut être soigné, fleuri, avoir un certain éclat, pourvu que l'art ne paroisse point. Les peintures magnifiques, les grandes figures y seroient déplacées. Que le ton soit léger et badin, grave et sérieux, selon les choses qu'on raconte. Mais qu'il y ait toujours de la chaleur et de la rapidité dans le récit: c'est le moyen de flatter l'esprit et l'imagination, en-même-temps qu'on enchaîne la curiosité. Voyez la grâce et la vivacité, que Madame de Sévigné a mises dans ces détails du passage du Rhin.

« Le Comte de *Guiche* a fait une action, dont le succès le couvre de gloire; » car si elle eût tourné autrement, il étoit » criminel. Il se charge de reconnoître si » la rivière est guéable; il dit qu'oui: » elle ne l'est pas. Des escadrons entiers » passent à la nage, sans se déranger; il » est vrai qu'il passe le premier. Cela ne » s'est jamais hasardé, cela réussit. Il en- » veloppe des escadrons et les force à se

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

» rendre. Vous voyez bien que son bonheur et sa valeur ne se sont point séparés : mais vous devez avoir de grandes » relations de tout cela. Un chevalier de » *Nantouillet* étoit tombé de cheval ; il » va au fond de l'eau, il revient ; il y rentre, il revient encore ; enfin il trouve » la queue d'un cheval, il s'y attache ; ce » cheval le mène à bord ; il monte sur le » cheval, se trouve à la mêlée ; reçoit » deux coups dans son chapeau, et revient gaillard ».

Tout fait image dans ce récit, et tout y est naturel. Quelle légèreté ! quel enjouement ! quel coloris ! Mais voici le ton du sentiment, l'expression de la douleur dans cette lettre, où Madame de *Sévigné* annonce au Comte de Grignan la mort de M. de Turenne.

« C'est à vous que je m'adresse, mon » cher Comte, pour vous écrire une des » plus fâcheuses pertes qui pût arriver en » France ; c'est celle de M. de Turenne, » dont je suis assurée que vous serez aussi » touché et aussi désolé que nous le sommes » ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles (*a*) : le Roi en a été affligé, » comme on doit l'être de la mort du plus » grand Capitaine et du plus honnête » homme du monde : toute la Cour fut » en larmes, et M. de Condom (1) pensa s'é-

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

(1) *Bossuet*, précepteur du Grand Dauphin. Il fut nommé depuis à l'évêché de Meaux.

Digitized by Google

» vanouir. On étoit prêt d aller se divertir » à Fontainebleau (*a*); tout a été rom- » pu: jamais un homme n'a été regretté » si sincèrement; tout ce quartier où il a » logé, et tout Paris, et tout le peuple » étoient dans le trouble et dans l'émo- » tion; chacun parloit et s'attroupoit pour » regretter ce Héros. Je vous envoie une » très-bonne relation de ce qu'il a fait » quelques jours avant sa mort : après » trois mois d'une conduite toute miracu- » leuse, et que les gens du métier ne » se lassent pas d'admirer, vous n'avez » plus qu'à y ajouter le dernier jour de » sa gloire et de sa vie. Il avoit le plaisir » de voir décamper l'armée des ennemis » devant lui; et le 27, qui étoit Samedi, » il alla sur une petite hauteur pour ob- » server leur marche : son dessein étoit » de donner sur l'arrière-garde, et il man- » doit au Roi à midi, que dans cette pen- » sée, il avoit envoyé dire à Brisach (*b*) » qu'on fit les prières de quarante heures. » Il mande la mort du jeune d'Hocquin- » court, et qu'il enverra un courier pour » apprendre au Roi la suite de cette en- » treprise : il cachete sa lettre et l'envoie » à deux heures. Il va sur cette petite » colline avec huit ou dix personnes; on » tire de loin à l'aventure un malheureux » coup de canon qui le coupe par le mi-

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.

(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

» lieu du corps, et vous pouvez penser » les cris et les pleurs de cette armée : le » courier part à l'instant; il arriva lundi, » comme je vous ai dit, de sorte qu'à » une heure l'une de l'autre, le Roi eut » une lettre de M. de Turenne, et la » nouvelle de sa mort ».

Ne prenez jamais un ton de maître dans les lettres de conseils. Vous devez y ménager l'amour-propre de celui à qui vous écrivez, soit que vous lui donniez de vous-même ces conseils, soit qu'il vous les ait demandés. Ce n'est pas assez qu'ils soient le fruit d'une raison saine et d'un sens droit : il faut encore les faire goûter par la douceur, la politesse, et l'expression de la vraie amitié. On va voir un modèle du ton et du style de ces sortes de lettres, dans celle-ci de Mademoiselle de Barry, à son frère, Elève de l'Ecole Royale Militaire. Je l'ai trouvée dans le *Mercure de France* du mois de Septembre 1758. Elle contient de trop grandes leçons de vertu, pour que je doive craindre de la citer tout entière.

« J'apprends, mon cher frère, que vous » allez sortir de l'Ecole Militaire, pour » entrer dans la carrière des armes. Vous » êtes un des premiers que cette Ecole » ait formés; et comme étant parmi ses » enfans du nombre de ses aînés, vous » allez porter des premiers dans le sein » de la patrie, les fruits de cette excellente » culture.

» Je n'ai eu jusqu'à ce moment que la

Digitized by Google

douce habitude de vous aimer : mais je vous avouerai que je mêle à cet amour un vrai respect, quand je me représente votre destinée honorable. Vous n'aviez reçu en naissant qu'un nom et de la pauvreté. C'étoit beaucoup que le premier de ces dons : mais la cruelle médiocrité rend cet honneur bien pesant; et qui sait si cette fâcheuse compagne vous auroit permis de vivre, et de mourir avec toute la pureté de votre naissance » ?

» Heureusement pour vous et pour vos pareils, dans un de ces momens où Dieu parle au cœur des bons Rois, celui qui nous gouverne a jetté les yeux sur la pauvre noblesse de son Royaume. Son âme s'est ouverte au mouvement le plus généreux ; il a adopté sur-le-champ une foule d'enfans illustres et infortunés. Un Edit plein de grandeur leur, imprime sa protection royale, et a consolé, par cet appui, les mânes plaintifs de leurs pères.

» Bénissons, mon cher frère, les circonstances qui ont fait éclore un acte aussi grand, dans les premières années de votre vie. Dix ans plus tard, ce bienfait n'eût existé que pour vos concitoyens ; mais bénissons sur-tout ces âmes vraiment héroïques, qui ont embrassé et exécuté un projet aussi noble et aussi paternel.

» Vous voilà donc, grâces à cet établissement, muni des leçons de l'hon-

Digitized by Google

» neur le plus pur, et des plus belles lu-
» mières. Votre éducation a été une espèce
» de choix parmi les autres éducations,
» et l'Etat vous a prodigué ses soins les
» plus précieux et les plus chers. En
» vérité, mon cher frère, je considère
» avec joie tant d'avantages : mais je ne
» saurois m'empêcher de murmurer un peu
» contre mon sexe, qui en me laissant
» sentir toutes ces choses comme vous,
» met entre votre bonheur et le mien une
» si grande différence. Suivez donc vos
» destins, puisqu'il le faut; augmentez
» même, j'y consens, ma jalousie. Je ne
» vous dissimulerai pourtant pas que votre
» tâche me paroît un peu difficile : vos
» secours passés augmentent vos engage-
» mens; et des succès ordinaires ne vous
» acquitteroient peut-être pas. Si les ins-
» pirations du cœur valoient toujours celles
» de la raison, je romprois sans-doute
» le silence, et je risquerois auprès de
» vous ces conseils, que l'amitié me sug-
» gère sur votre conduite et vos devoirs.
» 1.° Mon cher frère, je me figurerois
» en votre place, qu'en tout état et en
» tout temps, je dois être modeste; et
» quoique les bienfaits du Roi honorent
» ses plus grands sujets, je m'en tiendrois
» dans ce sens fort glorieux; mais j'irois
» aussi jusqu'à considérer dans ce bien-
» fait ma patrie entière, et je ferois en-
» sorte que ma conduite fût l'expression
» de ma reconnoissance.
» 2.° J'aurois un courage prudent et

Digitized by Google

» rassis; point de tons, point de préten-
» tions. Je céderois, dès que je pourrois
» descendre avec décence. Je voilerois
» même mes forces; et je serois plus tou-
» ché d'obtenir les suffrages, que de les
» contraindre.

» 3.° J'aimerois mieux être un homme
» estimé qu'un homme aimable; un Officier
» de nom, qu'un joli cavalier; et je pren-
» drois, si je pouvois, en talens, la part
» de mérite que les François cherchent
» trop souvent en agrémens et en ama-
» bilité.

» 4.° Je fuirois les passions. Je les crois
» au moins une trêve à nos devoirs. Ce-
» pendant, comme il seroit peu raison-
» nable d'aller sur ce point jusqu'au pré-
» cepte, je ferois ensorte de n'avoir dans
» mes goûts que des objets respectables:
» c'est le seul moyen de restituer par un
» côté, ce que l'amour fait toujours per-
» dre de l'autre à l'exacte vertu.

» J'allois mettre, 5.° mon cher frère;
» mais la crainte de faire un sermon m'ar-
» rête; et puis, je me persuade qu'il faut
» de courtes leçons aux grands courages.
» C'est ainsi que mon âme se plaît à parler
» à la vôtre, et j'entre à merveille, comme
» vous voyez, dans l'éducation que vous
» avez reçue.

» Il faut pourtant que j'ajoute à mes
» avis le pouvoir de l'exemple: je suis
» assez heureuse pour le trouver dans
» notre sang. De tels exemples sont, comme
» vous savez, des commandemens absolus.

Digitized by Google

» Je ne sai si c'est cette raison seule qui » me détermine à vous les transcrire ici; » mais quand j'y mélerois un peu d'orgueil, » c'est peut-être là toute la gloire de notre » sexe; la vôtre consiste à les imiter.

» Barry notre grand oncle étoit Gouverneur de Leucate (*a*) en Languedoc, » sous le régne de Henri IV. Les Ligueurs l'ayant fait prisonnier, le conduisirent dans la ville de Narbonne (*b*) » qu'ils avoient en leur pouvoir : là on » le menaça de la mort la plus rigoureuse, s'il ne livroit la place; sa réponse » fut qu'il étoit prêt à mourir. Barry avoit » une jeune épouse qui s'étoit renfermée » dans Leucate. Les Ligueurs la crurent » plus facile à vaincre : Ils l'avertirent du » dessein de son mari, et lui promirent » sa vie, si elle livroit la ville. La réponse » de la femme de Barry, fut que l'honneur de son mari lui étoit encore plus » cher que ses jours. La grandeur fut égale » de part et d'autre : Barry souffrit la » mort; et sa femme, après avoir défendu » la place avec succès, alla ensevelir sa douleur et sa jeunesse dans un Couvent » de Beziers (*c*) où elle mourut.

» Le fils de ce généreux Barry succéda » à son Gouvernement de Leucate en 1637. » Serbelloni (*d*), après avoir investi cette

(*a*) Voyez ce mot, dans les notes, à la fin de ce Volume.
(*b*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*c*) Voyez ce mot, *ibid.*
(*d*) Voyez ce mot, *ibid.*

Digitized by Google

» place, tenta de le corrompre, et lui promit » des avantages considérables, s'il em- » brassoit le service des Espagnols : l'his- » toire de son père fut la seule réponse » que le Général Espagnol en reçut.

» Voilà, mon cher frère, deux Barry » qui n'ont point eu d'Ecole Militaire pour » berceau, et qui ont été pourtant bien » grands l'un et l'autre. Souvenez-vous » d'eux, je vous conjure, toute votre vie : » souvenez-vous en le jour d'une bataille, » et dans toutes les occasions ou il s'agira » de faire bien, et si ce n'est pas assez, » de faire mieux que les autres (car il faut » porter jusques-là son ambition), dites- » vous sans cesse : *je suis devant les yeux* » *de mes ancêtres ; ils me voient ;* et ne » soyez pas après cela digne d'eux si vous » le pouvez : ma main tremble en vous » écrivant ceci ; mais c'est moins de crainte » que de courage.

» Entrez donc, mon cher frère, de l'E- » cole dans la carrière militaire. Portez » les armes que vos pères ont portées, et » que ce soit avec honneur comme eux. » Que je vous trouve heureux d'avoir tant » d'obligations à devenir un sujet dis- » tingué, et de devoir au Roi votre vie » et vos services, au double titre de votre » maître et de votre père ! Vous porterez » toute votre vie sur votre personne les » signes glorieux de sa bonté (*la Croix* » *de l'Ordre de Saint-Lazare*) ; mais je suis » sûre qu'on les reconnoîtra encore mieux » à vos actions. Je suis certaine encore

Digitized by Google

» que vous ne perdrez jamais le souvenir » de ce que vous devez à ceux qui vous » ont dirigé dans l'Ecole que vous quittez, » et principalement à ce Citoyen vertueux » (*a*) que ses grandes qualités ont, pour » ainsi dire, associé à l'œuvre immortelle » de ce règne. Je vous aimerai alors de » tendresse et de fierté; et tandis que con- » finée dans un château, je partagerai ma » vie entre les soins de mon sexe et des » amusemens littéraires, je vous perdrai » de vue dans le chemin de la gloire. » Vous cueillerez des lauriers, et votre » sœur disputera aux jeux floraux leurs » couronnes. Elle s'élèvera peu-à-peu à » un style plus noble; et si vous devenez » jamais un grand guerrier, vous lui ap- » prendrez à vous chanter, et vous aurez » de sa part un poëme. Je meurs d'envie » d'avoir quelque jour ce talent; et vous » sentez par-là ce que mon ambition vous » demande. Adieu, mon cher frère, par- » donnez à ma jeunesse ces réflexions; » mais sachez-en gré à mon amitié. J'ai » voulu vous écrire dans l'époque la plus » importante de votre vie; et mon cœur » a volé pour cela jusqu'à vous : c'est » lui qui m'a dicté tout ce que cette lettre Ecrivains épistolaires. » contient; il vous aime trop pour avoir » pu se tromper. Je suis etc. ».

La lecture des bons Epistolaires est infiniment utile, et peut aider beaucoup à

(*a*) Voyez le mot *Verney*, dans les notes, à la fin de ce Volume.

Digitized by Google

se faire un style agréable. Mais nous en avons peu de cette espèce. On ne parle plus des lettres de *Balsac* et de *Voiture*, que pour les citer, les premières comme des modéles de style ampoulé, et les autres comme des modéles d'affectation. Celles de *Boursault* sont faites sans goût et dépourvues de naturel. Il y a en général trop d'esprit dans les lettres de *Bussi-Rabutin*; trop d'apprêt dans le style de celles de Madame *Lambert*; et le travail se fait trop sentir dans celles de *Fléchier*. Il faut donc se borner aux lettres de Madame de *Sévigné*, et à celles de Madame de *Maintenon*. Mais qui parviendra jamais à imiter la vivacité, la délicatesse, l'enjouement, l'aimable négligence, les grâces si naturelles et si piquantes du style enchanteur de la première? Madame de *Maintenon* pourroit plutôt servir de modéle pour la noble simplicité, l'élégance et la précision du style.

Voici le cérémonial observé dans les lettres. Ce détail ne paroîtra pas minutieux, puisqu'il est nécessaire : d'ailleurs il ne sera pas long.

Cérémonial observé dans les lettres.

On place indifféremment la date au haut ou au bas d'une lettre. Il y a des personnes qui prétendent que la seconde manière est plus conforme aux régles de la politesse; et je dois dire qu'aujourd'hui elle est assez généralement suivie, quoiqu'elle soit peut-être moins commode que la première. Mais dans les lettres d'affaires

et de commerce, on la place ordinairement au haut de la lettre.

Vers le quart de la page, à commencer en haut, on écrit le mot *Monseigneur*, *Monsieur*, *Madame* ou *Mademoiselle*, selon l'état et le rang de la personne, en ajoutant au mot *Monsieur* ou *Madame* le titre d'une terre ou d'une charge distinguée, s'ils en ont un. On donne le titre de *Monseigneur* aux Princes du sang, aux Cardinaux, aux Evêques, au Chancelier, au Garde des sceaux, aux Maréchaux de France, etc. Il y a d'autres personnes à qui on le donne, suivant les circonstances : c'est ce qu'on ne peut apprendre que par l'usage.

Il faut laisser entre la qualification de la personne, et le commencement de la lettre, un intervalle plus ou moins grand selon le respect qu'on lui doit : c'est ce qu'on appelle *donner la ligne*. On doit laisser aussi au bas de la même page un espace un peu considérable, et, au revers, commencer à-peu-près à la même hauteur, où l'on a placé de l'autre côté le mot de *Madame* ou de *Monsieur*. Il faut donner la ligne aux personnes qui sont au-dessus de nous. On n'en agit pas de même à l'égard de ses égaux et de ses amis : mais on place le mot de *Monsieur* ou de *Madame* le plutôt qu'il se peut.

Quand on écrit à des personnes de la plus haute distinction, il convient de ne pas employer la seconde personne, mais

Digitized by Google

de se servir d'une périphrase. On dira donc : *la lettre dont votre altesse, votre éminence*, etc., (selon le titre de la personne) *m'a honorée*, etc. Tout le monde sait que les rois ont le titre de *majesté*, et leurs fils et petits-fils, celui d'*altesse royale*. Les autres princes du sang ont celui d'*altesse sérénissime*. On dit, *votre éminence* aux cardinaux, et *votre altesse éminentissime*, s'ils sont princes ; *votre excellence* aux ambassadeurs, aux grands seigneurs des pays étrangers ; et *votre grandeur* à d'autres personnes que les circonstances de la vie feront connoître.

La politesse exige que dans le cours d'une lettre, quelque peu étendue qu'elle soit, on rappelle le titre de *Monseigneur* ou le mot de *Monsieur* avec le titre dont il est accompagné, selon qu'on a commencé. Il faut avoir soin de le répéter le plutôt qu'on peut, quand on a tourné la page.

On finit tout uniment une lettre par ces mots qu'on met à l'*alinéa* : *je suis*, ou, *j'ai l'honneur d'être*, en y joignant l'expression de quelque sentiment, selon le rang de la personne à laquelle on écrit. Si l'on se sert du mot *respect*, on doit mettre simplement, *je suis* : mais avec toute autre expression, on met, *j'ai l'honneur d'être*, etc., *je suis avec un profond respect — j'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite estime, avec la plus parfaite considération*. On répète

Digitized by Google

ensuite le mot de *Monsieur*, en s'écartant de la ligne et un peu au-dessous; et puis, en s'écartant et descendant toujours vers le coin de la page, on met, *votre très-humble et très-obéissant serviteur*. C'est à-peu-près vis-à-vis ces mots qu'il faut écrire la date, si on la place au bas de la lettre.

Ces intervalles doivent être gardés dans les lettres mêmes où l'on n'a pas *donné la ligne*. Mais dans une lettre à un inférieur, on écrit tout de suite : *je suis avec les sentimens les plus distingués*, ou *avec attachement*, ou *très-parfaitement*, etc. La formule qu'il convient d'employer doit être déterminée par les circonstances. Si dans le corps de la lettre on a donné quelque titre particulier, il faut le répéter dans la souscription de cette manière :

Je suis, etc,

MONSEIGNEUR,

De votre Altesse sérénissime

ou

de votre Éminence

Le très-humble, etc.

Il y a des personnes qui prétendent que les nobles ne doivent pas, en signant, ajouter le *de* à leur nom, non plus que leur titre ou de *Marquis* ou de *Comte*, etc.; à moins qu'on ne soit plusieurs du même nom, et que ce titre ne soit employé comme distinctif. D'autres personnes prétendent le contraire. Je ne puis dire quel est sur ce point l'usage le plus gé-

Digitized by Google

néralement suivi. Si néanmoins ceux qui signent ordinairement, sans ajouter leur titre à leur nom, écrivent pour la première fois à des personnes, dont il est à présumer qu'ils ne sont pas connus, il conviendra, je crois, qu'ils ajoutent le titre ou de leur terre, ou de leur charge, etc.

Les lettres à un prince du sang ont cette adresse : *A son altesse sérénissime Monseigneur le Prince*, etc. On met pour un cardinal : *A son Eminence Monseigneur le*, etc. ; pour un évêque : *A Monseigneur l'Evêque de*, etc. ; pour le chancelier : *A Monseigneur le Chancelier* (en supprimant le nom) ; pour un ambassadeur : *A son Excellence*, etc. On sait que les lettres à des têtes couronnées n'ont d'autre adresse que celle-ci : *Au Roi*, *à la Reine*.

Au-dessus des autres lettres, on exprime le titre, la profession et la demeure des personnes. Je remarquerai ici qu'en indiquant la demeure, c'est une faute de dire, par exemple, *demeurant dans la rue du Mail*, *dans la rue des Noyers*. Ce gérondif, ainsi que la préposition et l'article doivent être supprimés : il faut dire seulement *rue du Mail*, *rue des Noyers*. C'est encore une faute de joindre l'article simple et l'article particulé, au-dessus d'une lettre qu'on écrit à un religieux. Au lieu de mettre : *Au Révérend Père*, *le Révérend Père* ; il faut, *au Révérend Père*, *Révérend Père*, etc.

Digitized by Google

J'avois oublié de dire, que quand on écrit à une personne à qui l'on doit du respect, la politesse ne souffre pas qu'on la charge de faire des complimens à une autre. Si on le fait, c'est toujours avec ce correctif : *Permettez que Madame*, etc. *Monsieur*, etc. *trouve ici les assurances de mon respect.* La politesse proscrit aussi les apostilles, les *post-scriptum*. Elles annoncent d'ailleurs qu'on a eu peu d'attention en écrivant.

Fin du Tome premier.

Digitized by Google

NOTES

Pour l'intelligence des exemples cités dans ce premier volume.

A

ACHAB, roi d'Israël, plus impie et plus déréglé que tous ses prédécesseurs. Il s'empara, pour agrandir ses jardins, de la vigne du pauvre et vertueux *Naboth*, qu'il fit mourir, et périt bientôt lui-même dans une bataille contre *Aminadab*, roi de Syrie, l'an 898 avant J. C. Les chiens léchèrent le sang qui couloit de ses blessures.

ACHILLE, roi de la Phthiotide, province de la Thessalie (aujourd'hui la *Janna* ou *Jannina*, dans la Turquie d'Europe). Il étoit fils de *Pélée*, à qui la fable a donné pour épouse *Thétis*, une des déesses de la mer. Elle ajoute que sa mère le plongea dans les eaux du Styx, fleuve des enfers, pour le rendre invulnérable, et qu'il le fut en effet, excepté au talon, par lequel elle le tenoit. Ce héros si célèbre fut le plus vaillant et le plus fort de tous les Grecs, au siége de Troie. Mais s'étant brouillé avec *Agamemnon*, au sujet d'une jeune esclave nommée *Briséis*, il cessa de combattre; et pendant tout le temps de son inaction, les Grecs n'éprouvèrent que des revers. La mort de son ami *Patrocle*, tué par *Hector*, lui fit reprendre les armes. Il terrassa dans un combat singulier le prince troyen, qu'il traîna trois fois autour des murailles de Troie. Peu de temps après, atteint lui-même au talon d'une flèche empoisonnée que lui décocha *Paris*, frère d'*Hector*, il mourut de cette blessure, l'an 1209 avant J. C. Les Grecs l'enterrèrent sur le promontoire de Sigée, où ils lui élevèrent un tom-

Digitized by Google

beau. On dit qu'*Alexandre-le-Grand*, dans le cours de ses conquêtes, passant en Phrygie, l'an 334 avant J. C., visita ce tombeau d'*Achille*, et porta envie au double honneur de ce héros, d'avoir eu un ami si fidèle pendant sa vie, et un chantre tel qu'*Homère*, après sa mort.

AGAMEMNON, fils d'*Atrée* et d'*Érope*, suivant *Homère*, et roi d'Argos et de Mycènes, dans le Péloponèse (aujourd'hui la *Morée*, dans la Turquie européenne). Il fut le chef général des dix rois de la Grèce, qui assiégèrent la ville de Troie. La flotte ayant été arrêtée par les vents contraires dans le port d'Aulide, près de l'île Eubée (aujourd'hui *Negrepont*), il sacrifia aux Dieux sa fille *Iphigénie*, qui, suivant plusieurs auteurs, ne fut point immolée, ayant été enlevée par *Diane*. Le jour même qu'*Agamemnon* rentra dans sa patrie, après la prise de Troie, *Clytemnestre*, sa femme, lui fit préparer un grand festin, au milieu duquel il fut assassiné par *Egysthe*, fils de *Thiéste*, frère d'*Atrée*, l'an 1209 avant J. C. Cette princesse agissoit de concert avec le meurtrier, qu'elle épousa bientôt après.

ALBE, ancienne ville d'Italie, bâtie par *Ascagne* ou *Iule*, fils d'*Énée*, environ 300 ans avant la fondation de Rome, et 1054 avant J. C. Après avoir subsisté pendant près de quatre siècles, elle fut détruite par *Tullus Hostilius*, troisième roi de Rome, qui y transféra les habitans, dont les principaux furent incorporés dans le sénat. C'est sur ses ruines qu'a été bâtie la ville épiscopale d'*Albano*, à quatorze milles de Rome, entre le lac *Castel-Gandolphe* et le *Monte-Albano* ou *Monte-Cavo*.

ALGER, ville fameuse par ses pirateries, et capitale du royaume de ce nom en Afrique. Elle est située près de la mer, vis à-vis l'île de Minorque, sur la pente d'une montagne, et bâtie en amphithéâtre. On compte dans ses environs dix-

Digitized by Google

huit mille jardins, qui ont été faits par des esclaves. Elle fut bombardée en 1682 et 1687 par les flottes de *Louis XIV*. C'étoit anéiennement la ville de Césarée en Mauritanie, bâtie et embellie par *Juba*, roi de cette contrée.

AMBRES (*le marquis d'*), officier d'un grade distingué. Il se signala par sa bravoure, dans le fort de la mêlée, au passage du Rhin.

AMOUR (l') ou CUPIDON, que les poètes font dieu de l'Amour, et fils de *Mars* et de *Vénus*. Ils le représentent sous la figure d'un enfant nu, avec un arc et un carquois rempli de flèches ardentes, dont il blesse les cœurs. Ils lui mettent aussi presque toujours un bandeau sur les yeux.

AMOURS (les). La fable, qui les a personnifiés, les représente sous la figure de petits enfans ailés.

AMPHITRITE, fille de *Nérée*, dieu marin, et de sa sœur *Doris*. *Neptune* voulant l'épouser, toute rébelle qu'elle étoit à ses désirs, lui envoya deux dauphins, qui la trouvèrent au pied du mont Atlas (sur la côte de l'*Océan Atlantique*, un peu en deçà des îles *Canaries*), et qui la lui amenèrent sur un char en forme de coquille. Cette déesse de la mer est représentée ayant la partie supérieure du corps semblable à celle de la femme, et le reste semblable à celle d'un poisson.

ANGLETERRE (*Henriette Anne d'*), la dernière des enfans de *Charles I*, roi d'Angleterre, et de Henriette-Marie de France. Elle fut mariée en 1661 à Monsieur, frère unique de *Louis XIV*, et mourut en 1670 à l'âge de 26 ans, regrettée de la cour et de la ville.

ANTOINE (*Marc*), Romain d'une illustre origine, né l'an 86 avant J. C. Il s'étoit déjà fait connaître avantageusement, lorsqu'il embrassa le parti de *César*, qu'il vint trouver dans les Gaules,

Digitized by Google

déguisé en esclave; et c'est alors que le sénat, à l'instigation de *Cicéron*, le déclara ennemi de la république. Nommé gouverneur de l'Italie dès que *César* s'en fut rendu le maître, il commanda l'aile gauche de son armée à la bataille de Pharsale. Le dictateur ayant été assassiné, *Antoine* harangua le peuple, en lui montrant la robe du mort encore teinte de sang, et excita une sédition contre ses meurtriers. On lui opposa le jeune *Octave*, fils adoptif et héritier de *César*. Après quelques combats, ces deux ennemis se réconcilièrent, et formèrent avec *Lépide* ce fameux triumvirat qui fit couler tant de sang, et taillèrent en pièces l'armée de la république, commandée par *Brutus* et *Cassius*. D'après le partage que les Triumvirs s'étoient fait de l'empire, *Antoine* avoit pour lui l'orient. Il s'y livra à la débauche, et conçut la plus violente passion pour *Cléopâtre*, reine d'Egypte. Bientôt il se brouilla avec *Octave*, dont il avoit répudié la sœur peu de temps après l'avoir épousée. Ces deux rivaux se joignirent dans le golfe d'Ambracie (aujourd'hui *Larta*), près des côtes d'Epire (aujourd'hui la *Basse-Albanie*, dans la Turquie d'Europe), à la hauteur d'Actium (aujourd'hui *Capo-Figallo*). C'est-là que se livra, l'an 31 avant J. C., cette grande bataille navale qui décida de l'empire du monde. *Antoine* vaincu, s'enfuit précipitamment en Egypte, et s'enferma dans Alexandrie. Mais craignant de tomber entre les mains de son ennemi, qui vint assiéger cette ville, et se croyant d'ailleurs trahi par *Cléopâtre*, il se donna la mort, l'an 30 avant J. C.

APOLLON, fils, selon la fable, de *Jupiter* et de *Latone*. Il étoit dans le ciel *Phœbus*, ou le soleil, monté sur un char resplendissant traîné par quatre chevaux, et sur la terre *Apollon*, dieu des arts et des sciences, et chef des neuf Muses. Il habitoit avec elles les monts Parnasse, Hélicon, Pinde, Pierius, et les bords de l'Hipocrène et du Permesse (dans la Turquie d'Europe

Digitized by Google

d'aujourd'hui); lieux où paissoit le cheval Pégase qui leur servoit de monture. Ce dieu ayant, suivant la fable, tué les Cyclopes qui avoient forgé la foudre dont son fils *Esculape* avoit été frappé par *Jupiter*, fut chassé du ciel et privé des honneurs de la divinité pendant neuf ans. Il erra sur la terre avec *Neptune*, exilé comme lui, pour avoir conspiré contre *Jupiter*; et ils se virent tous les deux réduits à faire des briques, sous les ordres de *Laomédon* qui élevoit les murs de Troie. On représente *Apollon* sous la figure d'un jeune homme sans barbe, avec une lyre, un bouclier, un carquois et des flèches, ayant auprès de lui des instrumens pour les arts.

AQUILONS. Vents froids et violens qui soufflent du Septentrion. Le principal, que les poètes appellent aussi *Borée*, souffle entre le nord et le levant. On le représente avec des brodequins aux pieds et des ailes aux épaules, couvert quelquefois d'un manteau.

ASPHALITE (*Lac*), appelé aujourd'hui *Mer Morte*, à dix lieues *est* de Jérusalem. Il reçoit le Jourdain, et plusieurs autres rivières. L'eau en est très-chaude et très-salée : elle jette sur ses bords beaucoup de bitume, que les Arabes ramassent.

ATHALIE, fille d'*Acab* et de *Jésabel*, et femme de *Joram*, roi de Juda. Après la mort de son mari, la soif de régner la porta à faire massacrer tous les enfans de son fils *Ochosias* qui n'existoit plus. Le seul *Joas*, encore à la mamelle, fut dérobé à sa fureur par sa tante *Josabeth*, épouse du grand-prêtre *Joïada* ou *Joad*, qui, quelques années après, le montra au peuple, et le fit aussitôt couronner. *Athalie* étant accourue au bruit de la cérémonie, fut mise à mort par le peuple même et par les soldats, l'an 883 avant J. C.

ATHÈNES. Ville célèbre par les grands hommes

Digitized by Google

en tout genre qu'elle a produits, et capitale de l'Attique (aujourd'hui *Livadie*, dans la Turquie d'Europe). C'est de ce même nom que les Grecs appeloient *Minerve*; et c'est ce qui a donné lieu à cette fiction des poètes, que la ville d'Athènes fut ainsi nommée par cette déesse, qui l'emporta sur *Neptune*, en faisant sortir du sein de la terre un olivier chargé de fruits, après que ce dieu eut fait sortir un cheval fougueux. Athènes, située sur le golfe d'Enguia, s'appelle aujourd'hui *Atina* ou *Sétines* par corruption. Elle conserve très-peu de vestiges de son ancienne splendeur. On y voit quelques restes de l'ancien temple de *Minerve*, un des plus beaux édifices de l'univers, et d'autres antiquités curieuses.

AUTOMNE. Divinité poétique, représentée sous la figure d'un jeune homme qui tient d'une main une corbeille de fruits, et qui de l'autre caresse un chien. Mais c'est le plus souvent *Pomone* elle-même, déesse des fruits.

AUTRICHE (*Marie-Thérèse d'*) infante d'Espagne, fille de *Philippe IV* et d'Elisabeth de France, sœur de *Louis XIII*, qui avoit épousé Anne d'Autriche, sœur de ce même Philippe. *Marie-Thérèse* fut mariée à *Louis XIV* en 1660, et mourut en 1683, âgée de 45 ans. Le roi, qui honoroit sa vertu, dit en apprenant sa mort: *Voilà le premier chagrin qu'elle m'ait jamais donné.* Il répéta plusieurs fois dans sa douleur: *Je suis veuf de la princesse du plus grand mérite.*

B

BAAL. Une des anciennes divinités du paganisme, et à laquelle on offroit en sacrifice des victimes humaines. Les prêtres de ce dieu se faisoient des incisions avec des couteaux et des lancettes, jusqu'à ce que le sang coulât. Les Israëlites lui dressèrent souvent des autels, et l'adorèrent.

Digitized by Google

BACCHUS, fils, selon la fable, de *Jupiter* et de *Sémélé*, fille de *Cadmus*, qui fonda la ville de Thèbes en Béotie (aujourd'hui la *Livadie* du milieu). Après avoir conquis l'Asie et l'Inde, d'où il est surnommé *le vainqueur du Gange*, *Bacchus* passa en Egypte, où il fut le premier à planter la vigne, et fut adoré comme le dieu du vin. Dans la guerre des Géans, il se transforma en lion pour les dévorer, et se montra le plus puissant des dieux après *Jupiter*. On le représente sur un char traîné par des tygres, des lynx ou des panthères, et armé d'une espèce de pique ornée de pampre et de lierre, appelée *thyrse*, et dont il s'étoit servi pour faire couler des fontaines de vin. On lui met quelquefois des cornes à la tête, ou pour marquer sa force, ou parce que dans ses voyages il s'étoit couvert de la peau d'un boue, animal qu'on lui sacrifioit. Assez souvent aussi, on le représente sur un tonneau, la tête ceinte d'une branche de lierre, un verre à la main, et des cothurnes aux pieds.

BELLONNE, sœur du dieu *Mars*, selon la fable, et déesse, comme lui, de la guerre et des combats. On la représente armée d'un casque et d'une cuirasse, les cheveux épars, une pique ou une torche à la main, ayant quelquefois un fouet, pour animer les troupes au carnage.

BENJAMIN. Douzième et dernier fils du patriarche Jacob et de Rachel, né l'an 1738 avant J. C., et chef d'une des douze tribus du peuple de Dieu.

BERINGHEN (*le marquis de*), premier écuyer du roi, et colonel du régiment Dauphin. Au passage du Rhin, il se jetta dans le bateau du prince de Condé, parce que son cheval ne vouloit pas passer. Il reçut, après le passage, un coup de mousquet dans la mamelle droite, et plusieurs coups dans ses habits.

Digitized by Google

BÉZIERS, ville du Bas-Languedoc, appelée du temps des Romains *Colonie des Septimanes*, c'est-à-dire de la septième légion. Elle est dans une charmante situation, sur une colline, au pied de laquelle coule la rivierre d'*Orbe* ou *Orb*, à deux lieues de la mer.

BOURBON (*Charles de*). Il mourut en 1537, laissant trois fils, *Antoine*, roi de Navare, et père de *Henri IV*; *Louis I*, tige de la maison de Condé, et *Charles*, cardinal, que Mayenne, chef des Ligueurs, fit proclamer roi de France, en 1589, sous le nom de *Charles X*. Ce prélat étoit alors prisonnier à Fontenai en Poitou, où il mourut l'année suivante, âgé de 67 ans.

BRISACH, ville d'Alsace à une demi-lieue du Rhin, bâtie par ordre de Louis XIV, et fortifiée par le maréchal de Vauban.

BRUTUS (*Marcus Junius*), né à Rome, et descendant, selon quelques-uns, du fameux *Brutus*, fondateur de la république. Il conspira avec *Caius Cassius*, préteur comme lui, contre *César*, dont ils furent les meurtriers. *Cassius* engagea *Brutus*, par des trames sourdes, dans cette conspiration. Il fit mettre d'abord au bas de la statue de l'ancien *Brutus*, ces paroles : *Plût aux Dieux que tu vécusses encore!* et répandit ensuite ce billet : *Tu n'es pas le vrai Brutus, puisque tu dors*. L'exécution de leur entreprise ne produisit que des effets bien funestes. Forcés, très-peu de temps après, de sortir de Rome; poursuivis par *Antoine* et *Octave* jusques dans la Macédoine, ils y furent défaits près de la ville de Philippes, et se donnèrent eux-mêmes la mort, l'an 42 avant J. C. La république perdit en eux ses derniers défenseurs. Il y en a qui disent que *Brutus* étoit né d'un mariage secret de *César* avec *Servilie*, sœur de *Caton* d'Utique. Il en fut du moins toujours traité comme un fils chéri, qui lui dut sa fortune et sa vie. *César* combattant

Digitized by Google

à Pharsale, avoit recommandé qu'on épargnât les jours de *Brutus*; et lorsqu'en plein sénat, tombant sous les coups de ses assassins, il vit au milieu d'eux *Brutus* armé d'un poignard, *et toi aussi, mon cher Brutus!* s'écria-t-il en expirant. *Cassius* avoit été aussi dans l'armée de *Pompée* à Pharsale; et *César* vainqueur avoit eu la générosité de lui donner la vie.

C

CAMILLE, amazone, fille de *Metabus*, et reine des Volsques, peuples d'Italie. Exercée dès sa jeunesse à la chasse et au maniement des armes, elle devint bientôt célèbre par ses exploits guerriers, et soutint long-temps l'armée de *Turnus* contre *Enée*, qui vouloit s'établir en Italie. Elle fut tuée dans cette guerre par un Troyen nommé *Aruns*.

CARTHAGE, ville d'Afrique, fondée, l'an 883 avant J. C., par *Didon*, venue de Phénicie, qui y fit bâtir la forteresse appelée depuis *Byrsa*. Elle fut la capitale de la république des Carthaginois, et devint si puissante, qu'elle se déclara la rivale de Rome, contre laquelle elle soutint trois guerres, fameuses dans l'histoire, sous le nom de *Puniques*. Dans la première, elle subit la loi du vainqueur; dans la seconde, elle en fut tributaire, et dans la troisième, elle fut détruite, l'an 146 avant J. C. Elle fut rétablie sous Jules César. Mais les Sarrasins ou Arabes la rasèrent entièrement, l'an 698 de l'ère chrétienne. On en voit encore quelques ruines à trois lieues de Tunis, dans cette partie de l'Afrique qu'on appelle aujourd'hui *Barbarie*.

CASSIUS. (Voyez le mot BRUTUS.)

CATILINA (*Lucius*), d'une des plus illustres familles de Rome. Né avec de grands talens, mais avec les inclinations les plus perverses, il se laissa emporter par l'ambition de changer le

Digitized by Google

gouvernement de la république, et forma une conjuration, dans laquelle il eut l'adresse de faire entrer des gens de tous les états. Le plan de cette conjuration étoit de tuer les deux consuls, d'égorger tous les sénateurs, et de mettre le feu en même temps dans les douze quartiers de Rome. *Cicéron*, alors consul, averti par une femme nommée *Fulvia*, prévint l'effet de cet horrible complot. *Catilina*, instruit que son projet avoit été découvert, passa en Etrurie (aujourd'hui *Toscane*), y rassembla quelques légions mal armées, et tenta la fortune d'un combat, où, après avoir fait des prodiges de valeur, il se fit tuer, l'an 62 avant J. C.

CAVOIS (*Louis d'Oger marquis de*), grand maréchal-des-logis de la maison du roi. Il donna de grandes preuves de valeur au passage du Rhin.

CENTAURES. Monstres, suivant la fable, moitié hommes et moitié chevaux. Ce qui a donné lieu à cette fiction, c'est que les premiers hommes qui montèrent à cheval, parurent de loin avoir cette forme. Ces hommes habitoient un canton de la Thessalie (aujourd'hui la *Janna* ou *Jannina*, dans la Turquie d'Europe.

CÉRÈS, fille, selon la fable, de *Saturne* et de *Cybèle*, et déesse de l'agriculture et des moissons. On la représente la tête couronnée d'épis, et une faucille à la main.

CÉSAR (nom de). On donne ordinairement ce nom aux douze premiers empereurs de Rome. Celui dont il s'agit, est *Néron*. (Voyez ce mot.)

CÉSAR (*Caius Julius*), né d'une ancienne et très-illustre famille de Rome, l'an 98 avant J. C., avec une ambition démesurée, et avec tous les talens propres à la satisfaire. Il s'éleva aux pre-

Digitized by Google

mières dignités de la république par son éloquence et ses exploits militaires, se ligua avec *Pompée* et *Crassus* pour donner des lois aux Romains (ligue qu'on appelle le premier *Triumvirat*), et passa dans les Gaules, dont il fit la conquête, ainsi que d'une partie de la Germanie et de la Grande-Bretagne, comme il avoit fait celle de bien d'autres pays. *Crassus* avoit été tué dans un combat contre les Parthes; et *Pompée*, jaloux des belles actions de *César*, fit rendre au sénat un décret contre lui, et obtint le commandement de l'armée de la république. Le vainqueur des Gaules se hâta d'aller combattre son rival, et l'atteignit dans la plaine de Pharsale en Macédoine, où il remporta une victoire complète, à laquelle *Pompée* ne survécut pas long-temps. *César* battit ensuite les deux fils de ce même *Pompée*, et parvint enfin à la souveraine puissance dans Rome, sous le titre de dictateur perpétuel. Mais il fut assassiné en plein sénat, l'an 43 avant J. C., par une troupe de conjurés, à la tête desquels étoient *Brutus* et *Cassius*. On dit que les sénateurs voyant bien que *César* n'avoit voulu devenir leur maître que pour être leur bienfaiteur, se préparoient à lui déférer le titre de roi dans tout l'empire, excepté dans l'Italie. On convient du moins assez généralement que les grandes qualités de cet homme si célèbre, le rendoient tel que devoit être le maître de Rome, si Rome avoit dû en avoir un.

CHARLES I, roi d'Angleterre. Après un règne de 24 ans, continuellement agité par différentes factions, rempli de révoltes, de trahisons et de guerres intestines, ce monarque infortuné fut condamné par le parlement à avoir la tête tranchée; ce qui fut exécuté le 9 février 1649, dans la 49.e année de son âge. (Voyez le mot CROMWEL.)

COISLIN (*Armand de Cambout, duc de*). Il fut blessé, dans la mêlée, au passage du Rhin, de plusieurs coups de mousquet.

Digitized by Google

I. CONDÉ (*Louis de Bourbon, prince de*), qui mérita le surnom de *Grand*. Il naquit à Paris, en 1621, de Henri de Bourbon, prince de Condé, et de Charlotte Marguerite de Montmorenci. Elevé chez les Jésuites à Bourges, où son père faisoit sa résidence la plus ordinaire, il montra, dès ses études, un génie précoce, et devint un héros dans les premières années de sa jeunesse. Vainqueur à Rocroi, à 22 ans, il le fut à Fribourg, dans trois combats de suite, à 23; à Nortlingue, à 24, et à Lens, à 29. Ces quatre victoires sont les plus mémorables de ce prince, qui tint, avec Turenne, le premier rang parmi les plus habiles capitaines de l'Europe, dans un siècle où l'art de la guerre fut approfondi plus qu'il ne l'avoit jamais été. Malheureusement, son caractère fier et impétueux lui fit prendre, dans des temps de crise, les armes contre son roi. Mais dès le moment qu'il fut rentré dans le devoir, il devint, comme il l'avoit été auparavant, un des sujets les plus fidèles; et le roi ne balança pas à lui rendre ses bonnes graces et toute sa confiance. C'est lui qui ouvrit l'avis du passage du Rhin; entreprise glorieuse, à laquelle il eut la première part. Dans toutes les batailles que livra *Condé*, il fut tout à la fois soldat et général. Tourmenté de la goutte, il passa les dernières années de sa vie à Chantilli, dans la culture des lettres, et dans la pratique des vertus chrétiennes. Ce prince s'étant rendu à Fontainebleau pour voir la duchesse, sa petite-fille, qui avoit la petite vérole, y mourut, en 1686, âgé de 65 ans.

II. CONDÉ (*Henri Jules de Bourbon, duc d'Enguien, puis prince de*), fils du grand Condé. Il se signala à côté de son père au passage du Rhin, et ensuite à la bataille de Senef. Il mourut en 1709, âgé de 66 ans.

CROMWEL (*Olivier*), né en Angleterre, dans la ville de Huntington, en 1603. Il prit le parti des armes durant la guerre civile, et servit dans l'armée

Digitized by Google

l'armée du parlement contre le roi *Charles I.* Parvenu d'abord au grade de colonel, et ensuite à celui de lieutenant-général, il tailla en pièces l'armée royale au siége d'Oxford; et après la prise de cette ville, il alla au parlement, où il fit prononcer, en 1646, la déposition du roi. L'année suivante, il fut proclamé généralissime des armées; défit en 1648 les royalites commandés par le duc de Buckingham, et entra dans Londres en triomphateur. L'infortuné Charles ayant eu la tête tranchée, au mois de février 1649, Cromwel fit abolir la monarchie un mois après, et gouverna dès ce moment l'Angleterre en maître absolu sous le titre de *Protecteur du Peuple.* Il finit ses jours, dévoré d'inquiétudes et de soupçons, tourmenté sans cesse par la crainte d'être assassiné, couvert d'une large et forte cuirasse, chargé d'armes offensives, environné d'une garde nombreuse, ne couchant jamais deux nuits de suite dans la même chambre, et mourut d'une fièvre lente en 1658, âgé de 55 ans. Son cadavre, embaumé et enseveli avec pompe dans le tombeau des rois, fut exhumé en 1660, traîné sur la claie, pendu, et enterré au pied du gibet.

CYCLADES. Îles de l'Archipel, au nombre de cinquante-deux, rangées en forme de cercle; forme de laquelle, dit-on, elles tirent leur nom.

CYCLOPES. (Voyez le mot ETNA.)

D

DANUBE, un des plus grands fleuves de l'Europe. Il prend sa source dans la Forêt Noire en Souabe, cercle d'Allemagne; traverse la Bavière, l'Autriche, la Hongrie, la Servie, la Bulgarie, la Moldavie, et se jette dans la Mer Noire par deux embouchures. Il en avoit autrefois sept, selon quelques auteurs. Mais elles ont été bouchées par les sables.

Digitized by Google

DAUPHINS, sorte de gros poissons de mer, que la fable a personnifiés, et qu'elle a mis au rang des dieux subalternes.

DAVID, roi des Juifs, et l'un des plus grands et des plus vertueux monarques qui aient existé. Fils d'*Isai* ou *Jessé*, de la tribu de Juda, il naquit à Béthléem, l'an 1085 avant J. C., et fut sacré roi du peuple Hébreu, l'an 1063 avant J. C., pendant qu'il gardoit les troupeaux de son père, par le prophète *Samuel*, qui en avoit reçu l'ordre de Dieu même. Si *David*, dans le cours de son règne brillant, eut quelques foiblesses, il fut du moins un parfait modèle de pénitence. Il mourut l'an 1515 avant J. C., laissant 150 pseaumes, où il célèbre les grandeurs de Dieu par la plus belle et la plus sublime poésie. On a fort bien remarqué que la morale de ces pseaumes est qu'*il faut être toujours vrai dans ses paroles; n'user jamais de fraude; rendre à chacun ce qui lui appartient; exercer la justice, sans avoir égard à la condition des personnes; protéger la veuve et l'orphelin; s'acquitter des vœux que l'on a faits; ne point donner d'argent à usure; ne calomnier personne; ne faire jamais de mal à qui que ce soit, pas même à ses ennemis.*

DÉLOS (*Dieu de*). Les poètes appellent ainsi Phœbus ou le Soleil, parce qu'il naquit avec Diane, sa sœur, dans l'île de ce nom, et que d'ailleurs il y étoit adoré dans un temple magnifique. Cette île, autrefois si fameuse, et la plus célèbre des Cyclades dans la mer Egée (aujourd'hui l'*Archipel*), n'est plus qu'un écueil abandonné, que les Grecs appellent *Dili*, et qui sert de retraite aux corsaires.

DÉMÉTRIUS (*Nicanor*), roi de Syrie, l'an 146 avant J. C.; chassé du trône l'année suivante par Antiochus, fils de Balès; rétabli l'an 131 avant J. C., et mort deux ans après.

Digitized by Google

DIANE, fille, selon la fable de *Jupiter* et de *Latone*, et déesse des forêts et de la chasse. Elle étoit *Phœbé*, ou la lune dans le ciel; *Diane* sur la terre, et *Hécate* dans les enfers. On lui avoit élevé à Ephèse, dans l'Asie mineure (aujourd'hui *Natolie*) un temple qui passoit pour une des sept merveilles du monde. Elle est représentée tantôt, en habit de chasse, les cheveux noués par derrière, sa robe retroussée avec une double ceinture, le carquois sur l'épaule, tenant un arc bandé dont elle décoche une flèche, et ayant à ses côtés un chien qui court; tantôt sur un char traîné par des biches, armée d'un arc et d'un carquois rempli de flèches, et ayant sur sa tête un croissant.

DIDON, fille de *Bélus*, roi de Tyr, dans la Phénicie, qui fait aujourd'hui partie de la Sourie, dans la Turquie d'Asie. Elle avoit épousé un des plus riches Tyriens, nommée *Sichée*, que *Pygmalion*, frère de cette princesse, égorgea au pied des autels pour s'emparer de ses trésors. Mais *Didon* ayant eu l'adresse de les enlever, partit secrètement avec ceux qui fuyoient la cruauté du tyran, et aborda en Afrique, dans un port situé vis-à-vis un des trois promontoires de Sicile. C'est-là qu'elle bâtit, l'an 882 avant J. C., la ville de Carthage. Peu de temps après, cette princesse craignant d'être forcée à épouser *Hyarbas*, roi de Mauritanie, qui l'aimoit passionnément, fit élever un bucher pour appaiser, disoit-elle, les mânes de son mari, avant de former ce nouveau lien conjugal; monta sur ce bucher, et se poignarda en présence du peuple, vers l'an 890 avant J. C. Les amours d'*Enée* et de *Didon*, si bien décrites dans l'*Eneïde*, sont une pure fiction de *Virgile*.

DIOGÈNE, né d'un banquier à Synope dans la Paphlagonie, province de l'Asie mineure (aujourd'hui la *Natolie*). Il étoit de la secte cynique, ainsi nommée d'un mot grec qui veut

Digitized by Google

dire *chien*, parce que ceux qui en étoient, mordoient et déchiroient tout le monde. Ces philosophes se privoient d'ailleurs de toutes les commodités de la vie, et avoient pour uniforme un bâton et une besace. *Diogène* y ajouta un tonneau qu'il promenoit avec lui, et qui lui servoit de maison. Il n'en étoit pourtant pas moins orgueilleux; car un jour étant entré chez *Platon*, il se mit à deux pieds sur un beau tapis, en disant: *Je foule aux pieds le faste de Platon.* — *Oui*, répliqua celui-ci, *mais par un autre faste.* Il mourut vers l'an 320 avant Jésus-Christ, âgé, dit-on, de 99 ans.

DISCORDE (*la*), divinité poétique, que la fable dit avoir été chassée du ciel par *Jupiter*, parce qu'elle brouilloit continuellement les Dieux ensemble. On la représente coiffée de serpens, tenant une torche ardente d'une main, une couleuvre et un poignard de l'autre, ayant le teint livide, les yeux égarés, la bouche écumante et les mains ensanglantées.

DRYADES, nymphes qui présidoient aux forêts. Les hamadryades n'avoient chacune qu'un arbre sous leur protection.

E

EGYPANS. Nom que l'on donne aux satyres. *Voyez* ce mot.

EGYPTE. Vaste contrée d'Afrique, située le long de la mer Rouge, qui la sépare de l'Asie. Elle est célèbre dans l'antiquité, non-seulement par le génie de ses habitans, qui furent les premiers à cultiver les sciences, mais encore par ses pyramides d'une hauteur prodigieuse, ses obélisques, ses colosses, ses sphinx (figures qui ont le visage et le sein d'une femme, et le reste du corps d'un lion), ses statues, ses labyrinthes, et le nombre infini de ses temples. Elle est au-

Digitized by Google

jourd'hui habitée par des Maures, des Grecs, des Arabes, des Turcs, qui en sont les souverains, et des cophtes qui sont les naturels du pays. Il ne pleut presque jamais en Egypte; et son terroir ne doit sa fertilité qu'aux débordemens du Nil.

ÉLIE, prophète d'Israël, qui, après avoir opéré un grand nombre de miracles, fut enlevé au ciel sur un char de feu, vers l'an 895 avant Jésus-Christ.

ÉLISÉE, disciple *d'Élie*, et prophète comme lui. Son maître ayant été enlevé par un tourbillon de feu, lui laissa son manteau et son esprit prophétique. Il mourut vers l'an 830 avant Jésus-Christ.

ÉLYSÉES (*les Champs*). Lieu des enfers, selon la fable, orné de prairies et de bosquets, qu'arrosoit le fleuve Léthé, et où régnoit un printemps perpétuel. Les poètes y plaçoient, après la mort, les ames des héros et des gens de bien.

ENGUIEN. *Voyez* le mot CONDÉ II.

ÉOLE, fils de *Jupiter* selon la fable et dieu des vents qu'il tenoit enfermés dans les cavernes et les montagnes d'Éolie; royaume composé de plusieurs îles qu'on nommoit *Éoliennes* (aujourd'hui *Lipari*), voisines des côtes de Sicile, vers le nord. On dit que ce qui a donné lieu à cette fiction des poètes, c'est qu'il y avoit un habile astronome, nommé *Éole*, qui, par l'observation du flux et du reflux de la mer, étoit parvenu à connoître le cours des vents et à prédire les tempêtes.

ÉRIGONE, nymphe que le dieu Pan épousa.

ETNA et VÉSUVE, montagnes d'Italie, qui

Digitized by Google

renferment des volcans. La première est sur la côte orientale de Sicile, et l'autre à deux lieues de Naples. Les poètes ont feint que les géans qui vouloient escalader le ciel pour détrôner *Jupiter*, furent ensevelis sous ces montagnes, d'où ils ne cessent de vomir des flammes. *Encelade*, le plus redoutable de tous, fut renversé d'un coup de foudre; et *Minerve* jeta sur lui le mont *Etna*. Aussi les poètes disent-ils que les flammes qui sortent du sommet de cette montagne, ne sont que les feux de la foudre qu'*Encelade* vomit. Selon la fable aussi, *Vulcain*, fils de *Jupiter* et de *Junon*, et dieu du feu, a ses forges établies dans les cavernes de ces deux montagnes. Les cyclopes, hommes d'une grandeur énorme, et qui n'ont qu'un œil tout rond au milieu du front, y fabriquent sous ses ordres les foudres de *Jupiter*.

Je remarquerai ici que, suivant *Macrobe*, les géans étoient une nation d'hommes qui nioient l'existence des Dieux; ce qui a fait dire qu'ils vouloient les chasser du ciel.

Au reste, le mont *Etna*, dont la forme ressemble à un pain de sucre, offre sur sa surface le phénomène de trois régions différentes. Depuis sa base jusqu'au tiers de sa hauteur, il est couvert d'oliviers, d'arbres fruitiers et de moissons; dans le milieu, d'une épaisse forêt qui environne toute la montagne, et dans la partie supérieure, d'une si grande quantité de neige et de glace, qu'on en fournit toute la Sicile, l'île de Malte, et presque la moitié de l'Italie. Cette dernière partie s'étend jusqu'au sommet de la montagne, où est la bouche du volcan.

F

FABRICIUS, un des plus grands généraux et des hommes les plus vertueux de la république Romaine. Il fut trois fois consul, et mérita plusieurs fois les honneurs du triomphe. Ce qui le rend non moins célèbre dans l'histoire, c'est sa

Digitized by Google

frugalité, sa générosité, sa franchise, sa droiture, son désintéressement. Il n'avoit pour tout bien qu'un champ qu'il cultivoit de ses mains, et ne se nourrissoit que des légumes, des herbes et des fruits qu'il y recueilloit. Il mourut si pauvre, que le sénat fut obligé de marier ses filles aux dépens du trésor public. Il vivoit l'an 282 avant Jésus-Christ.

FAUNES. C'étoit des demi-Dieux qui habitoient les forêts et les campagnes. On les appeloit aussi *Sylvains*.

FLEURI (*André-Hercule de*), cardinal, né à Lodève dans le Bas-Languedoc, en 1653; élevé au siége de Fréjus en 1698; nommé, peu de temps avant la mort de Louis XIV, précepteur de Louis XV; fait cardinal en 1726, et bientôt après, placé à la tête du ministère. Il répara par sa sagesse, son économie et son caractère pacifique les grandes pertes de l'État, que la guerre de la succession et les opérations de la régence avoient extrêmement appauvri; mais on lui reproche avec raison d'avoir négligé la marine et le commerce extérieur. Nous devons à ce ministre la Lorraine et le duché de Bar, qui, par le traité de 1738, furent reversibles à la France après la mort du roi *Stanislas*. Le cardinal mourut en 1743, âgé de 90 ans.

FONTAINEBLEAU, bourg de l'Ile de France dans le Gâtinois. Il y a un ancien palais de nos rois, et une forêt d'une étendue immense. C'est le lieu de la naissance de *Henri* III et de *Louis* XIII. Les premiers livres dont on a formé la bibliothèque du roi, ont été placés, sous *Louis* XII, dans une des salles de ce château.

FONTEVRAULT, petite ville de France en Anjou, à une lieue de la Loire, non loin de Saumur, avec une célèbre abbaye de filles, qui est chef d'ordre.

Digitized by Google

FRANCE (*Henriette-Marie de*), fille de *Henri* IV, et de Marie de *Medicis*, et femme de *Charles* I, roi d'Angleterre. Les troubles de ce royaume et les dangers auxquels elle y étoit exposée, l'obligèrent de venir en France, où elle passa les seize dernières années de sa vie. Elle y mourut en 1669, âgé de 60 ans.

FRANÇOIS I, parvenu à la couronne de France en 1515, et le plus vaillant prince de son temps. Il joignoit à de grands talens de l'esprit, de grandes qualités du cœur. Il fut fait prisonnier à la bataille de Pavie, où il combattit comme un lion. La gloire qu'il eut de faire fleurir les arts et les sciences, lui mérita le titre de *restaurateur* des lettres. Il mourut en 1547.

G

GÉANS. *Voyez* le mot ETNA.

GERMANICUS, fils de l'estimable *Drusus* et de la vertueuse *Antonia*, nièce d'*Auguste*. Digne fils d'un tel père et d'une telle mère, il s'acquit beaucoup de gloire par ses exploits militaires, et gagna tous les cœurs par les belles qualités de son ame. Il avoit même refusé, à la mort d'*Auguste*, l'Empire que les soldats lui offroient. Le cruel *Tibère*, son oncle paternel, jaloux de ses succès, le fit empoisonner l'an 29 de Jésus-Christ, à l'âge de 34 ans. Il avoit cultivé les belles lettres au milieu du tumulte des armes. De tous les ouvrages qu'il composa, il ne nous reste que quelques épigrammes et une traduction en vers latins d'un poème grec d'*Aratus* sur l'astronomie, intitulé *Les Phénomènes*.

GERMANIE, aujourd'hui l'*Allemagne*, prise, à peu de chose près, dans toute son étendue. Les habitans étoient nommés *Germains*, c'est-à-dire, hommes de guerre, suivant plusieurs modernes qui font dériver ce mot de *gerra*, qui, en langue celtique

Digitized by Google

celtique, signifie *guerre*, et de *man* qui signifie *homme*. D'autres prétendent que ce nom de *Germains* signifiant *frères*, ne fut d'abord donné qu'à cinq peuples, qui, semblables par la figure, la taille, les mœurs et les inclinations, composoient la nation des *Tongres*, habitans du pays situé entre la Meuse et l'Escaut, et que ce nom passa dans la suite à tous les peuples de la Germanie.

GRACES, filles, selon la fable, de *Jupiter* et de *Vénus*, déesse de la beauté, et dont elles composoient la cour. Elles étoient au nombre de trois, qu'on représente se tenant par la main. Elles présidoient, dit le P. *Sanadon*, aux bienfaits et à la reconnoissance : elles donnoient la sagesse et l'éloquence, et dispensoient aux hommes la bonne grace, la gaieté, la facilité des manières, et toutes les autres qualités liantes qui font la douceur de la société.

GRAMMONT (*le comte de Guiche, fils aîné du maréchal de*). Il étoit lieutenant-général, et tenta le premier le passage du Rhin. Chargé de reconnoître si le fleuve étoit guéable, pour qu'on pût aller à l'ennemi posté sur la rive opposée, il vint rapporter au roi qu'il avoit trouvé un gué, et promit de passer à la tête de la cavalerie. Rien n'étoit cependant moins vrai que ce rapport; de manière que l'armée fut obligée de traverser une grande partie du Rhin à la nage.

I

IDA, montagne très-élevée dans la Troade, contrée de l'Asie mineure (aujourd'hui *Natolie*), et au pied de laquelle étoit située la ville de Troie. Le sommet en étoit appelé *gargare*.

ILION. *Voyez* le mot TROIE.

ISAÏE, fils d'*Amos*, de la famille royale de

Digitized by Google

David, né dans le royaume de Juda l'an 811 avant Jésus-Christ, et le premier des quatre grands prophètes du peuple de Dieu. Il prophétisa sous les règnes d'Osias, de Joathan, d'Achaz, d'Ézechias et de Manassés, et mourut dans un âge très-avancé. Ses prophéties sont d'une force et d'une élévation admirables. Il y parle si clairement de Jésus-Christ et de son église, qu'il a toujours passé, à cet égard, pour un évangéliste et un historien, plutôt que pour un prophète.

ISRAEL. Nom que l'ange du Seigneur donna au patriarche *Jacob*, et que prirent les dix tribus du peuple de Dieu, qui se séparèrent de celle de Juda et de Benjamin, pour former un royaume particulier.

J

JACOB. Nom que l'on donne souvent au peuple de Dieu, comme étant celui du célèbre patriarche, père des chefs des douze tribus qui formoient le corps entier de la nation. Ce patriarche, né vers l'an 1836 avant Jésus-Christ, mourut l'an 1689.

JEUX, à-peu-près les mêmes que les amours personnifiés. *Voyez* ce mot.

JEZABEL, femme de l'impie *Achab*, roi d'Israël, et digne d'un tel époux. Elle suscita de faux témoins pour faire condamner *Naboth*, de la vigne duquel *Achab* s'étoit emparé. *Jéhu*, nouveau roi d'Israël, la fit jeter du haut d'une fenêtre, l'an 884 avant Jésus-Christ; et les chiens dévorant son corps, ne laissèrent que le crâne, les pieds et les extrémités des mains.

JOAS, fils d'*Ochosias*, roi de Juda. Il naquit l'an 890 avant Jésus-Christ, très-peu de temps avant la mort de son père. A cette époque, *Athalie*, sa grand'mère, s'étant saisie du gou-

Digitized by Google

vernement, fit égorger tous les princes de la maison royale; mais *Joas* fut sauvé de ce massacre par *Josabet*, sa tante, femme du grand-prêtre *Joïada* ou *Joad*. Elevé secrètement dans le temple, il fut reconnu roi à l'âge de sept ans, par les soins du grand-prêtre, qui mourut quelques années après, et qui, en considération de ses services, fut inhumé dans le sépulcre des rois de Juda. A peine ce saint homme fut mort, que *Joas* se laissa séduire par des flatteurs corrompus. Aussi souilla-t-il la suite de son règne par le rétablissement du culte de l'idolâtrie, et par le meurtre du grand-prêtre *Zacharie*, fils de ce même *Joad*, son ancien bienfaiteur.

JONATHAS, pontife des Juifs depuis l'an 161 jusqu'à l'an 143 avant Jésus-Christ. Cette dignité étoit à vie, et donnoit au grand-prêtre toute la plénitude de l'autorité souveraine.

JOSEPH, fils du patriarche *Jacob* et de *Rachel*, né l'an 1745 avant Jésus-Christ, dans le pays de Canaan, appelé par la suite *Judée*. La prédilection que son père avoit pour lui, et sa supériorité sur ses frères, qui lui fut annoncée dans un songe, excitèrent la jalousie et la haine de ceux-ci, au point qu'un jour qu'il étoit allé les voir à la campagne, où ils faisoient paître les troupeaux, ils résolurent de le tuer. Cependant ils se contentèrent de le jeter dans une vieille citerne sans eau, et presqu'aussitôt ils l'en retirèrent pour le vendre à des marchands étrangers, après lui avoir ôté ses habits, qu'ils trempèrent dans le sang d'un chevreau, et qu'ils envoyèrent à leur père, en lui faisant dire qu'une bête féroce l'avoit dévoré. Ces mêmes marchands le revendirent en Egypte, à *Putiphar*, général des armées de *Pharaon*. Calomnié par la femme de ce seigneur, aux désirs de laquelle il n'avoit pas voulu se rendre, *Joseph* fut mis dans les prisons, où il expliqua les songes des deux prisonniers illustres qui étoient avec lui. Peu de temps

Digitized by Google

après, il en fit de même à l'égard d'un songe effrayant qu'avoit eu *Pharaon*. Ce monarque admirant la sagesse de *Joseph*, lui confia l'administration de son royaume qu'il gouverna pendant 80 ans. Il y mourut l'an 1636 avant Jésus-Christ, après avoir fait venir auprès de lui son père et ses frères, à qui le roi donna la grande terre de *Gessen*. Ses cendres furent dans la suite transportées au lieu de sa naissance, comme il l'avoit lui-même ordonné.

JUDA, fils du patriache *Jacob*, et de *Lia*, sœur de *Rachel*, né l'an 1755 avant J. C. Lorsque ses frères eurent jetté Joseph dans une citerne, à dessein de l'y laisser mourir de faim, il leur persuada, pour lui sauver la vie, de le vendre à des marchands madianites, qui alloient en Egypte. Celle des douze tribus d'Israël, dont il fut le chef, devint la plus nombreuse et la plus puissante de toutes. Il mourut l'an 1636 avant J. C.

JUPITER, fils, selon la fable, de *Saturne*, et de *Rhée*, ou *Cybèle*, qui étoit fille du Ciel et de la Terre. Aussitôt qu'il fut parvenu à l'âge de régner, il détrona son père, et partagea avec avec ses frères, *Neptune* et *Pluton*, l'Empire du monde, se réservant pour lui le ciel et la terre. C'est alors que les Titans, géans terribles, lui déclarèrent la guerre, et entassèrent plusieurs montagnes, pour escalader le ciel. Mais *Jupiter* les écrasa tous à coups de foudre sur ces mêmes montagnes. *Cicéron*, *Varron*, et plusieurs autres auteurs comptent jusqu'à trois cents *Jupiters*; ce qui donne lieu de croire qu'on a attribué toutes leurs grandes actions à celui-ci, que les païens honnoroient comme le Dieu suprême, le père des Dieux, et le roi des hommes. On le représente assis sur un trône d'ivoire, tenant la foudre de la main droite, et un sceptre de la gauche, foulant aux pieds les géans vaincus, et ayant auprès de lui un aigle, oiseau qui lui étoit consacré.

Digitized by Google

L

LAMOIGNON (*Guillaume de*), marquis de *Basville*, un des plus grands magistrats qu'ait eus la France. Il fut reçu conseiller au Parlement à 18 ans; maître des requêtes à 27, et nommé premier président à 40. Il se délassoit des travaux de sa place par les charmes de la littérature, et admit particulièrement au nombre de ses amis les PP. *Bourdaloue* et *Rapin*, jésuites, *Racine* et *Boileau*. Il mourut en 1677, âgé de 60 ans.

LESDIGUIÈRE (*François-Emmanuel de Blanchefort de Bonne de Créqui, duc de Lesdiguières, pair de France, comte de Sault*). Il se fit remarquer au passage du Rhin par son impétueuse valeur. Quoiqu'il eut été blessé, il ne quitta point son rang, sortit le premier de l'eau, et eut la gloire de porter le premier coup.

LEUCATE, ancienne petite ville du Bas-Languedoc, remarquable par le siége qu'elle soutint, en 1637, contre les Espagnols, que défit le maréchal de *Schomberg*.

LIBAN, la plus grande montagne de Syrie (aujourd'hui *Sourie* dans la Turquie d'Asie). Elle est couverte de forêts de sapins, de cyprès et de cèdres. Les carrières qu'elle renferme, fournirent à Salomon le marbre et les pierres nécessaires pour la construction du temple de Jérusalem.

LOIRE, fleuve qui partage la France en deux parties presque égales. Il prend sa source au mont Gerbier dans le Vivarais; traverse le Vélai, le Forez, le Bourbonnois, le Nivernois, l'Orléanois, la Touraine, l'Anjou, la partie méridionale de la Bretagne; et se jette dans l'Océan entre Croisic et Bourgneuf, après avoir baigné

Digitized by Google

la ville de Roanne, dans le Forez, où elle commence à porter bateau; celle de Nevers, d'Orléans, de Blois, de Tours, de Saumur et de Nantes.

LUTHER, moine augustin d'Allemagne, hérésiarque fameux, et le premier auteur de la religion protestante. Un caractère violent et fougueux, un amour ardent pour les nouveautés, un orgueil excessif, et des mœurs corrompues le précipitèrent dans ces erreurs qui inondèrent de sang l'Allemagne et la France. Il étoit né à Islèbe, dans le comté de Mansfeld, en 1483, et y mourut en 1546.

M

MAINTENON (*Françoise d'Aubigné, marquise de*), née en 1635 dans une prison de Niort, où étoient enfermés Constant d'*Aubigné*, son père, et Anne de *Cardillac*, sa mère, fille du gouverneur du Château-Trompette à Bordeaux. Devenue orpheline, elle fut élevée chez une de ses tantes à Paris. La dureté avec laquelle elle y fut traitée l'engagea à accepter la main du vieux poète *Scarron*, qui lui proposoit ou de l'épouser, ou de payer sa dot, si elle vouloit se faire religieuse. Après la mort de son mari, elle obtint avec peine une pension de *Louis* XIV; devint ensuite gouvernante des enfans de ce monarque et de madame de *Montespan*; fut quelques temps après, dame d'atours de la dauphine, et gagna enfin toute la confiance et toute l'estime de *Louis* XIV, avec lequel elle fut unie par les liens d'un mariage secret, mais revêtu de toutes les formalités de l'église. Cette dame, non moins illustre par ses vertus, que par son esprit, et la prééminence de son rang, mourut en 1719, âgée de 84 ans, dans l'abbaye de Saint-Cyr; que *Louis* XIV avoit fondée à sa prière, en 1686, pour l'éducation gratuite de trois cents jeunes demoiselles nobles.

Digitized by Google

MARGUERITE (*île Sainte*) la plus grande de deux petites îles de la mer Méditerranée, sur la côte de Provence, et dont la seconde est appelée l'île *Saint-Honorat*. Dans la première, il y a une bonne citadelle, où l'on enferme les prisonniers d'état.

MARS, fils, selon la fable, de *Jupiter* et de *Junon*, Dieu de la guerre, et l'arbitre des combats. Les anciens le représentoient avec un visage irrité; monté sur un char, et quelquefois à cheval, ayant une pique ou un fouet à la main. On l'appelle assez souvent le *Dieu de la Thrace*, parce qu'il faisoit son séjour ordinaire dans ce pays, dont les habitans étoient très-belliqueux.

MATHAN, prêtre de Baal. Il fut tué dans le temple de ce faux dieu, par les ordres du grand prêtre *Joad* vers l'an 880 avant J. C.

MÉDICIS (*Marie de*), femme de *Henri* IV, et mère de *Louis* XIII. Elle mourut à Cologne, en 1642, réduite aux plus fâcheuses extrémités. Depuis son départ de France, en 1631, elle avoit erré pendant plusieurs années en Flandres et en Angleterre.

MELPOMÈNE, une des neuf Muses, qui préside à la tragédie. On la représente sous la figure d'une jeune fille, superbement vêtue, chaussée d'un cothurne, tenant des sceptres et des couronnes d'une main, et un poignard de l'autre.

MÉNADES, mot qui veut dire, *furieuses*. Les ménades étoient prêtresses de *Bacchus*, et suivirent ce Dieu à la conquête des Indes, faisant par-tout de grandes acclamations pour publier ses victoires. On les appeloit aussi bacchantes. Dans les fêtes qu'on célébroit, et qu'on appeloit *bacchanales*, ou *orgies*, elles couroient, vêtues

Digitized by Google

de peaux de tigres, tout ébouriffées, tenant des thyrses, des torches et des flambeaux, et poussant des hurlemens effroyables.

MER MORTE. *Voyez* ASPHALTITE (*lac*).

MILAN, capitale du duché de ce nom, et l'une des plus grandes et des plus belles villes de l'Europe. Elle est située entre l'Adda et le Tesin, d'où l'on a tiré deux canaux; ce qui la rend très-commerçante. Il y a plusieurs églises de la plus grande beauté. La cathédrale sur-tout passe pour une merveille.

MINERVE, déesse de la sagesse, des sciences et des beaux arts. Les poètes ont feint qu'elle étoit sortie, armée de pied en cap, du cerveau de Jupiter. On l'appelle encore *Pallas*, et on la regarde aussi comme la déesse de la guerre. Elle est toujours représentée avec le casque sur la tête, tenant de la main droite une lance, de l'autre une égide, et ayant auprès d'elle divers instrumens pour les sciences et les arts. Au haut de son casque, paroît une chouette, son oiseau favori, et sur son égide est peinte la tête de Méduse, dont les beaux cheveux furent changés en serpens, en punition du sacrilége que cette nymphe commit avec Neptune dans un des temples de Minerve.

MINOS, roi de l'île de Crète, (aujourd'hui *Candie*), fils de *Jupiter*, selon la fable, et mari de *Pasiphaë*, fille du Soleil. La sagesse de ses lois, et son équité le firent choisir, après sa mort, par *Pluton*, pour être un des juges des enfers. On lui met dans les mains, une urne, où sont renfermées les destinées des hommes.

MOMUS, fils du Sommeil et de la Nuit, et regardé par les poètes comme le Dieu de la raillerie, parce qu'il ne s'occupoit qu'à examiner et à critiquer les actions des Dieux et des hommes.

Digitized by Google

Voilà pourquoi on le représente levant le masque de dessus le visage, et tenant une marotte à la main. *Lucien* fait sur ce Dieu une remarque qui mérite d'être rapportée ici. *Neptune* ayant fait un taureau, *Vulcain* un homme, et *Minerve* une maison, *Momus* trouva que les cornes du taureau auroient dû être placées plus près des yeux ou des épaules, afin qu'il put donner des coups plus surs et plus violens. Quant à l'homme, il auroit voulu qu'on lui fit une petite fenêtre au cœur, pour qu'on vit ses pensées les plus secrètes. Enfin, il trouva la maison trop massive, pour qu'elle put être transportée dans un autre lieu, lorsqu'on auroit un mauvais voisin. (*Dialogues des Dieux ou des Sectes*).

MORNAI, seigneur de Duplessis-Marly, sincèrement aimé de *Henri* IV, qui l'envoya à *Elizabeth*, reine d'Angleterre, auprès de laquelle il réussit dans ses négociations. Attaché aux erreurs de Calvin, il les défendit avec tant d'opiniâtreté, qu'on l'appeloit *le pape des huguenots*; et lorsque *Henri* IV abjura cette hérésie, *Mornai* osa lui en faire de très-vifs reproches et se retira d'auprès de sa personne. Son livre sur les prétendus *abus de la messe* ayant été censuré par les théologiens catholiques, il ne voulut leur répondre que dans une conférence publique, qui se tint à Fontainebleau, en 1600, en présence de toute la cour. *Mornai* y fut confondu par *Duperron*, évêque d'Evreux, qui fit remarquer, comme il l'avoit promis, cinq cents fautes dans cet ouvrage. Il mourut en 1623, à 74 ans.

MORPHÉE, ministre du dieu du Sommeil, et que les poètes grecs, ainsi que les latins, prennent souvent pour ce même Dieu. Celui-ci, fils de l'Érèbe et de la Nuit, habitoit un antre profond, silencieux, impénétrable aux rayons du soleil, environné de pavots et d'herbes assoupissantes, et baigné des eaux du fleuve d'Oubli. Le Dieu mollement couché sur un lit de duvet,

Digitized by Google

avoit les songes à ses côtés, et Morphée qui veilloit sans cesse, pour empêcher qu'on ne fît le moindre bruit. On le représente sur un lit, tenant une corne d'une main, et une dent de l'autre. *Morphée* endormoit ceux qu'il touchoit d'une branche de pavot, et présentoit les songes sous diverses figures.

MOYSE, fils d'*Amram* et de *Jocabed*, né en Égypte l'an 1571 avant Jésus-Christ, prophète et législateur des Juifs, qu'il délivra de l'oppression de *Pharaon*, roi de ce royaume, après avoir fait plusieurs miracles en présence de ce monarque, qui les laissa sortir de ses États. C'est à la prière de ce saint conducteur du peuple de Dieu, que ce peuple toujours murmurateur, mais toujours chéri, fut miraculeusement nourri pendant quatre ans dans le désert (aujourd'hui l'*Arabie pétrée*). *Moyse* y reçut la loi de la main de Dieu même, au milieu des éclairs, sur le mont Sinaï, et mourut âgé de 120 ans, l'an 1451 avant Jésus-Christ, sur la montagne de Nébo, du sommet de laquelle Dieu lui fit voir la terre promise (aujourd'hui la *Terre-Sainte*) où il ne devoit point entrer.

N

NAÏADES, nymphes des fleuves et des fontaines.

NANTOUILLET (*le chevalier de*). Après le passage du Rhin, il reçut deux coups dans son chapeau.

NARBONNE, ville du Bas-Languedoc, anciennement colonie romaine, et capitale de la Gaule Narbonnoise : les Romains l'appeloient même *la sœur de Rome*. Elle est située sur un canal tiré de la rivière d'Aude, à deux lieues de la mer. L'archevêque de Narbonne prenoit le titre de *primat*, et présidoit aux États de la province.

Digitized by Google

NEPTUNE, fils, selon la fable, de *Saturne* et de *Rhée*, et frère de *Jupiter* et de *Pluton*. Après que *Saturne* eût été chassé du ciel, ses trois fils se partagèrent l'Empire du monde; et *Neptune* eut celui de toutes les mers. Les poètes ajoutent que d'un coup de son trident (fourche à trois pointes), il fit sortir le premier cheval des entrailles de la terre. C'est pour cela qu'ils lui attribuent le soin des chevaux et des chars, et l'art de monter à cheval. On le représente avec un visage de veillard, un trident à la main, et porté sur un char trainé par quatre chevaux marins, ou par des dauphins.

NÉRON, fils de *Domitius Œnobarbus* et d'*Agrippine*, adopté par *Claude*, empereur romain, dont il fut le successeur. Il souilla le trône de tous les crimes, même de crimes jusqu'alors inouis : c'étoit une bête féroce altérée de sang. Après le règne le plus dur et le plus tyrannique dont l'histoire fasse mention, il fut condamné par le sénat au dernier supplice, que le monstre prévint en se poignardant, l'an 68 de Jésus-Christ, dans sa trente-deuxième année.

NIL (*le*), fleuve qui prend sa source dans l'Abyssinie en Afrique. Il arrose, entr'autres pays, l'Égypte, et se jette dans la Méditerranée par sept embouchures suivant les anciens, mais par cinq seulement suivant les modernes. Il se déborde régulièrement tous les ans vers le mois d'août, et laisse dans les terres un limon, qui, en les engraissant, les met en état d'être labourées et ensemencées, et leur fait produire la plus abondante récolte. Il nourrit une grande quantité de crocodiles, gros poissons qui dévorent les hommes et les animaux qu'ils peuvent surprendre. Ce qu'on appelle les *cataractes du Nil*, ce sont de grandes chutes de ce fleuve, c'est-à-dire, les endroits où il trouve dans son cours des rochers, à travers lesquels il se précipite avec grand bruit; mais dans le temps de sa crue, ces

Digitized by Google

eaux couvrent ces rochers, au-dessus desquels elles coulent paisiblement.

NOGENT (*Armand de Bautru, comte de*), capitaine des gardes de la Porte, maître de la garde-robe, et maréchal de camp des armées du roi. Il fut tué, après le passage du Rhin, d'un coup de mousquet à la tête.

NYMPHES, filles de *Nérée*, dieu marin, et de sa sœur *Doris*. Elles étoient révérées chez les païens comme des divinités, et avoient séparément pour domaines les mers, les fleuves et les fontaines, les lacs, les forêts, les arbres, les montagnes, les bocages et les prairies.

O

ORPHÉE, poète célèbre et excellent musicien, né dans la Thrace (aujourd'hui *Romanie*, et qui vivoit environ 1250 ans avant Jésus-Christ. Les poètes anciens ont feint qu'il étoit fils d'*Apollon* et de la muse *Calliope*, et que son père lui fit présent d'une lyre dont il jouoit si bien, qu'il attiroit après lui les bêtes féroces, les arbres et les rochers, suspendoit le cours des fleuves, et arrêtoit le souffle des vents. La fable dit aussi qu'*Orphée* ayant perdu sa femme *Euridice*, descendit aux enfers, où, par les accords de sa lyre et la douceur de son chant, il fléchit *Pluton*, qui la lui rendit. Mais il eut la douleur de la perdre une seconde fois, n'ayant pas rempli la condition qui lui avoit été imposée, de ne pas tourner la tête pour la regarder jusqu'à ce qu'il fut arrivé sur la terre.

P

PAN, fils de *Mercure* suivant la fable, et dieu des bergers, des chasseurs et des campagnes, où il étoit jour et nuit, jouant continuellement de la flûte en gardant ses troupeaux. Les poètes

Digitized by Google

le confondent souvent avec le dieu *Sylvain* et le dieu *Faune*. Ils le représentent avec un visage enflammé, des cornes sur la tête, ayant sur sa poitrine une peau de chevreuil, parsemée d'étoiles, et la partie inférieure du corps semblable à celle d'un bouc.

PARIS, capitale du royaume de France, et située sur les deux rives de la Seine qui la traverse. Elle passe pour être la ville la plus belle, la plus riche, la plus peuplée, la plus florissante, et l'une des plus grandes de l'Europe.

PAVIE, ville d'Italie, avec une célèbre université, dans le duché de Milan. Elle n'a pu se rétablir dans son ancienne splendeur, depuis que le vicomte de *Lautrec* la saccagea en 1527, deux ans après que *François* I y avoit été fait prisonnier.

PÉLION, montagne (aujourd'hui *Laca*) dans la Thessalie qu'on nomme à présent *janna* ou *janinna*, contrée de la Turquie d'Europe.

PHILIPPE, fils d'*Amyntas*, et roi de Macédoine (aujourd'hui *Coménolitari* dans la Turquie d'Europe). Grand politique et grand guerrier, il assujettit ses voisins, autant par ses négociations et ses richesses, que par sa valeur et ses armes; parvint à l'Empire de toute la Grèce, sous le titre de généralissime des Grecs qu'il se fit donner, et prépara ainsi les immenses conquêtes de son fils *Alexandre*. Il mourut assassiné l'an 335 avant Jésus-Christ.

PHILIPSBOURG, ville d'Allemagne dans l'évêché de Spire, sur la rive droite du Rhin. Elle est, par ses fortifications, un des boulevards de l'Empire.

PIGNEROL, petite ville d'Italie, où *Louis* XIV avoit fait bâtir une citadelle très-forte, et qu'il fit démolir lorsqu'il la rendit au duc de Savoie, en 1696.

Digitized by Google

PLUTON, fils, selon la fable, de *Saturne* et de *Rhéa*, et frère de *Jupiter* et de *Neptune*. Le royaume des enfers lui échut lorsque ces trois dieux se partagèrent l'Empire du monde. On le représente assis sur un trône d'ébène, avec un visage noir et menaçant, une couronne de même bois sur la tête, tenant d'une main un sceptre, et de l'autre une clef, qu'on suppose être celle des enfers.

POLYMNESTOR, roi de Thrace (aujourd'hui *Romanie*), durant le siége de Troie. C'étoit un des hommes les plus avares et les plus cruels.

POMONE, nymphe du Latium, contrée de l'Italie. Elle étoit révérée chez les Romains comme la déesse des fruits et des jardins. On la représente avec une serpette à la main, et une couronne de fruits sur la tête.

PONT (*le*), royaume de l'Asie mineure (aujourd'hui *Natolie*) dans la Cappadoce septentrionale (aujourd'hui le gouvernement de *Sivas* dans la Turquie d'Asie).

PRIAM, fils de *Laomédon*, et dernier roi de Troie. Les poètes lui donnent cinquante fils ou filles, dont il en eut dix-neuf d'*Hécube*. Il recula par de grandes conquêtes les frontières de son royaume, et passoit pour le plus heureux prince de toute l'Asie, lorsque son Empire fut détruit par les Grecs. Après avoir vu périr tous ses enfans par le fer de l'ennemi, il fut lui-même égorgé dans son palais, l'an 1209 avant Jésus-Christ, par *Pirrhus*, fils d'*Achille*, au pied de l'autel de *Jupiter*, qu'il tenoit embrassé (*Voyez* le mot HECTOR dans les notes du second vol.).

PRINTEMPS, divinité poétique représentée, comme le zéphire, sous la figure d'un jeune homme couronné de fleurs : mais on le confond le plus souvent avec *Flore*, déesse de cette saison.

Digitized by Google

PRISONNIER INCONNU, sous le règne de *Louis XIV*. On l'appeloit *l'homme au masque de fer* (quoique improprement), parce qu'il portoit un masque de velours noir, dont la mentonnière avoit des ressorts d'acier, qui lui laissoient la liberté de manger et de boire. Il n'est pas douteux que ce captif ne fut un homme de la plus haute importance; mais on ne sait, ni l'on ne saura probablement jamais qui il étoit. Il mourut à Paris dans le château de la Bastille en 1703, et fut enterré, sous le nom de *Marchiali*, dans le cimetière de la paroisse de Saint-Paul.

R

RACHEL, fille de *Laban*, habitant de la Mésopotamie dans le pays de Canaan (aujourd'hui la *Terre-Sainte*), et épouse du patriarche *Jacob*. Elle mourut en accouchant de Benjamin, l'an 1738 avant Jésus-Christ, et fut enterrée sur le chemin qui conduit à Éphrata (aujourd'hui *Bethléem*), où Jacob lui érigea un tombeau, qu'on dit être encore subsistant. On voit du moins, dans ce même endroit, une espèce de dôme soutenu sur quatre piliers carrés, qui forment autant d'arcades.

REVEL (*le marquis de*), colonel des cuirassiers, et frère du comte de *Broglie*. Il reçut trois coups d'épée dans l'action qui suivit le passage du Rhin.

RHIN (*le*), un des plus grands fleuves de l'Europe. Il prend sa source au pied du mont Saint-Gothard, ou *Adula*, dans le pays des Grisons; traverse le lac de Constance; baigne la partie orientale de l'Alsace; passe dans les électorats du Palatinat, de Mayence, de Trèves, de Cologne, dans le duché de Clèves, et enfin dans la Gueldre, où il se divise en quatre branches. Ce sont: l'*Yssel*, qui tombe dans le vieux Yssel à Doësbourg, et qui va se décharger dans

Digitized by Google

le Zuiderzée, golfe de la mer du Nord; le *Vecht*, qui se jette dans le même golfe à Muyden, non loin d'Amsterdam; le *Leck*, qui se joint à la Meuse, au-dessous de Roterdam; enfin le *Rhin* même, qui, après avoir baigné la ville de Leyde, se perd dans les sables de l'Océan à Catwich. L'endroit où l'armée de *Louis* XIV passa ce fleuve le 2 juin 1672, est près du village de Tolhus, au-dessous du fort de Schenck, à deux lieues nord de Clèves.

RICHELIEU (*Armand Duplessis de*), né à Paris en 1585; nommé, par dispense d'âge, évêque de Luçon en 1607; secrétaire d'état en 1616; cardinal en 1620; membre du conseil en 1624, et presque en même temps principal ministre, etc. Durant tout le cours de son administration, il eut tout à-la-fois à combattre, et les ennemis étrangers, et les ennemis domestiques, et ses propres ennemis. Il brava la jalousie, la haine et la vengeance de ceux-ci; et au milieu des intrigues, des cabales de toutes les espèces, il conserva toute la force et tout le calme de son ame pour parvenir aux deux grands objets de sa politique, la pacification du royaume et l'établissement de la balance de l'Europe. Il pacifia le royaume, en portant, par la prise de la Rochelle, un coup mortel au calvinisme, faction de tout temps ennemie de la royauté. Il établit la balance de l'Europe, en affoiblissant considérablement la trop redoutable maison d'Autriche. Sous son ministère, la France acquit le Roussillon et une partie de la Catalogne. Il mourut en 1642.

ROME, ville d'Italie, autrefois la plus célèbre de l'univers, et la capitale du monde. Elle fut fondée l'an 754 avant Jésus-Christ, sur les bords du Tibre, par *Romulus*, descendant des rois d'Albe. Il en fut le premier roi, en partageant néanmoins la souveraine puissance avec un sénat qui lui servoit de conseil, et le peuple qui autorisoit les loix. Du nombre des gardes qu'il prit

Rome plus

Digitized by Google

Romulus, se forma dans la suite l'ordre des chevaliers qui tenoit le milieu entre le peuple et le sénat. Rome fut ainsi gouvernée par des rois jusqu'à l'an 244 avant Jésus-Christ, qu'on y établit une république, en nommant deux consuls, chefs du sénat et du peuple, et dont l'autorité ne devoit être qu'annuelle. Cette république, anéantie par *Jules-César*, qui s'en fit nommer dictateur perpétuel, devint un Empire sous Auguste, son fils adoptif, qui en fut reconnu le premier empereur l'an 31 avant Jésus-Christ. Rome étoit alors maîtresse du monde entier; mais ce trop vaste Empire romain fut divisé, l'an 396 de l'ère chrétienne, en Empire d'occident, dont Rome fut la capitale, et qui fut détruit par les barbares du Nord, l'an 475; et en Empire d'orient, qui avoit pour capitale Constantinople, et qui fut envahi par Mahomet II, sultan des Turcs, l'an 1463. Rome, aujourd'hui capitale du monde chrétien, est le siége du souverain pontife, ou chef de l'Église. On y voit une infinité de précieux restes de son ancienne splendeur, et bien d'autres monumens, les plus beaux qu'offre l'Europe moderne.

S

SALART, officier d'un grade distingué. Il se battit vigoureusement au passage du Rhin.

SALLE (*le marquis de la*), un des premiers qui passèrent le Rhin. Il fut blessé de cinq coups par les cuirassiers mêmes, qui l'ayant rencontré devant eux, le croyoient Hollandais.

SARDANAPALE, dernier roi des Assyriens, qui passa sa vie dans la mollesse, les plaisirs et la débauche. Ses propres sujets se révoltèrent contre lui; et des débris de son empire, qui finit l'an 770 avant Jésus-Christ, se formèrent les royaumes des Mèdes, de Ninive et de Babylone.

Digitized by Google

SATYRES, espèce de demi-dieux champêtres qui habitoient les forêts et les montagnes; monstres moitié hommes et moitié boucs, ayant des cornes sur la tête, de longues oreilles pointues, le corps velu, avec les pieds et la queue d'un bouc.

SEINE (*la*), une des plus grandes rivières de France. Elle prend sa source dans un endroit nommé *le Doui de Seine*, c'est-à-dire, *la source de la Seine*, à une lieue et demie du bourg *Saint-Seine* en Bourgogne; traverse la Champagne, l'Ile de France, la Normandie, et se jette dans cette partie de l'Océan qu'on appelle *la Manche*, près du hâvre de Grâce, après avoir baigné les murs de Troyes, de Melun, de Paris et de Rouen.

SERBELLONI, d'une ancienne maison d'Italie, féconde en hommes de mérite.

STYX, un des cinq fleuves des enfers selon la fable, et qui en fait neuf fois le tour. Les Dieux eux-mêmes l'avoient si fort en vénération, qu'ils craignoient de jurer par ses eaux; et si quelqu'un d'eux avoit violé son serment, il auroit été privé des honneurs de la divinité et du nectar pendant cinq ans. Dans la réalité c'étoit une fontaine de l'Arcadie, près de la ville de Nonacris, dans le Péloponèse (aujourd'hui *Morée*). Les poëtes en ont fait un fleuve des enfers, parce que, les eaux en étoient, dit-on, mortelles.

SYLVAINS, les mêmes demi-dieux champêtres que les faunes (*Voyez* ce mot).

SYRIE, vaste contrée d'Asie, et que les Orientaux nomment ordinairement le *Sham*. Elle renfermoit anciennement la Syrie, la Phénicie et la Palestine: c'est aujourd'hui la *Sourie*, possédée par les Turcs qui l'ont divisée en six gouvernemens.

Digitized by Google

T

TÉLÉMAQUE, fils d'Ulysse, roi d'Itaque, et de la vertueuse Pénélope. Accompagné de Minerve, cachée sous la figure de *Mentor*, son gouverneur, il courut les mers pour chercher son père, qui erroit en divers pays depuis la prise de Troie. Entr'autres aventures périlleuses qui arrivèrent au jeune Télémaque, un naufrage le jeta dans l'île d'Ogygie, nommée alors *Calypso*, parce qu'elle étoit habitée par une déesse de ce nom. Il y conçut une violente passion pour une de ses nymphes. Mais soutenu par les conseils du sage *Mentor*, il sauva sa gloire et sa vertu, en s'éloignant de ce séjour funeste; et après bien des voyages qui lui furent très-utiles pour son instruction, il arriva dans sa patrie, où il eut le bonheur de voir son père. L'île d'Ogygie est aujourd'hui, suivant quelques géographes, *Aguse*, près de Trapano, ville maritime et cap de Sicile, et, suivant d'autres, l'île de *Malte*.

* TEMPS (*le*), divinité poétique, qu'on représente sous la figure d'un vieillard décrépit, ayant des ailes et tenant une faulx, pour marquer que le temps détruit tout. On le confond souvent avec *Saturne*, qui, selon la fable, est le dieu du temps.

TERPSICHORE, muse qui présidoit à la musique, mais plus particulièrement à la danse. On la représente couronnée de guirlandes, tenant une harpe, et ayant autour d'elle des instrumens de musique.

THALIE, muse qui présidoit à la comédie, et même à la botanique. Elle est représentée couronnée de lierre, tenant un masque à la main, et chaussée avec des brodequins.

Digitized by Google

THOMAS DE CANTORBERY (*saint*), né à Londres l'an 1117, et dont le nom de famille étoit *Becquet*. Il mérita, par ses grandes connoissances dans les affaires civiles, d'être élevé à la dignité de chancelier d'Angleterre, et par ses vertus évangéliques, d'être placé sur le siége archiépiscopal de Cantorbery. Il se brouilla dans la suite avec le roi *Henri* II, au sujet des priviléges, des franchises et des droits de l'église anglicane. Durant ces querelles qui ne furent pas moins longues que vives, ce monarque étant en Normandie dans son château de *Bure*, près de Caën, s'écria un jour dans un excès de colère : *Est-il possible qu'aucun de ceux que j'ai comblés de bienfaits, ne me venge pas d'un prêtre qui trouble mon royaume !* Aussitôt quatre de ses gentilshommes passent la mer, et vont assassiner le saint archevêque au pied de l'autel, l'an 1170.

THRACE, contrée d'Europe, qu'aujourd'hui on appelle improprement *Romanie*.

TIBRE, fleuve d'Italie, qui prend sa source dans le mont Apennin, et qui, après avoir passé près de Pérouse, d'Orviette, et dans Rome, se jette dans la mer à Ostie.

TRIPTOLÊME, fils de Celeus, roi d'Eleusis (aujourd'hui *Liesina*, dans la Dalmatie Vénitienne). Il apprit, selon la fable, de Cérès elle-même l'art de cultiver la terre.

TRITONS, Dieux marins. On les représente avec des coquillages, et on leur donne un corps d'homme jusqu'à la ceinture : le reste est terminé en queue de poisson.

TROIE, ville autrefois très-célèbre et capitale de la Troade dans la Phrygie, qui fait aujourd'hui partie de la Natolie propre dans la Turquie d'Asie. Elle étoit située au pied du mont Ida,

Digitized by Google

à une lieue de l'Archipel, et du détroit de Gallipoli ou des Dardannelles, bâtie environ l'an 1480 avant Jésus-Christ, par *Dardanus* et *Teucer*, son beau-père, qui régnoit dans cette contrée; elle fut d'abord appelée, suivant quelques-uns, *Teucrie*, et, suivant d'autres, *Dardanie*. A *Dardanus* succéda son fils *Ericthon*, et à celui-ci son fils *Tros*, qui donna à cette ville le nom de *Troie*. Après lui, son fils *Ilus* voulut qu'elle fût appelée *Ilion*. Il eut pour successeur son fils *Laomédon*, qui la fit entourer de plus fortes murailles et de tours. Enfin *Priam*, le dernier roi de Troie, y fit bâtir une forteresse plus élevée que toutes les autres, et qu'on appelle *Pergame*, forteresse que les poètes prennent souvent pour Troie même. Cette ville fut réduite en cendres l'an 1209 avant Jésus-Christ, après un siége de dix ans, par les princes unis de la Grèce, irrités de ce que *Pâris*, fils de *Priam*, avoit enlevé *Hélène*, femme de Ménélas, roi de Sparte. L'énorme cheval de bois, où ils enfermèrent des troupes, et qui fut introduit dans la ville par les Troyens mêmes, est une pure fiction de *Virgile*.

TURENNE (*Henri de la Tour, vicomte de*); né à Sedan, en 1611. L'histoire moderne n'offre point de siècle aussi fécond en grands capitaines que celui-là; et *Turenne* occupe exclusivement, avec le grand *Condé*, le premier rang parmi eux. Ses services distingués et les preuves éclatantes qu'il donna de son génie supérieur, lui méritèrent à 22 ans, le grade de maréchal de camp; à 38, le bâton de maréchal de France, et à 48, le titre de maréchal général des camps et armées du roi, titre dont il paroît qu'il a été honoré le premier. De toutes ses campagnes, la dernière est regardée par les gens du métier comme son chef-d'œuvre. Il n'y en a point, suivant le chevalier *Folard*, d'aussi belle dans l'antiquité. Opposé au célèbre *Montecuculli*, qui commandoit les troupes impériales, *Turenne*

Digitized by Google

avoit fait pendant deux mois les manœuvres les plus savantes, et s'étoit mis dans la disposition la plus favorable pour l'attaquer avec avantage. Il voyoit même décamper l'armée des ennemis, lorsqu'étant monté sur une petite hauteur, pour observer leur marche, dans le dessein de tomber sur leur arrière-garde, il fut emporté par un boulet de canon, le 27 juillet 1675, près du village de Salsbach, entre Bade et Strasbourg. *Louis* XIV sensiblement affligé de la perte de ce grand homme, lui fit faire un service solennel dans l'église cathédrale de Paris, comme au premier prince du sang, et voulut qu'il fut enterré dans le tombeau de nos rois. Ce qui rehausse la gloire de *Turenne*, c'est qu'à ses grands talens militaires, il joignoit toutes les qualités de l'homme social, toutes les vertus de l'honnête homme, et celles du vrai chrétien.

TYR, ville de Phénicie, une des plus anciennes et des plus florissantes de toute l'Asie, et principalement célèbre par la teinture de ses étoffes de pourpre. Elle est aujourd'hui toute en ruines, dans le gouvernement de *Seyde*, turquie d'Asie, et s'appelle *Sour*.

U

ULYSSE, fils de *Laërte*, et roi des îles d'Ithaque et de Dulichium, dans la mer Egée (aujourd'hui l'*Archipel*). Ce prince, qui, suivant *Homère*, étoit d'une patience admirable dans les revers, d'un courage héroïque dans les combats, et le plus éloquent, le plus sage, le plus rusé des grecs, leur rendit au siége de Troie les services les plus importans. Déguisé en marchand, il reconnut, à la cour du roi *Lycomède*, le jeune *Achille*, que la déesse *Thétis*, sa mère, y avoit envoyé sous l'habit de femme, et l'amena au camp, où il apporta en même-temps les flèches d'*Hercule*. Il s'introduisit ensuite dans la ville de Troie, et enleva du temple de *Minerve* le

Digitized by Google

Palladium, statue de cette déesse. Enfin il tua *Rhésus*, roi de Thrace, et lui prit ses chevaux avant qu'ils eussent bu de l'eau du Xanthe. C'est de toutes ces choses que dépendoit la destinée de Troie. Après la prise de cette ville, il erra pendant dix ans sur la mer, et dans divers pays, où il courut les plus grands dangers. De retour à Ithaque, il extermina tous les courtisans, qui, pendant son absence, avoient mis le désordre dans son royaume. Peu de temps après, il laissa ses États à son fils *Télémaque*, et fut tué, dans une émeute, par *Télégon*, qu'il avoit eu de la fameuse magicienne *Circé*, et qui étant venu pour le voir, ne le connoissoit pas encore. Ithaque est aujourd'hui l'île *Théaki*; et *Dulichium* est une des cinq petites îles nommées *Echinades*.

V

VAUBAN (*Sébastien-Leprestre, seigneur de*), né d'une ancienne famille noble du Nivernois, en 1633, et le plus grand ingénieur que la France ait produit. Il porta la manière de fortifier les places, de les attaquer, et de les défendre, à un degré de perfection, auquel personne n'étoit parvenu avant lui. Il mourut maréchal de France, à Paris, en 1707, après avoir travaillé à 300 places anciennes et en avoir construit 33 nouvelles; après s'être trouvé à 140 actions de vigueur, et avoir conduit 53 siéges. C'est lui qui a fait le fameux port de Dunkerque, regardé comme son chef-d'œuvre et celui de l'art.

VENDÔME (*Philippe, chevalier de*), grand-prieur de France, arrière-petit-fils de *Henri* IV et de Gabrielle d'*Estrées*, et frère de ce fameux duc de *Vendôme*, qui, dans la guerre de la succession, affermit, par ses victoires, la couronne d'Espagne sur la tête de Philippe V, petit-fils de *Louis* XIV. Le chevalier de *Vendôme* n'avoit pas encore dix-sept ans, lorsqu'il se trouva au

Digitized by Google

passage du Rhin. Il gagna sur l'ennemi un drapeau et un étendard qu'il apporta au roi.

VENDÔME (*ville*), capitale du Vendômois dans la Beausse. Cette ville est célèbre par les augustes seigneurs qu'elle a eus, et qui sont montés sur le trône de France en la personne de *Henri* IV.

VERNEY, (*Pâris du*). Il concourut efficacement à l'établissement de l'École Royale Militaire à Paris, et aux moyens de le maintenir.

VERSAILLES, ville célèbre par la résidence ordinaire de nos rois, et située dans l'île de France, à quatre lieues de Paris. Il y a un château magnifique, où tout est digne de la plus grande admiration. La grande galerie passe pour le plus beau morceau du monde en ce genre.

VÉSUVE. *Voyez* le mot ETNA.

VIVONNE (*Louis-Victor de Rochechouart duc de Mortemart et de*), général des galères de France. Il montra la plus grande intrépidité dans l'action au passage du Rhin.

Z

ZÉPHIRS (*les*). Les poètes, en personnifiant les vents, ont donné ce nom aux vents doux et agréables qui soufflent au printemps. Le principal, qui vient du couchant équinoxial, est, selon la fable, fils d'*Éole* et de l'Aurore. On le représente sous la figure d'un jeune homme, avec des ailes, couronné de fleurs, ayant un air serein.

Fin des Notes du Tome premier.

TABLE

Digitized by Google

TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans ce premier Volume.

Avertissement sur cette nouvelle Edition,
Préface,
Principes généraux des Belles-Lettres, pag. 1

PREMIERE PARTIE.

De l'Art de bien écrire, 6

SECTION I.

De l'Art d'écrire correctement, 7
Chap. I. *De la nature des mots*, 10
Art. I. *Des trois premières parties de l'Oraison*, ibid.
1. *Du Nom*, ibid.
Division des Noms, 11
Genre des Noms, 18
Terminaison des Noms, 19

Digitized by Google

Nombre des Noms, 21
II. *De l'Article*, 23
Article simple, *Article particulé*, 25
III. *Du Pronom*, 26
Division des Pronoms, ibid.
Pronoms substantifs, ibid.
Pronoms adjectifs, 27
Pronoms tantôt substantifs, *tantôt adjectifs*, 28
ART. II. *Du Verbe*, 29
Différentes espèces de Verbes, 30
Verbes être *et* avoir, 33
Modes et temps du Verbe, 34
Diverses conjugaisons des Verbes, 48
Formation des temps, et leurs terminaisons, 58
Verbes irréguliers, *Verbes défectueux*, 63
Emploi des Verbes avoir *et* être, 72
ART. III. *Des autres parties de l'Oraison*, 77
I. *De la Préposition*, ibid.
Différentes espèces de Prépositions, 78
II. *De l'Adverbe*, 79
Différentes espèces d'Adverbes, 80
Formation de l'Adverbe, 81
III. *De la Conjonction*, ibid.
Différentes espèces de Conjonctions, 82

Digitized by Google

IV. *De la Particule ou Interjection*, 85
Récapitulation des huit parties de l'Oraison, ibid.
CHAP. II. *De l'arrangement des mots*, 86
Du Régime, 87
Régime simple, *Régime composé*, 88
ART. I. *Observations sur l'Article*, 90
Suppression de l'Article, ibid.
Emploi de l'Article, 92
Remarque essentielle, 93
Observation sur une remarque de Wailly, 94
Autre emploi de l'Article, 95
Suppression élégante de l'Article, 97
Le, *quelquefois Article*, *quelquefois formant un Adverbe*, 98
ART. II. *Observations sur le substantif et l'adjectif*, 99
Accord du substantif et de l'adjectif, ibid.
Exceptions à cette règle, ibid.
Adjectif se rapportant à plusieurs substantifs, 100
Construction des adjectifs qui sont au comparatif, ou au superlatif, ibid.
Place des Adjectifs, 102
Noms de nombre, 103
ART. III. *Observations sur les Pro-*

Digitized by Google

noms, 104
1. *Usage des Pronoms substantifs*, ibid.
Pronoms personnels, ibid.
Régles concernant les Pronoms elle, eux, lui *et* leur, 105
Règles concernant les Pronoms soi *et* ou, 107
Règles concernant les Pronoms le, *y et* en, 109
Règles concernant les Pronoms autrui, quelqu'un, chacun, ce *et* celui, 110
II. *Usage des Pronoms adjectifs*, 112
Règles concernant les Pronoms possessifs, ibid.
Règles concernant les Pronoms qui, où, d'où *et* par où, 114
Règles concernant les Pronoms relatifs, et les possessifs, le mien, le tien, *etc.*, 117
Règles concernant les Pronoms même, tout, *et* quelque *suivi de* que, 119
ART. IV. *Observations sur le Verbe*, 121
Accord du Verbe et de son sujet, ibid.
Règle concernant le Verbe qui a plusieurs sujets, 122
Exception à cette règle, 123
Régimes des différentes espèces de

Digitized by Google

Verbes, 124
Verbes qui ont différens régimes, 126
Répétition d'un nom en régime, après deux Verbes, 130
Répétition du Verbe, 132
I. *Remarques sur le Participe*, 134
Règle du Participe, considérée sous ses deux premiers rapports, ibid.
Règle du Participe, considérée sous son troisième rapport, 137
Exemples pour les Verbes actifs, ibid.
Exemples pour les Verbes réciproques, 142
Observations sur une remarque de Wailly, 146
Participe placé au commencement de la phrase, 150
II. *Remarque sur les Gérondifs*, 152
Gérondifs qui sont précédés de la préposition en *; gérondifs qui ne le sont pas*, ibid.
Gérondifs différens des adjectifs verbaux, 154
III. *Remarques sur les modes et les temps du Verbe*, 155
Usage du présent de l'indicatif, du parfait défini, et de l'indéfini, ibid.
Usage de l'indicatif et du subjonctif, 157

Digitized by Google

ART. V. *Observations sur les prépositions*, 159
Règles concernant les prépositions avant, devant, dans, en, au travers, pendant, près, vis-à-vis, *et* hors, *ibid.*
Répétition des prépositions, 162
ART. VI. *Observations sur les Adverbes*, 163
Règles concernant les Adverbes plus, davantage, moins, mieux, pis, si, aussi, tant, autant, non plus, rien moins, auparavant, dessus, dessous, dedans, dehors *et* autour, *ibid.*
ART. VII. *Observations sur les Conjonctions*, 167
Règles concernant les Conjonctions et, pour, sans, plutôt que, ne pas, ni, pas, point, *et* que, ibid.
ART. VIII. *Du gallicisme et des figures de construction*, 174
Syllepse, 176
Ellipse, ibid.
Pléonasme, 177
Hyperbate, 178
Hyppallage, 179

Digitized by Google

SECTION II.

De l'Art d'écrire agréablement, page 179
CHAP. I. *Du Style*, 180
Définition et qualités des pensées, ibid.
Pensées qui ont des agrémens particuliers, 181
Pensées relevées par l'expression, 190
Style coupé; style périodique, 192
ART. I. *Des qualités du Style*, 198
I. *de la clarté du Style*, 199
Nécessité d'être clair dans son Style, ibid.
Moyens d'être clair dans son Style, 200
II. *De la convenance du Style*, 204
Assortiment du Style aux idées, par la propriété des termes, ibid.
Assortiment du Style au sujet par la propriété des agrémens, 206
III. *Des défauts du Style*, 208
Obscurité du Style dans l'expression, ibid.
Obscurité du Style dans la pensée, ou galimathias et Phœbus, 212
Affectation du Style, 215
Néologisme, ibid.
Enflure, 216
ART. II. *Du Style figuré*, 218

Digitized by Google

I. *Des figures de mots, et de celles qui ne sont pas* tropes, 220
Répétition, 221
Conversion, 223
Complexion, ibid.
Gradation, 224
Reversion, ibid.
Adjonction, ibid.
Disjonction, 225
Périphrase, 226
II. *Des figures de mots, qui sont* tropes, 227
Métaphore, ibid.
Allégorie, 230
Métonymie, 231
Synedoque, 232
Ironie, 233
Hyperbole, 235
CHAP. II. *Des différentes espèces de Style, et des figures de pensées*, 237
ART. I. *Du Style* simple, *et des figures convenables à la preuve*, 238
Prétermission, 242
Licence, 243
Concession, 244
Correction, 245
Communication, 246
Occupation, 248

Digitized by Google

Subjertion, ibid.
ART. II. *Du Style tempéré, et des figures d'ornement*, 249
Antithèse, 254
Comparaison, 256
Description, 258
Hypotipose, 260
Ethopée, 268
Posographie, 274
Topographie, 276

SECTION III.

De l'Art d'écrire pathétiquement, 278
CHAP. I. *Du pathétique*, 279
ART. I. *Du Style sublime; et des figures qui lui sont propres*, ibid.
Prosopopée, 282
Apostrophe, 284
Exclamation, 288
Epiphonème, 289
Dubitation, 290
Interrogation, 291
Imprécation, 293
Déprécation, 295
Réticence, ibid.
Suspension, 296

Digitized by Google

ART II. *Du sublime*, 301
I. *Du sublime des pensées*, 303
II. *Du sublime des sentimens*, 304
III. *Du sublime des images*, 308
CHAP. II. *De l'Eloquence*, 317
ART. I. *En quoi consiste l'Eloquence*, 318
Eloquence indépendante des règles, 319
Eloquence acquise par l'étude, 320
ART. II. *Des divers genres d'Eloquence*, 328
I. *Du genre* simple, 329
II. *Du genre* fleuri, 332
III. *Du genre* sublime, 334
Observations générales sur l'Art d'écrire les lettres, 339
Lettres familières, ibid.
Différentes espèces de lettres familières, 342
Ecrivains épistolaires, 358
Cérémonial observé dans les lettres, 359
Notes pour l'intelligence des exemples, 365

Fin de la Table du premier Volume.

Digitized by Google

A MES ANCIENS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE MILITAIRE DE PARIS.

MES chers anciens Élèves,

Voici une nouvelle Edition de l'ouvrage, où vous avez appris les principes de notre langue et de notre littérature. Vous la trouverez beaucoup plus étendue que la première, et en cela plus utile pour l'instruction de vos enfans. Je ne doute pas que, s'ils s'appliquent, comme vous vous êtes appliquez vous-mêmes, à cette étude des Belles-

Digitized by Google

Lettres, ils n'y fassent les mêmes progrès, et n'en recueillent les mêmes fruits.

L. DOMAIRON.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

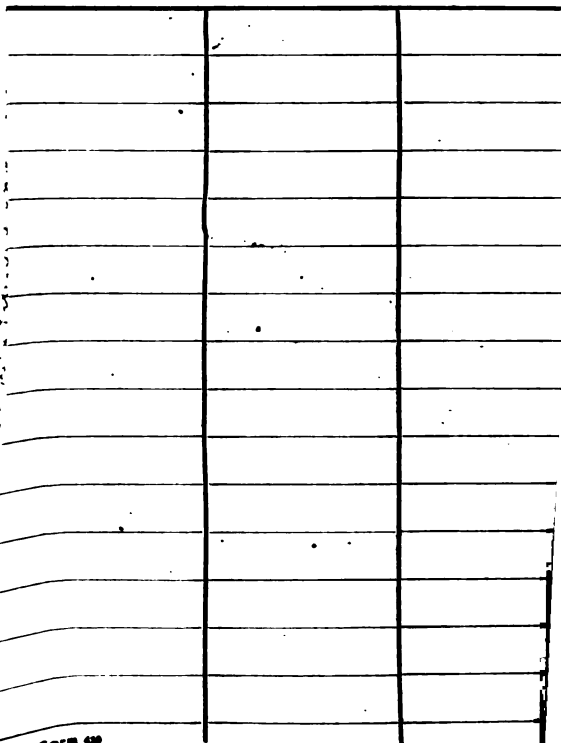
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building



FORM 410

Digitized by Google

Digitized by Google